

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

CARLYLE

SA PREMIÈRE FORTUNE LITTÉRAIRE
EN FRANCE (1825-1865)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

ALAN CAREY TAYLOR, B. A.

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1929

CARLYLE

ET SES PREMIERS CRITIQUES FRANÇAIS

(1825-1865)

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses ;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

CARLYLE

SA PREMIÈRE FORTUNE LITTÉRAIRE
EN FRANCE (1825-1865)

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

ALAN CAREY TAYLOR, B. A.

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1929



PREFACE

J'aurais pu intituler ce travail : Introduction à l'étude de Carlyle en France, car je me borne à l'étude de la fortune de l'œuvre de Carlyle pendant une période où elle n'avait encore touché qu'une élite. Cette élite était d'autant plus restreinte que, vu l'absence de traductions, il fallait une connaissance très solide de l'anglais pour pouvoir lire un auteur dont la langue offre tant d'aspérités que celle de Carlyle. Mais les noms des premiers lecteurs et critiques français de l'œuvre de Carlyle sont tellement illustres : Chasles, Michelet, Montégut, Lamartine, Taine, qu'il m'a semblé que l'étude détaillée de cette période d'initiation devrait offrir un certain intérêt.

Je tiens à remercier très sincèrement tous ceux qui m'ont aidé dans mon travail. Mes recherches ont été beaucoup facilitées par l'amabilité de M. Hubert Morand, du Journal des Débats. Je dois remercier également mes amis M. T. Crabtree, M. Ian-A. Henning et M. Lionel-D. Woodward, qui m'ont donné des renseignements et des conseils précieux. Le sujet de mon travail m'a été suggéré par M. le professeur Fernand Baldensperger, et je suis surtout reconnaissant à lui et à M. le professeur Paul Hazard, de la patience sympathique avec laquelle ils ont dirigé mes recherches.

A.-C. T.

INTRODUCTION

Avant d'aborder une étude comme celle que nous nous proposons, il nous semble utile de tâcher de préciser la place occupée par notre auteur dans le courant des idées de son temps.

Né en 1795, il est arrivé à la maturité à un moment où le mouvement romantique s'acheminait à sa fin en Angleterre, et où se faisait sentir une réaction tendant à ramener les esprits à plus de santé et d'équilibre. La période qui marque l'activité la plus grande de Carlyle (1830-1850) est réellement une période de transition entre le romantisme du premier quart du siècle et le néo-classicisme du troisième quart.

Dans cette réaction contre le déchaînement du sentiment, qui avait tout d'abord trouvé son expression dans la Révolution française, puis dans le mouvement romantique en général, on peut distinguer deux courants séparés — une réaction idéaliste ou morale, et une réaction rationaliste et matérialiste. Ces deux modes de réaction correspondent aux deux éléments fondamentaux du caractère anglais, et tous les écrivains et penseurs de cette période se rangent dans l'un ou l'autre de ces deux mouvements d'une importance presque égale, suivant que l'un ou l'autre de ces éléments prédomine en eux.

Cette division en deux groupes fut de plus accentuée par la question sociale. La révolution industrielle déplaçait graduellement le centre de gravité de la société anglaise; le « Reform Act » de 1832, donnait à la bourgeoisie commerçante et industrielle une position prédominante dans les affaires de la nation; elle se trouvait ainsi amenée à exercer une influence sur l'esprit et la littérature de cette période. Cette classe d'hommes d'affaires riches, qui appartenaient en général aux *sectes dissidentes*, inclinait à faire sienne la philosophie utilitaire de Bentham. En raison de leurs croyances puritaines et de

l'esprit d'indépendance sur lequel celles-ci reposent, ils ne voyaient rien à reprendre à cette doctrine qui affirmait que le bien de tous résulterait de conditions générales où chacun aurait la liberté de se consacrer à ses propres affaires. Parallèlement à cette philosophie sociale du Benthamisme, les hommes de cette tendance acceptaient en général la philosophie rationaliste qui était à sa base et ils pensaient que la science ne tarderait pas à réduire les problèmes de l'univers à « des combinaisons diverses d'éléments simples qui s'attirent ou se repoussent (1) ». En même temps, ils étaient tous des adeptes de la nouvelle science de l'économie politique, qui donnait à leurs convictions, la justification théorique voulue, en enseignant que la prospérité nationale ne pouvait résulter que d'un ordre dans lequel l'individu est débarrassé de tous les obstacles et où l'intervention de la société est réduite à un minimum. Leur mot d'ordre était la liberté de commerce et le « laissez-faire. »

Mais cette philosophie purement matérialiste, aux yeux de laquelle le *summum bonum* était un état de choses où tous auraient part aux bienfaits et aux plaisirs de la vie à proportion de leurs mérites, — dès lors que le droit de prendre part à la course était le même pour tous, — semblait à beaucoup plus haïssable encore que le sentimentalisme romantique dont elle avait pris la place. C'est à l'appel du sentiment que les écrivains, Rousseau en tête, avaient frayé la voie à la Révolution, laquelle détruisant une société qui n'avait plus d'âme, devait faire place nette pour une société nouvelle et meilleure. Mais tous les efforts des « Utilitaires » ne visaient qu'à édifier une société sans âme elle aussi, dépourvue de tous liens d'ordre moral entre les hommes, pourvue seulement de ce que Carlyle appelait dédaigneusement « les liens créés par le paiement au comptant » (cash-rexus). Le pis de tout, sur quoi Carlyle revient constamment, ils n'arrivaient pas même à leurs fins; bien au contraire, cette prospérité matérielle qui, à ne considérer que l'accroissement de la production, allait augmentant, marchait de front avec une pauvreté et un chômage sans cesse croissant des malheureux travailleurs, pour

(1) L. Cazamian, *L'Évolution psychologique de l'Angleterre*, Paris, Alcan, 1920, in-8, p. 202.

qui trop souvent la « liberté » était tout juste représentée par la liberté de mourir de faim.

A la tête de la réaction idéaliste contre le matérialisme grossier des doctrines utilitaire et libérale, se plaça Carlyle, qui fut ainsi le premier à sonner l'alarme contre la menace que représentaient ces doctrines pour la vie morale de la nation.

Dans la lutte contre l'Utilitarisme sous tous ses aspects qui occupa toute sa vie d'écrivain, Carlyle s'inspira fortement de l'idéalisme allemand. Et il ne combattit pas en vain. M. Cazamian estime qu'il a contribué plus que personne « à substituer dans la faveur publique un esprit opposé » à l'utilitarisme, de sorte que ses efforts et ceux de ses disciples ont modifié « l'atmosphère intellectuelle de l'Angleterre. » Ainsi « on peut dire, poursuit M. Cazamian, qu'il a étendu aux domaines de la spéculation théorique et pratique l'autorité de certaines thèses déjà maîtresses en littérature » (2).

En effet, si Carlyle attaquait tout ce qu'il y avait de malsain dans le romantisme d'un Byron, dans le werthérisme et le mal du siècle, il n'en puisait pas moins lui-même aux mêmes sources qu'un Wordsworth, un Coleridge, un Shelley, dont il était, sans qu'il s'en doutât, le continuateur.

Carlyle a donc joué un rôle double. S'il a beaucoup contribué à accélérer la fin du romantisme anglais, il a fait plus encore pour ruiner l'esprit desséchant de l'utilitarisme, forme sous laquelle le rationalisme français du XVIII^e siècle persistait en Angleterre, alors qu'il avait été longtemps dépassé partout ailleurs. En luttant contre l'esprit rationaliste, Carlyle ne cessait de proclamer la nécessité morale et nationale où se trouvait l'Angleterre, d'abandonner la voie funeste où elle était engagée, et de revenir à la tradition germanique, aux sources ancestrales communes aux deux pays. Il affirmait que l'Anglais est foncièrement germanique, et il prêchait sans cesse le retour aux traditions de la race. Comme le dit M. Cazamian, « au mécanisme de la pensée rationnelle, au matérialisme de la recherche positive, il opposa le dynamisme et l'idéalisme, le sens des croissances intérieures et organiques,

(2) Cazamian, *Carlyle*, Paris, Bloud, 1913, in-16, p. 56.

(3) Cazamian, *L'Évolution psychologique*, p. 206-211.

le sens des activités irréductibles de l'âme... Par l'intermédiaire de son génie, ajoute M. Cazamian, un contact profond s'est établi entre les activités spirituelles des deux peuples, et l'histoire des idées anglaises a connu l'une de ses transitions essentielles » (4).

Mais, comme nous l'avons déjà dit, la réaction idéaliste dont Carlyle était le chef, quoiqu'elle empruntât ses armes en grande partie à la philosophie allemande, ne faisait en réalité qu'exprimer les grandes aspirations morales et pratiques de la race. Par la bouche de Carlyle, comme le dit si bien M. Cazamian, « c'est la troupe anonyme des soldats de Cromwell, des émigrants puritains, des paysans et des mineurs calvinistes ou méthodistes, c'est l'Angleterre pratique, mystique, conquérante et guerrière, qui, après trois siècles d'existence et d'activité silencieuse, a trouvé enfin une voix digne d'elle » (5).

C'est ainsi que l'idéalisme de Carlyle, à l'encontre de l'idéalisme transcendantal allemand, dont il s'inspirait, trouve son principe dans l'intuition sûre qu'avait celui-ci de la vérité morale, et sa fin, dans la conduite pratique de la vie, — et pour l'homme et pour la société, — sans jamais se perdre en vaines spéculations. Carlyle prêchait la recherche de la vérité, mais « aussitôt que la recherche du vrai aboutissait à des conclusions dangereuses, mettait en péril les certitudes morales sur lesquelles l'équilibre repose, menaçait les assurances sacrées auxquelles Carlyle tenait d'une prise plus ferme que toutes les autres, il apparaissait bien que la vérité n'était point pour lui une déesse suprême » (6). C'est ainsi que sa philosophie à lui se rapprochait de très près du pragmatisme de nos jours.

Voilà les raisons pour lesquelles M. Cazamian est amené à appeler Carlyle « le plus grand des utilitaires ». Car l'école qui portait ce nom, n'avait que des « prétentions réalistes », et oubliait que « la vie, la santé, l'équilibre sont le premier souci de l'homme, la condition nécessaire de la réalisation de toute valeur humaine ».

(4) Cazamian, *Carlyle*, p. 56-57.

(5) *Id.*, p. 252.

(6) *Id.*, p. 250.

Alors que « Carlyle savait bien que les lois de la vie, et l'utilité véritable, c'est lui qui les représentait... La foi, l'hygiène morale, le jeu sain des émotions, toutes les assurances et les disciplines qui fortifient, exaltent, rafraîchissent, renouvellent l'âme pour les combats de chaque jour; la pratique du devoir, sans laquelle la volonté se dissout et le désir dévorant rongé la force de l'être; l'exercice des affections et des haines salutaires, que l'expérience ancestrale a codifiées et divinisées : il savait bien que là était la condition indispensable d'un moi organisé, homogène, efficace, de la joie et du succès. A ce prix était la conquête du monde, et peut-être, si l'infini ne démentait pas certains rêves, la conquête d'un monde meilleur » (7).

Telle est la grande leçon que Carlyle a donnée à son pays, leçon par laquelle il a rendu plus conscients les efforts et les aspirations aveugles de la race anglaise. « Toute l'affirmation de son être moral que ce peuple a faite depuis, dit M. Cazamian, toutes ses réactions pour mieux vivre et mieux être », sont sorties de l'enseignement de Carlyle. « Il a donné le signal de la revanche des instincts; la croisade sociale (8), l'impérialisme (9), se rattachent à lui; les pionniers, les soldats de la race conquérante, les hommes d'Etat, les chefs d'industrie, vivent de sa doctrine diffuse. Les Ruskin, les Kipling, sont les héritiers de sa pensée, — qu'ils ont développée ou enrichie de variations secondaires. Nulle œuvre n'est donc plus importante que la sienne; il a façonné, trempé l'âme d'un siècle. Si l'Angleterre a évité les abîmes de la corruption morale et de l'individualisme économique, c'est en grande partie à lui qu'elle le doit » (10).

Après avoir esquissé la place occupée par l'œuvre de Carlyle dans l'histoire des idées de son époque, nous essayerons de voir en quoi cette œuvre était faite pour fixer l'intérêt des Français.

Et tout d'abord nous noterons que ce n'est pas seulement

(7) *Id.*, p. 248-249.

(8) Cette idée est développée par J. Bardoux dans son *Mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise*. J. Ruskin, Paris, 1900, in-8.

(9) Cf. J. Gazeau, *L'Impérialisme anglais. Son évolution*. Carlyle — Seeley — Chamberlain, Paris; Rousseau, 1903, in-8.

(10) Cazamian, *Carlyle*, p. 253.

sur la pensée anglaise que Carlyle a marqué son empreinte, mais aussi sur la langue, qui a reçu de lui des apports nouveaux, ce qui lui a valu de nombreux imitateurs. Sans doute sa langue à lui présente-t-elle bien des aspérités, déconcertantes parfois, et qui rendent difficile l'accès de l'auteur; et c'est en cela qu'a résidé un temps l'obstacle à une plus large pénétration. Cependant les difficultés de la lecture — en l'espèce de la traduction — pour si importantes qu'elles puissent être, ne sauraient arrêter vraiment que l'œuvre d'un auteur dont l'intérêt ne peut être que passager. Mais lorsque cette originalité de pensée atteint au degré au delà duquel on trouve la pénétration supérieure, l'intensité de la vision, la puissance, en un mot, l'idée requiert une liaison trop intime avec l'expression pour que celle-ci puisse paralyser définitivement l'essor de celle-là. C'est alors que dans toute la plénitude du mot, le style est vraiment l'homme, et que le grand écrivain devient inséparable du penseur, dont il est inévitable que « l'équitable avenir », dont parle Boileau, fasse justice.

En dehors de ses aspects purement anglais, l'œuvre de Carlyle présente un intérêt qui la range dans le patrimoine universel. Il appartient à ce petit nombre d'esprits ardents et audacieux grâce auquel a pu faire quelques progrès, à pas comptés, la solution des grands problèmes qui se posent à l'homme; le devoir, le droit, la justice. Il se passionne pour la question de savoir quelle forme de société peut répondre aux nouveaux besoins créés par les grandes découvertes du XIX^e siècle, tout autant que par les révolutions politiques.

En ce qui concerne plus particulièrement la France, elle occupe une grande place dans son œuvre, non tant en raison de ses préférences sentimentales, qui vont surtout, on le verra, à l'Allemagne, qu'à cause de ce qu'il relève de pernicieux dans les effets d'un rationalisme, qui lui paraît avoir entraîné de redoutables dislocations.

Le fait qu'un écrivain consacre une partie de ses travaux à l'histoire, ou à la littérature d'un pays étranger n'entraîne pas forcément pour lui, certes, une attention ou une estime consécutive dans le pays en question. Un Guizot, un Michelet et un Taine, s'ils sont connus en Angleterre, ne le sont pas particulièrement en raison de leurs études anglaises. Au con-

traire, les travaux de Carlyle qui ont eu la France pour objet, ont produit une œuvre capitale : son *Histoire de la Révolution française*.

Ce livre est en quelque sorte un monument unique, par lequel Carlyle joue le rôle de précurseur. Il a été le premier Anglais qui ait étudié la Révolution avec impartialité, et même parfois avec sympathie. De plus, la description qu'il en a faite est tellement saisissante, que c'est avec ses yeux que non seulement ses contemporains, mais toutes les générations qui l'ont suivi dans le monde anglo-saxon, ont vu la Révolution française. Mais l'originalité de l'ouvrage n'est pas contenue dans son seul mérite littéraire. Tout en ranimant de main de maître les scènes de la Révolution française, Carlyle s'efforce d'expliquer ce « phénomène transcendantal », et en offre une interprétation que des Français ont saluée comme la seule explication complète qu'on en eût encore donnée.

On nous permettra, en suivant la chronologie, de donner une énumération de l'œuvre de Carlyle, et de noter au passage ceux de ses écrits qui pouvaient avoir plus ou moins de prise sur un public français.

C'est la littérature allemande qui occupe une part prépondérante dans ses premiers essais et études. C'est ainsi qu'après sa *Vie de Schiller* (1823) et sa traduction du *Wilhelm Meister* (1824), sur les trente-sept articles qu'il écrivit entre juin 1827 et avril 1837, vingt concernaient l'Allemagne. De la sorte, il est, en Angleterre, le premier qui se soit engagé sur la voie tracée par M^{me} de Staël dont le livre, publié à la fois en anglais et en français, à Londres, en 1813, avait révélé l'Allemagne à beaucoup d'Anglais et à Carlyle lui-même. Mais, à l'époque où par leurs écrits un Michelet, un Quinet, continuaient à faire connaître l'Allemagne à la France, les études de l'Anglais Carlyle sur les mêmes sujets ne pouvaient guère prétendre à l'intérêt des Français, en particulier si l'on tient compte de ce que son interprétation avait de singulier. C'est ainsi qu'il ne voulait relever en Goethe que le côté moral.

Des *Essays* historiques et littéraires, six portent sur des sujets français et quatre d'entre eux en particulier traitent de personnages ou de questions sur lesquels l'opinion d'un écri-

vain anglais déjà connu pouvait importer — *Voltaire* (1829), *Diderot* (1833), *L’Affaire du Collier* (écrit en 1833, publié en 1836-37), *Mirabeau* (1837).

Le *Sartor* était une œuvre dont la conception nouvelle, l'étrangeté, étaient faites pour surprendre en Angleterre même, où un certain temps dut s'écouler avant qu'on l'appréciât, et l'on conçoit que ce n'est qu'avec une lenteur plus grande encore qu'elle pouvait gagner un public étranger.

Pour l'*Histoire de la Révolution française*, on eût pu s'attendre à ce que ce livre trouvât un accès facile auprès du public français; cependant, il passa presque inaperçu tout d'abord. Comme il était dans la nature des choses, c'est l'ouvrage de Carlyle auquel la faveur du public français est surtout allée, et il fut le premier en date à être traduit.

Les *Héros* n'allaient guère trouver en France un public préparé. Sans doute la Révolution et l'époque suivante avaient accoutumé les esprits aux événements et aux personnages pour lesquels il n'est pas de mesure ordinaire.

On voyait volontiers sous un angle cosmique les secousses qui avaient éprouvé les sociétés (11). Carlyle n'est pas victime de cet éblouissement. Son héros n'est pas je ne sais quelle force de la nature. La capacité, la virtuosité comme guerrier ou politique n'est pas tout; ce qui consacre le héros, c'est l'intuition supérieure, inspirée, qui retrouve et proclame la Loi morale à des hommes qui ont oublié qu'il fallait la chercher dans la parole de Dieu seule. Cromwell représente ce héros-type. Il est le « héros-roi ». Bien supérieur à Napoléon.

Ce contenu mystique de l'idée était fait pour surprendre à l'époque en question. Par ailleurs, la glorification de Cromwell aux dépens de Napoléon ne pouvait plaire à un moment où sévissait une anglophobie intense.

Pour le *Cromwell* on reconnut la valeur qu'offraient les documents que Carlyle avait rassemblés dans son livre. Mais on estime — et c'est l'opinion qui prévaudra jusqu'à Taine — que ces documents se suffisaient à eux-mêmes et que ses commentaires ont tout gâté.

En disant, au début de son *Frédéric II* qu'il était le pre-

(11) Cf., par exemple, la conception des *Mages* chez Victor Hugo. Cf. H. Pellier, *La Philosophie de Victor Hugo*, Paris, 1904, in-16, p. 177-178.

mier à retracer complètement l'histoire des relations de Frédéric et de Voltaire (12), Carlyle, somme toute, disait vrai. Il est évident que Voltaire ne pouvait lui être sympathique. Cependant, l'effort d'impartialité est considérable, ainsi que le montre ce jugement d'ensemble : « ...le peu de durable qu'ait donné leur pauvre siècle réside surtout en ces deux hommes (Voltaire et Frédéric)... le peu qu'il ait *fait*, c'est Frédéric qu'il faut nommer, le peu qu'il ait *pensé*, Voltaire... Ils sont, faute de mieux, les deux hommes originaux et en un sens les seuls produits de leur siècle... » (13).

Ici encore joue la question d'opportunité; le livre est paru de 1858 à 1865, à une époque où croissait en France l'animosité à l'égard de l'Allemagne. Et les circonstances par la suite devinrent bien plus défavorables encore.

En ce qui concerne la question sociale, Carlyle, bien que partant de l'examen des faits, tels que les lui offrait l'Angleterre, formulait des idées qui pouvaient évidemment s'appliquer à tout pays touché par la révolution industrielle. Cependant, il faut considérer le retard avec lequel cette révolution s'est accomplie en France par rapport à l'Angleterre. Elle atteignait en ce dernier pays son apogée alors qu'elle n'en était encore en France qu'à ses débuts. Au moment où Carlyle attaquait de front les Benthamistes, le « laisser-faire », l'Angleterre pouvait mesurer l'étendue du déséquilibre qu'avait entraîné cette révolution. Le prolétariat industriel était né. En ce pays, livré au jeu aveugle des lois de l'offre et de la demande, sacro-saintes aux yeux des écoles sur lesquelles Carlyle s'acharnait avec toute sa fougue, les problèmes soulevés par son existence se posaient déjà dans toute leur acuité.

Ce que l'on vient de dire de la diversité des temps pour l'appréciation des doctrines sociales s'applique, notons-le en passant, aux critiques de Carlyle à l'adresse du romantisme. Il faut se souvenir que le romantisme avait battu son plein en Angleterre avec un Shelley, un Keats, un Byron, alors qu'il naissait seulement en France.

(12) On sait que l'étude d'ensemble de Desnoiresterres ne parut qu'à partir de 1867.

(13) *History of Frederick II*, t. III, p. 212.

Comprendre et apprécier Carlyle revient à comprendre le caractère anglais dans son expression la plus pure, ce qu'il y a en lui de plus éloigné du caractère français. Comme le dit très justement Taine dans la conclusion de son chapitre sur Macaulay : « Pour aller chez ses voisins, un Français doit faire deux voyages. Quand il a franchi la première distance, qui est grande, il aborde sur Macaulay. Qu'il se rembarque; il lui faut entreprendre une seconde traversée aussi longue pour parvenir sur Carlyle, par exemple, sur un esprit foncièrement germanique, sur le vrai sol anglais » (14). On trouve, en effet, réunies chez Carlyle, en leur forme extrême, presque toutes les qualités de l'anglo-saxon. Un mélange de bon sens grossier et d'idéalisme, le plus grand dédain pour l'enchaînement logique si les conclusions données par celui-ci ne sont pas d'accord avec ce qu'il *ressent* être vrai. Un humour déconcertant parfois, qui apparaît sur un fond de gravité austère. Cela donne lieu à d'apparentes contradictions qui ont fait mettre en doute sa sincérité, comme elles ont accrédité, d'ailleurs, un type d'hypocrite anglo-saxon. A cela s'ajoutent des dons exceptionnels d'observation joints à un souverain mépris pour la construction de la raison pure, les théories en général, et l'attitude de l'esprit autre que celle qui consiste à prendre les faits comme point de départ. Tout cela s'allie à une philosophie qui fait considérer le monde réel comme n'ayant pas de contenu, et montre les objets et les formes comme de simples apparences transitoires, que revêtent les forces de la nature. « Mysticisme pratique », dit Taine. Voilà bien des contradictions de nature à déconcerter la critique française.

Le style de Carlyle offre lui aussi une grande étrangeté. Il fait appel à toutes les ressources que peut offrir la langue — l'expression jaillit en tumulte, hachée et vigoureuse. C'est la lanague robuste et imagée des « Covenanters », chargée de réminiscences bibliques ! Mais cette langue a de plus, nombre de singularités. Carlyle donne volontiers dans une recherche excessive ; jamais à court de mots, laissant de côté la désignation commune, il forge à chaque pas pour l'homme, la

(14) Taine, *Littérature anglaise*, t. V, p. 204.

chose, la situation, une appellation propre, où leur particularité s'inscrit d'une manière frappante.. Difficulté de plus enfin, l'absence totale de plan, de composition, le dédain pour la « logique vulgaire ».

Tout cela donne un composé curieux, mais plein de vie, et de mouvement, sans sécheresse ni lourdeur. Mais cette richesse même pèse évidemment d'un certain poids sur la lecture qui exige une attention assez soutenue, même de la part d'un Anglais. Et pour un étranger, une connaissance de la langue anglaise, même assez solide, sera certainement insuffisante.

Quant à la traduction, si l'on entend qu'elle soit l'écho de l'original, les difficultés à surmonter, on le voit, seront énormes. Et pourtant il faut que cette étrangeté soit respectée, car, en dépit de l'opinion de Carlyle lui-même, aux yeux de qui la forme n'a aucune importance, le fond l'emportant sur tout, sa langue importe parfois plus que l'idée, laquelle n'est pas d'une originalité constante.

Tout ce qui précède nous aide à comprendre la lenteur avec laquelle s'est effectuée en France la pénétration de Carlyle, qui procède par deux étapes; celle durant laquelle le public ne connaît l'écrivain qu'à travers les analyses qui avaient été données de ses œuvres. Puis celle où l'on peut enfin l'aborder directement grâce aux traductions.

C'est surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur aussi ardu que Carlyle que s'applique ce que dit M. Baldensperger au sujet de « l'état préalable de réceptivité qui a créé avant l'heure des concordances entre la chose exotique et son nouveau public » (15).

Pour l'auteur qui nous occupe, Montégut aura été celui en qui ces « concordances » auront trouvé en France leur premier écho. Malheureusement, Montégut était incapable de persistance dans l'effort, et n'ayant pas soutenu son action, celle-ci ne laissa que peu de traces.

Il faudra arriver à Taine pour que soit franchie cette première étape. L'intérêt suscité par sa magistrale étude sur Carlyle fut tel en effet, que celle-ci était suivie à un an de distance par la traduction de *l'Histoire de la Révolution*, qui mettait le

(15) F. Baldensperger, *Littérature, création, succès, durée*. Flammarion, Paris, in-16, p. 167.

public, pour la première fois, en état de prendre un contact direct avec l'auteur.

Nous nous bornerons dans notre étude à retracer les événements qui marquent cette première période.

Dans cette étude, nous citons les œuvres de Carlyle qui ont été traduites, d'après le texte français; pour les œuvres non traduites, nous nous servons toujours de la « People's Edition » (London, Chapman and Hall, 37 vol. in-12, 1872 et suiv.).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CARLYLE ET LA FRANCE. — RELATIONS PERSONNELLES. — CROQUIS ET IMPRESSIONS

Avant de nous attacher à suivre la fortune qu'a connue en France l'œuvre de Carlyle, il nous paraît utile de donner un bref aperçu de la place occupée par la France et les Français dans sa vie. On notera tout d'abord qu'il apprit le français de très bonne heure, et qu'il acquit par ses lectures une connaissance assez étendue de la littérature française. Il n'éprouva pas pour les grands classiques un intérêt particulier. On trouve bien çà et là dans sa correspondance quelques citations, notamment de Pascal, La Rochefoucauld, Montaigne et de d'Alembert. Il admire ce dernier comme homme et comme savant; mais les Encyclopédistes n'ont pas précisément sa sympathie, tout en ayant fait sur lui une grande impression. M. Cazamian estime en effet qu'ils ont contribué à déterminer la crise intellectuelle qu'il décrit dans le *Sartor* (1). Il lut également avec intérêt Rousseau auquel il donne, comme on le sait, une place parmi ses *héros*.

En même temps, c'est un livre français, le *De l'Allemagne*, de Mme de Staël, qui a certainement exercé une influence décisive sur l'orientation de ses études, en lui révélant la littérature allemande et lui inspirant le désir d'apprendre l'allemand pour pouvoir étudier celle-ci.

Mais ses études allemandes, commencées en 1819, avec un

(1) Cf. L. Cazamian, *Carlyle*, p. 34-35.

camarade d'études auquel il donnait des leçons de français en échange de quelques éléments de grammaire allemande, n'allaient pas détourner tout à fait son attention de la France.

En 1819, il commença à écrire pour l'*Encyclopédie* de Brewster une série d'articles parmi lesquels se trouvaient des études sur Montaigne, Montesquieu, Necker et Pascal. En 1822 il traduisit la *Géométrie* de Legendre, œuvre qui allait lui valoir des relations intéressantes lors d'une visite qu'il fit à Paris deux ans plus tard.

C'est en 1821 que Carlyle fit la connaissance de Jane Welsh qu'il devait épouser cinq ans après. Dans la correspondance qui s'établit aussitôt entre eux, Carlyle se chargea de diriger les lectures de Jane, et c'est ainsi que nous trouvons beaucoup de références à la littérature française dans leurs lettres d'alors.

Dans la première de ces lettres, datée du 4 juin 1821, parmi les six ou sept auteurs qu'il recommandait à Jane, pour l'occuper jusqu'à l'hiver, se trouvaient « les jolies petites histoires de Voltaire » et l'œuvre de Mme de Staël (2). *De l'Allemagne* fut suivie par *Delphine* (3), et en mai 1822 Jane se proposait d'écrire une *Ode à Wilhelmina* (Mme de Staël) (4).

Ce même mois, ils étudiaient ensemble la *Littérature du Midi* de Sismondi, et Carlyle signalait à Jane le *Génie du christianisme*, œuvre, disait-il, « du génie le plus accompli et du plus grand fou de la France » (5). Après la lecture d'*Atala*, Jane traduisit la *Plainte de la mère indienne*; puis, sur les conseils de Carlyle elle songea à écrire un essai sur Mme de Staël (6). Au mois de juin, Jane se mit à la lecture de *Corinne*, dont la conclusion fit une si grande impression sur elle qu'elle « pleura pendant deux grandes heures » (7).

En février 1823, toujours dans le but de lui faire écrire son essai sur *Mme de Staël*, Carlyle propose à Jane de lire le livre que lui avait consacré Mme Necker de Saussure.

Ces quelques indications montrent qu'au moment même où

(2) *Love letters*, p. 2.

(3) *Id.*, p. 42.

(4) *Id.*, p. 47.

(5) *Id.*, p. 46.

(6) *Id.*, p. 51-53.

(7) *Id.*, p. 54.

Carlyle abordait l'étude de la littérature allemande, et où il composait sa *Vie de Schiller* (8), il ne perdait pas de vue les grands noms de la littérature française contemporaine.

L'année suivante, vers la fin d'octobre, Carlyle fit sa première visite à Paris, visite dont il devait tirer un parti précieux plus tard pour son *Histoire de la Révolution*. Car malgré la brièveté de ce séjour de deux semaines, ses merveilleux dons d'observation lui permirent, dix ans avant d'écrire son « Histoire », de tout noter, topographie de la ville, monuments, psychologie des habitants.

La plupart de ses observations ne servirent qu'à le confirmer dans la conception qu'il s'était faite du caractère frivole et peu sérieux des Français. C'est ainsi qu'il écrivait à Jane (9) : « ...mon mépris de Paris et de la *manière d'être* (10) de ses habitants va tous les jours en croissant. Les pauvres bougres ! Je me sens tour à tour tiraillé entre l'envie de rire et un sentiment de scandale qui va jusqu'aux confins de l'effroi, de l'affaire qu'ils font de la vie... Leurs maisons ne sont pas des maisons, mais des endroits où ils dorment et où ils s'habillent ; ils passent leur vie dans les cafés, les promenades et les théâtres. » Cependant, son séjour ne lui fut pas aussi fastidieux qu'on pourrait le penser à la lecture de ce passage, car il dit un peu plus loin : « Vivre à Paris une quinzaine, c'est un plaisir » ; mais il ajoute : « y vivre continuellement serait un martyre ».

Son séjour dut être en effet, pour lui, des plus intéressants. Il avait devant lui le théâtre des actions dont il avait lu la relation. Il vit Louis XVIII sur son lit d'apparat, puis il aperçut Charles X. Il se présenta à Legendre, qui le fit assister à une séance de l'Institut, et le présenta à Dupin. A cette séance, il put voir Laplace et Lacroix, le mathématicien Poisson, les chimistes Vauquelin, Chaptal et Thénard, et il entendit la lecture d'un mémoire par Majendie. Dupin voulait même le présenter à Laplace ainsi qu'à plusieurs autres, honneur qu'il déclina, désireux seulement, comme il l'écrit, « de graver en lui l'impression qu'il ressentirait à les voir ».

(8) Qui parut dans le *London Magazine*, à partir d'octobre 1823.

(9) *Love Letters*, t. II, lettre 105, passim

(10) En français dans le texte.

Ce qui le frappa le plus pendant sa visite, ce fut la conférence d'ouverture du cours d'anatomie comparée de Cuvier, à laquelle il put assister, et dont il put comprendre les neuf dixièmes. Il visita également le musée du Louvre, le palais des Tuileries, le Jardin des Plantes, les églises et les cimetières, assista à la messe à Sainte-Geneviève, et alla au *Théâtre Français* où il vit Talma dans *Œdipe*. En un mot, comme il le disait à son frère, il a vu tout ce qu'il y avait à voir ⁽¹¹⁾.

Carlyle ne devait plus visiter Paris qu'une seule fois, en 1851, mais comme nous l'avons dit, le souvenir de tout ce qu'il avait vu et entendu demeura très vif.

Après leur mariage en 1825, Carlyle et sa femme ont vraisemblablement continué leurs lectures françaises; mais dès lors les indications nous manquent pour les suivre dans celles-ci, comme nous avons pu le faire grâce aux *Lettres d'amour*.

En 1827, Carlyle espérait être nommé à la chaire de philosophie de l'Université de Londres nouvellement fondée, et sa candidature était appuyée par Jeffrey. Au mois de novembre Carlyle écrivait à son ami James Johnstone : « J'ai promis de vous donner des nouvelles de cette chaire à Londres... La dernière fois que j'ai vu Jeffrey, on était en train de poursuivre une recherche inspirée par Dugald Stewart; c'est-à-dire qu'on cherchait des renseignements sur un certain Français que Dugald avait recommandé, et qui, je le soupçonne, doit être un certain M. Cousin qui profite de toutes les occasions pour faire l'éloge de Dugald. On voulait savoir s'il savait au moins un mot d'anglais; point essentiel, en effet » ⁽¹²⁾.

On comprendra donc, qu'à cette époque le nom de Cousin ait inspiré quelque intérêt à Carlyle. Deux mois plus tard il écrivait à son frère, qui étudiait à Munich, dans les termes suivants : «... Avez-vous entendu parler des *Fragmens philosophiques* de Cousin? — une créature pragmatique, je le crains, qui s'arroge les opinions qu'il ne peut guère même *voler*. Ste-

(11) *Thomas Carlyle. A History of the first forty years*, by Anthony Froude. London, Longmans. 2 volumes in-8, 1882, p. 245-250.

(12) *Letters of Thomas Carlyle (1826-1836)*; t. I, p. 102-103. A. M. James Johnstone, 19 novembre 1827.

wart croit que c'est un philosophe très profond et lui croit que Stewart est le plus profond de tous... » (13).

L'année suivante, pensant toujours à Cousin, Carlyle écrivait à son frère qui était de passage à Paris : « Pouvez-vous voir Villemain, Cousin, Lamartine ou quelque autre de ces nouveaux Littérateurs ? » (14).

Cette même année, Carlyle commence à s'occuper de nouveau de la littérature française en écrivant un essai sur *Voltaire*. L'année suivante, il traduit l'article que Jean-Paul avait consacré à l'*Allemagne* de Mme de Staël. En 1833, il écrit une étude sur Diderot, et un morceau intitulé le *Collier de la reine*, qui contient en quelque sorte en germe l'idée de son *Histoire de la Révolution française*, qu'il commence l'année suivante.

C'est vers cette même époque qu'il noue avec des Français une correspondance dont nous aurons l'occasion de reparler par la suite. Muni d'une introduction des Buller, chez qui Carlyle avait été précepteur pendant les années 1822-1824, son frère John avait déjà fait la connaissance du baron d'Eichthal, auprès de qui il avait passé toute une année à Munich, où il faisait sa médecine. En 1830, le jeune Gustave d'Eichthal, neveu du baron, dont l'attention avait été arrêtée par les *Signs of the Times*, écrivit à Carlyle pour le féliciter, et pour le mettre au courant des idées saint-simoniennes, qui, lui semblait-il, devaient être faites pour plaire à l'auteur de cette étude.

Après l'échange de quelques lettres, devinant qu'il s'agissait du neveu de l'ami de son frère, Carlyle l'invita à venir le voir. En décembre 1831, date à laquelle Carlyle se trouvait à Londres avec sa femme, où il était venu pour essayer de faire publier son *Sartor*, Gustave d'Eichthal et Duveyrier, autre jeune Saint-Simonien, vinrent à Londres et firent plusieurs visites aux Carlyle, au cours des trois mois qui suivirent. A partir de ce moment, Carlyle et d'Eichthal ont sans doute continué d'échanger des lettres, mais jusqu'à présent celles-ci n'ont pas été retrouvées. Mais nous trouvons des références fréquentes à d'Eichthal dans la correspondance entre Carlyle et J.-S. Mill, jusque vers 1835. D'Eichthal avait, en effet, connu

(13) *Id.*, p. 123, 1^{er} février 1828.

(14) *Id.*, p. 191, 5 mars 1829.

Mill avant Carlyle, l'ayant rencontré au cours d'une visite à Londres en 1828 ⁽¹⁵⁾. Et lorsque, en 1833, Emerson rendit visite à Carlyle à Craigenputtock, les lettres d'introduction qu'il apportait étaient de Mill et de Gustave d'Eichthal.

Carlyle avait, de temps à autre, recours à son ami français pour ses travaux. C'est ainsi par exemple, que nous lisons dans une lettre écrite à son frère qui était de passage à Paris : « Dites à d'Eichthal que ses deux in-quarto sur le *Collier* sont ici; et également un morceau que j'en ai tiré, comme on le verra un de ces jours ⁽¹⁶⁾. »

En juin 1834, les Carlyle s'installèrent à Cheyne Row, ce qui leur permit d'étendre le cercle de leurs relations. C'est ainsi qu'ils furent amenés à connaître quelques-uns des plus intéressants des Français qui étaient venus chercher un refuge à Londres. Carlyle avait déjà été frappé par la personnalité de deux d'entre eux : Godefroy Cavaignac et Armand Carrel, dont il avait pu suivre les vicissitudes, retracées dans le *Globe*, et dont son ami Mill lui parlait de temps à autre, lui envoyant même des articles à leur sujet ⁽¹⁷⁾. Au mois de septembre 1834, sur la proposition de Mill d'amener Carrel à Cheyne Row, Carlyle répondit qu'il serait très heureux de le voir : « En vérité, ajoutait-il, je peux dire que je serai très ennuyé si je ne le vois pas ⁽¹⁸⁾ ». Mais il leur fut sans doute impossible d'avoir une entrevue, car nous pouvons constater d'après les lettres où Carlyle parle à Mill de la *mort funeste de Carrel* ⁽¹⁹⁾, qu'il n'a jamais fait sa connaissance ⁽²⁰⁾.

Vers la fin de 1835, au nombre des personnages qui fré-

(15) Cf. J.-S. Mill, *Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal*. Avant-propos et traduction par Eugène d'Eichthal. Paris, Alcan, 1898, in-12, p. v-vi.

(16) *Letters of Th. Carlyle (1826-1836)*, Edited by C. E. Norton, London, Macmillan, 1888; 2 volumes in-8, t. II, p. 333. Au docteur Carlyle, 15 juin 1835. Il s'agit du morceau intitulé : *The Diamond Necklace* écrit en 1833 et publié dans les numéros de décembre 1836 et de février 1837 du *Fraser's Magazine*.

(17) *Letters to Mill*, etc., p. 84, 17 décembre 1833; p. 95-96, 20 janvier 1834.

(18) *Id.*, p. 104, 5 septembre 1834.

(19) En français dans le texte.

(20) *Id.*, p. 135-136, 28 juillet 1836; p. 157, 10 août 1837.

quentaient les Carlyle figurait un certain Garnier ⁽²¹⁾. Ses visites continuaient en 1843, date à laquelle il proposa de traduire en français, *Past and Present*, qui venait de paraître, mais les éditeurs ne voulurent pas accepter la traduction qu'il leur offrait ⁽²²⁾.

C'est vers la même époque que Carlyle dut faire la connaissance de Godefroy Cavaignac et de son ami, Armand Marrast, exilé comme lui. Le 2 mai 1836, Carlyle écrivait à Mill : « J'ai vu Cavaignac et Marast (*sic*) deux fois. J'aime les deux hommes. Cavaignac en particulier me fait l'impression d'être de beaucoup le meilleur Français que j'aie rencontré... Nous nous entendrions à merveille s'il voulait seulement parler un peu plus distinctement, ou apprendre à parler anglais quelque mal que ce fût ⁽²³⁾. »

Le sentiment de Carlyle se vérifia et Cavaignac devint effectivement l'ami intime du ménage Carlyle. Dans ses *Reminiscences*, parlant des visites qu'il recevait à cette époque, de Mazzini, de William Taylor, le germaniste, de Cavaignac, Carlyle écrit : « Cavaignac était beaucoup plus intéressant pour nous deux. Une belle âme à la Bayard (et dont l'air était à l'avenant), ...un homme avec qui c'était plaisir de parler, ou de se promener, et dont on aimait à recevoir la visite le soir... ⁽²⁴⁾ ». Nous trouvons la même idée, exprimée avec un peu plus de force, dans une lettre écrite à son frère en 1837. « A propos, dit Carlyle, je suis toujours d'avis que Cavaignac est un homme au cœur très droit, aux grands dons, un homme près de la nature, et un Français; dans l'ensemble, l'un des hommes, parmi ceux que je vois ici, avec lequel je me sens

(21) *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*. Prepared for publication by Thomas Carlyle. Edited by James Anthony Froude. London, Longmans Green, 3 volumes in-8, 1883, t. I, p. 33.

(22) *Id.*, p. 249-250.

(23) *Letters to Mill*, etc. p. 125-126. Au mois de juin, Cavaignac commençait déjà à parler anglais; cf. *New Letters of Thomas Carlyle*. Edited and annotated by Alexander Carlyle. London, John Lane, 2 volumes in-8, 1904, t. I, p. 12.

(24) Th. Carlyle, *Reminiscences*, edited by James Anthony Froude, London, Longmans Green, 2 vol. in-8, 1881, t. II, p. 182-183. Ce passage est daté : « Chelsea, 1834 », mais Carlyle a dû se tromper en écrivant ses *Reminiscences* car on sait que Cavaignac n'est allé en Angleterre qu'en 1835, après s'être échappé de prison.

le plus frère. Il vient ici environ tous les dix jours; un homme fruste et altier, qui a beaucoup de sympathie pour moi, et que je pourrais aimer beaucoup si j'étais plus heureux (25) ».

En même temps, Cavaignac aidait Carlyle dans ses travaux. C'est lui qui revit le *Collier de la reine*, avant que cet écrit ne fût imprimé dans le *Fraser* (26); et Carlyle l'a souvent consulté tandis qu'il écrivait les deux derniers volumes de son *Histoire de la Révolution française*. « Cavaignac discutait volontiers avec moi, dit Carlyle, il acceptait avec bienveillance mes dissentiments innombrables, et à tout prendre il m'éclaircissait bien des petits points (27). »

Les visites de Cavaignac ont continué jusqu'au moment de son amnistie, en 1841. Après son retour en France, les Carlyle ne le revirent plus jusqu'à sa mort, survenue en 1845, car lors des deux séjours qu'il fit dans la suite en Angleterre, ils ne se trouvaient pas à Londres (28).

Jusqu'à la fin de 1836, et peut-être plus tard, Cavaignac amenait parfois Marrast avec lui à Cheyne Row (29), et c'est probablement en leur compagnie que Clément Thomas passa quelques soirées chez Carlyle (30).

A la suite du succès de l'*Histoire de la Révolution française* et des séries de conférences données par lui en 1837 et en 1838, Carlyle commençait à être reçu dans le monde, et il voyait quelques-uns des étrangers distingués qui étaient de passage à Londres. C'est ainsi que nous lisons dans une lettre écrite à son frère le 5 février 1839 : « ...l'autre soir, j'ai rencontré un lionceau français (a French lionlet), un certain comte de Vigny, dandy littéraire carliste; poli, parisien, au nez aquilin et long, et presque sans menton (31) ». Peu de temps après, le comte d'Orsay, roi de la mode à Londres, a rendu visite à Carlyle, à Chelsea, pour le féliciter en personne (32).

(25) *New Letters*, t. I, p. 70. Au docteur Carlyle, 23 avril 1837.

(26) *Letters to Mill*, etc., p. 138, 9 octobre 1836.

(27) *Reminiscences*, p. 183-184.

(28) *Id.*, p. 184; cf. aussi *Letters to Mill*, etc., p. 140-142. *Letters and Memorials*, t. I, p. 103-105.

(29) *Letters to Mill*, etc., p. 142.

(30) *Life in London*, t. I, p. 439.

(31) *New Letters*, t. I, p. 150.

(32) *Life in London*, t. I, p. 158-159; *New Letters*, t. I, p. 158. Au docteur Carlyle, 16 avril 1839, p. 160. Au même, 26 mai 1839.

C'est peut-être grâce à lui que Carlyle a rencontré le prince Louis-Napoléon pendant l'un de ses séjours à Londres (33).

Cette même année, A.-F. Rio, l'historien de l'art chrétien, passa plusieurs soirées agréables à Cheyne Row. On peut en lire le récit détaillé dans son *Epilogue à l'art chrétien* (34). Rio avait déjà fait la connaissance de Carlyle en 1838 (35), probablement au *Sterling Club*, fondé le 8 août de cette année, et dont ils étaient tous deux membres (36). Curieux d'étudier les différents partis anglais, Rio, qui avait déjà eu la possibilité d'observer le torysme d'un Stanhope, le libéralisme d'un Macaulay, les idées intermédiaires chez le whig Hallam, recherchait la connaissance plus intime de celui en qui il croyait distinguer le chef d'un quatrième parti, le parti révolutionnaire, qui était « assez sincère et assez nombreux pour inspirer aux esprits prévoyants de sérieuses alarmes (37) ».

A l'entendre traiter ainsi Carlyle de révolutionnaire, on pourrait croire que Rio n'avait pas lu l'*Histoire de la Révolution*; or c'était justement sur la lecture de cet ouvrage qu'il basait son opinion! Il trouvait qu'en « se faisant l'historien trop peu sévère des plus mauvais jours de la Révolution française », Carlyle voulait « donner à ses lecteurs un avant-goût des émotions que l'application des mêmes principes leur promettait (38) ». Comme cela a dû être le cas pour bien des royalistes, Rio avait été blessé par l'impartialité même du récit de Carlyle, qui, à ses yeux, semblait absoudre « les grands crimes, en les imputant à je ne sais quelle fatalité aveugle qui entraînait malgré eux et presque à leur insu ceux qui les commettaient ». « Mon indignation était portée à son comble, dit Rio, quand, avec mes souvenirs de famille, je lisais la page où il est dit qu'on ne saurait citer aucune période de l'histoire de France où la masse de la nation ait moins souffert que pendant la période appelée le règne de la Terreur! »

(33) Cf. la page 178 de cette monographie.

(34) A.-F. Rio, *Epilogue à l'art chrétien*. Fribourg-en-Brisgau, Librairie Herder, 2 volumes in-8, 1870, t. II, p. 332-340.

(35) *Id.*, p. 335.

(36) Th. Carlyle, *Life of John Sterling*, p. 140.

(37) Rio, œuvre citée, p. 332.

(38) *Id.*, *ibid.* Rio avait lu l'*Histoire* au cours de son premier séjour en Angleterre (*id.*, p. 333).

Cette appréciation arbitraire et tant soit peu insultante pour les victimes m'avait laissé contre celui qui se l'était permise, une rancune que je croyais incurable et qui l'eût été en effet, si nous ne nous étions pas rencontrés ⁽³⁹⁾ ».

Rio était donc heureusement surpris de trouver « au lieu du républicain féroce », qu'il s'était figuré, « un homme simple, au regard doux et caressant et qui, à travers les aspérités de son dialecte calédonien, laissait entrevoir une âme ouverte à des émotions bien différentes de celles que laissait pressentir » son livre. « Plus nous abordions de questions vitales, soit en religion, soit en politique, dit Rio, plus j'étais surpris de ne pas me trouver plus en désaccord avec mon interlocuteur qu'on m'avait représenté comme un partisan forcené des doctrines les plus subversives et comme l'ami déclaré des hommes qui les professaient avec le plus d'audace. » Rencontrant chez Carlyle d'abord Godefroy Cavaignac « et ensuite le terrible Mazzini lui-même », Rio fut contraint de reconnaître la justesse de la dernière accusation, mais en même temps il ne tarda pas à constater qu'il existait quand même des différences considérables entre les idées de Mazzini et celles de Carlyle, et que celui-ci « avait le sentiment de l'idéal à un plus haut degré que la plupart de ses coreligionnaires politiques ⁽⁴⁰⁾ ».

Ce qui frappait le plus Rio, c'était la cordialité de l'accueil qu'on lui réservait toujours à Cheyne Row. C'est ainsi qu'il notait dans son Journal, en date du dimanche de Pâques 1839 : « Hier enfin je suis allé visiter Carlyle dans sa retraite de Chelsea, et j'en suis revenu le cœur vraiment ému de son accueil cordial et de la confiance qu'il m'a témoignée ⁽⁴¹⁾ ». Ils parlèrent de tout et Rio ne tarda pas à tomber sous le charme du causeur merveilleux qu'était Carlyle. « Je ne connais pas d'homme à Londres dont la conversation ait autant de génialité que celle de Carlyle, écrivait-il dans son Journal. Je voudrais pouvoir me rappeler les belles choses qu'il m'a dites sur Goethe et sur le peintre Hogarth qu'il regarde comme un homme de génie ⁽⁴²⁾ ». Un autre soir, ils parlèrent du Dante, et

(39) *Id.*, p. 333.

(40) *Id.*, p. 334.

(41) *Id.*, p. 335.

(42) *Id.*, p. 336, lundi 1^{er} avril 1839.

en rentrant chez lui Rio a noté, dans un passage qui montre à quel point ces entretiens l'aidaient à pénétrer le caractère de son hôte, les rapports « entre l'âme de Dante et celle de Carlyle, qui chemine aussi, lui, dans ce monde comme une âme en peine douée de toutes les susceptibilités les plus douloureuses. Il n'a aucune sympathie pour ceux qui veulent faire de la vie humaine une fête et un enchaînement de jouissances, lui qui n'y voit qu'une lutte dont il a conscience à toutes les heures de son existence (43) ».

Si Rio a été beaucoup frappé par ses soirées à Cheyne Row, il ne semble pas avoir fait une très grande impression sur les Carlyle. Ecrivant à sa belle-mère quelques jours après le départ de Rio, Jane Welsh Carlyle disait : « Nous avons eu la semaine dernière, autour de nous, toujours en entrées et sorties, un Français, catholique, qui a quitté Londres pour l'instant. Il nous a expliqué avec abondance la confession, etc., etc., et comment, en proie à la démoralisation à une certaine époque, il fut remonté par le spectacle d'une procession sacrée. Il paraît être un homme excellent en son genre, mais il n'est pas facile de partager les extases que lui causent les surplis blancs et les cierges de cire, et toutes ces sortes de choses. » En préparant les lettres de sa femme pour la publication, Carlyle ajoutait en note, pour indiquer de quel Français il s'agissait : « Un M. Rio, qu'on a beaucoup vu dans le monde ici il y a quelques années — et qui a disparu depuis longtemps » (44).

A partir de ce moment, Carlyle alla de plus en plus dans le monde, et il vit sans doute la plupart des étrangers en renom qui visitaient l'Angleterre; mais il n'a laissé que très peu de traces de ces rencontres dans sa correspondance.

En 1849, Louis Blanc lui a rendu deux visites. Voici le portrait qu'il traçait de lui dans son journal intime :

« C'est une charmante petite miniature d'homme, bien fait, à la tête allongée, aux cheveux noirs, à la peau brune, très français en tout dans son aspect : des yeux noirs mobiles, pétillants, sérieux (*earnest*); une petite voix mélodieuse qui

(43) *Id.*, p. 339 « lundi soir » (probablement le 8 avril 1839.)

(44) *Letters and Memorials*, t. I, p. 111. A Mme Carlyle, 12 avril 1839.

tremble plutôt légèrement; s'exprimant sans contrainte, avec animation et esprit, plein d'amabilité, de franchise et de naïveté, aimant la logique et la clarté, et paraissant d'une sincérité parfaite; guère de vanité non plus; petit homme excellent auquel, en dépit de tout ce qui nous différencie, je ne pouvais m'empêcher de souhaiter tout le bien possible ⁽⁴⁵⁾ ».

Deux ans plus tard, Carlyle, qui détestait les voyages, se laissa persuader d'aller passer quelque temps chez ses amis lord et lady Ashburton à Paris ⁽⁴⁶⁾. Ce fut là le second et en même temps le dernier voyage qu'il fit en France. Les deux premiers jours les choses se passèrent assez bien, Carlyle n'ayant « rien à faire que de s'amuser ⁽⁴⁷⁾ ». Un soir il alla au théâtre, où il aperçut le général Changarnier. Le général Cavaignac, qu'il aurait voulu voir, était malheureusement à la campagne ⁽⁴⁸⁾. L'après-midi du deuxième jour, Thiers, dont Carlyle avait déjà fait la connaissance ⁽⁴⁹⁾, arriva et « débita une immense quantité de choses assez vaines et insipides, (*talked immense quantities of watery enough vain mater*) » ⁽⁵⁰⁾. Carlyle revit Thiers plusieurs fois; il trouvait que c'était « un petit bonhomme provençal, vif, n'inspirant pas d'éloignement, bien loin d'être estimable à aucun point de vue » ⁽⁵¹⁾.

Les troisième et quatrième nuits, Carlyle ne put dormir, et c'est alors, énervé qu'il était par l'insomnie, qu'il fit la connaissance de Mérimée : « un pédant raide comme un morceau de bois, non sans concision ni justesse de vues, et d'une certaine pénétration sarcastique », ainsi qu'il le note dans son journal ⁽⁵²⁾. C'est Mérimée qui acheva de l'exaspérer. Quand

(45) *Life in London*, t. I, p. 452, 26 avril 1849. — Il est intéressant de noter que dans les deux premiers volumes de son *Histoire de la Révolution*, qui parurent en 1847, et par conséquent avant son exil, Louis Blanc ne cite pas Carlyle, tandis qu'à partir du troisième volume, qui parut en 1852, il lui emprunte assez souvent des traits pittoresques. Il le cite aussi dans ses *Lettres sur l'Angleterre*; cf. t. II, p. 428 (13 février 1863).

(46) *Life in London*, t. II, page 83. Ce voyage eut lieu à la fin de septembre 1851.

(47) *Id.*, *ibid.*

(48) *New Letters*, t. II, p. 112. Au docteur Carlyle, 3 octobre 1851.

(49) *Id.*, *ibid.*

(50) *Life in London*, t. II, p. 83.

(51) *Id.*, p. 84 (*Journal*).

(52) *Id.*, *ibid.*

il exprima l'opinion que « Goethe était un apprenti français d'ordre inférieur », nous dit Froude, Carlyle « fit sa malle et s'en revint d'une traite à Chelsea » (53). De son côté, Mérimée ne semble pas avoir subi le charme de la personnalité de Carlyle, car, en lisant l'*Histoire de la Révolution* quelque quatorze ans plus tard, il écrivait à son ami Panizzi : « Je lis cette affreuse histoire de Carlyle et je suis continuellement tenté de jeter le livre par la fenêtre. Il y a pourtant des recherches et du travail, mais une prétention insupportable et une outrecuidance achevée (54) ».

C'est ainsi que Carlyle quitta Paris pour la dernière fois, sans regrets. Il trouva qu'il n'y avait rencontré aucun homme ayant pour lui de l'intérêt. « L'effort à faire pour parler (et cela si mal), une langue étrangère, dit-il dans son *Journal*, avec de pareilles gens, sur de pareils sujets, était pour moi une peine constante. J'avais des lettres pour quelques autres personnes, mais je les ai brûlées (55) ». Ecrivant à son frère, Carlyle parlait des Français qu'il avait rencontrés, sur un ton plus dédaigneux encore : « En fait d'hommes, à l'exception de M. Thiers que je connaissais déjà, et que je n'aimais pas *tellement* (Dieu le sait) (56), je n'en ai vu aucun qu'il ne m'ait pas été plutôt pénible de voir. Une bande de gens à l'esprit sceptique, superficiel, tout en feintes et grimaces (57) ».

Mais si les Français qu'il vit lui étaient tellement peu sympathiques, Carlyle ne pouvait rester tout à fait indifférent à Paris et à la France, et il notait dans son journal : « Je ressens quelque intérêt à considérer Paris dans son aspect extérieur, et à mesurer en lui et en moi le contraste qui apparais-

(53) *Id.*, *ibid.*

(54) Prosper Mérimée, *Lettres à M. Panizzi* (1850-1870), publiées par M. Louis Fagan, du cabinet des estampes au British Museum. Deuxième édition, Paris, C. Lévy; 2 vol. in-8, 1881, t. II, p. 116. Paris, 26 juin, 1865.

(55) *Life in London*, t. II, p. 84.

(56) Lorsqu'il préparait son *Histoire de la Révolution*, Carlyle avait lu l'*Histoire de la Révolution française* de Thiers avec quelque intérêt; cf. *Letters to Mill*, etc., p. 33; A. J.-S. Mill, 12 janvier 1833 : « ...Thiers est un assez bon livre, et m'a appris plusieurs choses ». Mais il trouvait que partout dans son œuvre le fond est insipide et peu solide. Comme il le disait à Froude : « Dig where you will, you come to water ». (*First forty years*, t. I, p. 325 n.)

(57) *New Letters*, t. II, page 112; au docteur Carlyle, 3 octobre 1851.

sait après un intervalle de vingt-six ans. La ville a toujours la même apparence de saleté et de manque d'entretien; par ailleurs, de grands changements en mieux... La France des gens qui discourent (*articulate-speaking France*) était totalement dépourvue de beauté ou de sens pour moi, dans mon humeur malade d'alors; mais je vis des indices de la France qui se tait (*inarticulate*), la France du labeur, la vraie, celle qui vaut beaucoup mieux ⁽⁵⁸⁾ ».

Carlyle revit Thiers peu de temps après à Londres, et dans une lettre à son frère il reproduit une partie de leur conversation. « Nous avons dîné vendredi soir chez un certain Ellice...; Thiers, les Ashburton, Thackeray, etc., etc., s'y trouvaient, et il y eut beaucoup de conversation confuse en mauvais français et autrement, — c'était juste à l'instant où Palmerston renversait le ministère et où des notes écrites, etc., arrivaient des clubs, soirée assez triste au milieu de toute cette effervescence alentour. « Monsieur, dis-je à Thiers, lequel est un petit homme de bonne humeur, mais sans talents s'élevant au-dessus du mesquin et plutôt du méprisable, Monsieur, nous aussi nous cheminons à grands pas vers notre Louis-Napoléon; quelque Cromwell Second, qui jettera (*sic*) tout cela dans la rivière. Partout la « Constitution » tire à sa fin. » La remarque ne parut guère impressionner le petit homme; et en général mon sérieux fut plutôt un sujet d'amusement pour les vieux routiers... »

Quelque temps après son retour à Londres, une lettre de Browning, qui l'avait accompagné dans son voyage à Paris, et qui y était resté, sembla inspirer à Carlyle le regret de ne pas avoir mieux profité de sa dernière visite à la capitale française. A propos du portrait de Béranger que Browning lui traçait dans une lettre, Carlyle s'écria : « Que je voudrais voir le chapeau rabattu du vieux chansonnier ⁽⁵⁹⁾ ».

A partir de ce moment, Carlyle vit sans doute encore beaucoup de Français. Comme nous le verrons par la suite, il échangea des lettres avec François Buloz, et fit la connaissance de Montégut, avec qui il entretenait une correspondance

(58) *Life in London*, t. II, p. 84.

(59) *Letters to Mill*, etc., p. 294, 8 mars 1852.

intermittente pendant des années; et plus tard, à un âge très avancé, il lut avec un grand intérêt les ouvrages de Michelet. Mais, occupé d'une part par la composition de son *Histoire de Frédéric II*, de l'autre n'étant plus jeune, il cessa de noter ses impressions dans ses lettres, et nous ne trouvons plus dans sa correspondance, en dehors d'allusions à la situation politique qui l'intéressait toujours vivement, de notes ayant trait à la France.

CHAPITRE II

LES DÉBUTS (1825-1840)

I.

C'est dans la *Revue britannique* que nous trouvons pour la première fois trace, en France, et sans que d'ailleurs elle y soit désignée comme telle, de l'œuvre de Carlyle. Le numéro de décembre 1825 contient en effet une critique du *Wilhelm Meister* reproduite d'après la *Revue d'Edimbourg* (1). Mais le critique anglais s'était borné uniquement à l'analyse de l'œuvre de Goethe, et Carlyle — l'auteur précisément de cette traduction qui venait de paraître — n'y est même pas nommé.

Quatre ans plus tard, la *Revue* publia un article intitulé : *Caractère de notre époque* (2), reproduit également d'après la *Revue d'Edimbourg*, article chaleureusement approuvé par la Rédaction, ainsi que l'atteste la *Note du Traducteur*, que nous reproduisons : « On attribue ce bel article au révérend Smith, collaborateur ordinaire de la *Revue d'Edimbourg*, et l'un des écrivains les plus éloquents de l'époque actuelle (3) ».

On peut se demander ce qui, dans cette louange, s'adressait à l'auteur éminent auquel on croyait avoir affaire, et quelle part en était inspirée par une appréciation réelle des mérites de l'article.

Cet essai « extrêmement remarquable » éveilla l'intérêt des Saint-Simoniens, qui crurent distinguer dans l'auteur inconnu un nouveau frère. Le 21 mars 1830, l'*Organisateur* (4) publia une analyse très favorable de l'article. « Ce morceau... reproduit la plupart de nos jugements sur l'époque actuelle, dit le rédacteur, tout en signalant quelques erreurs et lacunes

(1) *Rev. brit.*, décembre 1825, p. 222-273; Jeffrey lui-même était l'auteur de l'article. Cf. Carré, *Goethe en Angleterre*, p. 190.

(2) *Rev. brit.*, novembre 1829, p. 3-29.

(3) Les articles de la *Revue* n'étaient pas signés, coutume assez générale, qui s'est d'ailleurs maintenue.

(4) *L'Organisateur*, première année, n° 32 (21 mars 1830), p. 2-4. Seconde partie, n° 36, p. 2-4.

qui n'étaient « guère aperceptibles que du point de vue de Saint-Simon ».

Il convient de relever quelques-unes de ces critiques, qui, au premier abord, nous semblent tout à fait sans fondement.

Après l'appréciation suivante : « Le philosophe anglais... a donc pressenti ce que nous avons répété tant de fois, que cet accroissement de richesse... aggraverait bien plutôt les maux existants, s'il ne devait avoir pour résultat que d'augmenter les *jouissances* de la minorité... » — nous trouvons cette phrase, énigmatique pour qui connaît les idées de Carlyle : « Mais Smith laisse aux économistes le soin de résoudre la question que présente le concours de la progression dans les produits sociaux avec l'appauvrissement croissant des classes les plus nombreuses. Il attend de la science... la solution d'un problème qui ne peut s'éclaircir qu'au foyer ardent de la sympathie la plus large et la plus vive : c'est là une grave erreur... (5) ».

Mais si nous nous reportons au texte de la *Revue britannique*, nous trouvons le mot de l'énigme. Carlyle engage les économistes à rechercher les changements qui *se sont produits*, tandis que le traducteur leur assigne comme tâche la recherche des changements que cette forme nouvelle *doit* apporter dans le système social (6).

(5) *L'Organisateur*, n° 32, p. 2.

(6) Nous donnons à gauche le texte de Carlyle (d'après la traduction d'Edmond Barthélemy) et à droite le texte de la *Revue* :

...Quels changements, aussi, cette addition de puissance va mettant dans le Système social : comment la richesse s'est de plus en plus accrue, et s'est en même temps de plus en plus amoncelée en masses, altérant étrangement les relations anciennes, et augmentant la distance entre le pauvre et le riche, c'est ce qui sera une question pour les Economistes politiques, et une question beaucoup plus complexe et importante qu'aucune de celles dont ils se sont encore occupés. (*Essais choisis*, p. 332 *Misc. II*, p. 233-234).

...Mais quels changemens cette force nouvelle doit-elle apporter dans le système social? Que doit-il résulter en définitive de cette action continue qui, en accroissant la masse des richesses, tend à les accumuler de plus en plus dans les mêmes mains, et à augmenter la distance qui sépare le riche du pauvre? Ce sont là des questions dont nous laissons l'examen aux économistes; elles sont plus importantes et plus complexes que toutes celles qu'ils ont débattues jusqu'à ce jour. (*Rev. brit.*, p. 6).

Carlyle constatait les faits, et défiait les économistes de les expliquer. Mais, selon le texte de la *Revue*, on croirait qu'il s'en remettait, sur un problème difficile, à des autorités plus compétentes.

Autre exemple. Carlyle traite les conclusions du philosophe Cabanis et de ses confrères de la façon la plus ironique. Cependant, dans l'analyse de l'*Organisateur*, nous trouvons la phrase suivante : « Il serait difficile de résumer et de caractériser un écrit scientifique d'une aussi longue étendue, avec plus de précision et de justesse (7) ».

Ici encore, c'est au traducteur que nous devons cette appréciation imméritée. Il s'était tout à fait trompé sur le ton de l'original, comme le montreront quelques rapprochements de textes. Il s'agit de l'école matérialiste continentale : « Un de leurs philosophes », écrivait Carlyle, « a découvert récemment que, *de même que le foie sécrète la bile, de même le cerveau sécrète la pensée*, découverte étonnante que le docteur Cabanis, plus récemment encore, dans ses *Rapports du physique et du moral de l'homme*, a poussée jusque dans ses développements les plus subtils (8) ». Le traducteur non seulement supprime les mots : « découverte étonnante », qui indiquent le ton railleur du passage, mais il passe également sous silence le début de la phrase de Carlyle, ce qui a trait au premier philosophe, et semble lui faire dire que cette assimilation de fonctions entre le foie et le cerveau est due purement et simplement à Cabanis, il écrit en effet ce qui suit : « Un de leurs philosophes, Cabanis, a découvert que « le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile » ; et dans ses *Rapports...*, il a minutieusement développé cette doctrine... (9) ». Carlyle poursuivait :

« Nous avons la plus grande admiration pour ce savant docteur : avec quel scientifique stoïcisme il marche à travers cette terre des merveilles, sans s'émerveiller ; comme un sage qui traverse quelque énorme, pompeux et imposant Vauxhall, aux feux d'artifice, aux cascades et aux symphonies duquel le vulgaire peut prendre plaisir et croire, — mais où il ne trouve, lui, rien de réel que le salpêtre, le carton et la corde à boyau ». De ce passage, rempli de sarcasme, qui exprime tout le mépris qu'éprouvait Carlyle pour cet esprit scientifique qui refuse de s'étonner de rien, la *Revue* donnait cette traduc-

(7) *L'Organisateur*, n° 32, p. 3.

(8) *Essais choisis*, p. 337 ; *Misc. II*, p. 237.

(9) *Rev. brit.*, p. 11.

tion tronquée et banale : « C'est merveille de voir avec quel stoïcisme savant il s'avance dans ces régions inconnues; — (qu'est devenue l'antithèse : *terre des merveilles, sans s'émerveiller?*) On dirait un sage sans illusions, au sein de quelque brillant vauxhall... (10) ».

Relevons un seul autre exemple, dont l'importance est minime, mais qui montre bien dans quel esprit peu critique la traduction, ou plutôt l'adaptation de l'article avait été faite. Carlyle faisait allusion à un projet fictif des Nurembergeois de construire « un homme de bois et de cuir » (*a wood-and-leather man*) « qui raisonnerait aussi bien que la plupart des curés de campagne » — ce qu'on a traduit par « un homme de bois et de plumes » (*a wood-and-feather man*) ! (11)

Tout en reproduisant l'hypothèse de la *Revue britannique* sur la personnalité de l'auteur de l'article, les Saint-Simoniens semblent bien s'être doutés qu'il s'agissait d'un écrivain nouveau et jusqu'alors inconnu, car, au mois de juillet, Gustave d'Eichthal, un de leurs chefs, adressa « A l'auteur de l'article intitulé : Caractères de notre époque », une lettre qui parvint à Carlyle et dans laquelle nous lisons ce qui suit : « A l'auteur de l'article intitulé : « *Caractères de notre époque* », juillet 1830 ».

« Les disciples de Saint-Simon ont lu avec un vif intérêt l'article intitulé : *Caractères de notre époque...* que la *Revue britannique* a fait connaître en France. Ils ont admiré la vigueur avec laquelle vous avez tracé le tableau des travers de la Société actuelle; ils se sont réjouis du sentiment d'*amour* et de *foi* qui vous fait *désirer, espérer* un meilleur avenir; si vous n'êtes point allé au delà de ces *désirs vagues* et de ces *espérances incertaines*, ils ne vous l'ont point reproché (comme n'étant pas éclairé de la lumière nouvelle) et maintenant ils viennent à vous, ils vous appellent à jouir de cette lumière qui a lui sur eux et que vous semblez plus que tout autre préparé à recevoir » (12).

(10) *Essais choisis*, p. 338 ; *Misc.*, II, p. 238 ; *Rev. brit.*, p. 12.

(11) *Id.*, *ibid.* Pour être juste envers le traducteur, il faut admettre que dans l'article original de la *Revue d'Edimbourg*, le « l » de *leather* est légèrement déplacé par une faute d'imprimerie.

(12) *Carlyle et le Saint-Simonisme : Lettres à Gustave d'Eichthal*, traduites et publiées par Eugène d'Eichthal. Paris, F. Alcan, (1903), in-8, p. 1-2.

A cette lettre, on joignait le *Nouveau Christianisme*, de Saint-Simon, les numéros de l'*Organisateur* contenant les articles sur l'essai de Carlyle, et quelques-unes des autres publications de la Société.

Ce paquet inattendu arriva à Craigenputtock à un moment où Carlyle était encore inconnu. En effet, il venait de recevoir des lettres très élogieuses de Goethe, et quand, pour la seconde fois lui arriva de l'étranger cette preuve que son œuvre était appréciée, il en ressentit un grand encouragement.

Le 9 août, Carlyle répondit à la lettre de d'Eichthal, et donna une longue appréciation des idées saint-simoniennes. Il avait beaucoup de sympathie pour cette nouvelle doctrine, mais il ne voulait pas admettre la possibilité de fonder sur elle une religion.

On peut voir à quel point il avait été frappé par l'envoi de ces publications saint-simoniennes grâce à de nombreuses références que fournit sa correspondance de cette époque. Le 6 août il en parle à son frère, le docteur Carlyle (13), et le 31 août il y fait une allusion dans une lettre à Goethe (14). Celui-ci lui répondit au mois d'octobre, en le priant de tenir les idées saint-simoniennes à l'écart (15).

Mais Carlyle ne tint pas compte de l'avertissement du sage de Weimar, car au mois de novembre, il écrivit à son frère : « Goethe dit : *Von der Société St. Simonienne bitte Sich fern zu halten!* Cependant, envoyez-moi leurs livres à la première occasion... (16) ». Et Carlyle se mit même à traduire le *Nouveau Christianisme*, ouvrage où il trouvait « plusieurs idées étranges, non sans un large assaisonnement de vérité », et il en envoya le manuscrit à son frère pour qu'il tâchât de trouver un éditeur (17). Comme aucun ne l'acceptait, il l'adressa peu de temps après à Gustave d'Eichthal pour en faire ce qu'il voudrait (18).

Mais Carlyle commençait déjà à penser que les Saint-Si-

(13) Cf. *Letters* (1826-1836), t. I, p. 226 ; p. 29.

(14) *Correspondence between Goethe and Carlyle*, edited by C. E. Norton, London, Macmillan, 1887, in-8, p. 214-215.

(15) *Id.* p. 225.

(16) *Letters* (1826-1836), t. I, p. 240. Au docteur Carlyle, 12 nov. 1830.

(17) *Id.*, p. 243. Au docteur Carlyle, 19 décembre 1830.

(18) *Carlyle et le Saint-Simonisme*, p. 7-10.

moniens ne faisaient que divaguer, car en janvier 1831 il écrivait à Goethe : « Ils semblent être des hommes sérieux, zélés et nullement ignorants, mais qui s'égarent dans d'étranges sentiers. Je dirais qu'ils ont découvert et pris à cœur cette grande vérité, de nos jours presque oubliée, *que l'homme est toujours l'Homme*; et qu'ils commencent déjà à en faire des applications fausses (19) ».

Elliot Norton, qui publia la correspondance entre Carlyle et Goethe, a signalé le fait qu'il se trouve dans le *Sartor* un passage presque identique sur le Saint-Simonisme (20). De son côté, M. Eugène d'Eichthal relève plusieurs ressemblances frappantes entre les lettres que Carlyle a adressées à son père Gustave d'Eichthal et des passages du *Sartor* (21). Ces ressemblances n'ont rien d'étonnant, car, on se rappellera que Carlyle travaillait à cette époque à la rédaction du *Sartor* dont il emporta le manuscrit à Londres en août 1831.

Pendant son séjour à Londres, Carlyle devenait de plus en plus convaincu que le Saint-Simonisme n'était qu'un mouvement éphémère. « Ce n'est qu'une construction de carton-pâte et de tapisserie, nullement une œuvre prométhéenne, partant elle ne peut durer longtemps », écrivait-il à son frère en novembre 1831 (22).

Comme nous l'avons vu, Gustave d'Eichthal et son ami Duveyrier rendirent assez souvent visite aux Carlyle pendant l'hiver de 1831-1832. Jane trouvait que c'était une de ces personnes « qu'on aime à la première vue — si doux et si confiant, et à l'air si sérieux, prêt à tout faire et à tout souffrir pour sa foi (23) ».

Peut-être les visites des jeunes Saint-Simoniens ranimèrent-elles l'intérêt que Carlyle prenait au mouvement. Quoi qu'il en soit, au moment de leur procès, il disait à Mill, qu'il songeait quelquefois à lui consacrer un article, et il ajoutait :

(19) *Correspondence between Goethe and Carlyle*, p. 258.

(20) Cf. *Sartor*, p. 320-321.

(21) Cf. *Carlyle et le Saint-Simonisme*, p. 4, 5, 9, 14. Antoine Dilmans a relevé quelques ressemblances entre les idées de Carlyle et les doctrines saint-simoniennes. Cf. la p. 102 de cette monographie.

(22) *Letters (1826-1836)*, t. I, p. 363.

(23) *First forty years*, t. II, p. 224. Lettre à miss Jean Carlyle, décembre 1831.

« Enfantin devient tout à fait intelligible pour moi, en raison de ma connaissance d'Edward Irving (24) ». La Société une fois dispersée, en 1833, l'intérêt qu'elle avait inspiré à Carlyle ne lui survécut guère; son projet de lui consacrer une étude apparaît encore au mois d'octobre de cette même année, mais il se décida finalement à écrire au lieu de celle-ci son « *Collier de la Reine* » (25).

En 1832, la *Revue britannique* publia un article intitulé : le *Forgeron de Sheffield* (26), qu'elle prétendait avoir traduit de la *Revue d'Edimbourg*. Mais cet article, comme celui que nous venons de discuter, est plutôt une adaptation qu'une traduction. Or ce qui nous intéresse, c'est que l'essai dont on avait tiré l'article n'est rien autre que celui que Carlyle a recueilli dans ses *Miscellanies* sous le titre de *Corn-Law Rhymes* (27).

Nous avons pu constater que le traducteur de cet article était Philarète Chasles, car il en a reproduit de longs passages dans un de ses volumes de mélanges (28), en les attribuant cette fois-ci à Carlyle. Comme Chasles collaborait déjà à la *Revue britannique* en 1829, nous croyons pouvoir affirmer que c'est aussi lui qui a traduit les *Signs of the Times*, car les deux morceaux sont traités à peu près de la même manière — manière caractéristique de Chasles, dont on a pu écrire : « Au lieu de traduire servilement les morceaux remarquables des revues et des magazines anglais, M. Chasles prenait l'article choisi, le ramenait à la pensée fondamentale, dégageait l'idée mère de toutes les superfétations et digressions parasites, traitait le sujet à son point de vue et refaisait si bien le thème de l'écrivain anglais, que celui-ci ne pouvait le reconnaître (29) ». Si l'on se rappelle les quelques rapprochements

(24) *Letters to J.-S. Mill, etc.*, p. 19. A Mill, 16 octobre 1832.

(25) *Letters* (1826-1836), t. II, p. 120. Au docteur Carlyle, 1^{er} octobre 1833.

(26) *Rev. brit.*, mai 1832, p. 93-114. *Puissances intellectuelles de notre âge*. N° XIII. Le *Forgeron de Sheffield*.

(27) *Miscellanies*, t. IV, p. 184-211.

(28) Ph. Chasles, *Etudes sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle*, Paris, Amyot (1851), in-18, p. 130-147.

(29) Ph. Chasles, *Questions du temps et problèmes d'autrefois. Pensées sur l'histoire, la vie sociale, la littérature*. Cours du Collège de France, 1841-1867. (Avec une notice biographique par C. Combarieu). Paris, G. Baillière, 1867, in-18, p. XI.

de textes que nous avons faits, l'on conviendra que cette description s'applique éminemment à l'article de 1829.

Ce n'est qu'en 1837 que nous trouvons le nom de Carlyle dans la *Revue*, et alors ce n'est qu'une simple mention. Dans un article sur l'*Etat actuel de la littérature périodique à Londres* nous lisons, à propos du *Foreign Quarterly* : « ...dirigé par MM. Gillies et James Fraser, secondé autrefois par Walter Scott, Southey, et Thomas Carlisle (*sic*), ce Recueil atteignit 1.500 souscripteurs à son troisième numéro ⁽³⁰⁾ ».

II

Pendant encore deux ans, la *Revue britannique* ne consacra à l'œuvre de Carlyle aucun article. Mais au mois d'août 1839, un écrit qu'il venait de publier dans le *Fraser's Magazine* ⁽³¹⁾, et que nous reproduisons dans ses grandes lignes, fut le point de départ d'une polémique dont le sujet nous semble aujourd'hui de peu d'importance, mais à laquelle nous nous arrêterons cependant un instant, car elle fut probablement la raison de l'éloignement relatif qu'inspira par la suite le nom de Carlyle.

Carlyle raconte d'abord comment, des récits français et anglais, s'élabora peu à peu la version traditionnelle de la fin héroïque du vaisseau *Le Vengeur*, version qui trouva sa forme définitive dans le *Rapport du 21 messidor*, que Barrère présenta à la Convention. Ayant lu l'anecdote dans plusieurs ouvrages anglais, Carlyle crut ne devoir pas omettre dans son histoire un fait qui n'avait jamais été contesté; et il y consacra un paragraphe de son troisième volume ⁽³²⁾. Ce fut en raison de ce passage que, au mois de novembre 1838, le contre-amiral Griffiths inséra dans le *Sun* une lettre qui fut reproduite par la plupart des journaux anglais et dans laquelle il affirma que le *Vengeur* s'était non seulement rendu, mais que plus de

(30) *Rev. britannique*, février 1837, p. 280.

(31) *Rev. brit.*, août 1839, p. 337-345. *Polémique*. Réponse au *Fraser's Magazine* à propos du *Vengeur*. (L'article de Carlyle est recueilli dans les *Miscellanies*, t. VI, p. 189-205.)

(32) *Histoire de la Révolution française*, nouv. édition, t. III, p. 338-339.

260 membres de son équipage avaient été sauvés par les Anglais.

Dans une lettre adressée à l'un de ses amis (et également reproduite dans l'article de Carlyle) le contre-amiral Griffiths fut encore plus explicite, et il démontra point par point la fausseté du récit de Carlyle.

Celui-ci demanda au contre-amiral l'autorisation de publier cette lettre, et en même temps il s'adressa à un Français de ses amis, auquel il communiqua des copies des lettres de Griffiths, tout en le priant de les faire publier, soit dans des journaux, soit autrement, de les soumettre à la nation française, et de tâcher par tous les moyens de trouver de nouveaux témoignages tendant à corroborer ou infirmer ce qu'on savait.

Griffiths accorda à Carlyle l'autorisation demandée tout en lui communiquant de nouveaux renseignements. Entre autres faits, il l'informa que le capitaine Renaudin, commandant du *Vengeur*, une fois rentré en France, avait été promu contre-amiral, et il joignit à sa lettre la copie d'une lettre de remerciements que lui avait adressée Renaudin quand celui-ci commandait l'escadre de Toulon ⁽³³⁾.

Le Français à qui Carlyle s'était adressé, ne jugeant pas prudent de provoquer une discussion dans la presse publique, se borna à tâcher de se renseigner auprès de plusieurs historiens, archivistes et hommes publics, et, en fin de compte il s'adressa à Barrère lui-même, et le seul fruit de ses recherches fut une lettre dont nous reproduisons les traits essentiels :

Lettre de Monsieur... à Monsieur...

(24 décembre 1838).

« Mon cher Monsieur,

Je regrette de ne pouvoir vous donner des renseignements bien précis sur la glorieuse affaire du *Vengeur*. Mais si l'opinion que je me suis formée sur cet événement peut vous être de quelque utilité, je me féliciterai de vous l'avoir donnée...

« Je suis de Brest; et c'est dans cette ville qu'arriva l'escadre de Villaret-Joyeuse, après le combat meurtrière (*sic*)

(33) *Miscellanies*, t. VI, p. 99.

qu'il avait livrée (*sic*) à l'amiral Howe. Plusieurs des marins qui avaient assisté à l'affaire du 13 prairial m'ont assuré que le *Vengeur* avait coulé *après* avoir *amené son pavillon*. Quelques hommes de l'équipage de cet héroïque vaisseau furent même, dit-on, recueillis sur des débris par des embarcations anglaises...

« Les rapports du tems, et les beaux vers de Chénier et de Le Brun sur le naufrage du *Vengeur* n'ont pas manqué de poétiser la noble fin de ce vaisseau. C'est aux cris de *Vive la République*, disent-ils, que le vaisseau s'est englouti, avec le pavillon tricolore au plus haut de tous ses mâts. Mais, je le répète, il est très probable que si une partie de l'équipage a disparu dessous les flots, aux cris de *Vive la République!* tout l'équipage n'a pas refusé d'un commun accord le secours que les vaisseaux ennemis pouvaient offrir aux naufragés... Dans les bureaux de la Marine, au reste, il n'existe aucun rapport de Villaret-Joyeuse ⁽³⁴⁾ ou de Jean Bon Saint-André ⁽³⁵⁾ qui puisse faire supposer que le *Vengeur* ait coulé sans avoir amené son pavillon. On dit seulement, dans ces relations du combat du 13, que le *Vengeur* a disparu après avoir résisté au feu de toute l'escadre anglaise qui voulait rompre la ligne pour tomber sur les derrières de l'armée, et porter le désordre dans tout le reste de notre escadre... ⁽³⁶⁾ ».

Voici les conclusions que Carlyle tira de son enquête :

« ...Dans cette *glorieuse affaire* du « *Vengeur* » on a fait montre d'une grande bravoure, point cependant de bravoure sans précédent, si ce n'est Barrère dans son rapport du 21 messidor an II. Qu'un fils d'Adam ait osé imaginer une blague si imposante, et la suspendre si habilement, comme la Terre elle-même, à *Rien*, et ait trouvé pour elle crédit et vénération pendant si longtemps chez vingt-cinq millions de fils d'Adam, alors qu'elle repose purement et simplement sur Zéro et Néant : il y a en cela une grandeur, voire une espèce de sublimité qui frappe de stupeur — tout comme si « l'infini s'était

(34) L'amiral français.

(35) Commissaire de la Convention.

(36) *Id.*, p. 200.

révélé », et que nous entrevoyions l'ancien Règne de Chaos et de Nox! Mahomet le miraculeux, Apollonius à la Cuisse d'or, Mendez Pinto, Münchhausen, Cagliostro, semblent n'être que des maladroits auprès de lui.

« C'est un mensonge qui a eu du succès? Il a rendu les Français plus vaillants dans les luttes qu'ils eurent à soutenir? Oui, M. Yorke (37); et pourtant, il n'est point de mensonge auquel, à la longue, le temps n'enlève sa vertu. Le peuple français aurait mieux fait de se contenter de ses combats réellement soutenus. La prochaine fois que le Gouvernement français publiera des bulletins miraculeux, les *badauds* mêmes seront moins prompts à y croire (38) ».

On le voit, les documents dont Carlyle tira ses conclusions justifiaient pleinement celles-ci. Plus généralement, l'incident, s'il en était besoin, nous fournirait une preuve de cette passion pour la vérité qui l'animait et le poussait à se donner des peines infinies pour établir le moindre fait.

Cependant, cet article lui valut une vive attaque de la part de la *Revue britannique*, et grâce au compte rendu un peu tendancieux qu'elle en donna, d'autres périodiques crurent devoir prendre part à la polémique.

Après quelques grandes phrases sur « l'immortel suicide du Vengeur », la *Revue* continue en ces termes :

« Tandis que le *National* en France appelait l'attention sur six matelots échappés à cet héroïque naufrage et vivants encore aujourd'hui, un article du *Fraser's Magazine* dû à la plume de M. Thomas Carlyle, tendait à démontrer que l'histoire du *Vengeur* est une *farce*, une *blague*, imaginée par Barrère. Telles sont les expressions courtoises que l'écrivain conservateur emprunte, non pas au Dictionnaire de l'Académie française, mais au vocabulaire des halles de Paris (39) ».

Puis la *Revue* cita le passage de l'*Histoire de la Révolution française* (40), et les deux premières lettres du contre-amiral Griffiths, en y ajoutant cet éclaircissement : « M. Thomas

(37) *Oliver Yorke*, nom fictif du rédacteur en chef du *Fraser's Magazine*.

(38) *Miscellanies*, t. VI, p. 201, *blague* et *badauds* en français dans le texte.

(39) *Rev. brit.*, p. 337.

(40) Traduction française, nouvelle édition, t. III, p. 338-339.

Carlyle est auteur d'une histoire médiocre (soit dit en passant) de la Révolution française (41) ».

Mais le polémiste ne jugea pas nécessaire de reproduire la lettre que Carlyle avait adressée à son ami français, lettre dans laquelle, nous l'avons vu, il exprimait le vœu que la question suivante fût posée à la France : « Avez-vous des contre-preuves ? Si vous en avez, montrez-les ; que nous les pesions. Si vous n'en avez pas, cessons donc de croire à ce récit auquel on a trop généralement ajouté foi (42) ».

Il jugea prudent de supprimer aussi la moitié de la troisième lettre de Griffiths, de même que toute mention de la lettre de Renaudin (43).

Ayant ainsi détruit une grande partie de l'évidence, le polémiste affirmait que la lettre du correspondant français de Carlyle pouvait « servir à connaître la vérité ». Il en résulte bien évidemment, disait-il, un moyen de concilier les déclarations du contre-amiral Griffiths avec le rapport de Barrère, c'est la distinction à faire entre les marins qui ont coulé bas avec le navire et ceux qui ont surnagé dans ce sublime naufrage, et ont pu tendre les mains et demander secours à leurs adversaires (44). De la sorte, il laisse dans l'ombre tout le reste de la lettre, où il est affirmé « que le *Vengeur* avait coulé après avoir amené son pavillon » et que, « dans les bureaux de la marine... il n'existe aucun rapport... qui puisse faire supposer que le *Vengeur* ait coulé bas sans avoir amené son pavillon (45) ».

Après avoir protesté contre « la dénomination de victoire donnée par les Anglais au résultat de la journée du 13 prairial », notre polémiste transcrivit le passage du *Morning Chronicle* que Barrère citait dans son rapport (46). Il y ajouta d'autres récits anglais du naufrage, et puis il poursuivit :

« Quand même le rapport de Barrère serait entaché d'exagération, il y a plus que de l'inconvenance à parler en termes

(41) *Rev. brit.*, p. 338.

(42) *Miscellanies*, t. VI, p. 197.

(43) Cf. la p. 37 de cette monographie.

(44) *Rev. brit.*, p. 342.

(45) Cf. les pages 37-38 de cette monographie.

(46) *Rev. brit.*, p. 343.

grossiers d'un trait aussi glorieux pour l'humanité, à comparer le rapporteur du salut public à Mahomet et à Cagliostro (*miraculous Mahomet, Cagliostro seem but botchers in comparison*). Les Anglais impartiaux désapprouveront comme nous cette qualification de *blague* donnée à la narration de Barrère (*so majestic a piece of blague*), et l'épithète de *badauds* dont M. Carlyle flétrit les Français. Il n'y a surtout ni cœur ni esprit à railler le *National* parce qu'il a rappelé l'histoire du *Vengeur*, dans son numéro du 10 juin 1839 et à faire un objet de plaisanterie des six malheureux matelots de ce noble vaisseau, que le journal français recommandait à la générosité publique (47). Démentir ainsi par l'insulte et sur la foi d'un radotage d'invalides, une action si noble et si belle, que n'ont contestée ni les journaux anglais de l'époque ni les historiens contemporains... c'est de l'athéisme historique (48) ».

Ce dernier passage montre bien le ton de l'article. Son injustice apparaît mieux encore à la lumière de quelques détails. C'est ainsi, par exemple, que les « termes grossiers » (*blague, farce*) dont Carlyle se servait, ne visaient pas un trait « glorieux pour l'humanité », mais un récit dont Carlyle croyait avoir démontré la fausseté. De même, cette comparaison où interviennent Mahomet et Cagliostro peut sembler saugrenue, cependant on devait s'attendre à ce que le critique qui n'avait pas craint d'avancer le jugement que l'on connaît sur la *Révolution française* (49) fût assez familiarisé avec le style de Carlyle pour savoir que des saillies de ce genre étaient familières à l'auteur.

D'autres reproches étaient encore moins justifiés. A moins de supposer qu'il n'y ait point de *badauds* en France, on ne peut trouver dans la phrase de Carlyle une flétrissure adressée aux Français; et, comme nous l'avons déjà dit, nous ne voyons pas en quoi Carlyle raillait le *National*, ou faisait « un objet de plaisanterie des six malheureux matelots ».

(47) L'article de Carlyle est daté du 10 juin 1839. Dans un post-scriptum, l'auteur reproduisait l'article du *National* qui était également, comme il le faisait remarquer, daté du 10 juin. Nous avons vainement cherché dans ce post-scriptum, la moindre trace de raillerie à l'adresse du *National* ou des « six matelots ».

(48) *Rev. brit.*, p. 345.

(49) Cf. la page 40 de cette monographie.

Enfin, on peut se demander si la qualification de « radotage d'invalidé », qui vise le témoignage de Griffiths, est d'un style beaucoup plus courtois que les épithètes de Carlyle.

Le 28 août, le *National* reproduisit sans commentaire, l'article de la *Revue britannique* (50).

Quelques jours plus tard parurent des vers (51) qui nous montrent à quel point l'article de la *Revue britannique* avait dénaturé les intentions de Carlyle. Nous citons quelques strophes :

*Détracteur orgueilleux de notre vieille gloire
Digne héritier de Pitt, Basile d'outre-mer,
Verse à longs flots ton fiel amer
Sur les faits éclatants de notre grande Histoire.
Va, prodigue à plaisir l'insulte à nos guerriers,
A tous ces demi-dieux qu'abhorre ta patrie,
Et sous ton souffle de Harpie,
Ternis si tu le peux l'éclat de nos lauriers.*

*
**

*Ressuscitez enfin cette époque de haine
Où nos aigles sur vous fondant de toutes parts,
Luttaient avec vos léopards
Comme deux ouragans que la fureur déchaîne.*

*
**

*En vain sur le Vengeur que ta voix calomnie
Carlyle, tu forgeas une histoire qui ment (52) :*

(50) L'article est signé : M. Labédollière (*Revue britannique*). Il est intéressant de constater que dans le *National* du 6 août, le correspondant de Hampton Court signalait « une remarquable histoire de notre révolution » par « M. Th. Carlisle ».

(51) *Le Journal du Peuple*, 8 septembre 1839, FEUILLETON. Fin héroïque du vaisseau le *Vengeur*, 13 Prairial, An II. Réponse à M. Carlyle à propos d'un article inséré dans le *Fraser's Magazine*. (Le poète ajoutait en note : « M. Carlyle traite de blague et de farce les faits cités par Barrère dans son rapport à la Convention sur le naufrage du *Vengeur* »).

(52) Nous soulignons ce vers. On pourrait voir dans cette polémique le commencement de cette réputation d'*ennemi de la France* qui s'attache toujours au nom de Carlyle.

*Son héroïque dévouement
 D'Albion à jamais troublera le génie.
 Mais puisque ton venin goutte à goutte versé
 S'infiltré à petit bruit jusqu'au sein de l'Histoire,
 Je veux aux filles de mémoire
 Redemander pour toi le récit du passé.*

Suivent une soixantaine de vers, où le poète, un nommé Jules Baget, retrace toute l'histoire sous sa forme consacrée (53).

La polémique se termina par une lettre adressée au directeur de la *Revue britannique* par A. Jal, historiographe de la Marine. Nous y trouvons toujours des protestations contre le manque de courtoisie et contre la partialité de Carlyle. Jal approuvait l'action du directeur dont le « patriotisme et le bon goût » avaient été « également offensés » ; mais il trouvait que dans cette polémique, « ce qui intéresse l'Histoire », n'avait pas été « suffisamment éclairci ».

« Le fait principal, continuait Jal, n'est pas aussi absolu que le pensent les Anglais auxquels vous avez répondu, ou qu'en général on le pense en France avec vous (54) ». L'historiographe appuyait cette affirmation sur une pièce officielle que sa position au département de la Marine lui avait fait connaître. Cette pièce n'était rien autre qu'un procès-verbal rédigé par le capitaine de vaisseau Renaudin, commandant du *Vengeur*, et huit officiers ou marins de ce vaisseau (55).

Ce procès-verbal confirmait dans presque tous ses détails le récit de Griffiths qui était même « par un hasard au moins très remarquable », comme le disait Jal, « complètement d'accord avec le procès-verbal quant au nombre des marins français sauvés du naufrage (56) ». Seulement, tout en décrivant,

(53) Dans une dernière note Baget rappelait le projet d'inscrire sur une colonne le nom des marins qui composaient l'équipage du *Vengeur*. « Il faut espérer, ajoutait-il, qu'un gouvernement populaire pourra réaliser cette noble idée, et perpétuer ainsi le souvenir d'un acte d'héroïsme auquel il n'y a rien de comparable dans l'Histoire ancienne et moderne ». (Nous soulignons la fin de la phrase.)

(54) *Rev. brit.*, oct. 1839, p. 340-350. Polémique. A M. le Directeur de la *Revue britannique*.

(55) *Rev. britannique*, p. 340.

(56) *Id.*, p. 345.

comme l'avait fait Griffiths, le sort des malheureux qui, ne pouvant trouver de la place dans les canots anglais, furent entraînés par le vaisseau quand il sombra, le récit de Renaudin ajouta que quelques-uns d'entre eux jetèrent avec leur dernier souffle un dernier cri de *Vive la République!*

Mais Jal poussa son enquête plus loin, et montra la position difficile de Jean-Bon Saint-André après la débâcle du 13 prairial. Au lieu de rendre compte du combat, dit Jal, le Commissaire songea à « cacher sa faute sous le récit d'un des brillants épisodes de la bataille ⁽⁵⁷⁾; il demanda des récompenses pour les veuves et les enfans de l'équipage du *Vengeur*, et s'arrangea pour que Barrère fît un rapport dont l'effet fût de nature à faire oublier un événement dont il avait un assez mauvais compte personnel à rendre. Le rapport, poursuivit Jal, fut rédigé sur des versions anglaises que Barrère amplifie à peine, et que son rôle du moment le portait à accepter tout entières », d'autant plus que Jean-Bon lui-même « ne savait que par ouï-dire ce qui s'était passé sur la partie du champ de bataille où avait eu lieu le naufrage ⁽⁵⁸⁾ ».

C'est ainsi que Jal, après la lecture du procès-verbal de Renaudin, put conclure qu'on « peut sans peine justifier le rapport de Barrère, bien qu'il ne soit pas exactement vrai ⁽⁵⁹⁾ »; Carlyle, au contraire, conclut que le récit du contre-amiral Griffiths en est confirmé dans tous les détails essentiels ⁽⁶⁰⁾.

Ainsi que nous l'avons noté plus haut, nous ne nous sommes arrêtés à cette polémique que parce que nous croyons

(57) On trouve à peu près la même hypothèse dans l'étude de Maurice Loir : *Le « Vengeur », d'après les documents des Archives de la Marine*, Paris, 1892, in-8.

(58) *Rev. brit.*, p. 349.

(59) *Rev. brit.*, p. 349.

(60) Cf. *Miscellanies*, p. 205. Lorsque Carlyle recueillit cet article en volume, il donna en quelques paragraphes ses impressions sur cette polémique. Cf. aussi le nouveau paragraphe dont il faisait suivre le récit du naufrage du *Vengeur* dans les éditions subséquentes de *l'Histoire de la Révolution*.

On pourrait, peut-être, signaler ici un fait qui semble avoir échappé à tout le monde dans cette discussion. De son propre aveu, Griffiths ne parlait pas très bien le français (*and mine very so-so*); aussi est-il très possible que des matelots français aient pu crier : « Vive la République! » sans qu'il s'en soit aperçu.

qu'elle a eu une fâcheuse répercussion sur l'accueil fait à Carlyle en France; et il nous a semblé nécessaire de l'analyser assez en détail pour montrer combien la *Revue britannique* avait dénaturé l'article de Carlyle.

La *Revue* elle-même semble avoir mis assez peu d'empressement à revenir sur ce jugement passé par un de ses rédacteurs (61), dans la chaleur de la discussion, et elle a laissé presque entièrement à son correspondant de Londres le soin d'initier ses lecteurs aux écrits de Carlyle. Mais ce dernier a rempli sa tâche avec beaucoup de zèle et nous aurons bien souvent occasion de parler de ses lettres.

Dans le numéro de février 1840 (62), il adressa le reproche suivant à la *Revue* : « ...Je vous envoie la brochure qu'ils (les Chartistes) viennent d'inspirer à Th. Carlyle, cet auteur que la *Revue britannique* a traité de médiocre parce qu'il a mis en doute le dévouement républicain du vaisseau le *Vengeur*. Permettez-moi de vous faire observer que la *Revue* doit peut-être une double réparation au talent et aux opinions de l'auteur de la seule histoire originale de la Révolution française en Angleterre. Si vous me permettez d'en faire un jour l'analyse, vous verrez que je n'approuve pas le style germanique de Th. Carlyle; mais je rendrai justice à ce qu'a de vraiment éloquent ce même style. Pour médiocre, Th. Carlyle ne l'est pas; et ce ne sont pas les démocrates surtout qui doivent lui en vouloir d'avoir poétiquement célébré les grandes figures de 1793 ».

Docile à cette observation, la *Revue* reproduisit dans son numéro suivant un article du *Monthly Chronicle* (63) qui donnait l'analyse du nouvel ouvrage de Carlyle sur le Chartisme (64). Mais c'est vraisemblablement plus en raison du sujet même — le Chartisme, — que dans le but de faire con-

(61) L'article du mois d'août n'était pas dû à la plume du directeur (Amédée Pichot), comme le croyait Jal. Cf. *Rev. brit.*, avril 1868, p. 284, où Pichot écrivait : « On a fait honneur au directeur actuel d'une réponse assez vive adressée à l'historien anglais. Il ne peut accepter que le rôle muet de la discussion, car il se borna à l'insertion d'une lettre de M. Jal ».

(62) *Rev. brit.*, février 1840, p. 378.

(63) *Rev. brit.*, mars 1840, p. 5-29. *Littérature politique. Origine, progrès et situation actuelle du Chartisme. Le pamphlet de Marcus, l'Epopée d'Ernest. Th. Carlyle.*

(64) *Chartisme*, 1839.

naître l'auteur de l'ouvrage, qu'elle cédait si promptement au désir exprimé par son correspondant. Car elle ne lui demanda (ou du moins elle ne publia jamais) l'analyse de l'*Histoire de la Révolution française* qu'il lui avait offerte.

Peut-être cette répugnance à reproduire les écrits de Carlyle était-elle due en grande partie aux difficultés de la traduction; quoi qu'il en soit, le premier extrait de quelque importance qui ait été donné de son œuvre, n'apparut qu'en 1866 (65).

Il est significatif aussi que la *Revue* n'ait consacré qu'une notice insignifiante à la traduction de l'*Histoire de la Révolution*, la première traduction française de Carlyle qui ait paru (66).

Si, comme nous l'avons supposé avec vraisemblance, la polémique a nui à la cause de Carlyle en France, en lui aliénant jusqu'à un certain point un périodique qui aurait pu lui rendre de précieux services, et en donnant une idée fausse de son attitude et de ses sentiments, idée qui a passé dans des ouvrages de référence (67), peut-être aussi lui a-t-elle été, en retour, d'une certaine utilité en attirant l'attention sur son *Histoire de la Révolution*. Car Philarète Chasles lui-même qui, au mois de mars 1839 (68), consacra quelques lignes à l'œuvre de Carlyle, semblait à cette époque ignorer l'ouvrage, alors que l'article suivant qu'il lui consacra fut une analyse de l'*Histoire* (69).

III

En mars 1840, Armand Marrast, réfugié alors en Angleterre, et qui, comme nous l'avons vu, connaissait Carlyle, et

(65) *Rev. brit.*, novembre 1866, p. 73-86. Extrait. *Le Grand Frédéric* et le *Candidatus Linsenbarth*. Th. Carlyle (*Histoire du Grand Frédéric*).

(66) *Rev. brit.*, avril 1865, p. 553.

(67) Cf. A. Jal : *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, article *Vengeur* : « L'article (de Carlyle), bon en lui-même, n'était pas poli... » Larousse : *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1876), article *Vengeur* : « ...Déjà en 1839, à propos d'un article du *National*, l'historien anglais Carlyle, très fantaisiste d'ailleurs, comme on le sait, avait écrit en propres termes que cette affaire était une farce, etc. ».

(68) *R. D. M.*, 1^{er} mars 1839. Cf. la page 51 de cette monographie.

(69) *R. D. M.*, octobre 1840. Cf. la page 53 de cette monographie.

jouissait même de son estime, publia un article ⁽⁷⁰⁾ où il protestait contre l'injustice de la *Revue britannique*. La *Revue*, disait Marrast, en traitant Carlyle « assez brutalement pour certaine rectification qu'il crut devoir faire d'un récit très véridique à propos du *Vengeur* », avait exposé ses lecteurs à se tromper étrangement sur ses sentiments. Car, poursuivait Marrast, « dans son histoire... il n'a qu'une opinion : c'est, d'être toujours pour la victime ⁽⁷¹⁾ ».

Après avoir exposé tout l'avantage qu'il y avait pour la France à conserver des relations amicales avec l'Angleterre, Marrast s'attacha à démontrer que l'ouvrage de Carlyle était l'un des indices les plus frappants du revirement d'opinion qui s'opérait en faveur des idées françaises.

« Cet écrivain indépendant, disait-il, avait osé « exprimer son opinion sur les acteurs principaux de la Révolution française ». Et pour cela, expliquait Marrast, il avait eu besoin d'audace, car « jusqu'à ces derniers temps, c'est la calomnie seule qui avait écrit l'histoire de nos grandes luttes... Attaquer la calomnie, ce n'était pas seulement passer pour un insensé, et se voir rejeté à l'arrière-ban des intelligences, c'était en outre se mettre en hostilité avec ses parents, ses amis, sa famille et se donner à soi-même un brevet d'immoralité ⁽⁷²⁾ ».

Marrast donna en même temps quelques renseignements sur l'homme et sur ses ouvrages. « M. Thomas Carlyle, écrivait-il, n'appartient en aucune manière à l'armée innombrable des partis militants; c'est un homme voué aux méditations solitaires, un cœur d'artiste sous la poussière d'un savant ». Appartenant « par son origine, son éducation et les habitudes de sa vie, à la secte la plus rigide du presbytérianisme écossais, sa foi intérieure l'a seule soutenu dans les agitations de sa vie ». Mais, comme « sa pensée toute poétique » se trouvait incessamment froissée, il a cherché « la paix des arts et des lettres ».

« La nature de son esprit et celle surtout de son tempérament, poursuivait Marrast, le portait principalement vers la

(70) *Revue du Progrès*, 1^{er} mars 1840, p. 154-163. *Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle*.

(71) *Id.* p. 157.

(72) *Id.*, *ibid.*

littérature allemande. Il l'avait étudiée déjà lorsqu'il se rapprocha de Goethe ». Et ce serait sous l'influence du philosophe de Weimar qu'il aurait écrit « un magnifique ouvrage », — sa *Vie de Schiller*.

Il n'est guère nécessaire de faire remarquer que la chronologie de Marrast est tout à rebours (73). Mais les détails qu'il ajoute sont encore moins exacts. Ainsi, après avoir quitté l'Allemagne, Carlyle aurait couru l'Italie et la France, et « quand il fut ainsi nourri des chefs-d'œuvre de toutes les nations », il serait retourné en Angleterre chercher sa place, sans pouvoir la trouver (74).

C'est alors que Carlyle, « estimé d'un petit nombre d'hommes d'élite déshérités comme lui de tous les bienfaits de la société, écrivit en riant un autre livre plein d'amertume (*Sartor resartus*) (75), livre où le mépris du monde éclate par un scepticisme cruel, et où la religion intime du poète se laisse voir par intervalles pour jeter quelques lueurs d'espoir aux génies méconnus ».

Marrast laisse entendre que c'est cet ouvrage qui a fait la réputation de Carlyle (76). « Chacun de ses ouvrages, dit-il, fut vivement recherché, critiqué ou loué, comme l'opinion d'un homme considérable. Cependant, ajoute notre critique, on relevait en général dans son style un néologisme dont le goût anglais se montrait révolté ». Marrast ne sait pas si Carlyle en a été ému. « Mais, dit-il, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne s'en est pas corrigé. Il y a peu de calcul en général dans des esprits aussi spontanés », ajoute le critique français qui croi-

(73) La première partie de la *Vie* parut dans le numéro d'octobre 1823 du *London Magazine*. C'est après lui avoir envoyé sa traduction du *Wilhelm Meister* (1824), que Carlyle reçut sa première lettre de Goethe (décembre 1824).

(74) Carlyle visita l'Allemagne pour la première fois en 1852. Il passa une quinzaine de jours à Paris en octobre 1824.

(75) Commencé dès le mois de septembre 1830, le *Sartor* fut publié par morceaux dans le *Fraser's Magazine*. Le premier numéro parut en novembre 1833, et le dernier en août 1834. L'ouvrage ne fut pas goûté par les lecteurs du *Magazine*, et la première édition en volume ne parut qu'en 1836, — en Amérique. La première édition anglaise parut en juillet 1838, un an après la publication de l'*Histoire de la Révolution française*.

(76) Cf. la note précédente.

rait plutôt que l'écrivain a « retenu des habitudes particulières de Jean-Paul », sa phrase ténébreuse (77).

Dans ses jugements sur la Révolution française, disait Marrast, abordant ainsi le sujet propre de son étude, Carlyle « n'avait d'autre parti pris que celui de la justice et de la conscience. Ne nous étonnons pas, poursuivait le critique, si dans l'histoire de la Révolution, on retrouve encore des traces assez profondes de l'influence que tout Anglais a dû subir. Ne demandons pas à un artiste, à un poète, le calme d'un historien ! Et que l'on ne soit pas surpris non plus si à quelques erreurs de fait, s'ajoutent dans son livre des appréciations d'une fausseté qui fait parfois tomber son livre des mains ».

Pour donner à ses lecteurs une idée de la manière dont Carlyle jugeait les hommes de la Révolution, Marrast ne s'appuya pas sur des textes tirés de l'*Histoire*, mais il traduisit « les deux portraits de Mirabeau et de Danton (78) qui se trouvent dans l'étude sur le premier de ces hommes, qui avait paru dans la *London and Westminster Review* en 1837 (79).

Marrast ne partageait pas du tout les opinions de Carlyle : il trouvait qu'on « demanderait avec raison un autre jugement et des paroles plus calmes au publiciste et à l'historien ». Comme nous l'avons vu, il avait une raison toute spéciale pour signaler les écrits de Carlyle. « Si j'ai cité de préférence, expliquait-il, l'opinion d'un homme timide (80) quoique sincère, plus artiste que penseur, plus détaché qu'aucun autre des luttes de la politique, c'est que j'y ai trouvé le symptôme le plus concluant de la réaction qui gagne partout en Angleterre en faveur des idées françaises (81) ».

Quoique Marrast n'eût pas très bien compris le caractère de Carlyle et qu'il tendit à n'y voir qu'un artiste et un méditatif, qui fuyait les rudesses de la vie, il avait cependant réussi à en tracer un portrait sympathique, où il relevait plusieurs traits essentiels.

(77) *Revue du Progrès*, p. 157.

(78) *Id.*, p. 158-161.

(79) Cf. *Miscellanies*, t. V, p. 201-268 : *Mirabeau*. Les passages cités par Marrast se trouvent aux pages 207-209 et 228-229, 262-265.

(80) Nous voudrions bien savoir en quoi Marrast trouvait Carlyle timide.

(81) *Revue du Progrès*, p. 161.

CHAPITRE III

PHILARÈTE CHASLES (1839-1848)

Au moment où sévissait la polémique à propos du *Vengeur*, la fortune littéraire de Carlyle en France était déjà entrée dans une phase nouvelle; Philarète Chasles s'était mis à étudier son œuvre. C'est lui — on se le rappellera — qui avait traduit, sans en connaître l'auteur véritable, les deux articles publiés par la *Revue britannique* (1). Le 1^{er} mars 1839, — cinq mois avant la polémique, — il avait signalé aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* l'originalité et la valeur des écrits de Carlyle (2). Il est curieux de remarquer que Chasles ne cite, parmi les œuvres de Carlyle, que la *Vie de Schiller* et « d'excellens articles » publiés dans le *Fraser's Magazine*. Il trouve que Carlyle fait preuve d'« une haute intelligence historique », qu'il « se classe parmi les penseurs et même parmi les mystiques », et qu'il est « fort spirituel et très original, même dans ses folies ».

Philarète Chasles ne connaissait pas encore le *Sartor* quand il écrivit cette notice, mais il dut le lire très peu de temps après. Car, le 27 mars, en se permettant une de ces petites mystifications qu'il affectionnait (3), il inséra dans le *Journal des Débats* l'analyse d'un prétendu livre allemand, dans laquelle nous trouvons plus d'un trait qui rappelle le livre de Carlyle (4). Ainsi l'un des personnages qui « tient des

(1) Cf. la page 35 de cette monographie.

(2) R. D. M., 1^{er} mars 1839. *De la Littérature anglaise actuelle*, p. 681-686.

(3) Cf. la conférence de M. Ch. Andler, *Revue de littérature comparée*, 1927 : Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet. A la page 205, M. Andler cite plusieurs de ses « supercheries ».

(4) *Débats*, 27 mars 1839. *Variétés. Es faengt an; Tohu Bohu's Traum ein baffometisch-metaphysisch-wunderlicher Almanach und typical schatte*, etc.

discours bizarres, allégoriques, mythiques et souvent inintelligibles », s'appelle *Teufellachende* (nom suggéré sans doute par celui de *Teufelsdröckh*, et du sobriquet de *Der Weinende* que lui donnèrent ses camarades de classe) (5). A propos d'un autre personnage, le *dandy*, nous lisons : « Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était d'une religion spéciale et très répandue; la religion des *habits-neufs*; elle consiste à orner perpétuellement et de toutes les enveloppes imaginables le corps qui est évidemment l'enveloppe de l'âme; c'est cette religion qui invente les gilets et donne l'impulsion aux révolutions des cravates. Elle a les tailleurs pour grands-prêtres, et se rattache à l'antique et primitive croyance de l'adoration personnelle (6). » Si nous ajoutons que le docteur Ichheit avait écrit un chapitre intitulé : *Les filaments organiques de la société* (7), on ne peut guère douter que Chasles ait du moins feuilleté *Sartor resartus* avant d'écrire son article (8).

Nous croyons pouvoir affirmer que l'article reproduit par la *Revue Britannique* en mars 1840 (9) était également traduit par Philarète Chasles, et que ce travail lui a inspiré plusieurs des critiques qu'il allait formuler dans ses propres articles sur Carlyle. Nous relèverons ces ressemblances au cours de notre exposé.

von Andreas Fischhart Ichheit, doctor utriusque juris, etc., etc. (Fleischwagen und Leipzig, 2 vol., demi in-8).

Cela commence; Rêve de Tohu Bohu; Ombre typique, prophético-satirique, très peu lucide en apparence; — ou Almanach crépusculaire, baphométrique et dansant, etc., par André Fischhart Ichheit, docteur dans l'une et l'autre Faculté, vice-président de la Société philosomatique de Fleischwagen, etc. (Fleischwagen et Leipzig, 2 vol. in-16).

Ce morceau était en deux parties; la seconde partie parut le 4 janvier 1840.

(5) Cf. *Sartor*, trad. Barthélemy, p. 124. En remaniant ce morceau pour le recueillir en volume (cf. la note 8 ci-dessous). Chasles supprima ce personnage.

(6) Cf. *Sartor*, livre III, ch. X, *La corporation des Dandys*; cf. en particulier p. 297-298 : « ...cette Secte de Dandys semble n'être qu'une modification appropriée à notre temps de la Superstition primitive appelée *Culte de soi-même* ».

(7) Cf. *Sartor*, livre III, ch. VII : *Filaments organiques*.

(8) Chasles recueillit ce morceau, considérablement retouché dans ses *Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle*. Paris, Amyot, 1850, in-18. (Dans une note, à la page 418, il donne un faux renvoi aux *Débats* de 1842, procédé qu'il a, d'ailleurs, répété plus d'une fois — erreur ou mystification?)

(9) Cf. la page 45 de cette monographie.

I

Au mois d'octobre, Chasles donna, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une étude sur l'*Histoire de la Révolution Française* (10). « Il a paru dans ces derniers temps, en Europe, y lisons-nous, peu d'ouvrages aussi dignes d'attention; il en est peu que distinguent autant de qualités répulsives à la fois et sympathiques (11). » Voilà une phrase qui aurait dû éveiller l'intérêt des lecteurs de la *Revue*. Après avoir prévenu ceux-ci qu'ils n'y trouveront ni la forme ni l'élégance de diction, ni l'étude ordonnée des événements, notre critique continue: « Ce n'est ni un livre bien écrit, ni une histoire exacte de la Révolution française... c'est une étude philosophique mêlée d'ironie et de drame, rien de plus » (12). Elle embrasse tout le cours de la civilisation occidentale, en expliquant la signification de la Révolution avec une justesse et une impartialité extrêmes. Elle montre que « les sociétés sont des corps dont l'organisme intérieur s'use, et qui se renouvellent par des cataclysmes » (13). Et, ajoute Chasles, elle conclut « que la société tout entière de l'Europe moderne constitue un vaste compromis entre le passé et l'avenir; que nous ne sommes ni organiques, ni doués d'une énergie et d'un ordre réels »; et enfin que « l'aristocratie et la monarchie n'ont pas fait place à la démocratie organisée, mais seulement à la *charlatanocratie* » (14), conclusions auxquelles Chasles donnait sa pleine approbation.

Selon lui, Carlyle est un de « ces *voyans* qui pénètrent l'Histoire dans son intimité, dans le secret de son fond et de sa réalité, qui comprennent l'inutilité des surfaces et la nullité des faits inexpliqués » (15). Tels étaient Thucydide et Tacite. Malheureusement, Carlyle n'a que la moitié de leur don; il

(10) R. D. M., octobre 1840, p. 109-126. Ph. Chasles, *Thomas Carlyle : The French Revolution*.

(11) *Id.*, p. 111.

(12) *Id.*, p. 112.

(13) *Id.*, p. 113.

(14) *Id.*, p. 125.

(15) *Id.*, p. 112.

a leur sagacité et leur profondeur, il sait bien voir, mais il n'a pas le don de bien dire. « C'est l'un des plus mauvais écrivains et l'un des plus puissans penseurs de l'époque (16). »

Pour des causes que Chasles ignore, Carlyle s'est trouvé « profondément isolé de l'Angleterre », malheur personnel qui était un « bonheur pour sa gloire ». Ne devant rien sacrifier à aucun parti, « il a été l'homme de sa pensée et l'expression de son caractère » (17). De cet isolement, de sa sagacité et de ce que Chasles, dans un élan d'enthousiasme, appelle sa « sympathie shakespearienne, qui voit tout de très haut, qui est indulgente pour tout, qui a des larmes pour les millions de douleurs humaines, qui a des sourires pour les innombrables folies de ce monde » (18), de tout cela proviendraient, selon notre critique, l'étonnante largeur de vues et la grande impartialité de Carlyle.

Après avoir cité un passage où, dit-il, se retrouvent « tous les défauts singuliers et toutes les qualités étranges de l'écrivain » (19), voici comment Chasles caractérise la méthode historique de Carlyle :

« Ce n'est pas là le bon style historique, assurément... Mais il est impossible d'assigner mieux et plus nettement à chaque personnage sa place pittoresque dans l'Histoire. Carlyle, saisissant avec une dextérité infinie le caractère de tout homme historique... l'analysant sans pitié, le retournant à droite et à gauche, le traitant cependant avec une bonne indulgence qui est mêlée de mépris, de pénétration et de charité, passe en revue ainsi Calonne, Mirabeau, Marat, Necker, tout ce qui a brillé obscurément ou miraculeusement dans la Révolution française » (20).

Puis Chasles souligne encore une fois la grande impartia-

(16) *Id.*, p. 113. Cf. *Revue britannique*, mars 1840, p. 8. : « On y trouvait cependant... ce don plus rare que celui de bien écrire, le don de la prophétie. Carlyle voit juste et voit loin. »

(17) *Id.*, *ibid.* Cf. *Revue britannique*, loc. cit. : « ...placé au milieu de la société anglaise dans un isolement favorable à l'impartialité de son esprit, il juge très bien les différents groupes hostiles qui cherchent à dominer le mouvement de la civilisation ».

(18) *Id.*, p. 117.

(19) *Id.*, p. 121. Chasles cite une partie de la description de l'ouverture des Etats Généraux; cf. *Histoire de la Révolution*, t. I, p. 171 et suiv. *La Procession*.

(20) *Id.*, p. 122.

lité de Carlyle. La façon dont celui-ci juge un homme, dit le critique, « ne le croyant jamais sublime complètement, ou complètement haïssable, ne voyant jamais en lui une chose d'une seule pièce, prouve une extrême sagacité; c'est le procédé de Tacite, La Bruyère, Shakespeare et Saint-Simon. Chez Carlyle, poursuit Chasles, le sourire et la pitié mêlés d'un parti pris philosophique, rendent cette disposition plus saillante. On retrouve en lui l'observation de Shakespeare, moins calme, plus métaphysique, malheureusement mêlée de quelque affectation ⁽²¹⁾, mais singulièrement puissante » ⁽²²⁾.

La critique moderne pourrait trouver les éloges de Philarète Chasles un peu exagérés. En effet, personne n'a jamais écrit des pages plus enthousiastes que lui, sur le don qu'avait notre auteur de ranimer les personnages de l'Histoire. C'est ainsi qu'il trouve que les acteurs de la Révolution, tels que Carlyle nous les présente, sont parfaitement vrais, tous vivants, pas plus grands et plus beaux qu'ils ne furent. La plupart du temps, ajoute Chasles, ce sont, il faut le dire, de minces personnages, des hommes de taille assez petite quant à la vertu, au génie et à l'intelligence. Mais, ce que notre critique admire surtout, c'est le fait que Carlyle « ne les hait pas », qu'il « ne les surfait, ne les exagère et ne les maudit point »; car, dit Chasles, « maudire est encore une manière d'exagérer ⁽²³⁾; c'est la bénédiction retournée. Non. Il s'en amuse... » ⁽²⁴⁾.

Si Chasles a tant d'admiration pour la puissance évocatrice de Carlyle, il veut bien admettre que son *Histoire* a des imperfections — et même des plus graves. En premier lieu, il nous avertit qu'il ne faut pas y chercher « la description des faits, leur enchaînement, leur suite, leur explication, l'histoire en un mot ». Car l'auteur, « doué du génie dramatique et du génie de l'observation, qui en est une forme et une source », ne fait qu'observer d'en haut « ce chaos humain, comme s'il était, lui, un dieu supérieur » ⁽²⁵⁾.

(21) Il est intéressant de voir déjà formuler par Chasles une critique que Taine reprendra plus tard, en la développant.

(22) *Id.*, *ibid.*

(23) Il faut admettre qu'ici Chasles témoigne de manque de pénétration.

(24) *Id.*, p. 123-124. Chasles n'élabore pas cette idée; mais d'autres critiques vont la pousser à l'extrême.

(25) *Id.*, p. 123.

L'Histoire de la Révolution pêche également par la forme. Bien qu'elle « stimule toutes les capacités et toutes les facultés de notre intelligence », dit Chasles, elle n'est pas achevée. « Ce serait un chef-d'œuvre, poursuit-il, si Carlyle avait réalisé par la grande perfection de la forme, la profondeur et la variété du sens que son livre contient ⁽²⁶⁾. » Mais le fait est, nous dit Chasles à une autre page, qu'en l'écrivant « l'auteur s'est beaucoup plus occupé de la pensée que du mot; il a médité son œuvre plus qu'il ne l'a élaborée » ⁽²⁷⁾. De la sorte, l'ouvrage abonde en défauts de forme et de composition qui le rendent « intraduisible et à peine intelligible » ⁽²⁸⁾.

Après avoir relevé ainsi les qualités et les défauts du livre, quel jugement Philarète Chasles va-t-il passer sur sa valeur en tant qu'ouvrage historique?

Il dit tout franchement que l'auteur, « mauvais écrivain quant au style... n'a pas de droits à se placer parmi les grands hérauts de l'Histoire ». Mais il lui trouve un mérite tout particulier, celui « d'analyser finement les individus de la Révolution, qui sont ou incomplets, ou faux, ou risibles, et de juger d'ensemble et dignement la masse des faits révolutionnaires, qui sont pleins de grandeur et d'avenir ». L'originalité et la grande valeur de l'ouvrage consiste, de l'avis de Chasles, dans l'impartialité et la largeur de vues de l'auteur qui « a une opinion plus haute, plus vraie, plus civilisatrice, moins personnellement intéressée, plus noble et plus populaire » que celle des autres historiens de la Révolution. Cette opinion, c'est que la Révolution n'est qu'un symptôme de la vaste transformation par laquelle la société européenne évolue vers une organisation nouvelle. Et, nous l'avons vu, Chasles accepte cette explication sans réserves ⁽²⁹⁾.

Mais, est-ce que le livre a des chances de se faire accepter des Français? Chasles ne le croit pas. Tout d'abord à cause de ses défauts de forme et de composition.

A propos de ce manque de composition, Chasles donne une analyse intéressante des deux conceptions opposées des littératures latines et germaniques:

(26) *Id.*, p. 116.

(27) *Id.*, p. 112.

(28) *Id.*, p. 116.

(29) *Id.*, p. 125-126.

« *Esse quam videri*, écrit-il, c'est le mot d'ordre » des peuples du Nord. « Ils ont pardonné à Burke sa gaucherie et la longueur déclamatoire de ses discours en faveur de son éloquence. *Videri quam esse*, c'est la devise de tous les peuples méridionaux qui ont recueilli l'héritage romain; elle emporte avec elle les dangers contraires. »

Ainsi, la littérature française « est pleine de talents complets et creux, de livres bien divisés et nuls,... d'apparences de choses *complètes* qui ne sont complètes que par leur aspect », tandis que les littératures septentrionales « manquent d'œuvres régulièrement fabriquées ». Les Germaniques, dit spirituellement notre critique, « crient *vivat* à propos de six pages, même brutales, qui prouvent *génie* et *pensée* »; les Latins, au contraire, s'agenouillent devant un volume bien rangé, s'il est gros » (30). Voilà pourquoi Philarète Chasles, en critique français, se trouve obligé de conclure que son « extrême valeur philosophique n'empêche pas l'ouvrage de Carlyle d'être incomplet et obscur. Mais, s'écrie-t-il, comme s'il voulait retirer ce jugement sévère, quelle sagacité dans ce livre obscur! » (31).

Chasles relève ensuite les autres raisons qui pourraient faire obstacle à ce que les œuvres de Carlyle soient appréciées des Français. La première, c'est son indépendance même, car les Français sont « fort disposés à nier la puissance d'une idée, toutes les fois qu'elle n'est pas incorporée à une masse d'hommes qui la prend pour son étendard » (32).

Le côté burlesque du talent de Carlyle, poursuit notre critique, « n'est pas moins hostile que tous les autres à nos habitudes et à nos idées gallo-romaines, toujours un peu solennelles et disciplinaires... Nous préférons le vernis de la profondeur devant la nullité du fond à l'air frivole ou gai cachant un fond sévère » (33). Mais ici, Chasles ne partage pas le point de vue de ses compatriotes, et il explique que ces petits traits,

(30) *Id.*, p. 116.

(31) *Id.*, p. 117. Nous étions un peu étonné de lire à propos de Philarète Chasles que « l'absence de composition n'a rien qui le choque ». (*Le livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 483; *La Critique des littératures étrangères*, par J. Bourdeau).

(32) *Id.*, p. 113.

(33) *Id.*, p. 114.

d'apparence insignifiante, que Carlyle aime tant à rassembler, jettent bien souvent sur les caractères et les événements une lumière qu'on aurait cherchée en vain dans des faits plus sérieux. L'habileté de Carlyle, dit-il, consiste à savoir choisir les traits caractéristiques et en tirer toutes les conclusions possibles (34).

Son impartialité n'est pas faite pour plaire aux Français non plus, dit Chasles. Ils sont trop ardents, trop vifs pour se résoudre à « une impartialité si froide et si haute » ; ils croiraient se « faire injure en admettant les qualités d'un ennemi ». « Là, ajoute le critique, dans cette faculté d'émotion vive, est notre élan, là notre puissance, là aussi notre faiblesse. La haute, souveraine et magnifique justice nous semble odieuse ; c'est froideur, indifférence, nullité, qui sait ? perfidie peut-être (35). »

Un autre aspect de l'œuvre de Carlyle qui, de l'avis de Chasles, rebuterait les lecteurs français, c'est son style qui « se distingue surtout par la recherche, la manière, l'exagération et l'affectation » (36). Comme la plupart des critiques, Chasles attribue ce style à l'influence allemande, mais quand il tâche d'expliquer comment et pourquoi Carlyle s'est laissé influencer, son exposé manque de clarté et même de logique. A la page 115 nous lisons que « cette affectation est naïve ». Carlyle « ne la revêt pas comme un costume, dit Chasles, elle est devenue lui-même. Elle résulte de ses longues études, de l'éducation excentrique qu'il a imposée à sa vie intellectuelle, et de la retraite dans laquelle il vit ». A la page 110, Chasles semble croire qu'une telle influence était inévitable ; « il ne restait à l'Angleterre qu'une seule imitation à tenter, celle de l'Allemagne ». On empruntait déjà les fictions et les théories allemandes, et selon lui, de là à l'imitation du style allemand, il n'y avait qu'un pas. Mais Chasles rejette cette hypothèse à la page suivante, pour affirmer que Carlyle avait adopté ce style de propos délibéré afin d'attirer l'attention (37).

(34) Cf. les pages 114-115.

(35) *Id.*, p. 117.

(36) *Id.*, p. 115.

(37) *Id.*, p. 111. « L'auteur, ennuyé sans doute de rester si longtemps dans les limbes littéraires, avait pris, en désespoir de cause, le parti d'écrire

Dans un autre article (38), Chasles revient à ce problème; cette fois c'est à la faveur du public qu'il attribue le maniérisme de Carlyle. Quand celui-ci « se vit appuyé par le public, grand protecteur des mérites véritables, dit notre critique, il alla voiles déployées et s'abandonna plus librement à cette humeur fantasque si rarement unie à la solidité de la pensée ». Ce fut alors, ajoute Chasles, qu'il écrivit pour le *Fraser* une rêverie bizarre... le *Sartor resartus*. Il n'est pas besoin d'insister sur cette hypothèse qui semble la moins fondée de toutes. Même en 1844 on aurait dû savoir combien peu le public anglais était favorable au *Sartor* et au *germanisme* de Carlyle avant la publication de l'*Histoire de la Révolution* (39).

Au mois de novembre, dans une revue de l'état de la littérature anglaise (40), Chasles parle à plusieurs reprises de Carlyle. Il trouve qu'avec lui Macaulay et Bulwer sont les seuls qui se détachent « de la masse uniforme et terne des écrivains actuels » (41).

Il signale tout spécialement l'influence croissante de Carlyle qui, « au milieu de beaucoup d'écrivains plus savants et surtout plus corrects... l'emporte et domine » (42). Cet auteur a déjà « commencé à faire école par ses défauts » qui présentent « un mauvais modèle de style que les élèves tourneront bientôt en caricature » (43). Car ils n'imitent de lui que la forme extérieure, et l'originalité de son esprit ne passe pas en eux. Le fait est qu'on ne le comprend pas. Chasles trouve qu'il n'y a « rien de moins concluant que les critiques et analyses dont il a été l'objet dans les revues anglaises ». Car, explique notre critique, d'une façon pittoresque, « comme sa supériorité résulte d'une pensée forte dont l'énergie a long-

à l'allemande, sans se gêner, avec des mots longs d'une toise et une fécondité inouïe de mots composés. »

(38) *R. D. M.* 15 août 1844, p. 501.

(39) Cf. Norwood Young; *Carlyle. His Rise and Fall*, London, Duckworth, 1927, in-8, p. 104-5, où nous trouvons la thèse contraire. « For he had two styles, one for magazine articles...; this he employed both before and after *Sartor* until he had become famous and could impose his will on the public. The other was the style of *Sartor* and the *French Revolution* ».

(40) *R. D. M.* nov. 1840, p. 348-364; *Revue de la Littérature anglaise*.

(41) *Id.*, p. 350.

(42) *Id.*, p. 359.

(43) *Id.*, p. 351.

temps élaboré en silence avec une puissante ardeur le lingot d'or qu'elle a bizarrement ciselé, il faut une sympathie très énergique avec Carlyle pour l'atteindre et le comprendre »⁽⁴⁴⁾.

C'est ainsi que « les uns l'attaquent comme radical, les autres comme panthéiste, d'autres enfin comme conservateur », tandis qu'en vérité, comme le dit Chasles, dans sa langue approximative dont on aura pu déjà se faire une idée, « c'est un philosophe plus élevé que le panthéisme »⁽⁴⁵⁾, c'est un homme qui a poussé l'indépendance jusqu'au point d'oublier sa nationalité. « Il n'est en effet ni Anglais ni Allemand », dit Chasles, car « dans l'état de l'Europe actuelle, qui tourne sur elle-même, ivre et rêveuse, comme un derviche, n'avançant et ne reculant pas..., il est impossible d'être un grand penseur et un philosophe valable sans se faire Européen »⁽⁴⁶⁾.

II

Pendant les trois années suivantes, Chasles ne s'est guère occupé de Carlyle. Mais, en 1844, il signale comme les seuls écrivains de langue anglaise « qui se détachent de la masse par une physionomie puissante et neuve », Carlyle, et Emerson qui propage la doctrine du premier en Amérique⁽⁴⁷⁾.

Cette doctrine, dit Chasles, qui risquait « de passer auprès des esprits légers, pour vague et inexplicable », pourrait être accusée d'une « contradiction flagrante ». Car ses fondateurs « sont démocrates, si l'on entend par ce mot la sympathie avec l'humanité, l'intérêt porté au bien-être des masses ». Mais ils sont également aristocrates « si l'on appelle aristocratie l'amour de la supériorité intellectuelle, le respect de l'idéal, la vénération pour tout ce qui représente la dignité et l'élévation de l'homme ». Ces deux hommes, poursuit Chasles, se détachent « des illusions de l'avenir et des crédulités du pré-

(44) *Id.*, p. 360.

(45) *Id.*, *ibid.*

(46) *Id.*, p. 369.

(47) *R. D. M.*, 15 août 1844, p. 497-545. *Des tendances littéraires en Angleterre et en Amérique : Carlyle et Emerson.* — Le correspondant de la *Revue brit.* avait déjà signalé la ressemblance entre ces deux écrivains (septembre 1842, p. 185). « Carlyle a tout de suite fait école en Amérique; il y a tout de suite trouvé sa doublure dans le prédicateur Emerson ».

sent » ; ils ne croient « ni à la régénération par les missionnaires, protestants ou autres, ni à la toute-puissance de la statistique. Ils n'ont foi en aucune panacée » (48), mais ils sont persuadés que, de la confusion de la société actuelle, sortira un organisme nouveau conforme à la loi divine.

Mais notre critique, tout en croyant que la destinée de Carlyle n'est pas accomplie, se demande si *Past and Present* (49) son dernier ouvrage n'annonce pas déjà le relâchement précoce de son talent (50).

Après avoir esquissé la jeunesse de Carlyle, Chasles tâche de rattacher aux étapes successives de son éducation leur part dans la formation de son esprit. « La connaissance pratique de la vie, dit-il, résultait pour lui de la rustique simplicité de sa jeunesse; il devait l'habitude de la précision à la science des nombres, la subtilité des déductions aux arguties de la chicane, et la profondeur rêveuse de ses nouveaux maîtres venait se mêler à cet extraordinaire mélange; ces derniers, ajoute le critique, le séduisirent jusqu'à l'enivrer (51). » Les auteurs qui, de l'avis de Chasles, ont marqué leur empreinte sur son esprit, sont Goethe, Jean-Jacques Rousseau, M^{me} de Staël et Schiller (52).

Chasles jette ensuite un coup d'œil sur l'ensemble des œuvres de Carlyle. Il semble ignorer l'importance capitale du rôle qu'avait joué *l'Histoire de la Révolution* dans l'établissement de la réputation de l'écrivain, et paraît croire que sa renommée date de la parution du *Sartor*, ou même d'une époque antérieure (53). C'est ainsi qu'il nous dit qu'à partir de la publication de cet ouvrage dans le *Fraser*, « d'autres

(48) Cf. *Rev. brit.*, mars 1840, p. 22 : « les panacées statistiques ne le satisfont pas ».

(49) Paru en 1843. En avril, le correspondant de la *Rev. brit.* signalait sa prochaine parution : « Thomas Carlyle va publier un volume intitulé *le Passé et le Présent* » (p. 442). Dans le numéro de mai il en donna une courte analyse (p. 222).

(50) Cf. *Rev. brit.*, mai 1843, p. 222. « Je crains que Th. Carlyle ne finisse par être dédaigné avant d'avoir été très populaire. Il s'est trompé sur les affinités du genre allemand et du genre anglais ».

(51) *Id.*, p. 500. L'on aura remarqué que Chasles ne fait pas mention des études théologiques de Carlyle.

(52) *Id.*, p. 501.

(53) Cf. la page 48, n. 75, de cette monographie.

recueils, et spécialement la *Foreign Quarterly Review*, s'attachèrent cet écrivain original, et Carlyle, qui n'avait pas dépensé sa jeunesse en pages futiles, n'eut qu'à faire jaillir de sa veine les pensées, les images qui s'y étaient accumulées pendant les solitaires méditations dont il a tracé le tableau » (54).

Pour le *Sartor* lui-même, Chasles le qualifie de « rêverie bizarre » et estime qu'il faut le « relire au moins cinq fois pour le comprendre un peu ». La pensée philosophique s'y cache, poursuit-il, « sous une forme hétéroclite, allemande et anglaise; — c'est tantôt Sterne, tantôt Jean-Paul, quelquefois Goëthe; — la chimie, l'astronomie, l'algèbre, jetées pêle-mêle et confondues » (55). Enfin, dit Chasles, « je ne pourrais mieux comparer son style qu'à celui de Mirabeau père *l'ami des hommes*, que Carlyle lui-même a si bien caractérisé » (56).

La préférence de Chasles va toujours à l'*Histoire de la Révolution*. C'est là, nous dit-il, « que brille le plein soleil » du talent et de la vigueur de Carlyle. Mais il ajoute: « C'est à ses autres ouvrages, *un peu affadis et amollis quant à la forme* (57), qu'il faut demander le développement de ses doctrines et de leur application (58). »

Dans le *Chartisme*, dit notre critique, Carlyle nous offre « l'analyse pittoresque des maladies sociales que l'accroissement démesuré de l'industrie et du commerce entraîne après lui. Il étudie cet anévrisme commercial comme un médecin qui reconnaît que la force de la vie s'est accumulée sur un seul point d'une façon dangereuse. La vapeur lumineuse de son style agrandit les objets par une sorte de mirage fantastique mais ne les dissimule ni ne les voile » (59).

Les « leçons publiques sur le culte des Héros eurent peu

(54) *R. D. M.*, loc. cit., p. 501-502.

(55) *Id.*, *ibid.*

(56) *Id.*, p. 502. Chasles cite un passage qui semble être l'adaptation d'un paragraphe de l'essai sur Mirabeau. Cf. *Miscellanies*, t. V, p. 224-225).

(57) Nous soulignons cette expression.

(58) *Id.*, *ibid.*

(59) Chasles ne fait ici que remanier le passage suivant : « Médecin moral, doué d'une pénétration merveilleuse, il connaît tous les symptômes du mal, il remonte à sa source, il en prédit les phases, il donne des avertissements terribles, il va plus loin encore; il dévoile l'inanité des panacées que l'on propose ». (*Rev. brit.*, mars 1840, p. 19).

de succès », nous dit Chasles, qui se trompe tout à fait sur ce point, « et l'on n'en reconnut la valeur que lorsqu'elles furent imprimées » (60). Dans ce « singulier ouvrage, dont la pensée première est profonde », ajoute-t-il, le philosophe étudie « toutes les espèces d'hommes qui ont dirigé l'humanité », et il prouve que, « malgré les nuances des temps, des conditions et des lieux, leur force, essentiellement la même, consiste en une sympathie innée avec leur époque et l'humanité » (61).

« *Past and Present* », poursuit notre critique, qui « complète le développement des doctrines politiques » de Carlyle, montre comment la société s'organise d'elle-même « avec lenteur et difficulté, mais certitude et grandeur ». « Peut-être tout cela est-il un peu rapide et ébranlé, ajoute-t-il, et l'on voudrait qu'un esprit aussi remarquable ne se laissât pas emporter à l'allure violente du pamphlet. » Cependant, malgré ses défauts, qui « ont accru sa popularité et lui ont fait un public », Chasles estime qu'il « est difficile de se montrer à la fois moins dogmatique et plus fécond en idées nouvelles que Carlyle » (62).

Il semble à Chasles qu'à partir de l'*Histoire de la Révolution* la valeur littéraire des œuvres de Carlyle va décroissant. Dans le *Past and Present*, dit-il, l'auteur commence à se répéter, et « se perd dans l'image » (63). Le style du *Culte des Héros* est « moins pénible, mais il est aussi moins coloré et plus lâche que celui du *Chartisme*, inférieur lui-même aux *Essais* qui ont paru après l'*Histoire de la Révolution* et qui sont loin de la valoir » (64).

(60) Prononcées en mai 1840, elles furent publiées en avril 1841. Entre mai 1837 et mai 1840, Carlyle donna quatre séries de conférences qui lui rapportèrent plus de 800 livres (100.000 francs). Cf. Froude, *Life in London*, passim.

(61) *Id.*, p. 502-503.

(62) *Id.*, p. 503.

(63) *Id.*, p. 498.

(64) *Id.*, p. 503. Il faut remarquer que la chronologie de Chasles n'est juste qu'en apparence. Il est vrai que les *Essais*, recueillis en volume en 1839, parurent ainsi après la *Révolution* (1837); mais, ils avaient tous été écrits avant cet ouvrage, ayant paru dans les *Revue*s à partir de 1827.

III

En décembre 1845 parurent les *Lettres et discours d'Olivier Cromwell*. Dès le 15 janvier 1846, Philarète Chasles inséra dans la *Revue des Deux Mondes* le premier d'une série de trois longs articles consacrés à cet ouvrage ⁽⁶⁵⁾. Nous tâcherons de résumer les appréciations et les critiques qu'il formula au cours de l'analyse détaillée qu'il fit du livre.

Selon lui, Carlyle, en déterrants les lettres, en éclaircissant et en reconstituant les discours, et en établissant leur ordre chronologique, a rendu de grands services à l'Histoire ⁽⁶⁶⁾, car, la reproduction exacte de ces discours, que Cromwell lui-même n'avait jamais corrigés, et que l'on avait publiés en les défigurant complètement, présente Cromwell « sous une face entièrement nouvelle » ⁽⁶⁷⁾. Les lettres, d'autre part, nous permettent de suivre tous ses mouvements, de comprendre ses actions, de pénétrer dans le plus intime de son caractère. En somme, Chasles trouve que l'étude est « aussi minutieuse qu'utile » ⁽⁶⁸⁾ et que le Protecteur en ressort « plus terrible » et plus grand qu'on n'avait cru. « On le voit auteur définitif de la scission protestante et armée du Nord, scission commencée par les Nassau et par Luther », dit Chasles, et on se rend compte « qu'à ce titre, Cromwell est un des plus grands noms modernes » ⁽⁶⁹⁾.

Cependant, Chasles trouve que l'ouvrage est incomplet. « Ce singulier modèle de mauvais style et de forte pensée, dit-il, ne peut être comparé à rien », et constitue « une énigme assez rude » pour la critique. Car l'auteur, qui a su « recueillir tous les documents d'une grande œuvre... n'a pas su les grouper dans un ensemble organique » ⁽⁷⁰⁾. Comme l'Alle-

(65) *R. D. M.*, 15 janvier 1846, p. 189-210; *Documents nouveaux sur Oliver Cromwell* — (*Letters and Speeches of Oliver Cromwell with elucidations*, etc., by Thomas Carlyle); 15 février, p. 651-693. II. *Cromwell homme de guerre et chef de parti*; 1^{er} mars, p. 878-911; III. *Cromwell chef de la République d'Angleterre*. Au cours de notre exposé, nous renverrons à ces articles en citant simplement le mois et la page).

(66) Janvier, p. 190.

(67) Mars, p. 886.

(68) Février, p. 689-690.

(69) Février, p. 692.

(70) Janvier, p. 191.

mand Hamann, Carlyle, de l'avis de Chasles, est un de ces penseurs qui « ne parviennent jamais à la discipline de leurs méditations ». Ils s'expriment dans un style qui a « de la couleur, de la verve et de l'éclat » ; mais, comme ils méprisent la composition comme artificielle, il faut que « des esprits plus lucides qu'eux s'assimilent, pour les classer », les fragments, les boutades et les aperçus qui sont épars dans leurs œuvres (71).

Tel est le rôle modeste que veut jouer Philarète Chasles. D'abord, il cherche à « réunir et grouper ce que Carlyle a découvert d'important sur la généalogie... et les quarante premières années de Cromwell ». Puis il traduit un certain nombre des discours et des lettres, en y ajoutant son propre commentaire, par lequel il parvient à démêler l'importance véritable de Cromwell (72). Dans ce commentaire on trouve très peu de renseignements nouveaux, mais, en retranchant les bizarreries et les digressions de l'original, Chasles rendait certainement plus accessibles au public français les résultats des recherches de Carlyle.

Voyons maintenant les principaux défauts que relève notre critique au cours de son étude.

En premier lieu, il trouve que « l'incohérence des matériaux » est compliquée par la « burlesque humeur » du style, où les « singularités de Sterne et les caprices d'Hoffmann rencontrent les obscurités de Jacob Böhme » (73). Car l'auteur, donnant libre carrière à son humorisme, jette dans les intervalles « ses commentaires, ses bizarres explications, souvent ses facéties » (74). Il mélange tous les genres, le roman, le poème, la satire, de la façon la plus extravagante, et l'Histoire « devient ce qu'elle peut ». En même temps, ajoute Chasles, l'emploi de « mots écossais, irlandais, latins et carlyliens » rend toute discussion difficile (75).

(71) *Id.*, p. 691-92.

(72) Il est très difficile de voir en quoi son explication de Cromwell diffère de celle formulée par Carlyle. (Cf. la note 83 à la page 67 de cette monographie).

(73) Janvier, p. 191.

(74) Février, p. 689.

(75) *Id.*, p. 691.

Ces méthodes, dit Chasles, ne peuvent pas être appliquées à l'Histoire, elles ne servent qu'à embrouiller et obscurcir les faits « qui ont si grand besoin d'être éclairés ». Même dans l'*Histoire de la Révolution*, Carlyle a dû « s'astreindre au cadre des événements » ; mais dans ce livre, il tâche d'écrire de « l'histoire humoristique », il veut se servir d'une « méthode discursive » et il en résulte que ce livre « précieux et bizarre n'est nullement une histoire » (76). L'auteur a toujours l'air de se parler à lui-même, et, dit notre critique, « sans une grande fatigue et une exacte connaissance, non seulement de l'Histoire, mais des écrivains antérieurs, on ne parvient pas même à saisir le sens du commentateur nouveau » (77).

De plus, Chasles trouve que dans le *Cromwell* Carlyle a perdu cette grande impartialité qui caractérisait l'*Histoire de la Révolution*. « Il méprise injustement les historiens ses prédécesseurs » ; il les balaye sous le nom de *Dryasdust*. — « Cette ivresse inique du jugement personnel, dit notre critique, conduit à de mauvais résultats, et le coup d'œil d'ensemble est perdu (78). »

Carlyle est en même temps tellement pénétré des idées des puritains, poursuit Chasles, qu'il veut tout leur pardonner, qu'il n'estime et n'admire « rien de ce qui n'est pas Cromwell » (79). Non content de regretter l'époque du puritanisme, « il flétrit celles qui lui ont succédé », et il pense que « le développement de l'Angleterre depuis Cromwell, ne doit compter absolument pour rien » (80).

Tout bien considéré, Chasles trouve que dans cet ouvrage Carlyle a été si exclusif dans son point de vue, et que ses défauts de méthode y sont tellement graves, qu'il a « complètement manqué son but » (81).

L'année suivante, Chasles recueillit en volume ces trois articles, en les remaniant un peu et en y faisant quelques

(76) *Id.*, p. 692.

(77) *Id.*, p. 690.

(78) *Id.*, *ibid.*

(79) *Id.*, p. 689.

(80) Mars, p. 911.

(81) Janvier, p. 191.

additions (82). « Quelques documents récemment découverts, écrit-il dans la Préface, ont jeté sur (Cromwell) une clarté vive et inattendue; je les ai classés et commentés avec soin; j'ai surveillé l'exactitude des dates (83) et traduit avec la fidélité du calque le plus servile les lettres et les discours de l'homme que je voulais connaître et faire connaître. Puis j'ai demandé compte à ce caractère de ses actes, à ces faits de leurs mobiles, à ces documents des passions qui les ont dictés (84). »

A l'entendre parler de la sorte, on dirait que c'était lui, Philarète Chasles, qui avait le premier trouvé l'interprétation véritable de ces documents, en un mot, que c'était lui et non Carlyle qui avait réhabilité Cromwell (85). On est ainsi tenté de croire que Chasles n'avait usé de tant de sévérité envers l'ouvrage de Carlyle, que pour faire attribuer plus de mérite à sa propre étude, en se donnant l'air d'avoir triomphé d'obstacles presque insurmontables (86). Quoi qu'il en soit, il est curieux de remarquer qu'il ne fait aucune mention de Carlyle

(82) Ph. Chasles, *Olivier Cromwell, sa vie privée, ses discours publics, sa correspondance particulière, précédés d'un examen historique des biographes et historiens d'Olivier Cromwell*. Paris, Amyot, 1847, in-16.

Dans cet ouvrage, Chasles traduisait beaucoup plus de lettres qu'il n'avait fait dans ses articles, et il intercalait entre elles un certain nombre d'autres, qu'il tirait de l'appendice de la deuxième édition des *Lettres et discours*, qui venaient de paraître en mai 1846.

(83) Il nous semble que Chasles a introduit des erreurs plutôt que des rectifications. Cf. sa *lettre* 48 (la lettre 169 de Carlyle) qu'il intercale entre les lettres 132 et 134, ayant probablement oublié qu'à cette époque le nouvel an tombait le 25 mars, et que par conséquent la date « le 11 mars 1650 » correspondait au 11 mars 1651 selon la notation moderne.

(84) *Olivier Cromwell*, préface, p. I.

(85) Mais la critique contemporaine ne se laissait pas tromper, et ne croyait pas qu'il y eût beaucoup de différence entre la conclusion de Chasles et celle de Carlyle. Cf. la *Revue indépendante*, *Annales dramatiques*, etc., deuxième série, p. 441. « ...M. Chasles a fait justice de la partialité fanatique de Thomas Carlyle; mais l'enthousiasme est contagieux, et bien qu'il s'en défende, l'écrivain français... s'est abandonné avec un peu trop de complaisance au plaisir dangereux de la réhabilitation ».

(86) Cf. l'opinion d'Edmond Barthélemy, qui a traduit les *Lettres et discours*. Il appelle l'ouvrage de Chasles « un assez méchant petit livre, un démarquage de passages choisis de l'œuvre de Carlyle, auquel l'on emprunte textes, commentaires et notes, sans indiquer le moins du monde la provenance, cela tout en décochant, au contraire, — ce qui est un comble! — maints traits à Carlyle dans la Préface. » (*Olivier Cromwell, Sa Correspondance. Ses discours*. Mercure de France, 1910, t. I, p. 26 n.).

dans cet ouvrage, sauf dans l'Introduction, où l'on trouve une section intitulée: *Correspondance de Cromwell, publiée avec commentaires. Du nouvel éditeur de ces lettres, Thomas Carlyle* (87), où Chasles reproduit, avec quelques légers changements, l'esquisse biographique qu'il avait donnée dans son article de 1844, en la faisant suivre de quelques renseignements nouveaux.

Les ouvrages de Carlyle, dit Chasles, « n'ont exercé aucune influence sur la France; aucun d'eux n'a été traduit. L'auteur de ces pages, ajoute-t-il, est le seul écrivain français qui ait signalé chez l'humoriste dont nous nous occupons ici une puissance incontestable de pensée et une valeur philosophique cachée sous tant d'obscurités » (88).

Un peu plus loin, Chasles nous montre comment Carlyle, « reconnaissant que l'enthousiasme était détruit ou presque détruit », avait écrit son livre sur le *Culte des Héros* pour essayer de relever l'autel des grandes vertus et le culte des grands hommes. C'est cet ouvrage, dit notre critique, qui « précipita Carlyle dans le fanatisme de Cromwell; c'est par cette voie qu'il entra dans l'étude approfondie du héros calviniste » (89). Selon Chasles, ces études l'ont rempli d'une admiration superstitieuse pour Cromwell, et il est devenu lui-même un « puritain de 1640 » (90).

Enfin Chasles nous explique, en terminant cette section, que c'est ainsi que Carlyle, « d'une part égaré par un mysticisme exalté et sentimental, d'une autre par le dédain de son propre siècle, et l'horreur que lui inspirent le scepticisme, l'indifférence et la faiblesse de nos mœurs, ...a transformé son commentaire en une série d'hymnes et d'apothéoses dont l'exagération détruit la valeur » (91).

Dans la section suivante, Chasles marque la différence entre la méthode dont il propose de se servir et celle de Carlyle. « Partant d'un principe contraire, et regardant le fanatisme de Cromwell et de ses amis, non comme une théorie

(87) Chasles, op. cit., p. xxviii-ix

(88) *Id.*, p. xxxiii. En disant cela, Chasles n'exagérait guère.

(89) *Id.*, p. xxxv.

(90) *Id.*, p. xxxvii.

(91) *Id.*, p. xl.

définitive et regrettable, mais comme une manifestation nécessaire et insurrectionnelle de l'esprit des races du Nord, je me suis attaché aux documents recueillis par Carlyle et j'ai essayé de dégager l'inconnu, de résoudre le vieux problème, le caractère de Cromwell (92). »

Entre 1845 (93) et 1858 (94) Carlyle n'a rien écrit excepté les *Pamphlets du dernier jour* (95), la *Vie de Sterling* (96) et deux ou trois articles de revue. Ainsi, Philarète Chasles, qui consacrait la plupart de ses efforts à tenir les Français au courant des publications étrangères les plus récentes, s'est peu à peu désintéressé de l'œuvre de l'écrivain anglais. Nous pouvons même dire que la durée de son rôle d'interprète de l'œuvre de Carlyle en France n'a guère dépassé l'année 1846. Dès ses études sur le *Cromwell*, nous pouvons constater un décroissement sensible de son enthousiasme.

Est-ce par prudence que Chasles n'a pas voulu discuter les *Pamphlets du dernier jour*, protestation violente qu'avaient arrachée à Carlyle les événements de 1848? ou serait-ce tout simplement qu'il ne partageait pas les opinions de l'auteur? Nous trouvons dans les *Débats* (97) une allusion qui nous incline à accepter la seconde hypothèse. En rendant compte du livre de Ledru-Rollin, *De la décadence de l'Angleterre*, Chasles trouvait que cet écrivain avait été « dupe des sombres exagérations du philosophe poète Carlyle, funèbre avertisseur, semblable aux oiseaux de mer qui annoncent la tempête et l'écueil ». Et le critique citait le passage où Carlyle disait du gouvernement anglais qu'il roulait et dérivait « parmi les tourbillons et les déluges de boue, flottant là-dessus à la vue de tous, — comme la carcasse d'un âne noyé » (98).

Dans les recueils que Chasles publia dans les années 1850-

(92) *Id.*, p. XLII. La distinction que fait Chasles nous semble un peu subtile.

(93) Année de la publication des *Lettres et discours*.

(94) Année où parurent les deux premiers volumes de l'*Histoire de Frédéric II*.

(95) Les *Pamphlets* parurent pendant les mois de février à juillet 1850.

(96) Publiée en octobre 1851.

(97) *Débats*, 25 juillet 1850.

(98) *Pamphlets du dernier jour*, p. 65. Nous ne comprenons pas pourquoi le traducteur a écrit : « une carcasse d'âne à demi noyée ».

1851 (99), nous trouvons, il est vrai, bien des allusions à Carlyle, mais ce ne sont, pour la plupart, que des remaniements d'articles qui avaient déjà paru, et ne contiennent guère d'idées nouvelles.

En 1852, la lecture des *Mémoires de Margaret Fuller*, une Américaine qui avait rendu visite à Carlyle, ranime pour un instant l'ancien enthousiasme de Philarète Chasles.

Margaret Fuller raconte une entrevue entre Carlyle et Mazzini, mais Chasles trouve que si elle s'étonne devant Carlyle, « elle ne le comprend pas », et il tâche de se figurer cette scène telle qu'elle a dû être en réalité. « Ah! s'écrie-t-il, si elle avait su voir, entendre, pénétrer, reproduire les choses humaines! Carlyle l'Ecossais, né dans un des ravins du Border, philosophe singulier, poète en prose, orateur rustique, partisan du *fait* et de l'*action*, du *deed* et du *doing* (100), homme éloquent, improvisateur dithyrambique, dont le thème est que tout doit se réduire à la pratique et que tout ce qui n'est pas pratique, vrai, réel, est un crime; — Carlyle, pour lequel un héros, « un homme vrai », c'est le premier ouvrier, le premier soldat, le premier matelot venu, pourvu qu'ils fassent « quelque chose »; — Carlyle, le destructeur des *shams* (masques), le persécuteur des *wouldbes* (prétentions), le fléau des *rose-water theorists* (utopistes sentimentaux) en face de Mazzini, le Kossuth italien... dont toute la puissance est évidemment dans la théorie et la contagion métaphysique des mots... » (101) — c'est là une situation selon le cœur de Chasles, qui aurait voulu entendre Carlyle tonner contre les utopies humanitaires du patriote italien.

Mais ce réveil momentané d'admiration reste sans suite, et les critiques que formulera encore Philarète Chasles, çà et là,

(99) *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Amyot (1850), in-18, cf. les pages 8, 23, 396, 445-447.

Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle... Paris Amyot (1850), in-18; cf. les pages 258, 259, 417, 454. (Reproduction de *Tohu-Bohu's Traum*).

Etudes sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle, Paris, Amyot (1851), in-18, p. 30-47. (Le Forgeron de Sheffield), p. 298.

(100) Comme c'est ici la première fois que Chasles ait signalé cette doctrine de l'*action*, on pourrait voir ici l'influence d'*Emile Montégut*; cf. *R. D. M.*, 1^{er} juillet 1852, p. 137-138.

(101) *Débats*, 24 septembre 1852.

ne serviront qu'à marquer le peu de sympathie que lui inspiraient les dernières œuvres et les nouvelles théories de Carlyle (102).

.....

Tout bien considéré, il faut admettre que Chasles a beaucoup contribué à faire connaître Carlyle en France. C'est lui qui l'a vraiment découvert et qui a signalé son originalité et sa valeur à une époque où seuls, deux ou trois Français, des exilés notamment, avaient eu connaissance de son œuvre.

C'est également dans les écrits de Chasles, que nous trouvons pour la première fois trace du *Sartor*; mais nous nous demandons pourquoi le critique français n'a pas écrit davantage au sujet de ce livre, qu'on dirait bien fait cependant pour plaire à un esprit comme le sien.

Si Chasles n'a pas été le premier à attirer l'attention sur *l'Histoire de la Révolution*, il a été le premier à en donner une analyse de valeur. Tandis que Marrast n'y voyait que l'œuvre d'un artiste, d'un poète, et n'admirait guère que le courage de l'auteur, qui avait osé traiter un tel sujet, Chasles affirma que l'ouvrage avait une haute valeur philosophique et qu'il offrait la première explication acceptable de la Révolution française. Son article est vraiment remarquable sous plus d'un rapport, et aurait dû beaucoup aider à faire apprécier ce livre original à ceux des lecteurs de la *Revue* qui avaient le courage de le lire. A cet égard, la partie la plus importante et la plus intéressante de l'exposé de Chasles est peut-être l'énumération des défauts et des singularités de l'ouvrage, qui étaient surtout faits pour rebuter le public français — énumé-

(102) Cf. les *Débats*, 2 août 1851 : « ce singulier et éloquent Thomas Carlyle dont les derniers ouvrages ne sont pas les meilleurs... »; *id.* 19 octobre 1856, où Chasles fait peu de cas de l'opinion de Carlyle et d'Emerson qui ne croient plus au parlementarisme; cf. aussi : *Etudes contemporaines Voyages, philosophie, beaux-arts*, Paris, Amyot, 1866, in-18, p. 230; *Mémoires*, Paris, G. Charpentier, 1876-1877, 2 volumes in-18, t. II, p. 57, où à propos de la Révolution, Chasles parle du « regard enflammé de l'Ecosais dithyrambique Carlyle », nous donnant ainsi à entendre qu'il n'acceptait plus l'explication de l'historien anglais. Dans ses *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. L'Angleterre politique*, Paris, Charpentier, 1878, in-18 (pp. 3, 236) Chasles ne faisait que reproduire des articles des *Débats* (28 août 1849 et 25 juillet 1850).

ration qui se double en bien des cas d'une apologie. Chasles semble vraiment avoir compris ce livre, pénétré son esprit, et avoir eu cette sympathie avec l'auteur, qu'il croyait essentielle à qui voulait atteindre la pensée d'un tel écrivain. Mais nous pouvons dire en même temps que c'est le seul des ouvrages de Carlyle qu'il ait compris.

En effet, l'attitude de Chasles vis-à-vis de Carlyle est très curieuse. D'abord enthousiaste, il devient d'une sévérité tellement inattendue que nous l'avons même suspecté de quelque déloyauté. Puis il passe à une indifférence dont il ne sort qu'une seule fois, — mais cette fois il nous a montré que son admiration était toujours très vive quoique contenue en général.

Il nous semble que le critique français s'était fait tout d'abord du Carlyle de la Révolution française, une image un peu idéalisée, qu'il ne put ensuite, d'emblée, concilier exactement avec celle que lui donnèrent les ouvrages suivants. Il avait admiré chez Carlyle cette « sympathie shakespearienne » par laquelle il faisait revivre les personnages de l'Histoire et par laquelle il interprétait leurs actions. Il admirait encore plus sa grande impartialité, et pensait même qu'il ne se permettait jamais d'exagérations. De plus, le style de *l'Histoire de la Révolution* avait juste assez de bizarrerie pour lui plaire, car Chasles, comme on le sait, était considérablement en avance sur ses compatriotes au point de vue de la connaissance de la langue anglaise. Mais dans le *Cromwell* le style et les méthodes avaient tellement évolué — sans parler de la doctrine de l'héroïsme, dont Chasles n'avait su distinguer les germes dans *l'Histoire de la Révolution* — que le critique français était complètement dépassé, et qu'il ne pouvait apprécier dans cet ouvrage que les documents nouveaux qu'elle apportait à l'étude de l'Histoire.

En tout cas, que son appréciation du *Cromwell* fût juste ou injuste, que le critique s'exprimât en toute franchise ou avec quelque arrière-pensée personnelle, il faut savoir gré à Chasles d'avoir été encore, pour cet ouvrage, le premier à soumettre au public français les fruits des recherches de Carlyle.

Pour une raison ou pour une autre, Chasles n'a été attiré

que par les études historiques de Carlyle; les analyses qu'il a faites des autres ouvrages ont été très superficielles et il n'y a guère considéré que l'aspect purement littéraire.

Quand Chasles disait dans l'Introduction de son *Olivier Cromwell* qu'il était le seul écrivain français qui eût signalé chez Carlyle « une puissance incontestable de pensée », il n'exagérait guère. A part les courtes notices du correspondant de la *Revue britannique*, qui n'auraient jamais suffi à elles seules pour attirer l'attention sur Carlyle, et deux ou trois articles isolés, il n'y avait vraiment que les articles de Chasles pour tenir les Français au courant des œuvres de Carlyle. Mais son zèle, nous l'avons vu, s'était déjà beaucoup modéré en 1846; et nous avons vu que dès cette année, d'autres critiques s'apprétaient à entreprendre la diffusion des idées de Carlyle en France.

CHAPITRE IV

LES CONTEMPORAINS DE CHASLES (1840-1848)

Pour donner plus de clarté à notre exposé, nous avons séparé les études de Chasles des autres articles et notices qui ont été parmi les premiers en France, à donner une idée des écrits de Carlyle. Dans ce chapitre complémentaire, où nous nous proposons de relever les plus importants de ces articles, nous nous arrêterons à février 1848; car, il convient évidemment de traiter à part les critiques de la Deuxième République.

I

Avant de considérer ceux qui ont continué la tâche si bien commencée par Philarète Chasles, et contribué à faire connaître Carlyle en France, nous jetterons un coup d'œil sur les travaux de quelques autres écrivains à peu près contemporains.

Nous avons déjà fait mention de l'article dans lequel la *Revue britannique* signalait pour la première fois en France le *Chartisme* et en faisait l'analyse; et nous avons marqué l'influence exercée par cet article sur les opinions de Philarète Chasles — qui d'ailleurs, en était le traducteur (1).

A partir de ce moment, nous trouvons dans les lettres du correspondant de Londres de cette Revue, de courtes notices qui signalent les œuvres de Carlyle dès leur parution — et parfois même en annoncent la publication prochaine.

Ainsi, en mai 1840, nous lisons qu'une « seconde édition

(1) Cf. la page 52 de cette monographie.

des mélanges de Th. Carlyle réveille l'attention sur cet auteur original » (2).

En novembre, nous trouvons que ce sont les « travaux spéculatifs » de Carlyle et de Tocqueville qui se font le plus remarquer en Angleterre.

Mais, c'est dans la *Revue de Paris* que nous trouvons la première mention des « Héros ». Dans sa lettre de mars 1841, le correspondant de cette revue disait qu'il aurait dû terminer sa liste sans avoir rien signalé de très remarquable, « si Thomas Carlyle n'avait fait paraître chez Fraser six *Discours* (lectures) prononcés l'année dernière devant un nombreux auditoire... Le titre, poursuivait-il, est littéralement celui-ci : *Des Héros, du Culte des Héros et de l'Héroïque en histoire* ».

Dans l'acceptation nouvelle que Carlyle donnait au terme *héroïsme*, expliquait notre critique, « ce mot signifie une certaine vaillance intellectuelle qui triomphe de tous les obstacles, et conquiert l'admiration d'une époque, d'une nation, de l'univers ».

Cette notion une fois précisée, « Carlyle, poursuit le correspondant, s'attache à nous montrer le héros modifié par la diversité des époques, et se manifestant au monde sous une série d'incarnations diverses; d'abord dieu, puis prophète, ensuite poète, prêtre, homme de lettres et roi ». En terminant sa lettre, le correspondant avouait que le livre l'embarrassait : il aurait voulu « en détacher quelques pages », mais il s'était vu obligé d'y renoncer; car, expliquait-il, « c'est toute une étude à faire que de chercher à reproduire, sans le trop altérer, ce style à grands effets, toujours emporté, souvent voilé d'épaisses ténèbres, quelquefois sublime dans ses brusques trivialités... ».

Le mois suivant, le correspondant de la *Revue britannique* écrit (3) : « Je m'abstiens relativement aux discours de Carlyle sur les Héros, qui ont déjà paru dans le *Fraser's Magazine* (4), mais, ajoute-t-il, vous recevrez les épreuves de son *Histoire de Napoléon*, qui sera aussi curieuse que son histoire de la

(2) *Rev. brit.*, mai 1840, p. 188.

(3) *Rev. brit.*, avril 1841, p. 389.

(4) Les *Héros* venaient de paraître en volume (avril 1841).

révolution ». Inutile de le dire, le correspondant n'a jamais pu tenir parole, et pour cause.

Se demandant l'aspect que revêtirait le style bizarre de Carlyle « dans la langue limpide de Voltaire », il signala « l'article piquant, réimprimé dans ses mélanges » que Carlyle avait consacré au philosophe de Ferney. A ce propos, le correspondant formulait le jugement qu'en général, « mieux vaut un article qu'un livre de Carlyle ». Et il s'expliquait ce phénomène par la supposition que « peut-être le rédacteur en chef des Revues et des Magazines où il écrit se permet de modifier quelques-unes de ses phrases » (5).

Dès la parution de *Past and Present*, l'infatigable correspondant de la *Revue britannique* en fit l'analyse (6). Il trouvait que cet ouvrage, quoiqu'il fût « plus substantiel » que le *Chartisme*, était « trop hérissé de *carlylisme* pour aller au delà de la sensation littéraire », et il craignait que l'auteur ne finît « par être dédaigné avant d'avoir été très populaire ».

« Je vous ai toujours parlé de Carlyle, poursuivait le correspondant, parce que, avec tous les défauts de sa manière, il est juste de reconnaître qu'il est un des esprits éminents de ce temps-ci, un de ceux qui, essentiellement littéraires, entretiennent le feu sacré, jusqu'à ce que surgisse l'héritier de Scott ou de Byron... »

Le sens de ce livre, dans lequel, dit notre critique, Carlyle non seulement traite du passé et du présent, mais où il prédit aussi l'avenir, c'est « qu'avec toutes ses prétentions au progrès, l'Angleterre actuelle n'est ni plus libre ni plus heureuse qu'elle n'était au moyen âge, qu'elle est moins religieuse, et que toutes les réformes qui ne renouvelleront pas l'organisation sociale tout entière ne feront qu'avorter ».

Dans un article que reproduisait la *Revue britannique* en 1844 (7), nous lisons : « M. Michelet et Carlyle, quelques diffé-

(5) En effet, Francis Jeffrey prétendait toujours que l'excellence de certains des essais de Carlyle était due aux corrections qu'il leur avait faites en sa qualité de rédacteur en chef de la *Revue d'Edimbourg*. (Cf. Norwood Young, op. cit. p. 89).

(6) *Rev. brit.*, mai 1843, p. 222. Le correspondant avait déjà annoncé la publication prochaine de cet ouvrage (avril 1843, p. 442). — En novembre 1842, il avait signalé la parenté littéraire de Carlyle et Emerson (p. 185).

(7) *Rev. brit.*, février 1844, p. 344. (Article reproduit de la *British et Foreign Review*.)

rences de peu d'importance écartées, ont entre eux plusieurs points de ressemblance. » Nous croyons voir ici l'origine de la fameuse comparaison de Taine.

Deux ans plus tard la *Revue* revint sur cette question. L'auteur de la *Chronique* (un Anglais d'ailleurs), disait qu'il acceptait la comparaison de la *Revue d'Edinbourg*, qui venait d'appeler Michelet « le Carlyle de la France ». Notre critique trouve Carlyle « un peu trop cosmopolite par ses sympathies, un peu trop teuton par son style », et lui préfère Michelet, qui « avec un amour tout aussi exalté pour l'humanité, a plus encore l'amour de la France ». Et puis, dit ce critique, Michelet a un autre avantage « sur Carlyle l'intraduisible, qui n'est guère connu qu'en Angleterre » ; car lui, Michelet, « est déjà populaire en Angleterre même ».

La parution en 1847 des premiers volumes de la *Révolution* de Michelet et des *Girondins* de Lamartine, faisait relire au chroniqueur de la *Revue* « une histoire plus originale encore, celle de Th. Carlyle », qui, ajoutait ce critique, « surprendrait bien notre public, s'il y avait un traducteur possible pour cet écrivain qui n'est pas toujours compris en Angleterre même » (8).

En janvier 1848 (9), Forgues reproduisait du *Blackwood's Magazine*, un essai sur Emerson, qui contenait plusieurs références à Carlyle. Mais on n'y trouve rien d'original. Relevons seulement le fait qu'on traite l'*Histoire de la Révolution* de « conte fantastique à la manière d'Hoffmann », et qu'on estime que Carlyle « ne peut manquer quoi qu'il dise, d'être écouté, quoi qu'il écrive, d'être lu » (10).

Pour ne pas trop morceler notre aperçu du rôle d'initiation joué par la *Revue britannique*, nous avons signalé ici les deux derniers articles. Mais il faut remonter maintenant à 1846 pour signaler une étude assez intéressante.

(8) *Rev. brit.*, mars 1847, p. 237-238.

(9) *Rev. brit.*, janvier 1848, p. 105-135. *Ralph Waldo Emerson*, O. N. (*Blackwood's Magazine*).

(10) *Id.*, p. 107-108.

II

Les seuls ouvrages que Philarète Chasles ait étudiés en détail sont l'*Histoire de la Révolution* et les *Lettres et discours de Cromwell*. En 1846 Antoine Dilmans s'appliqua à analyser le *Sartor resartus*, le *Passé et le présent* et le *Culte des héros* (11). Il semble avoir étudié ces trois livres assez à fond, mais d'après la liste des ouvrages de Carlyle qu'il nous donne, il semblerait qu'il ne connaissait les autres écrits que de seconde main. Il cite cinq volumes de *Mélanges*, la traduction du *Wilhelm Meister*, « deux volumes sur la *Révolution française* (12), une *Collection de documents sur la jeunesse de Cromwell* » (13) et les trois ouvrages dont il s'occupe dans son article (14).

Comme les saint-simoniens seize ans auparavant, le socialiste Dilmans croit reconnaître en Carlyle un frère, et il s'empresse d'autant plus de le saluer « au nom de la parenté qui l'unit à un esprit aussi supérieur », que plusieurs partis ont déjà « paru le revendiquer comme un des leurs » (15).

En discutant le germanisme de Carlyle, Dilmans affirme que cet écrivain a enrichi la langue anglaise, qu'il l'a rendue plus souple, plus docile à l'imagination, plus apte surtout à rendre les lointaines vibrations de la pensée qui va se perdre dans l'infini » (16).

Par l'originalité de son style, comme par l'essence même de sa pensée, dit notre critique, Carlyle se distingue de tous ceux qui l'ont précédé, et il est entré avant « le gros des penseurs dans la nouvelle voie où ils devaient s'engager ». Mais,

(11) *Revue indépendante*, 25 septembre 1846, p. 119-156. Antoine Dilmans, *Thomas Carlyle: Sartor resartus — Past and Present — Hero-Worship*.

(12) On sait que la *Révolution française* est en trois volumes.

(13) Nous pouvons conclure de cette citation vague que Dilmans ne connaissait le *Cromwell* que d'après le premier article de Philarète Chasles (*R. D. M.* 15 janvier 1846); cf. la page 64 de cette monographie.

(14) *Rev. indép.*, p. 122.

(15) *Id.*, p. 119. En Angleterre, nous l'avons vu, on traitait Carlyle tantôt de radical, tantôt de conservateur.

(16) *Id.*, p. 120.

ajoute Dilmans, avec regret, il faut remarquer que la voie qu'il a choisie n'était pas celle qui menait vers les sciences positives. Cependant, « au lieu de se plonger dans le dédain et l'oubli », il s'intéressait « comme à autant de problèmes, aux douloureuses transformations qui s'opéraient autour de lui, et il a pris plaisir à se demander quelles seraient les solutions de l'avenir » (17).

De l'avis de Dilmans, c'est le scepticisme de Carlyle — qui était, d'ailleurs, de l'espèce « qui traite avec respect tout ce qui peut lui fournir un sujet d'investigation et d'étude » — qui l'entraînait vers l'Allemagne. Et, par contre-coup, dit notre critique, tout en restant Anglais lui-même, il a inoculé à l'Angleterre la rêverie germanique. C'est également à cet état d'esprit, à cette « audace des penseurs abstraits » qui ne s'occupent que de la justesse de leurs conclusions, que Dilmans attribue le fait que Carlyle a été le premier à « prendre la défense des principaux acteurs de la révolution », le premier à « glorifier Cromwell », et qu'il a répété sans cesse à la société anglaise que toutes ses institutions libérales « n'étaient que des échafaudages pourris, réclamés par les flammes » (18).

Après quelques phrases relatives aux imitateurs de Carlyle et à l'influence de celui-ci sur la nouvelle génération de penseurs, Dilmans arrive au sujet propre de son étude (19). Il nous dit qu'il se propose de « considérer plus spécialement en (Carlyle) ce qui constitue sa véritable individualité: le penseur abstrait, le rêveur, *le professeur de toutes choses en général* » (20). Mais avant même de commencer, il s'empresse de nous assurer encore une fois que Carlyle est socialiste. « Dans ses théories, dit-il, nous retrouverons tout ce qui distingue le socialisme anglais, dont il est lui-même le chef (21) ».

Pour étudier le caractère et les idées de Carlyle, Dilmans nous avertit qu'étant donné qu'il est « toujours dangereux de définir un homme », il lui a paru prudent de faire compa-

(17) *Id.*, p. 120.

(18) *Id.*, p. 121.

(19) Dilmans ajoutait quelques critiques générales des œuvres de Carlyle tirées pour la plupart des articles de Chasles.

(20) Titre de *Teufelsdröckh*.

(21) *Id.*, p. 123.

raître notre auteur devant son propre tribunal (22). C'est pourquoi il va analyser le *Sartor resartus*, livre où Carlyle, « en faisant la critique d'un prétendu docteur allemand: Diogène Teuseldrock (comme Dilmans persiste à l'appeler), se juge lui-même à travers une variété de réfutations, d'approbations, d'images, de l'effet parfois le plus inattendu (23). C'est ainsi que la plupart des jugements portés par notre critique sur les opinions et les méthodes de Carlyle, sont appuyés sur des textes tirés de ce commentaire bizarre qui constitue une grande partie du *Sartor* (24).

Dilmans nous montre tout d'abord la portée immense de la philosophie des vêtements, qui, dit-il, en se servant des propres mots de Carlyle, comprend aussi « ces autres vêtements (les conventions sociales) dont les boutons et les agrafes retiennent enveloppés tous les intérêts terrestres de l'homme ».

Pour compléter l'initiation « de ses lecteurs, notre critique traduit une grande partie du chapitre intitulé: *Supernaturalisme naturel* (25), et il fait suivre ce passage d'un résumé assez exact de la pensée de Carlyle: « La philosophie des vêtements, dit-il, s'explique comme une métaphore toute naturelle. M. Carlyle est parti de cette idée que les œuvres de l'homme sont les vêtements de sa pensée, et que l'homme lui-même, comme tout ce qui l'entoure (c'est-à-dire l'univers), est uniquement le vêtement de l'idée divine..., il nous a montré que la matière... doit être considérée seulement comme l'emblème par lequel l'esprit se révèle à l'esprit à travers l'élément du temps. Enfin, il arrive à cette dernière conséquence que l'appréciable n'est qu'une image flottant à la surface de l'inappréciable, et que toutes les explications de la science ou de la raison se réduisent à des sobriquets donnés à l'inexplicable (26). » Dilmans ajoute plus loin: « Ainsi toute la philosophie de M. Carlyle se résume dans la nécessité de s'émerveiller. C'est là son idée fixe, l'idée-mère de toutes ses idées. » Jusqu'à ce point, Dilmans donne une idée assez juste de la conception de Carlyle; mais il la déforme assurément quand

(22) *Id.*, *ibid.*

(23) *Id.*, p. 125. Cf. *Sartor* (traduction Barthélemy) p. 67.

(24) *Id.*, p. 133. Cf. *Sartor*, p. 80.

(25) *Sartor*, livre III, Ch. VIII.

(26) *Rev. indép.*, p. 132.

il ajoute : « La conscience de notre ignorance, si pénible pour tant d'autres, est, en quelque sorte, la vie de sa vie. Il s'y complaît, il la prêche sans cesse aux hommes comme l'abrégé de toute sagesse... (27). »

Une telle méprise ne se conçoit pas alors que dans le *Sartor* même Carlyle s'écrie : « Qu'un homme meure ignorant alors qu'il possédait la faculté de connaître, voilà ce que j'appelle une chose tragique, cela dût-il arriver plus de vingt fois par minute, comme on peut calculer que cela arrive en effet. La misérable fraction de science que le genre humain entier a, dans un vaste univers de nescience, acquise, pourquoi n'est-elle pas, en toute diligence, impartie à tous ? (28). » Ce qu'il reprochait à la science, c'était la prétention de pouvoir rien expliquer, c'était de croire qu'en montrant le comment elle avait trouvé le pourquoi des phénomènes.

Si Dilmans exposait ainsi la doctrine mystique de Carlyle, ce n'était nullement parce qu'il l'acceptait. Il n'approuve pas cette « haine un peu fanatique » de la science et de la raison, et il taxe Carlyle d'être un « sybarite intellectuel » (29), qui vit pour penser au lieu de penser pour vivre, et qui « a horreur de toute affirmation, de tout ce qui voudrait limiter le domaine de la spéculation ». Car, explique notre critique, « s'émerveiller, ou, en d'autres termes, s'avouer son ignorance, c'est être libre de tout supposer, et être libre de tout supposer, c'est disposer de l'infini ».

D'un autre côté, en donnant tant de relief au rôle de l'émerveillement dans le système de Carlyle, Dilmans n'a pas estimé à sa juste valeur l'autre conception fondamentale, la théorie des symboles. Tout en lui donnant une place dans son exposé, il ne la discute pas ; et, nous allons le voir, en ne tenant pas compte de la doctrine des Idéaux Réalisés, il se trompe sur la nature véritable de la théorie de l'héroïsme (30).

Toutefois, poursuit Dilmans, si Carlyle est sceptique, c'est « un de ces sceptiques qui disent que tout est vrai ». Il ne peut pas concilier le rationalisme avec la foi — aussi veut-il y

(27) *Id.*, *ibid.*

(28) *Sartor*, p. 250.

(29) Dans un autre passage, Dilmans relève ce qu'il appelle la « sérénité olympienne » de Carlyle ! (*id.*, p. 153).

(30) Cf. la page 88 de cette monographie.

substituer l'émerveillement, qui, d'après lui, est la base de toute religion. Ici, selon Dilmans, il « commet une grave erreur en confondant le rationalisme avec l'esprit de négation. » Si la conviction que l'univers est inintelligible peut aboutir à la foi, poursuit notre critique, il peut aussi conduire à la négation, à la destruction de toute croyance. De même, le rationalisme, qui peut entraîner « la chute des croyances qu'il a dépassées », n'est pas nécessairement irréconciliable avec la foi. On devrait plutôt dire, ajoute Dilmans, que la foi de l'avenir devra le satisfaire (31).

Après ces considérations morales, nous passons aux doctrines politiques de Carlyle. « Parmi les systèmes militants qui se disputent le monde, lisons-nous, il n'en est aucun dont il ait accepté entièrement le programme (32). »

Si Carlyle analyse tous les maux de son époque sans pouvoir y apporter de remède, continue notre critique, on peut trouver cependant dans le *Culte des héros* et le *Passé et le Présent*, sinon une science, du moins une philosophie sociale (33).

Avant d'analyser le *Culte des héros*, Dilmans prend soin de nous assurer qu'ici encore il n'y a rien d'irréconciliable avec le socialisme et le suffrage universel. Il vaudrait peut-être la peine de suivre son argument, pour voir comment il a pu arriver à une conclusion aussi inattendue :

L'humanité, dit-il, dans son ignorance et sa faiblesse, demande à la religion un « moyen de se soustraire aux terreurs de l'incertitude et aux dangers du désordre ». Dans le *Culte des héros* elle a trouvé un tel moyen; mais si elle l'accepte, c'est seulement parce qu'elle y voit « la solution la plus ingénieuse que ses facultés puissent encore donner au problème social ». Si les hommes se sont laissé diriger par les héros, c'est seulement parce qu'ils croyaient à leur autorité, parce que ce système de gouvernement était ce qu'ils concevaient de mieux. Une fois que la religion et les institutions sociales ne satisfont plus l'intelligence des hommes, dit notre

(31) *Id.*, page 134.

(32) *Id.*, page 135. Dilmans a l'air d'oublier qu'il vient de dire que Carlyle est chef des socialistes anglais.

(33) *Id.*, page 136.

critique, il survient une période d'anarchie. Ainsi, conclut-il, quelles que soient la religion et les institutions d'une société « c'est toujours le suffrage universel » qui choisit leur forme (34).

Le fait d'être obligé de recourir à de tels arguments montre bien les doutes qu'éprouvait Dilmans à l'égard des sentiments de ce nouveau socialiste qu'il croyait avoir découvert. Il nous dit, en effet, que « dans son *Hero-worship* », comme dans tous ses autres ouvrages, Carlyle est « un peu trop porté à recourir au *Deus ex machina*, et à détourner les mots de leur acception ordinaire ». C'est cette dernière habitude, dit Dilmans, qui fait qu'on a tant de peine à le comprendre, et qu'on lui attribue si fréquemment les opinions les plus diverses. — « Un certain journal anglais, ajoute notre critique, a même été jusqu'à le soupçonner de vouloir ressusciter le passé. » — Mais il y a une autre raison encore plus profonde pour ces malentendus, continue Dilmans, c'est « sa tendance à juger les sociétés à un point de vue tout différent de celui des autres écrivains politiques ». Et cette différence pour Dilmans réside en ceci que, tandis que les autres « examinent la valeur et la convenance des institutions, c'est-à-dire des matériaux de l'édifice, M. Carlyle se préoccupe surtout du ciment qui les lie entre eux » (35). Par cette expression figurée, il nous semble que Dilmans a pénétré une vérité fondamentale, vérité que d'autres avaient peut-être entrevue, mais que personne avant lui n'avait su définir, — et d'ailleurs que très peu après lui sauront apprécier.

Jugeant les événements de ce point de vue, le principal enseignement que Carlyle ait tiré de l'histoire, dit Dilmans, « c'est qu'on n'organise pas avec l'anarchie, que la soumission de tous à une règle reconnue par tous est la condition nécessaire de toute unité vivante, que les corps sociaux, comme tous les autres corps, ne sauraient subsister sans un centre de gravitation, sans une force, une croyance qui domine et dirige vers un même but les forces divergentes dont se compose toute réunion d'hommes » (36). Nous soulignons, dans cet exposé, du reste assez juste, les mots : à une règle recon-

(34) *Id.*, p. 138.

(35) *Id.*, *ibid.*

(36) *Id.*, *ibid.*

nue par tous, parce qu'il nous semble y voir une de ces légères déformations par lesquelles Dilmans s'abusait sur le sens véritable des doctrines de Carlyle. Celui-ci, nous allons le voir, prêchait l'obéissance absolue; mais chez lui, cette obéissance tenait plutôt d'une espèce de foi religieuse, tandis que Dilmans ne veut y voir que le produit de la raison éclairée.

C'est ainsi, nous dit Dilmans, que Carlyle trouve que la seule chose qui puisse assurer le salut de l'avenir, c'est « qu'une idée nouvelle monte sur le trône, pour régner en souveraine absolue ».

« Inutile de dire, poursuit notre critique, que Carlyle n'attend cette idée régénératrice ni des fouriéristes, qui suppriment, d'un trait de plume, le *sacrifice*, et l'*autorité* »; ni des libéraux, qui réduisent la providence à la « résultante de la demande et de la production (37) ».

Ensuite, Dilmans cite deux ou trois longs passages du *Past and Present*, où Carlyle expose sa théorie de la sainteté du travail (38), — mais, chose assez curieuse, notre critique s'abstient de toute discussion sur cette théorie.

Ces passages, tout en montrant le rôle efficace de tout travail véritable, ne font guère que répéter la même accusation d'un manque complet de toute organisation dans la vie moderne. Mais, nous dit Dilmans, aux yeux de Carlyle, le symptôme le plus douloureux de la dissolution de la société, c'est l'absence de toute autorité spirituelle. « Autrefois, poursuit-il, la communauté intervenait pour instruire et enseigner, pour relier toutes les âmes par de mêmes croyances; il y avait une Eglise qui prêchait la loi divine et enseignait la loi humaine. Mais maintenant, continue Dilmans, les intelligences s'en vont chacune où elles veulent et où elles peuvent, ainsi que des pailles livrées au vent. Les intérêts individuels se tirent d'affaire comme ils l'entendent; l'arène est ouverte pour tous; que les esprits imitent les intérêts individuels, la société a fermé ses écoles (39). » Dans ce passage, il n'est

(37) *Id.*, *ibid.*

(38) *Id.*, p. 138-140. Cf. *Cathédrales d'autrefois*, p. 301-302, 314 et suiv., p. 365.

(39) *Id.*, p. 140. Dilmans cite ensuite un passage du *Sartor* où Carlyle exprime la même idée. (Cf. *Sartor*, p. 249) : « Ce n'est pas de son labeur que je plains le pauvre... »

guère besoin de le dire, Dilmans ne fait que dégager l'idée fondamentale du livre *le Passé et le Présent*.

Ayant ainsi relevé les conceptions sociales de Carlyle, Dilmans entreprend de marquer les affinités existant entre elles et les doctrines de Pierre Leroux et de Louis Blanc. Comme eux, dit-il, il a montré que « les libertés des cultes, les libertés de la presse, les libertés de l'enseignement et autres libertés » ne sont que « des moyens provisoires d'organiser la révolution ! » (40). Ici encore, notre critique s'abuse par une déformation de termes.

Voyons par quels raisonnements Dilmans est arrivé à la conclusion que Carlyle tâchait par tous les moyens d'amener la révolution :

Notre critique cite d'abord les passages du *Sartor* où Carlyle affirme que « les âges de foi et les périodes de doute se succèdent comme de longues systoles et de longues diastoles » (41), et que par conséquent l'époque actuelle prépare silencieusement l'âge nouveau. « Pour qu'un principe arriéré puisse être remplacé par un principe vivace, continue Dilmans, il est nécessaire que toutes les voix commencent par lui crier : Laissez-nous élever nos enfants comme nous l'entendons, laissez-nous adorer le Dieu qu'il nous plaira, laissez-nous prêcher ce qui nous passera par la tête (42). » Car, explique Dilmans, c'est être en progrès que de changer un roi baliveau, un pouvoir moral ou réel dont on n'a plus rien de bon à attendre. Mais, ajoute-t-il, « ce progrès n'est qu'un mal nécessaire, une mort qui peut engendrer la vie » ; et notre critique cite le passage où Teufelsdröckh compare la transformation des sociétés à la mort et à la renaissance du phénix (43). C'est sur la foi de ce passage que Dilmans conclut que Carlyle fait tout ce qu'il peut pour précipiter la conflagration.

Etant ainsi arrivé « au terme du stade parcouru » par

(40) *Id.*, p. 141. Pierre Leroux était un des fondateurs de la *Revue indépendante*.

(41) Cf. *Sartor*, p. 132-133.

(42) *Revue indépendante*, p. 142.

Nous doutons fort que Carlyle eût même attribué ce mérite à la doctrine du laissez faire.

(43) Cf. *Sartor*, p. 253 et suiv.

Carlyle, voici la pensée dominante que Dilmans dégage de ses écrits : « Le whig d'une époque, devenu radical dans l'époque suivante, doit enfin se métamorphoser en reconstruc-teur. » Et, ajoute notre critique, pour reconstruire, Carlyle « ne connaît qu'un moyen, c'est de revenir au principe d'auto-rité. Sa métaphysique s'était résumée dans ces mots : il faut s'émerveiller ; sa philosophie sociale se résume dans ceux-ci : il faut croire, il faut obéir ! » (44).

Mais, demande Dilmans, à quoi les hommes doivent-ils obéir ? Quelle doit être la nouvelle incarnation de l'autorité ? — C'est là, poursuit-il, une question à laquelle Carlyle ne sait trop que répondre. « Après nous avoir dit : il faut croire et obéir, il nous abandonne à mi-chemin, au milieu des ombres de notre nuit », en quoi il imite le *professeur de toutes choses en général* qui « a soudain disparu de *Weissnichtwo* sans avoir donné au monde la palingénésie qu'il lui promet-tait (45). »

Toutefois, Dilmans ne s'étonnerait pas si, au fond, Carlyle était saint-simonien. Car, dit-il, « la technologie de l'école revient maintes fois » sur ses lèvres ; son héros « ressemble sous plus d'un rapport au poète-artiste de M. Enfantin » ; « il classe les facultés humaines selon l'ordre saint-simonien ». Et puis, ajoute notre critique, il faut tenir compte des lettres dont il est question à la fin du *Sartor* (46). — Même si Carlyle n'approuve pas le système des saint-simoniens, dit Dilmans, en citant la remarque que *Teufelsdröckh* laisse tomber une nuit au *Grüne Gans*, il semble désirer comme eux « l'avène-ment d'une aristocratie des capacités » (47). Que ce soit une aristocratie héréditaire ou élective, affirme notre critique, peu importe à Carlyle, pourvu qu'elle se compose de véritables chefs et non de charlatans (48).

Cette foi dans les héros inspire à notre critique socialiste des regrets. Il éprouve de la peine à voir « un homme comme M. Carlyle » mettre son espérance dans « le règne des intel-ligents et des justes » et non dans celui « de l'intelligence et

(44) *Rev. indépendante*, p. 143-144.

(45) *Id.*, p. 144-145. Cf. *Sartor*, p. 319.

(46) *Id.*, p. 145. Cf. *Sartor*, p. 321.

(47) *Id.*, *ibid.*

(48) *Id.*, p. 145-146.

de la justice ». Selon Dilmans, l'humanité ne voit plus dans la sagesse des sages « une garantie suffisante » ; elle s'est élevée jusqu'à la conception d'une autorité mille fois supérieure et mille fois plus morale que toutes les supériorités individuelles. « Cette autorité, dit-il, c'est la résultante de toutes les intelligences... c'est la loi de tous devenant la règle de tous (49). »

En formulant de tels regrets, Dilmans fait preuve de sa complète incompréhension de l'horreur qu'avait Carlyle pour les abstractions qui ne s'étaient pas réalisées dans un symbole vivant. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, notre critique ne se rend pas compte de l'importance fondamentale du symbolisme de Carlyle (50), qui était à la base de sa conception antidémocratique, et c'est d'une manière toute différente qu'il explique celle-ci. Comme il voulait réagir contre les idées de l'Angleterre, le pays du monde qui est « le plus fanatique champion de la liberté individuelle », il semble tout naturel à notre critique que Carlyle « ait trop penché vers l'extrême contraire », et qu'il se soit fait le champion de l'autorité personnelle (51).

Dilmans examine ensuite la conception que Carlyle se fait du progrès : la philosophie de Teufelsdröckh, dit-il, représente le monde « comme les péripéties d'une lutte incessante entre Dieu et le démon ». Celui-ci « s'efforce constamment de détruire, mais il ne peut que désagréger quelques éléments que la force centripète de Dieu a bientôt saisis, et c'est là ce qui produit la transformation, le progrès, la vie qui peut être appelée en conséquence la combinaison de la fixité éternelle et de la dissolution temporelle ». Notre critique trouve cette conception manichéenne tout à fait acceptable. Le principe de désordre, dit-il. « c'est l'individualisme, qui « n'a encore rien édifié et qui n'édifiera jamais rien à lui seul », et qui s'incarne actuellement d'une part dans le libéralisme, et de l'autre dans le socialisme phalanstérien. Le principe d'ordre, poursuit Dilmans, est représenté de nos jours par le « vrai socialisme », pour lequel « plus que tout autre M. Carlyle a

(49) *Id.*, page 146.

(50) Cf. la page 82 de cette monographie.

(51) *Id.*, p. 146-147.

pris parti ». Ce vrai socialisme, selon Dilmans, « atteint son apogée dans le communisme », et c'est lui qui « seul, sous une forme ou une autre, peut fonder pour la caravane humaine les caravansérails de l'avenir, comme c'est lui qui a déjà fondé dans le passé tous les édifices sociaux : les monarchies et les théocraties, la famille et la tribu » (52).

Malheureusement Dilmans ne nous précise pas autrement cette identité qu'il voit entre la notion de Carlyle et la sienne. Il y a tout lieu de supposer que le sage de Chelsea aurait rangé ce « vrai socialisme » du côté des légions du démon. — D'ailleurs, Dilmans semble se sentir assez mal à l'aise dans cette partie de son raisonnement, et il nous dit qu'il ne voudrait pas anéantir l'individualisme « aussi complètement que Carlyle semble le désirer », car, explique-t-il, « de jour en jour nous le voyons se rapprocher de plus en plus de son adversaire » (53).

Malgré la grande originalité de Carlyle, qui est « une individualité humaine tout à fait neuve, un type intellectuel presque sans exemple », il est inutile de dire, fait remarquer Dilmans, qu'il ne s'est pas « engendré de sa propre substance ». Nous avons déjà vu les traces des dogmes saint-simoniens que notre critique relevait dans ses écrits. Il trouve également que l'écrivain a « fréquemment conversé » avec Sénancour. Naturellement, Dilmans estime que la plus importante de toutes est l'influence allemande. Mais il trouve que dans ses études germaniques, « un bon génie a protégé l'imprudent enthousiaste. Toutes les idées qu'il a pu rencontrer sur son chemin, il a su les assimiler et les faire tourner au profit de sa propre essence », sans jamais dépasser « la juste mesure dans laquelle un homme qui n'a pas vécu en vain, peut avoir foi en lui-même ». Ainsi, conclut Dilmans, « il restera toujours fidèle à la vraie philosophie, qui n'est pas autre chose que la quintessence de toute expérience » (54).

Mais, quelques lignes plus loin, nous retrouvons un jugement, assez discutable d'ailleurs, qui semble contredire ce

(52) *Id.*, p. 147-148.

(53) *Id.*, p. 148.

(54) *Id.*, p. 150. Nous soulignons la vraie philosophie qui nous rappelle le vrai socialisme dont il était question tout à l'heure.

que Dilmans vient d'affirmer. — Comme tous ceux qui ont abusé de la pensée, dit-il, Carlyle « aime à réfléchir pour réfléchir, bien plus que pour arriver à une solution ». Il a l'habitude invétérée de « soulever les plus graves questions, sans chercher à les résoudre ». Trouvant cette deuxième appréciation un peu excessive, Dilmans s'empresse d'ajouter que ce qu'il reproche à Carlyle, « ce n'est pas précisément de ne jamais conclure », mais de ne pas dire ce qu'il pense « pour et contre les conclusions en litige ».

Cependant, notre critique trouve que même si Carlyle ne conclut pas, ses livres ont toujours le mérite de faire penser et de « mettre puissamment en jeu l'intelligence de ses lecteurs », car, ajoute-t-il, « ses moindres esquisses à lui sont une fenêtre à travers laquelle nous nous enivrons de l'étendue sans bornes de notre domaine » (55).

Après avoir cité le passage où Carlyle compare le livre de Teufelsdröckh à une terrine où auraient été « versées et battues pêle-mêle toutes espèces de mets », Dilmans lui applique la phrase de Balzac qui dit que les génies et les fripons sont les seuls êtres qui aient conscience de ce qui leur manque (56).

Comme Marrast, il croit à la sincérité de Carlyle, et il attribue la violence de ses métaphores à sa lutte incessante contre « l'impuissance du langage ». Il discute ensuite sa conception toute germanique de la composition, et reproduit à peu près les arguments de Philarète Chasles (57).

En terminant son article, Dilmans nous dit que Carlyle lui « représente quelque chose comme l'enfance d'un géant. Toutes les forces qui peuvent mettre en mouvement l'intelligence, s'agitent chez lui en tourbillons désordonnés », ajoute notre critique, qui se demande si l'écrivain atteindra jamais son âge viril. Il ne semble guère le désirer, « car, dit-il, nous perdriions assurément plus d'une émouvante surprise si la sérénité de l'été succédait aux fantastiques giboulées de son merveilleux printemps » (58).

(55) *Id.*, p. 153.

(56) *Id.*, p. 154. Cf. *Sartor*, p. 48-49.

(57) *Id.*, p. 154-155.

(58) *Id.*, p. 155-156.

En somme, nous pouvons dire que cette longue étude a beaucoup fait pour compléter l'initiation du public français aux œuvres de Carlyle. Dilmans a non seulement attiré l'attention sur le *Passé et le Présent* qui, dit-il, est « un des livres les plus graves et les plus profonds qui aient été écrits de nos jours », — mais il a aussi mis en relief la qualité essentielle de tous les écrits de Carlyle : leur pouvoir incontestable de stimuler la pensée. De plus, Dilmans a été le premier à essayer de dégager de l'œuvre de Carlyle l'ébauche d'une théorie sociale.

Dilmans, on l'a vu, avait cru bon d'éviter de définir Carlyle et il avoue qu'il lui avait semblé préférable de le faire comparaître devant son propre tribunal, en le citant abondamment. Il faut reconnaître, pour peu original qu'il fût, que le procédé avait du bon, appliqué à un écrivain aussi personnel que Carlyle et dont les œuvres n'étaient pas traduites. Dilmans ne se confine pas d'ailleurs dans une attitude purement passive. On a vu quelques-uns de ses commentaires ; il a su retenir l'attention par des observations originales, comme, par exemple, lorsqu'il relève les ressemblances existant entre les idées de Carlyle et la doctrine saint-simonienne.

Mais dans l'interprétation des idées de Carlyle, Dilmans a été moins heureux. Ça et là il trouve la formule pour le caractériser partiellement, comme par exemple lorsqu'il nous dit que la philosophie de Carlyle peut se résumer en ces mots : « Il faut croire, il faut obéir ». Mais le décousu qu'offre le développement de Carlyle, ses images, l'enveloppe symbolique dont sa pensée se revêt, tout cela demeure à Dilmans assez impénétrable. De là ce qu'ont de sommaire ses appréciations. Esprit systématique, à l'inverse de Carlyle, il lui faut, bon gré mal gré, que tout ce qu'il en retient cadre avec ses propres théories, ainsi par exemple, lorsqu'il range Carlyle dans le « vrai socialisme », allant jusqu'à résumer en le simplifiant à ce point, ce qu'il voit dans les invectives de celui-ci contre le libéralisme et le « laissez faire ». Une haine commune des mêmes maux lui masque justement ce qui sépare Carlyle de ce « socialisme », notamment le dégoût que lui inspire la démocratie, la croyance que la société n'a pas besoin d'une refonte organique impliquant la dépossession,

mais que seule importe une révolution toute morale, un retour au sentiment impérieux du devoir, chez les uns comme chez les autres, chez les riches comme chez les pauvres.

III

Avant de terminer ce chapitre, il faut signaler encore un écrivain, l'historien suisse, Merle d'Aubigné, à qui, comme à Philarète Chasles, les *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* ont inspiré la publication d'un livre ⁽⁵⁹⁾. Merle fut sur le point de publier ce livre quand éclata la Révolution de février : c'est pour cette raison que nous lui donnons place ici et non dans le chapitre suivant. Dans l'attente de circonstances qui seraient plus favorables à la publication de son livre en France, il le fit paraître en Angleterre. Cet ouvrage, qui, pour nous servir de l'expression d'un critique contemporain, n'est qu'un « long compte rendu à un point de vue exclusif » ⁽⁶⁰⁾ de l'œuvre de Carlyle, fut bien accueilli par la critique anglaise, et quelques revues allèrent même jusqu'à dire qu'il avait autant contribué, ou même plus, que le livre de Carlyle, à la réhabilitation de Cromwell ⁽⁶¹⁾.

Dans sa préface et son introduction, Merle donnait quelques appréciations sur les *Lettres et discours*, qu'il voyait d'un œil beaucoup plus favorable que ne l'avait fait Philarète Chasles. « Soit quant aux pensées, soit quant au style », dit-il, l'ouvrage est « d'une originalité telle qu'il serait impossible de le transporter dans notre langue ». Merle affirme que c'est un des écrits les plus remarquables qui aient été publiés depuis quelque temps en Angleterre; et il ajoute même qu'il

(59) J.-H. Merle d'Aubigné, *Le Protecteur, ou la République d'Angleterre aux jours de Cromwell*. Paris, Firmin Didot, 1848; in-8. Merle nous dit que c'est son ami M. Gaussen qui a le premier attiré son attention sur les *Lettres et discours*. (Préf. p. III).

(60) *Revue Indépendante, Annales Dramatiques, etc.*, n° 87, p. 91. Merle s'appliquait à dégager le christianisme évangélique de Cromwell. « Olivier a été présenté au monde comme un héros, écrivait-il, je le présente comme un chrétien aux chrétiens ». (Merle, *id.* p. 18.)

(61) Cf. les critiques que Merle recueillit dans son appendice pages 468-474.

a rarement lu un livre où il ait trouvé « plus de recherches, plus d'esprit, et plus de justesse » (62).

Il marquait beaucoup plus nettement qu'on ne l'avait encore fait en France, l'importance du rôle qu'avait joué Carlyle dans la réhabilitation de Cromwell. Tandis que Chasles croit que l'auteur a dépassé son but, s'il ne l'a pas tout à fait manqué, Merle affirme que personne n'aura contribué autant que Carlyle à réhabiliter le Protecteur (63).

Le critique suisse ne trouve même pas que Carlyle ait été injuste envers ses prédécesseurs; au contraire, tout en citant le jugement que celui-ci avait passé sur l'ouvrage de Villemain, il semble croire que l'hommage qu'il rendait aux études de Guizot, n'était pas tout à fait mérité (64).

Nous voici arrivés à la fin de la première période de la fortune littéraire de Carlyle en France — la période d'initiation. En 1839, il avait fallu une polémique pour attirer l'attention sur l'*Histoire de la Révolution*: ouvrage, d'ailleurs, qui avait paru deux ans auparavant. Au début de 1848 Carlyle était déjà assez célèbre pour ne pouvoir plus publier un ouvrage sans qu'on le signalât tout de suite en France, et qu'on en fit l'analyse dans une des grandes revues. Par ces notices ainsi que par deux ou trois études d'ensemble, le public français avait du moins entendu parler de tous les ouvrages de Carlyle déjà parus, et en avait lu des analyses, qui, par moyen d'extraits et de résumés, donnaient une idée assez juste de la manière de l'écrivain et des sujets qu'il traitait.

Dans cette œuvre d'initiation, le rôle le plus important est naturellement celui de Philarète Chasles; il ne faut pas, cependant, négliger l'influence de Dilmans, car, nous verrons par la suite que beaucoup de critiques venus après lui, lui ont emprunté quelques idées.

(62) Préf. p. II.

(63) *Id.* page 18.

(64) *Id.* p. 14-15. Cf. *Olivier Cromwell* (trad. Barthélemy, t. I, page 304 n. « Nos amis de France doivent être informés que l'ouvrage de M. Villemain sur Cromwell est, malheureusement, un ouvrage plutôt ignorant et creux. Quant à M. Guizot, nous devons dire que ses deux volumes, dans la mesure où ils traitent le sujet, sont le fruit d'une capacité réelle et de solides études appliquées à ces événements ».

Mais, comme nous l'avons fait remarquer, si l'on avait analysé ainsi les écrits de Carlyle, on n'avait guère fait que de les décrire: personne n'avait pénétré l'esprit de l'auteur. Carlyle n'avait pas encore trouvé l'interprète, le défenseur convaincu qu'il lui aurait fallu pour faire connaître son œuvre en France.

Chasles, il est vrai, avait paru le comprendre un instant dans son premier article. Mais, nous l'avons vu, il ne goûta ni la doctrine des Héros, ni les théories anti-démocratiques de Carlyle. D'ailleurs, même si Chasles leur avait donné son adhésion, trop de sujets d'études le sollicitaient pour qu'il pût se consacrer à l'œuvre d'un seul écrivain.

Enfin, en tâchant de se rendre compte du progrès fait par l'œuvre de Carlyle en France, à l'époque dont il s'agit, il ne faut pas oublier qu'aucun de ses ouvrages n'avait encore été traduit. Intéresser le public à l'œuvre d'un écrivain dont on ne peut lire que deux ou trois extraits dans les revues, c'est là un tour de force.

CHAPITRE V

MICHELET

Tandis que Philarète Chasles et d'autres initiaient le public français à l'œuvre de Carlyle, l'*Histoire de la Révolution française* trouvait un lecteur éminent, Jules Michelet, sur qui, aux yeux de certains critiques, elle a laissé une forte empreinte. Nous n'arrivons pas à préciser la date à laquelle l'ouvrage de Carlyle tomba entre ses mains, mais nous savons qu'il le connaissait lorsqu'il écrivit le deuxième volume de sa propre *Histoire de la Révolution française*, qui parut le 15 novembre 1847 (1); car dans une des notes de ce volume Michelet donne son appréciation sur l'*Histoire* de Carlyle.

Dans les remaniements subséquents de l'ouvrage, ce passage a été supprimé, c'est ce qui explique pourquoi on ait fini par perdre de vue le fait que Michelet avait effectivement lu la *Révolution* de Carlyle au moment où il composait son ouvrage sur le même sujet.

Si l'on se reporte à la première édition, dans le chapitre sur les *Obstacles extérieurs*, on y trouve une section intitulée: *Tristes résultats de la grande lutte pour l'Angleterre*. Après avoir décrit la situation malheureuse de l'Angleterre, qui, lui semblait-il, présageait « plus que la fin d'une société: l'extermination d'une race », Michelet affirmait que nul remède n'y pouvait rien, puisque l'Angleterre ne voulait et ne pouvait pas changer. « Comment le matériel changera-t-il? poursuivait Michelet, l'âme n'a en rien changé. Loin que la maladie nationale, le satanique esprit d'orgueil, diminue par l'excès des maux, elle augmente. Pas un d'eux ne voudrait

(1) Gabriel Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet (1798-1852)*. Paris, Champion, 1923, 2 vol. in-8, t. II, p. 224.

l'égalité. Tous sont au cœur aristocrates. » Et il ajoutait en note: « Non, rien n'est changé dans le cœur des Anglais. Lisez Carliie (*sic*), l'un des premiers, l'un des meilleurs. Dans cette revue, tout imaginative, extérieure, qu'il fait des hommes et des choses, nul souci du droit, du fonds des idées, du lien générateur des faits. Aussi, rien d'organique dans ce livre; c'est le livre d'un artiste, mais non un ouvrage d'art. La Révolution est pour lui le cimetière d'Hamlet; il prend, il pèse les crânes avec un sourire amer où paraît trop souvent une pitié dérisoire: ceci est un crâne de fou, cela un crâne de bouffon... (2). Le mot qui manque, c'est celui du cœur: « Ah! pauvre Yorick! » — Dieu me garde de manier si froidement les os de mes ennemis!... Et à ce moment même où je parais accuser violemment l'Angleterre, ce dont je lui en veux le plus, c'est qu'elle a tué l'Angleterre (3). »

Toute courte qu'elle soit, cette appréciation semble montrer que Michelet avait fait plus que feuilleter le livre de Carlyle, et qu'il avait même été assez frappé par sa lecture; autrement on ne comprendrait guère pourquoi il qualifie Carlyle de « l'un des premiers, l'un des meilleurs » des Anglais. En même temps, il serait peut-être permis de conclure du fait qu'il écrit mal le nom de Carlyle, que Michelet cite l'ouvrage de mémoire, et vraisemblablement d'après une lecture déjà assez ancienne.

On comprend bien que Michelet, si enthousiaste de la Révolution française, ait été irrité par l'impartialité de Carlyle; et c'est probablement parce que les mobiles que celui-ci assignait à la Révolution n'étaient pas les mêmes que ceux qu'il lui attribuait, que Michelet affirme que l'étude de Carlyle est tout « extérieure », et qu'il n'a nul souci « du lien générateur des faits ».

D'autre part, il est curieux de constater que Michelet ne se rendait pas compte des ressemblances profondes entre l'esprit et les méthodes de Carlyle et les siens. Comme nous allons le voir, Carlyle ne s'en est pas aperçu, lui non plus.

(2) Nous reproduisons la note de Michelet intégralement. Les points de suspension ici, et quelques lignes plus loin, sont de lui.

(3) J. Michelet, *Histoire de Révolution française*, Paris, Chamerot, 1847, in-8, t. II, livre IV, ch. III, p. 250-251.

Mais il n'en fut pas de même des critiques anglais et français, qui relevèrent cette ressemblance de très bonne heure.

Nous trouvons la comparaison entre Carlyle et Michelet pour la première fois en France en 1844, dans un article que la *Revue britannique* reproduisait d'après la *British and Foreign Review* (4). C'était un article sur les *Historiens contemporains*, et à propos de quelques belles pages de Michelet, le critique anglais écrivait : « Certains passages de la *Révolution française* de Carlyle nous paraissent seuls dignes de leur être comparés. » Et il poursuivait : « M. Michelet et Carlyle, quelques différences de peu d'importance écartées, ont entre eux plusieurs points de ressemblance. Leur méthode est la même; ils possèdent à un rare degré la faculté de nous faire voir le passé comme s'il était le présent. Ils sont tous deux des écrivains *subjectifs*; ils examinent et ils représentent tout d'après un point de vue particulier et personnel; tous deux ils aiment les formules vagues et ils abhorrent l'analyse. Ce sont, en un mot, des écrivains dont les idées sont presque toutes engendrées par des sentiments et qui repoussent telle ou telle doctrine, plutôt à cause de ses *conséquences* qu'à cause des erreurs innées dont elle est entachée. »

Deux ans plus tard la *Revue* revint à cette comparaison, toujours à propos d'un article anglais. Dans la *Chronique* du mois de février 1846 nous lisons (5) : « la *Revue d'Edimbourg* appelait dernièrement M. Michelet le Carlyle de la France » (6). — « Comme Anglais », ajoutait le rédacteur de la *Chronique*, « j'accepterais volontiers la comparaison ». Tout en reprochant à Carlyle d'être « un peu trop cosmopolite par ses sympathies, un peu trop teuton par son style », il trouvait chez Michelet le défaut contraire. « M. Michelet, écrivait-il, avec un amour tout aussi exalté pour l'humanité, a plus encore l'amour de la France; il est Français jusqu'à l'injustice pour les autres peuples, et si quelquefois son style tombe dans certaines affectations, comme celui de Carlyle, ce n'est pas par système, ce n'est pas par l'adoption capricieuse ou pédante de certains mots qui ne sont d'aucune langue; c'est plutôt par une simplicité trop négligée. »

(4) *Rev. brit.*, février 1844, page 344.

(5) *Rev. brit.*, février 1846, page 307. Cf. la page 78 de cette monographie.

(6) Cf. la formule de Taine : « Carlyle est un Michelet anglais ».

Il est à noter que ces deux comparaisons avaient été faites avant la publication de *l'Histoire de la Révolution* de Michelet. Après la parution de cet ouvrage on relèvera un plus grand nombre de ressemblances entre les deux écrivains. Ainsi, en 1854, Charles de Rémusat trouve chez eux le même « talent fantasque », le même « laisser-aller de style et de pensée », et la même tendance à appliquer « la diction et les procédés de Sterne à la peinture des plus sérieux, des plus solennels tableaux d'histoire » (7).

L'année suivante, Amédée Pichot, après avoir souligné la « parenté intellectuelle » entre Michelet et Henri Heine, ajoutait : « Ce génie a réellement quelque chose d'étranger, tant il s'éloigne de nos routines littéraires; car, sous certains rapports, il nous rappelle encore les bizarreries de Th. Carlyle, le plus grand *remueur d'idées* de la littérature britannique contemporaine, qui, plus Allemand qu'Anglais, s'est créé une manière à lui de critique et d'histoire (8). »

Dans ses études sur Carlyle, Emile Montégut ne fait même pas mention des ressemblances entre l'écrivain anglais et Michelet. Mais en 1858, en analysant l'imagination de Michelet, qui, dit-il, en est « une des formes des plus rares », il est naturellement amené à faire la comparaison entre Carlyle et Michelet. Selon son habitude, Montégut laisse de côté la question des ressemblances superficielles de style et de méthode pour se borner à la question psychologique. Selon lui, l'originalité de l'imagination de Michelet réside dans le fait que « c'est l'imagination la plus *impersonnelle* qu'on puisse citer », qu'elle « n'a pas de forme précise », mais « les revêt toutes indifféremment ». C'est là ce qui différencie l'imagination de Michelet de celle de Victor Hugo et de Carlyle, qui, de l'avis

(7) *R. D. M.* 15 mars 1854, p. 1083-1084.

(8) *Rev. brit.*, février 1855, *Chronique*, page 505 (à propos de *l'Allemagne* de Henri Heine). Pichot ajoute : « Les différences de ces trois natures complexes ne seraient pas moins saillantes que leurs analogies, si l'on voulait pousser le parallèle jusqu'à ses derniers termes. Carlyle reste un sceptique; Henri Heine, si nous l'avons bien compris, cherche une transition pour passer sous l'autorité catholique; mais le volume de la *Renaissance*, publié par M. Michelet, est une déclaration de guerre à la tradition apostolique romaine ». — En soulignant ainsi chez Carlyle son scepticisme, comme si c'était là, pour ainsi dire, sa « faculté maîtresse », Pichot ne témoigne pas d'une compréhension très profonde de cette « nature complexe ».

de Montégut, sont « les deux seuls hommes avec Michelet qui, dans la littérature européenne du temps actuel, possèdent ce don précieux ». Car, explique Montégut, « chez ces deux illustres artistes l'imagination est aussi puissante qu'étroite, aussi vigoureuse que bornée. Elle n'abdique pas devant les choses, elle les possède et ne se laisse pas posséder. Orgueilleuse et méprisante, elle ne veut voir que certains objets dans la nature, et ne connaît que certaines sensations » (9).

Dans son étude sur Carlyle, qui parut pour la première fois en 1860, dans le *Journal des Débats*, Taine donna à cette comparaison sa forme définitive, lorsqu'il affirma que « Carlyle est un Michelet anglais » (10), ainsi identifiant complètement les deux historiens.

En 1865, les traducteurs de l'*Histoire de la Révolution française* de Carlyle, reprirent la phrase de Taine, pour dire à leur tour : « Carlyle est un Michelet à la quatrième puissance; Michelet est un Carlyle éminemment et exclusivement français (11). » Ils soulignèrent en même temps une ressemblance frappante entre les façons dont les deux historiens envisageaient la Révolution française. « Avant même Michelet, qui a compris ce qu'il y eut de gigantesque dans l'insurrection populaire, écrivirent-ils, Carlyle démontre que le grand acteur dans toutes les scènes de la révolution, c'est la foule, la masse, le peuple (12). »

Partant de ce rapprochement, Vapereau, rendant compte de la traduction de l'*Histoire de la Révolution*, soulève pour la première fois la question de savoir si le livre de Carlyle n'a pas exercé une influence sur Michelet. Après avoir rappelé que la comparaison entre les deux écrivains avait été faite par tous les critiques, il ajouta : « Il faut faire une remarque importante. Quand Th. Carlyle écrivait cette histoire, M. Michelet était à peine connu et ses premiers travaux n'apparte-

(9) Emile Montégut, *Mélanges critiques*. — Victor Hugo. — Edgar Quinet. — Michelet. — Edmond About. Paris, Hachette, 1887, in-16, p. 234-235. — L'étude que nous citons parut d'abord dans la *R. D. M.* du 15 décembre 1858.

(10) H. Taine : *Histoire de la littérature anglaise*, quinzième édition, Paris, Hachette (s. d.) petit in-8, t. V, page 238.

(11) *Histoire de la Révolution française*, nouvelle édition, t. I, p. xvi.

(12) *Id.*, p. xxiii.

naient pas encore à ce genre excentrique qu'il a poussé plus tard à une telle exagération. Il est peu probable que M. Michelet, avec son originalité, se soit amusé à copier l'historien anglais; il est matériellement impossible que celui-ci soit l'imitateur de l'historien français dont il a devancé et dépassé les écarts humoristiques (13). » Mais Vapereau se borna à montrer qu'il n'y avait rien d'invraisemblable dans l'hypothèse d'une telle influence, et il laissa la question ouverte.

Quelques années plus tard, Barbey d'Aurevilly, parlant aussi de la traduction de l'ouvrage de Carlyle, donna sans hésitation une réponse affirmative à cette question. Il rappela d'abord la gravité qui « régnait sur toute la ligne » (14) dans le domaine de l'histoire au moment où l'on entendit parler pour la première fois du livre de Carlyle en France. Après avoir donné la liste des historiens d'alors, les Guizot, les Thiers, les Buchez et Roux, le critique poursuivait: « Enfin, il y avait dans ce temps-là, Michelet, qui faisait son *Histoire de France*, et qui avait, lui, plus de talent, comme on dit si joliment, à son petit doigt, que les autres — Chateaubriand excepté — dans toutes leurs personnes. Mais, à cette époque, il se tenait, Michelet, qui s'est tant débraillé depuis. Il avait encore aussi la gravité régnante. Il l'avait, mais du moins il l'animait et la colorait des chauds rayons de son esprit. » Et, donnant libre carrière à ses souvenirs personnels, Barbey d'Aurevilly, se rappelle « l'effet que produisit dans un temps de pareille littérature historique, l'histoire de Carlyle, de ce singulier *humouriste* anglais qui ne se gênait pas... et qui ressemblait, par sa gaieté funèbre, en piochant les tombes de l'Histoire, au fossoyeur de Shakespeare » (15).

Dans cette dernière comparaison, on aura remarqué que notre critique ne fait que reprendre l'image de Michelet que nous avons citée plus haut. Aussi pourrait-on affirmer qu'en écrivant ce qui va suivre, Barbey d'Aurevilly ne faisait pas

(13) G. Vapereau, *l'Année littéraire et dramatique*. Paris, 1854-1869, 11 volumes in-16; t. X (année 1867), p. 249-250.

(14) J. Barbey d'Aurevilly, *xix^e siècle. Les œuvres et les hommes*, deux. série, dix. vol. *Les Historiens*, Paris, Quantin, 1888, in-8, p. 246-247. — L'article sur Carlyle, que nous citons, fut écrit vers 1871.

(15) *Id.* p. 247.

une simple hypothèse, mais qu'il savait bien que Michelet avait effectivement lu le livre de Carlyle.

Barbey d'Aurevilly se rappelle ensuite, avec une joie malicieuse, que « ce fut... dans *la Revue des Deux Mondes*, cette pédante des pédantes, que se fit la première importation de Carlyle, si peu pédant lui! ». « Car, ajoute-t-il spirituellement, Philarète Chasles, le chercheur de truffes littéraires, avait découvert Carlyle et lui faisait politesse. C'était là affaire d'humouriste à humouriste. Le scandaleux devint piquant, mais la chose eut plus de conséquence qu'on n'aurait cru », ajoute Barbey d'Aurevilly, qui arrive ainsi au point qui nous intéresse tout spécialement. « L'Histoire, cette harpe trop tendue, allait détendre ses cordes d'airain... Michelet reçut le coup de la fascination de Carlyle dans ses yeux charmés, qu'il aurait dû garder charmants, mais qui, plus tard, sont devenus obscènes ». C'est ainsi que notre critique attribue au livre de Carlyle une influence décisive et en même temps fâcheuse sur le style de Michelet. « Carlyle, affirme-t-il, alluma certainement le Michelet que nous avons maintenant, mais tout en l'allumant, — et trop, — il n'en changea pas la nature pour lui donner la sienne. » Car, explique-t-il, « Michelet avait les lèvres trop fines, pour que l'éclat de rire que pousse parfois Carlyle aux plus tristes et aux plus terribles instants de l'Histoire pût s'y étaler à l'aise et y retentir. Pour cela il eût fallu des lèvres un peu à la Rabelais » (16).

On ne saurait être plus affirmatif à ce sujet que ne l'est Barbey d'Aurevilly. Mais quelques autres critiques, qui se souvenaient peut-être, comme lui, de la note de Michelet, s'expriment avec non moins de conviction. Ainsi, dans la notice nécrologique de la *Revue britannique*, nous lisons, à propos du style de Carlyle: « On s'y laisse prendre, du reste, assez facilement. Michelet lui-même a fini par succomber à la tentation d'imiter ce style nouveau que nul n'avait essayé avant Carlyle et que probablement nul n'essayera jamais après lui (17). » Deux ans plus tard, dans un article sur Carlyle, le comte de Ludre affirme que Michelet a emprunté à l'écri-

(16) *Id.* p. 248.

(17) *Rev. brit.* février 1881, *Correspondance de Londres*, page 590.

vain anglais « son ton prophétique. ses formules apocalyptiques et ses effusions humanitaires » (18).

Dans ces jugements, la partie essentielle, à notre point de vue, est la constatation faite par Vapereau et Barbey d'Aurevilly, qu'il s'est produit dans la façon dont Michelet traitait le genre historique, un changement très sensible juste au moment où il a vraisemblablement lu Carlyle pour la première fois.

L'article de Vapereau lui valut une lettre de protestation de la part de Michelet qui, en se défendant de l'insinuation du critique, qu'il s'était peut-être inspiré un peu de l'ouvrage de Carlyle, exprima une opinion des plus dédaigneuses sur sa valeur historique. Nous reproduisons cette lettre, qui fut publiée il y a quelque vingt ans.

Hyères, 11 avril 1868.

Monsieur,

J'ai lu presque entièrement votre excellent et judicieux volume, mais je réclame sur Carlyle; quel que soit le mérite de son *Cromwell* et d'autres ouvrages que je n'ai pas lus, c'est un très léger fantaisiste dans la Révolution, ouvrage pitoyable, nulle étude, et rien que de fausses lueurs.

L'avenir me jugera. On verra avec quel temps, quelle peine, j'ai écrit *en huit ans* l'histoire de la Révolution, dans quelle précision rigoureuse, tenant compte des heures et minutes, dans ces journées où tout dépendait du quart d'heure nécessaire pour correspondre des Cordeliers aux Jacobins.

Sur la banque de Paris et Londres, au temps de Law, j'ai dit et précisé ce grand combat financier, si ignoré de M. Thiers, dans l'article célèbre de 1826, qui a fait sa fortune chez Lafitte.

Quand j'ai parlé de l'Angleterre, je l'ai fait tout autrement que les Anglais eux-mêmes, si faibles et si vagues. C'est par les *Acta* de Rymer et la chronique de 1400 que j'ai écrit la maison de Lancastre. Là j'ai vu que Shakespeare avait tout

(18) *Le Correspondant*, 25 juin 1883, *Etude sur les agnostiques anglais. Thomas Carlyle* (seconde partie), p. 1030.

ignoré, fait son barbouillage de génie sur les romans de Hollingshed.

Par des réactifs alternés (tantôt spiritualistes, tantôt naturalistes), j'ai serré mon opération à tel degré d'analyse, où n'arrivait personne, au noyau de l'individualité. Tout cela se verra plus tard.

Je vous serre la main cordialement et vous remercie encore.

J. Michelet.

La critique moderne, ayant perdu de vue comme nous l'avons fait remarquer, la preuve que Michelet avait lu Carlyle de si bonne heure, s'est trouvée obligée d'accepter sous réserves la dénégation de l'historien français. Ainsi, Alphonse Aulard, parlant de cette lettre même, se demande si Michelet s'est vraiment inspiré de Carlyle, et poursuit : « Il n'y a aucune impossibilité chronologique, puisque l'*Histoire de la Révolution* de Carlyle parut en 1837 et que le premier volume de l'*Histoire de la Révolution* de Michelet ne parut qu'en 1847. » Et il ajoute : « Il est sûr que les ressemblances, pour la méthode et la forme, sont frappantes : c'est presque la même manière de voir, d'évoquer, de peindre, d'émouvoir, d'étonner. On dirait le même lyrisme, et, surtout si on se reporte au texte anglais, trop souvent intraduisible, le même procédé de style, presque la même façon de couper ou disloquer la phrase, les mêmes figures littéraires, surtout l'exclamation ou l'apostrophe (19). » Mais, comme Gabriel Monod ne croit pas que Michelet « ait lu alors Carlyle, quoique sachant l'anglais, et n'a pas trouvé mention de cette lecture dans son journal », Aulard conclut qu'on n'est pas « autorisé à dire que Carlyle a influé sur Michelet » (20).

(19) Carlyle, *Histoire de la Révolution française*, nouvelle édition, t. I, page II.

(20) *Id.*, p. II-III. — Aulard ne dit pas s'il avait consulté Monod à ce sujet, ou s'il s'était simplement borné à la consultation de ses œuvres. Dans ses études sur Michelet, Monod ne semble même pas envisager la question de la possibilité d'une influence de la part de Carlyle. Ainsi, à propos de la *Révolution*, de Michelet, il écrit : « C'est une œuvre unique en son genre et dans laquelle certainement on trouve mieux que nulle part ailleurs la psychologie de la Révolution, les mouvements d'âme et de passion qui l'ont faite, accompagnée et dirigée. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un récit de la prise de la Bastille comparable à celui de Michelet ».

Aulard reprend ensuite le jugement de Michelet, et démontre point par point, en faisant des rapprochements entre les ouvrages des deux historiens, que la sévérité de ce jugement n'est nullement justifiée. Il tâche d'abord d'expliquer cette sévérité en supposant que Michelet, pour formuler son jugement, s'était borné à feuilleter le livre de Carlyle. Mais comme nous l'avons déjà dit, il n'est guère possible d'accepter cette hypothèse. Peut-être donc faudrait-il plutôt voir en cette sévérité un cas de ce phénomène psychologique, par lequel, devant une accusation dont nous sentons obscurément le bien-fondé, nous sommes poussés, consciemment ou non, à réagir d'autant plus vigoureusement. A l'appui de cette hypothèse nous pourrions faire remarquer combien vagues et généraux sont les reproches de Michelet, et combien faible est sa défense. Il dit qu'il lui a fallu huit ans pour écrire son propre ouvrage. Soit. — Il a donc écrit sept volumes en huit ans. Mais il ne dit pas que Carlyle a consacré trois ans à la composition de ses trois volumes, sans parler de ses études, sur Diderot, Cagliostro et le Collier de la Reine, écrites en 1833, études où il posait en quelque sorte la fondation de son *Histoire*. Michelet souligne la « précision rigoureuse » de son propre livre; mais il n'a garde de relever des erreurs de chronologie dans l'ouvrage de Carlyle. Et dans le reste de sa lettre c'est des mérites de ses autres ouvrages qu'il parle.

A propos des mots « nulle étude » que Michelet applique au livre de Carlyle, Aulard affirme que ce dernier était « aussi bien documenté, lui, Anglais, que l'historien français le plus instruit pouvait l'être à cette époque » (21). A ce sujet, il est curieux de lire le jugement que passait Gabriel Monod sur la documentation de Michelet dans son *Histoire de la Révolution*. « ... Pour les deux premiers volumes, écrivait-il, on se tromperait beaucoup si l'on croyait que Michelet a fait, en dehors du point spécial des fédérations, une étude, je ne dis pas complète, ce serait impossible, mais seulement méthodique et un emploi constant des sources manuscrites. Pour ces premiers volumes il ne s'en est servi qu'accidentellement et quand il se trouvait en présence d'une difficulté à résoudre. La base de son étude de la Révolution a été un dépouillement

(21) *Id.*, p. III.

complet, page après page, de l'ouvrage dont il a parlé avec tant de dédain, de Buchez et Roux (22). A côté de cela il a bien étudié ceux des mémoires du temps qui étaient publiés à cette époque, La Fayette, Bouillé, Besenval, Necker, Grégoire, etc.; il a, avec son discernement critique très aiguisé, reconnu l'importance et la valeur des sept volumes de *l'Histoire de la Révolution de 1789 par deux amis de la Liberté*. Il a en outre fait un grand usage des journaux du temps, à commencer par le *Moniteur* et par les journaux les plus connus comme ceux de Camille Desmoulins, Loustalot ou Marat, et en descendant jusqu'aux plus ignorés comme la *Bouche de Fer* de l'abbé Fauchet (23). » Si l'on se reportait, après la lecture de ce passage, à l'ouvrage de Carlyle, on verrait que cette appréciation pourrait s'appliquer à lui presque aussi bien qu'à l'ouvrage de Michelet. Car, comme on le sait, Carlyle cite à toutes les deux ou trois pages *l'Histoire parlementaire*. Parmi les cinq ou six *Mémoires* que Monod cite au hasard, il est vrai que l'historien anglais n'a consulté ni celles de La Fayette et de Grégoire (qui ne parurent qu'en 1837-1838), ni celles de Necker. Par contre, dix ans avant Michelet, il avait reconnu l'importance de l'ouvrage des *Deux Amis de la Liberté* qu'il cite très fréquemment. Et ce qui est encore plus curieux, Carlyle cite aussi ce journal rarissime de l'abbé Fauchet — d'après *l'Histoire parlementaire*, il est vrai; mais c'est vraisemblablement là aussi que Michelet en a entendu parler pour la première fois.

On voit donc que la documentation de Carlyle était presque aussi étendue que celle de la *Révolution* de Michelet, du moins dans ses premiers volumes. Le fait est que dans leur attitude à l'égard de la documentation, les deux historiens se ressemblent énormément. Ils apportaient tous deux à leurs études historiques une patience très méritoire, et aussi neuve en Angleterre à cette époque qu'elle l'était en France. Mais la critique moderne a constaté que ni l'un ni l'autre n'était infallible. Seulement, ils avaient tellement conscience de

(22) Monod ajoute en note : « On peut dire que l'analyse, l'examen et la critique de *l'Histoire parlementaire* a été le fond même de toute son étude des premières années de la Révolution ».

(23) Gabriel Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, t. II, p. 236.

la nouveauté de leur méthode, qu'ils étaient parfaitement convaincus de la solidité absolue de leurs constructions historiques.

Ainsi, et surtout en tenant compte de la fécondité de l'imagination de Michelet, imagination qui l'amenait à se faire illusion sur la date même de ses propres travaux (24), on peut comprendre que Michelet ait pu, en toute sincérité, qualifier le livre de Carlyle de « nulle étude ». Convaincu comme il l'était du caractère irréprochable de sa propre documentation, il n'hésitait pas plus à passer un tel jugement sur l'ouvrage de Carlyle, que celui-ci n'hésitait à mésestimer et même à injurier tous ses prédécesseurs dans le domaine de l'Histoire. Car, après tout, ne s'agissait-il pas d'un ouvrage étranger, qui, par conséquent ne pouvait, aux yeux de Michelet, être aussi solide que le sien, et que d'ailleurs, il n'avait peut-être pas relu depuis plus de vingt ans ?

Au sujet des autres reproches de Michelet, l'avis d'Aulard reste le même. « Au vrai, fut-il plus fantaisiste que Michelet lui-même ? » demande-t-il, car, « comme Michelet, il n'emprunte ses traits les plus brillants, les plus merveilleux qu'à la réalité, ou du moins à sa lecture ». « Ses lueurs ne sont pas toutes fausses » non plus, poursuit notre critique. « Il voit Marat à peu près comme le verra Michelet. Le grouillement bigarré du peuple, les brillantes colonnes de volontaires qui marchent contre Brunswick, les uniformes militaires, les carmagnoles, la tenue de Robespierre, les formes, les figures, les couleurs, il montre tout cela comme Michelet le montrera ». C'est ainsi qu'en terminant sa discussion de cette question, Aulard écrit : « ...Quand on a lu Carlyle, le génie de Michelet ne perd ni en force, ni en éclat, mais il n'a plus une originalité aussi singulière » (25).

Après tant de rapprochements, portant et sur la forme et sur le fond, il nous semble permis de dire que, s'il avait eu la preuve que Michelet avait déjà lu Carlyle en 1847, Aulard n'aurait pas hésité à attribuer quelques-unes de ces res-

(24) Monod rappelle le fait que dans sa préface de 1868, Michelet affirme que les deux premiers volumes de *l'Histoire de la Révolution* parurent en 1848, après la Révolution de février, tandis qu'ils parurent effectivement tous les deux en 1847. (Œuvre cit. p. 224.)

(25) *Histoire de la Révolution*, t. I, p. v.

semblances à l'influence directe de Carlyle. Nous croyons donc avoir le droit d'affirmer que cette question de l'influence exercée par Carlyle sur Michelet doit être considérée comme restant toujours ouverte.

Après avoir vu combien peu Michelet appréciait les talents de Carlyle, il est curieux de constater que ce dernier avait, au contraire, la plus grande admiration pour l'historien français.

Il est vrai qu'il ne trouvait pas beaucoup de mérites à l'*Histoire romaine*, qu'il lisait en 1838, lorsqu'il préparait sa deuxième série de conférences, sur l'*Histoire de la littérature, ou les périodes successives de la culture européenne*. Nous trouvons dans une note écrite en avril 1838, cette phrase: « J'ai lu Thucydide et Hérodote, une partie de Niebuhr, Michelet, etc., les deux derniers avec peu de fruit et beaucoup de déception... (26). » Mais si Carlyle n'appréciait pas cet ouvrage, il reconnaissait tout le mérite de ceux qui le suivaient.

Ainsi, à propos d'une étude allemande sur Luther, il écrivait en 1842: « J'imagine que cette compilation a dû être presque supplantée, même en Allemagne, par l'œuvre adroite et pleine de vie du petit Michelet (*by the lively dextrous French one of little Michelet*) (27). »

Il semblerait que Carlyle ait lu toute la *Renaissance* de Michelet, et il en parlait avec enthousiasme. Dans une lettre à son frère, écrite en 1875, il disait: « Il y a quelques jours je suis venu à bout de la lecture de Michelet: c'est un livre des plus merveilleux — merveilleux, non pas admirable. » Mais Carlyle ne semble pas avoir aperçu la ressemblance entre ses propres méthodes et celles de Michelet, car il relève dans le livre de Michelet un défaut qu'on avait souvent reproché à ses propres ouvrages. Ce défaut, c'est qu'il y a bien des parties du livre qu'on a de la peine à comprendre, même

(26) *Life in London*, t. I, page 34. M. J.-M. Carré pensait sans doute à ce passage, quand il écrivait dans un article sur *Michelet et l'Angleterre*: « Si Carlyle affecte de le dédaigner (Michelet), J.-S. Mill l'admire sincèrement... ». Cf. la *Revue de littérature comparée*, t. IV, année 1924, p. 297.

(27) *New letters*, t. I, page 275. To Rev. Alexander Scott, Chelsea, 24 octobre 1842. — Il s'agit sans doute, des *Mémoires de Luther*, publiés en 1835.

avec une connaissance préalable du sujet, et qui seraient tout à fait inintelligibles sans une telle connaissance.

Après quelques remarques à propos de la thèse de Michelet, Carlyle ajoutait une appréciation de l'homme lui-même : « Une excellente et sympathique personne, aussi, ce Michelet, quoique tellement fantasque et volontaire (*wayward*) et tellement différent de moi. » Et Carlyle ajoutait : « J'ai l'intention de faire relier ses volumes. » Dans une note, le neveu de Carlyle nous apprend qu'il les a effectivement fait relier d'une belle reliure, et qu'il a souscrit au monument de Michelet en 1877 (28).

(28) *Id.* t. II, page 314. To Dr. Carlyle, 2 september 1875.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER

L'ŒUVRE DE CARLYLE EST A L'ORDRE DU JOUR

Avec la Révolution de février, la fortune littéraire de Carlyle en France entre dans une phase nouvelle. Jusqu'alors, on peut dire que son œuvre n'avait pour les Français qu'un intérêt tout théorique. Car, d'une manière générale, l'écrivain s'occupait, d'une part, des dangers d'une société trop industrialisée, de l'autre, des dangers de la démocratie. Or, en France l'industrialisation n'était pas encore assez avancée pour constituer un problème dont l'urgence s'imposât. Mais, avec les événements de février, toutes les idées démocratiques et révolutionnaires, un peu oubliées depuis la Restauration, revinrent au premier plan. C'est pourquoi, du jour au lendemain, pour ainsi dire, les écrits de Carlyle, et surtout *l'Histoire de la Révolution*, se trouvèrent inspirer un intérêt tout nouveau.

Plusieurs voies s'offraient à ces écrits, alors, pour pénétrer en France. En premier lieu, ceux qui le connaissaient déjà s'efforcèrent d'appliquer les théories de Carlyle à la situation nouvelle. D'un autre côté, comme nous venons de le dire, la Révolution de février donna un nouvel intérêt à tous les livres qui étudiaient la première Révolution; et, comme l'histoire de Carlyle envisageait les choses d'un point de vue très original, — les uns y cherchèrent des éclaircissements et des explications, tandis que d'autres n'y voulurent trouver que des arguments pour ou contre l'esprit révolutionnaire.

Mais les événements de 1848, tant en France que dans l'Europe entière, eurent encore une autre conséquence qui nous intéresse tout particulièrement: ils inspirèrent à Carlyle ses *Pamphlets du dernier jour*. On ne s'étonnera donc pas de constater que ces pamphlets aient attiré quelque attention en France lors de leur parution.

Enfin, comme nous allons le voir, il est même possible que l'influence de Carlyle ait été pour quelque chose dans la formation des idées de Louis-Napoléon sur la mission divine de la famille Bonaparte. S'il en avait été vraiment ainsi, Carlyle aurait eu sa petite part de responsabilité dans le Coup d'Etat de décembre!

Tels sont donc les points de vue successifs, sous lesquels nous examinerons le sort subi par les idées de Carlyle en France sous la Deuxième République.

I

Dans son numéro d'avril, la *Revue britannique* reproduisit d'après le *Political Miscellany*, un article sur la situation en Europe, où l'on rappelait quelques-unes des idées de Carlyle sur la démocratie (1). Même des « philosophes libéraux et philanthropes comme Carlyle », y lisons-nous « tout en admettant la marche progressive de la civilisation vers la démocratie », nient que celle-ci « possède les lumières nécessaires pour réorganiser elle-même la société ». On citait ensuite un passage du *Chartisme*, où Carlyle faisait remarquer que la Convention, « un des parlements le plus librement élus » qu'il y ait jamais eu, avait quand même exercé son pouvoir de la façon la plus arbitraire et que, pour se débarrasser de ce despotisme, la République française s'était estimée heureuse « de remettre tous ses pouvoirs à Napoléon, comme la République anglaise les avait remis à Cromwell ». Après quoi, l'on reproduisait la conclusion que Carlyle tirait de ces constatations: « Tant qu'elle ne s'est pas donné un chef, la démocratie n'est encore qu'une rébellion qui s'agite dans le vide.

(1) *Revue britannique*, avril 1848; page 327.

(2) Cf. *Miscellanies*, t. VI, p. 45-46.

Oui, notre Europe réclame partout la démocratie, mais non comme ultimatum: ce qu'elle veut, c'est arriver par la démocratie à des gouvernements meilleurs. Une démocratie sans guide et sans chef est privée de l'élément vital de toute société humaine: c'est un corps sans âme qui s'agite convulsivement, retombe bientôt, frappé de mort. »

Le fait de reproduire ce passage prophétique pendant que la Révolution socialiste battait son plein, montre que la *Revue* se rendait compte des services qu'un écrivain comme Carlyle pouvait rendre à la France en ce moment de crise pour peu que l'on se donnât la peine d'être attentif à ses avertissements.

Une quinzaine de jours plus tard, le jeune Emile Montégut, qui venait d'écrire son premier article de revue au mois d'août précédent, inséra dans la *Revue des Deux Mondes* le premier d'une série d'*Essais sur les symptômes du temps*.

Dans son article de 1847, Montégut avait déjà signalé Carlyle comme l'un des hommes qui s'élevaient bien au-dessus du niveau de son pays. Mais dans cette série d'essais, nous pouvons dire qu'il s'est inspiré en grande partie des doctrines sociales de Carlyle pour juger la situation française. Le titre à lui seul, qui n'est que la transposition de celui de cet article sur les *Signs of the Times* qu'avait reproduit la *Revue britannique* en 1829, nous montre la préoccupation du jeune essayiste.

Si nous examinons les trois premiers de ces articles (3), écrits vraisemblablement tous les trois avant les journées de juin, nous y retrouvons presque toutes les critiques que Carlyle adressait à son époque. Dans le premier essai, Montégut relève trois « signes » : l'indifférence, l'utopie, le désir du bien-être.

Lorsqu'il attaquait l'indifférence qui caractérisait son époque, Montégut s'en prenait à l'état d'esprit qui avait trouvé sa formule dans la fameuse doctrine du laissez-faire: doctrine que Carlyle ne s'est jamais lassé de flétrir.

En faisant le procès des utopies de son temps, Montégut trouve des expressions d'une allure presque carlylienne. « Dans nos amours avec (l'utopie), écrit-il, il y a eu plus de

(3) *R. D. M.*, 15 avril, 1^{er} mai, 1^{er} juillet 1848.

goût que de passion, beaucoup d'enfantillage et pas mal de curiosité »; et il attend avec impatience le moment où l'on reconnaîtra qu'elle a ébloui les yeux avec « plus d'images séduisantes que de symboles vrais », et où on laissera pour ce qu'elles valent toutes ces théories de réhabilitation de la matière, de femme-messie, de bacchantes, de travail attrayant et autres philosophies gastronomiques et lesbiennes, dignes tout au plus (en dépit du talent qui y a été dépensé) de Brillat-Savarin et de Casanova de Seingalt » (4).

On pourrait également trouver un écho du style humoristique de Carlyle dans cette boutade à l'adresse de la théorie de l'égalité des salaires: « ...O perfection évangélique! ton règne va venir et le millénium approche. Tu vauds mieux que moi, donc tu dois davantage; tu es plus actif, donc travaille pour moi... » (5).

Dans son deuxième article Montégut nous dit que « le caractère général de notre époque... c'est l'*artificiel*, » en quoi il ne fait que reprendre l'accusation que Carlyle ne cessait de faire entendre depuis près de vingt ans, lorsqu'il disait que c'était un âge *mécanique* (6).

Enfin, nous trouvons dans le troisième essai un passage où Montégut s'est inspiré très heureusement des idées comme de la manière de Carlyle pour décrire le rôle que la religion aura à jouer dans la régénération de la société. Après avoir comparé à quelque cauchemar terrible la civilisation moderne avec ses forces aveugles et déchaînées qui ne reconnaissent plus aucune autorité, Montégut continue ainsi:

« O vous qui savez, pensez et aimez, tâchez donc de conjurer ces fantômes par quelque signe sacré! Sachez que l'idée religieuse seule peut faire cesser cette anarchie. Autrefois les spectres s'évanouissaient au signe de la croix. Ils encombraient les carrefours au milieu de la nuit, attristant l'écho par des paroles diaboliques, remplissant l'air d'une odeur de soufre, assombrissant la nature; mais si quelque passant, portant au cœur le respect de Dieu et du bon et la haine du diable et du mal, faisait le signe du salut ou prononçait le nom du Christ, soudain les spectres rentraient dans leurs

(4) *R. D. M.*, 15 avril 1848, page 303.

(5) *Id.* page 305.

(6) Cf. *Signes des temps : Essais choisis*, page 331 et suiv.

ténébreuses demeures, soudain l'air devenait pur, et, la rosée du matin effaçant les infernales traces, la nature, belle comme auparavant, recommençait à produire de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits. Puisse-t-il en être aujourd'hui de même ! O vous, dieux que maintenant nous adorons ; Mammon, toi dont l'éclat métallique nous séduit et dont l'or brûle lorsqu'on le touche, comme dans les légendes ; Béal, dieu des disputes, des querelles, des phrases anarchiques et enflammées, *dieu des avocats et des boxeurs* (7), Moloch, auquel on sacrifiait les enfants, toi qui présides à la haine, qui chéris le mal, qui vis dans l'élément du feu : et toi, Astarté, qu'ont adorée en plein soleil des sectes sans nombre, toi que les religions des joies de la chair ont dû faire tressaillir, dites quel est le signe sacré, quel est le mot de salut qui fera cesser votre règne et vous fera dissiper en fumée. Nous attendons dans l'anxiété le grand homme, le prophète, le génie inspiré qui renouvellera l'existence dans l'âme des peuples, qui nous délivrera enfin des ténèbres et des fausses lumières des sectes, feux follets que nous prenons pour des lueurs véritables, et qui naissent simplement des gaz dégagés par les marais croupissans et les charniers de la société (8). »

La dernière partie de cette citation nous montre que Montégut avait déjà accepté la doctrine de l'héroïsme, et qu'il croyait, avec Carlyle, que l'idée régénératrice serait apportée à l'Europe malade par un *héros*.

D'ailleurs, si Montégut ne cite pas expressément les doctrines de Carlyle dans cet article, il le nomme cependant comme l'un des écrivains chez qui l'on peut entrevoir « l'idéal non encore visible » (9).

II

Pendant cette même période, *l'Histoire de la Révolution* attira l'attention plus que ce n'avait été le cas jusqu'alors.

(7) Nous soulignons cette épithète qui nous semble digne de Carlyle lui-même.

(8) *R. D. M.*, 1^{er} juillet 1848, page 107.

(9) *Id.* p. 113. Les autres écrivains qu'il nomme sont Novalis, Schleiermacher, Jean-Paul, Schiller, Coleridge, Wordsworth et Emerson — qui sont tous, on l'aura remarqué, ou des maîtres ou des disciples de Carlyle.

Sur l'attitude des conservateurs nous trouvons des renseignements très intéressants dans un article de Louis Etienne ⁽¹⁰⁾. « Avant 1848, dit-il, nous en étions à l'*Histoire parlementaire* de M. Buchez, aux *Girondins* de M. de Lamartine, à M. Louis Blanc, à M. Michelet: il n'y avait pas d'apparence de faire goûter un livre anglais fort peu révérencieux envers les idoles du jour. » Mais, continue Etienne, « pendant 1848 ce même livre était une bonne fortune. On y savourait avec délices la satire des pédanteries révolutionnaires par un étranger et par un démocrate ». Et le même écrivain nous assure qu'il connaît « des conservateurs de 1848 qui ont appris l'anglais pour lire Carlyle » ⁽¹¹⁾.

Pour ce qui est des démocrates, nous n'avons pas de renseignements directs. Mais il faut se rappeler que quelques-uns de leurs chefs, un Armand Marrast, un Clément Thomas, avaient connu Carlyle à Londres. Tandis que l'un des futurs traducteurs de l'*Histoire de la Révolution*, Elias Régnault, occupait un poste important sous le Gouvernement provisoire ⁽¹²⁾.

Après les journées de Juin, comme le danger révolutionnaire n'était plus aussi grave, l'intérêt de circonstance qui avait fait chercher à appliquer les théories de Carlyle à la situation, se reporta sur ces théories mêmes, et l'on se mit à étudier à loisir les ouvrages où elles étaient énoncées. D'autre part, le cours des événements à Paris continuait à rappeler de temps à autre les œuvres de Carlyle à l'esprit de ceux qui les connaissaient.

Ainsi, au mois d'avril 1849, nous lisons dans la *Chronique de la Revue britannique* ⁽¹³⁾: « La pièce de Louis XVI ou plutôt les souvenirs terribles qu'elle ramène, nous ont fait relire l'*Histoire de la Révolution française*, par Th. Carlyle, ce penseur original. » En décrivant le style de Carlyle, le chroniqueur relevait pour la première fois en France ce procédé si caractéristique de l'écrivain écossais, par lequel « un

(10) *Revue européenne*, 1^{er} juillet 1859, L. Etienne, *Carlyle historien*, page 478-9.

(11) *Id.* p. 480.

(12) Régnault était chef de cabinet du ministre de l'Intérieur.

(13) *Revue britannique*, avril 1849, *Chronique littéraire*, page 232.

mot, jusqu'ici fort simple, devient, grâce à une lettre majuscule la personnification vivante d'une idée ». Après ces observations, notre critique cite d'abord les réflexions que la mise en jugement de Louis XVI inspirait à Carlyle (14), puis sa description des dernières heures du roi. Pour décrire cet événement, nous dit le chroniqueur de la *Revue*, Carlyle « trouve enfin quelques accents de pitié humaine » (15). — « Les pleurs de la royale famille et le calme du roi, poursuit-il, ... provoquent chez le pittoresque historien une sincère sympathie..., et, malgré lui, l'élève de Jean-Paul reste simple en présence du dénouement de cette tragédie. Pour nous, ajoute le critique, dans le livre bizarre de Carlyle comme dans toutes les autres histoires de la révolution, le roi nous semble mourir en noble martyr » (16).

Après son article de juillet 1848, Emile Montégut n'écrit rien sur la situation politique pendant neuf mois environ. Mais, s'il n'écrivait pas, il dut consacrer une bonne partie de son temps à l'étude approfondie des ouvrages de Carlyle, car le 15 avril, il inséra dans la *Revue des Deux Mondes* un article de trente-six pages sur *Thomas Carlyle. Sa vie et ses écrits* (17). Dans cette étude, que nous examinerons dans le chapitre suivant, il exposait la plupart des doctrines de Carlyle. Nous ne ferons ici que résumer très sommairement ce qu'il disait de l'explication de la Révolution, donnée par l'historien anglais.

Pour dégager l'idée fondamentale du livre, Montégut exposait d'abord les doctrines symbolistes de Carlyle, et puis il citait la définition de la Révolution que l'écrivain donnait lui-même: « Pour nous, nous répondrons que la révolution française signifie ici la rébellion ouverte et violente, la victoire de l'anarchie désemprisonnée sur l'autorité corrompue et usée. » Ainsi, disait Montégut, il n'y a dans la Révolution,

(14) Cf. *l'Histoire de la Révolution*, t. III, p. 116-118.

(15) *Id.* p. 135-58, *passim*.

(16) Nous aurons occasion de comparer l'opinion de ce Français de la deuxième République avec d'autres critiques moins bienveillants que nous relèverons au cours de notre Etude. A la page 216 du même numéro de la *Revue*, le correspondant de Londres parlait également de *l'Histoire de la Révolution*, à propos de la *Vie de Robespierre*, de Lewes.

(17) *R. D. M.*, 15 avril 1849, p. 278-313.

selon Carlyle, « ni Christ, ni Verbe, ni progrès », — rien que l'anarchie qui s'est incarnée sous la forme du *sans-culottisme* (18).

Cette explication, qui ne voyait dans la Révolution qu'une force destructrice qui préparait la voie à une organisation nouvelle qui devait sortir comme le phénix, de cet embrasement colossal, Montégut l'acceptait sans réserve.

Frappé par la ressemblance entre cette explication de la Révolution et celle qu'en avait faite le comte de Montlosier en 1815, un certain F. Roget publia, quelques mois plus tard, un article dans lequel il rapprochait les idées des deux auteurs (19). Il tirait tous ses renseignements sur Carlyle des études de Montégut et de Dilmans.

Il vaudra peut-être la peine de relever quelques-uns des rapprochements de Roget pour voir combien peu on était capable de saisir la nature véritable des doctrines de Carlyle même après l'exposé pénétrant qu'en avait fait Emile Montégut.

Dans son *Histoire de la Révolution*, dit Roget, Carlyle ne tâche pas « de raconter cet immense événement, mais de le décrire, de le définir » (20). Après avoir cité le jugement de Montégut, qui estimait que ce livre contenait « la seule explication véritable de la révolution française » que l'on eût encore donnée, Roget continue: « Je suis loin de vouloir contester la justesse de la définition de Carlyle, mais il me semble qu'il y a là moins de nouveauté que ne le prétend l'écrivain de la *Revue* (21). »

Avant d'aller plus loin, notre critique résume en quelques mots la philosophie des vêtements, afin de pouvoir mieux comprendre, nous dit-il, le sens précis de cette phrase de Carlyle: « La révolution française, c'est le *sans-culottisme* ». Voici la conclusion à laquelle aboutit son analyse: « Le sans-culottisme est (aux yeux de Carlyle), l'invasion d'un fana-

(18) *Id.* p. 306-307. Cf. *Histoire de la Révolution*, t. I, page 276.

(19) *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, juillet 1849, p. 317-338, F. Roget, *Thomas Carlyle et M. de Montlosier*.

(20) *Id.* page 317.

(21) *Id.* page 318.

tisme nouveau (22) qui conspire la *dénudation* de la société, qui veut la dépouiller de ces vêtements, de ces mœurs, de ces règles auxquels elle doit d'être un corps, une réalité (23). »

Arrêtons-nous un moment et demandons-nous si c'est bien là le rôle que Carlyle attribuait au sans-culottisme. A entendre Roget, parler de la sorte, on dirait que le sans-culottisme était la cause de la révolution, que c'était une maladie mystérieuse et inexplicable qui avait attaqué une société bien portante et dont les institutions étaient en état de servir indéfiniment. — Ce n'était guère la peine d'étudier la philosophie des vêtements pour n'arriver qu'à déformer à ce point la pensée de Carlyle.

Mais, continuons notre exposé. — Tout en admettant que « ces images de vêtements sont aussi justes qu'expressives », Roget trouve que l'idée qu'elles couvrent n'est point nouvelle », car « M. de Montlosier l'avait exprimée d'une manière plus simple et non moins énergique, lorsqu'il disait : la révolution française, ce n'est pas une révolution, c'est une dissolution » (24). D'après ce que nous venons de dire, on reconnaîtra que cette prétendue identité d'idées est toute de surface. Mais le pauvre Roget ne se doutait même pas de l'incompatibilité fondamentale des points de vue de ces deux penseurs, dont l'un était radical, dans l'application la plus large du terme, et dont l'autre, nous allons le voir, était partisan convaincu de l'ancien régime. Si l'on nous permet de nous exprimer ainsi, nous pouvons dire que Carlyle regardait la Révolution comme la dissolution inévitable d'un cadavre, en décomposition depuis bien des années, tandis que Montlosier n'y voyait qu'une espèce de changement chimique ou physiologique provoqué par l'action d'un corps étranger, et que l'on eût pu parfaitement éviter en employant seulement la formule convenable.

Après avoir cité quelques longs passages tirés du livre de Montlosier (25) et des articles sur Carlyle, Roget rapproche les

(22) Dans le passage cité par Montégut, Carlyle appelait le sans-culottisme « le fanatisme d'en finir avec les formules ».

(23) *Id.* page 319.

(24) *Id.* p. 319-320.

(25) *M. le comte de Montlosier : Des désordres actuels de la France, et des moyens d'y remédier.* Paris, H. Nicolle, 1815, in-16.

conclusions des deux écrivains, dont l'un, dit-il, trouve « que la société ayant été mise à nu, il faut la rhabiller, et l'autre, que la société ayant été dissoute, décomposée, il faut la recomposer ». Le remède que propose Carlyle, dit Roget en se servant de la formule de Dilmans, c'est de revenir au principe d'autorité; celui de Montlosier, poursuit-il, est à peu près le même, seulement notre critique estime qu'il est « d'un caractère plus pratique et particulièrement approprié à l'état de la France » (26).

Voyons donc cette solution, pour pouvoir la comparer à celle de Carlyle. Voici comment Roget l'expose: Trouvant « dans tous les rangs... une horreur de tout respect, une récusation générale de l'autorité, lorsqu'elle est prochaine, c'est-à-dire en dernière analyse, un vœu de dissolution pour tous les liens de dépendance, un véritable vœu d'anarchie », la conclusion de Montlosier est qu'il faut « anéantir la révolution, non dans tous ses effets, mais dans ses causes, non dans tous ses résultats, mais dans tous ses principes », qu'il faut « revenir non seulement pour le trône mais pour toutes les parties de l'Etat, et pour la révolution elle-même, aux principes de légitimité » (27).

« Principe d'autorité », « principe de légitimité », ici encore la ressemblance n'est qu'une ressemblance de mots. Pour croire que Carlyle souhaitait le retour d'une autorité « légitime », appuyée sur des chartes et des parchemins, il fallait méconnaître l'importance fondamentale de sa doctrine des *mights* et des *rights*. Mais il ne faut pas s'étonner de ce que Roget n'ait pu comprendre cette doctrine, puisque Montégut lui-même avait de la peine à en saisir toute la portée.

Un peu plus loin, Roget nous dit que ces deux écrivains « ne sont pas moins d'accord dans le jugement qu'ils portent sur les méthodes qu'on a suivies depuis la révolution pour constituer l'Etat ». Mais, tandis que Carlyle bafoue les libéraux en toute occasion, il semble à notre critique sérieux que Montlosier, « sans ironie, démontre encore mieux leur impuissance » (28).

(26) *Bibl. universelle*, p. 322-323.

(27) *Id.* page 323. Cf. Montlosier, pages 37 et 57.

(28) *Id.* p. 324-325.

Vers la fin de son article, Roget relève encore une autre ressemblance. Ces « deux esprits remarquables, dit-il, quoique divers par l'âge comme par la nation, par le caractère comme par le genre d'écrire... se rencontrent surtout en un point essentiel, c'est qu'ils considèrent la révolution comme le résultat d'une maladie morale », — si Roget s'arrêtait là, nous serions complètement d'accord avec lui; mais ce n'est pas le cas, et la fin de sa phrase témoigne encore une fois de sa profonde incompréhension de la pensée de Carlyle; car il continue: « ...d'une maladie morale, d'un fanatisme nouveau dont le siège est dans le cœur, dans un désir funeste, dans un vœu d'anarchie ». Comme nous l'avons déjà fait remarquer, Carlyle ne disait pas que le sans-culottisme était la *cause* de la Révolution; il disait que le sans-culottisme, *c'était la Révolution*, — ce qui n'est nullement la même chose.

Nous arrêterons ici notre exposé chronologique pour considérer dans un chapitre à part les articles consacrés par Emile Montégut à Carlyle, et les relations qui existaient entre ces deux écrivains.

CHAPITRE II

EMILE MONTÉGUT

Si la Révolution de 1848 a servi Carlyle en France en donnant à ses œuvres une valeur d'actualité qu'elles n'avaient jamais possédée auparavant, elle lui a rendu un service plus grand encore en mûrissant, par l'enseignement brutal des faits, l'intérêt que le jeune Emile Montégut prenait déjà à ses théories. Car, pour un auteur dont l'œuvre, non encore traduite, n'avait pu attirer qu'une attention naissante très éparse, il fallait évidemment un introducteur tel que lui pour fixer cette attention. Aussi pouvons-nous affirmer que l'œuvre de Carlyle n'a jamais eu plus de chances de se faire véritablement accepter en France, qu'elle n'en avait dans les années 1848-1849 (1). D'une part, le renouveau de l'intérêt qu'on prenait à la Révolution préparait auprès du public l'accès de l'*Histoire* de Carlyle; d'autre part, la menace des forces déchaînées de la démocratie rendait les esprits plus susceptibles de recevoir les idées émises par Carlyle dans ses ouvrages plus récents, et enfin, voici que Montégut saluait en Carlyle le prophète qui allait résoudre tous les problèmes du jour, — en un mot, tout semblait assurer à l'œuvre de Carlyle un accueil des plus favorables.

Jeune écrivain de talent, Montégut s'est nourri des idées de Carlyle avant même d'aborder la littérature, et il a toujours gardé la plus profonde admiration pour celui qu'il considérait comme « le véritable penseur du XIX^e siècle. »

(1) On pourrait peut-être citer encore comme un indice de l'accroissement de l'intérêt que l'on prenait aux écrits de Carlyle à cette époque, le fait que c'est en 1849 que nous trouvons la première mention de Carlyle dans un manuel de littérature. Cf. Georges Harding Champion : *Etudes littéraires ou cours complet de littérature anglaise*, Paris, 1849, in-12, p. 211.

Nous ne pouvons pas préciser le moment où il a commencé à étudier l'œuvre de Carlyle (2), mais il le connaissait déjà assez bien lors de son premier article (3). Pour caractériser le genre d'esprit d'Emerson, il le comparait à Carlyle et à Henri Heine (4). Comme eux, disait-il, Carlyle est « un de ces *esprits rares* qui apparaissent dans les littératures, quelquefois pour tenir la place des génies créateurs, quelquefois pour les seconder ou pour tenter des voies nouvelles » (5). Il ne croyait pas que c'étaient là des hommes de génie, mais il reconnaissait en eux le mérite « de pouvoir créer et penser d'une manière originale au milieu des hommes de génie et après eux. Généralement, poursuivait-il, de tels hommes suppléent à la puissance par l'originalité; ils ne font pas la gloire d'une littérature, mais ils la prolongent; ils ne font pas faire de grands pas à la société, mais ils continuent à tenir son intelligence en haleine » (6).

De 1849 à 1852, Montégut a consacré trois articles à Carlyle, qui contiennent presque tout ce qu'il a dit de lui (7).

Dès la première page de son article de 1849, il montre tout son enthousiasme, et il commence par accepter presque sans réserves tout le corps des doctrines de Carlyle. « Son explication de la Révolution, dit-il, est la seule que nous puissions adopter maintenant, car c'est la seule que les événements survenus depuis un an aient justifiée » (8). Et il ajoute: « Je préfère son *Histoire de la Révolution française* à toutes celles que nous avons faites nous-mêmes (9). » Mais ce n'est pas tout. Il préfère le *Chartisme* « à toutes les descriptions de ma-

(2) Le nom de Carlyle ne figure pas sur les listes des auteurs qu'il a étudiés à Limoges, sous Berterau. Cf. P.-A. Muenier : *Bibliographie méthodique*.

(3) *R. D. M.* 15 août 1847, p. 462-493. *Un penseur américain : Ralph Waldo Emerson*.

(4) *Op. cit.* page 471. « Les deux noms de Thomas Carlyle et de Henri Heine indiqueront suffisamment de quelle classe d'esprits nous voulons parler ».

(5) *Id.*, *ibid.*

(6) *Id.*, *ibid.*

(7) *R. D. M.* 15 avril 1849, p. 278-314. *Thomas Carlyle. Sa vie et ses écrits*. 15 août 1850, p. 722-737, *Littérature américaine. Carlyle et Emerson*; 1^{er} juillet 1852, p. 133-164, *Thomas Carlyle et John Sterling*.

(8) *R. D. M.*, 15 avril 1849, page 278.

(9) *Id.*, page 279.

ladies sociales et à toutes les statistiques » du temps (10). Tandis qu'il trouve que le *Sartor resartus* est « l'aperçu le plus profond et le plus brillant à la fois qui ait été jeté sur notre siècle, sur ses tendances et sur ses désirs » (11). De plus, le livre « a mis fin à beaucoup de choses : à l'école satanique, à l'école utilitaire, au sensualisme anglais, au semi-sensualisme écossais » (12). Il n'est plus question de cette « sérénité olympienne » que Dilmans attribuait à l'auteur du *Sartor* (13). Loin de là, Carlyle est un « astronome qui a su préciser le jour et l'heure des tremblements de terre et des orages » (14). Ses écrits, s'ils étaient traduits en français, « pourraient avoir, en dehors de leur valeur intrinsèque et réelle, une valeur superficielle et toute d'actualité » (15).

L'écrivain qui s'est le plus occupé de son temps, c'est Carlyle. « Personne n'a autant que lui surveillé » ses tendances, « personne n'a suivi ainsi pas à pas ses contemporains en les avertissant... avec autant de zèle, d'ardeur, d'amour pour ses semblables et de patriotisme que lui » (16).

C'est ainsi, explique Montégut, que Carlyle concevait le rôle de l'homme de lettres, surtout en un âge où il n'existait plus « d'aristocratie pour prendre soin des populations, et où les traites... n'étaient plus écoutés qu'à peine » (17).

Il n'a jamais cherché la science pure, et il n'a jamais voulu pratiquer l'art pour l'art. Il croit que « la littérature est une lutte, un duel acharné avec le monde des ténèbres qui s'étend intérieurement dans chacun de nous et au dehors de nous » (18). Il conçoit la science comme une « manière de scholastique » qui doit fournir des réponses aux questions d'ordre pratique, et il trouve que « toute littérature, tout art, tout système qui n'est pas un acte, qui ne passe pas dans la

(10) *Id.*, *ibid.*

(11) *Id.*, *ibid.*

(12) *Id.*, *ibid.*

(13) Cf. page 82 de cette monographie.

(14) *R. D. M.*, 15 avril 1849, page 278.

(15) *Id.*, *ibid.*

(16) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852, page 134.

(17) *Id.*, *ibid.*

(18) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 285.

vie des générations actuelles, est purement chimérique et inutile » (19).

Montégut voit dans ce dévouement et ce désintéressement l'explication de la puissance des écrits de Carlyle. « En étudiant attentivement ses écrits, dit-il, je me suis souvent demandé si au fond il y avait plus de talent chez lui que chez tel ou tel autre écrivain ingénieux, spirituel et sceptique, vivant près de lui ou près de nous : peut-être n'y en avait-il pas davantage primitivement ; mais son zèle pour ses semblables et son amour de la patrie lui ont donné une force que tous les ingénieux artifices de l'étude ne lui auraient pas donnée, et ont répandu dans toutes ses pages une chaleur, une vie, un mouvement, que les combinaisons, les procédés, n'auraient jamais été capables de leur communiquer » (20).

On pourrait appliquer à toutes les études de Montégut cette phrase qu'il laisse tomber en analysant le *Sartor resartus* : « Ce ne sont pas, à proprement parler, l'artiste et l'écrivain qui nous préoccupent ici : le livre est précieux pour nous en ce qu'il est une autobiographie de M. Carlyle » (21). C'est ainsi qu'il s'attache toujours aux considérations morales, et ne laisse tomber qu'en passant de ces fines appréciations par lesquelles il savait caractériser un artiste et un ouvrage (22).

Nous réunissons ici les appréciations des ouvrages principaux de Carlyle, en même temps que les jugements d'ordre littéraire, que nous trouvons épars dans l'œuvre de Montégut.

« Quiconque veut bien connaître Thomas Carlyle, lisons-nous dans l'article de 1849, doit étudier avec soin son livre intitulé *Sartor resartus* (23). » Ce livre, qui n'est pas son chef-d'œuvre, « contient en germe tout ce que Carlyle a écrit depuis... C'est le véritable point de départ de sa pensée : là il hasarde, il risque ses idées ; on sent qu'il ne leur a pas encore donné une forme complète ; tout s'y heurte et s'y mêle. De longues phrases colorées s'étendent comme de vertes idylles,

(19) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852. M. Cazamian développe cette idée dans son *Carlyle*. Cf. les pages 248-248.

(20) *Id.* p. 135-136.

(21) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 284.

(22) Cf. P.-A. Muenier, *op. cit.* page 20.

(23) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 283.

au-dessus des sables de l'abstraction; çà et là des mirages et des perspectives ouvrent leurs espaces lointains et déroulent leurs splendeurs » (24).

Nous avons déjà vu l'importance capitale qu'assignait Montégut à l'influence du *Sartor* en Angleterre (25). Il voyait en ce livre la solution du problème que posaient un Victor Hugo « qui personnifiait le désaccord monstrueux qui existe entre l'homme de lettres et la société moderne », et un Fichte, qui cherchait « les conditions d'une alliance entre la puissance intellectuelle et la morale générale » (26).

Montégut traduit le passage où Teufelsdröckh nous décrit ses « premières communications avec la nature » à Entepfuhl (27), et il en signale l'importance. « Telle idée, dit-il, qui s'empare de nous à un âge avancé est due à une circonstance oubliée de notre éducation, à tel côté des choses humaines que nous avons eu occasion de voir mieux qu'un autre. Voilà ce qui constitue notre originalité (28). »

« Carlyle... ne croit guère qu'à l'inspiration, à la pensée spontanée » (29), poursuit Montégut, en reproduisant la description de l'école de Hinterschlag. « Ici, ajoute-t-il, nous pouvons surprendre les germes de ce qu'il appelle la science *dynamique* par opposition à la science *mécanique*... Cette force qui constitue l'individualité », l'éducation ne peut la développer (30).

Pour ce qui est du « baptême de feu », Montégut ne semble guère l'expliquer d'une façon concluante. Après avoir cité

(24) M. P.-A. Muenier dans son *Etude biographique*, en signalant la justesse et la beauté de cette description de la manière de Carlyle, l'applique à tort à l'*Histoire de la Révolution française*. Cf. Muenier, op. cit., page 332, note 28.

(25) Cf. la page 123 de cette monographie.

(26) *R. D. M.* 1^{er} avril 1851, page 103; cf. la p. de cette monographie.

(27) *Sartor resartus*, trad. Barthélemy, page 114.

(28) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 286.

(29) Cf. *Sartor*, page 115. « Helvétius et sa séquelle soutiennent qu'un enfant de génie ressemble absolument à n'importe quel autre enfant...! De cette opinion, s'écrie Teufelsdröckh, aussi volontiers m'accorderais-je que de cette autre, qu'un gland pourrait, suivant les favorables ou défavorables influences de sol et de climat, devenir un chou, ou la graine de chou un chêne! »

(30) *R. D. M.*, 15 avril 1849, p. 287.

la fin du chapitre sur l'*Eternelle Négation* (31), il continue : « Voilà donc l'homme, avec ses douleurs et ses joies, son éducation rustique, ses doutes, ses tortures morales, ses protestations. Carlyle a reçu maintenant son second baptême, son baptême de feu, le baptême de la souffrance et de la douleur ; laissons-le donc, purifié désormais de scepticisme, de lâchetés morales, de velléités de désespoir et de pastiches de l'école satanique (32). »

Le chef-d'œuvre de Carlyle, de l'avis de Montégut, est l'*Histoire de la Révolution française*. C'est dans cet ouvrage qu'il a répandu « le plus d'éloquence véritable et de talent de style » (33). Après ce livre, Montégut rangerait certains des essais et le *Chartisme*, qu'il trouve « bien supérieur comme style et pensée nettement exprimée » (34), au *Sartor resartus*. Dans un article subséquent il revient sur ce jugement, en ce qui concerne le *Chartisme*. Nous y lisons : « Il y a bien des théories originales, bien des idées neuves dans le *Chartisme*, le *Past and Present*, les *Lettres de Cromwell*, les *Latter-day Pamphlets*, mais elles y sont éparpillées, émiettées et perdues au milieu d'un véritable chaos d'invectives, d'apostrophes, de colères et de plaisanteries » (35).

Dans les *Latter-day Pamphlets* surtout, dit-il, on voit l'empreinte de ces défauts à toutes les pages. « La révolution de février avait mis le brave Carlyle en fureur, et alors... rien ne fut à l'abri de ses coups... Ces pamphlets, poursuit Montégut, accueillis par des clameurs lors de leur première apparition, ont eu la fortune de tous les écrits de Carlyle. Deux ans se sont passés, et leur mérite peut frapper maintenant tous les yeux. La plupart de leurs prédictions se sont réalisées ; il avait frappé juste, quoiqu'il eût frappé trop fort ». Et Montégut semble même approuver la théorie industrielle, avec

(31) *Sartor*, p. 187-188.

(32) *R. D. M.*, 15 avril 1849, p. 288.

(33) *Id.* page 283.

(34) *Id.*, *ibid.*

(35) *R. D. M.*, 1^{er} juillet 1852, page 146. Pour le *Chartisme*, cf. la page 129 de cette monographie. Montégut ne s'est guère occupé des *Lettres de Cromwell*. Dans ses *Ecrivains modernes de l'Angleterre* (Paris, Hachette, 1892 ; in-16), troisième série, page 152, il y consacre quelques lignes à propos du *Westward Ho !* de Charles Kingsley. Cf. aussi la page 143 de cette monographie.

ses capitaines du travail et sa réglementation militaire : « Je ne voudrais pas parier, dit-il, que cette idée n'ait pas germé dans d'autres têtes que la sienne ⁽³⁶⁾ ».

L'article de 1852 est intitulé *Thomas Carlyle et John Sterling*, mais sur trente et une pages, Montégut n'en consacre que seize à la *Vie de Sterling* ⁽³⁷⁾. Ce livre, dit-il, avait été écrit pour trois raisons. D'abord, parce que Carlyle voyait dans la biographie l'instrument le plus efficace pour enseigner la morale et la philosophie. Ensuite, parce qu'il trouvait que la *Vie* que venait d'écrire l'archidiacre Hare avec des préoccupations purement théologiques, ne rendait pas justice à son ami. Enfin parce que, à ses yeux, Sterling était un héros à sa manière.

En écrivant ce livre, dit Montégut, Carlyle « a retrouvé toutes les couleurs sobres et toute l'ordonnance artistique de ses premiers ouvrages. Rien ne ressemble plus que ce nouveau livre à ses anciennes biographies : c'est une de ses meilleures productions, une des mieux faites, sinon une des plus profondes » ⁽³⁸⁾.

C'est précisément cette « ordonnance artistique » qui manque dans la plupart des ouvrages de Carlyle. « Chez lui, dit Montégut, la pensée est très forte et l'exécution pèche ». Et pourtant, « ce n'est pas que son style soit sans originalité, il est, au contraire, d'une singulière nouveauté, il a surtout ce que les artistes appellent le *rendu* ; il abonde aussi en expressions *trouvées*, mais ses écrits manquent de composition et d'ensemble » ⁽³⁹⁾.

A propos de l'humorisme de Carlyle, nous lisons : « Il a été beaucoup parlé du caractère fantasque et capricieux de ses écrits ; il faut s'entendre là-dessus. Il est plus étrange que capricieux, et plus irrégulier que fantasque. » Goethe et Jean-Paul « ont évidemment influé sur lui », mais, malgré l'influence considérable que celui-ci a exercée sur son style,

(36) *Id.* page 148. — Cf. *Pamphlets du dernier jour*, p. 75-86.

(37) *Id.* p. 133-164. La *Revue britannique* avait déjà signalé la *Vie de Sterling*, dans son numéro de novembre 1851, page 248.

(38) *Id.* page 151.

(39) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 289. Ici Montégut ne fait guère que répéter les critiques de Philarète Chasles.

Carlyle n'a pas comme lui « l'art de grimper de planète en planète et cette merveilleuse imagination, qui sans secousses et pourtant sans aucune transition, vous transporte de ce monde sublunaire dans le monde idéal » (40). D'ailleurs, Montégut trouve que la forme singulière sous laquelle Carlyle enveloppait ses idées, tout en conservant à ses pensées « toute leur valeur mystérieuse, éloignait le vulgaire, faisait rire les sots, et attirait au contraire tous les esprits capables de réflexion » (41).

Malgré les influences allemandes qu'il a subies, observe Montégut, le style de Carlyle est très anglais. Il est « rude, vigoureux, plein de solidité, de consistance et de concentration », et l'on y trouve bien des traces de « l'influence de son pays et de la nature qu'il a eue sous les yeux » (42). La vérité est que Carlyle a deux façons d'écrire. Lorsqu'il ne « raconte pas, lorsqu'il parle en son nom, lorsqu'il exprime ses pensées particulières et ses idées philosophiques », il devient presbytérien, protestant, son style prend l'aspect austère; « ses images sont hébraïques, ses couleurs sombres, sa lumière éteinte » (43). Mais dès le moment où il se met à décrire la vie et les événements, aussitôt qu'il commence à écrire l'Histoire, « alors les tons les plus divers, les couleurs les plus différentes et les accents les plus contrastés éclatent et se déroulent » (44).

Cette seconde manière, dit notre critique, s'est développée plus tard que la première. Dans ses articles sur la littérature allemande, il y a « tout un premier Carlyle, jeune, laborieux, plein de hardiesse, mais d'un calme qu'il perdra tout à l'heure, apportant dans ses compositions un soin dont il s'est moins soucié depuis;... Tout est bien ordonné, méthodiquement placé ». Mais à partir du *Sartor resartus* « tout change,

(40) *Id.* page 291.

(41) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852, page 142. Cf. Dilmans, œuvre citée page 155 : « ...tous ceux qui vivent en commerce habituel avec la pensée, n'auront pas de peine à reconnaître un sens toujours grave et profond sous les plus fantastiques caprices de notre auteur; et pour ceux-là, nous sommes convaincu que ces excentricités seront un charme de plus ».

(42) *R. D. M.*, 15 avril 1849, page 291.

(43) *Id.* p. 291-92.

(44) *Id.* page 292.

et alors commence sa seconde manière, dont l'expression la plus éclatante est l'*Histoire de la Révolution* » (45). Montégut distingue même une troisième manière. « A partir du livre intitulé « *Chartisme* », dit-il, la manière de Carlyle se gâte; ses couleurs deviennent de plus en plus sombres; il tourne au noir » (46).

Dans son premier article, Montégut, songeant probablement au jugement de Philarète Chasles, écrivait de Carlyle : « Il a des instincts d'artiste, il n'a pas d'art » (47); mais dans son troisième article, il s'est ravisé. Il trouve que son zèle, qui lui faisait considérer son métier d'écrivain non comme celui d'un artiste, mais comme celui d'un soldat, lui a inspiré une telle chaleur qu'il a « obtenu la puissance d'être un artiste, et un artiste des plus amusants. Rien, ajoute-t-il, n'est difficile à suivre comme un traité de métaphysique, ou difficile à comprendre pour ceux qui n'y sont pas habitués comme un plan de bataille; mais, à coup sûr, rien n'est émouvant comme l'exécution de ce même plan de bataille, comme cette géométrie transformée en action héroïque, rien n'est amusant, se dit-on aussi après la lecture de Carlyle, comme la philosophie en action. Les différents systèmes philosophiques, si tristes, si mornes, quand ils sont présentés sous leur forme sèche et abstraite et séparées de l'existence, comme on se plaît à les suivre ici dans leurs principes et leurs conséquences! » (48).

C'est ce don d'animer les choses et de reproduire la vie qui constitue une grande partie de la valeur de ses études historiques. « Rien, dit Montégut, n'égale la puissance des descriptions de Carlyle... Ses récits de la Terreur sont les plus beaux que l'on ait tracés de cette sombre époque; toute l'âme de cette période révolutionnaire a passé dans ses pages ». Et il s'enthousiasme de nouveau à propos de l'*Histoire de la*

(45) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852, page 146.

(46) *Id.* page 147.

(47) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 289. Cf. Chasles, *R. D. M.* octobre 1840, page 115. « L'art de la composition, celui des nuances heureusement fondues, le goût, la modération, la grâce, tout ce qui s'apprend dans un certain monde élevé, manquent à Carlyle ».

(48) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852, page 132.

Révolution. « C'est un récit merveilleux, s'écrie-t-il. De tous les livres qui ont été écrits sur la Révolution, c'est celui qu'on lira le plus longtemps, et dont la signification s'épuisera le moins vite (49). »

Mais tous ces « personnages qui passent rapidement, chacun avec son tic, sa grimace caractéristique », tous ces événements, « chacun avec son trait principal », sont « peints sur un fond d'éternité ». C'est ce fait qui explique « cette indifférence profonde avec laquelle Carlyle raconte les scènes de la Révolution, que ce soient fêtes, meurtres, combats ou supplices » (50). En les décrivant, il n'oublie jamais que la Révolution n'est, après tout, « qu'un point du temps, un nuage noir qui passe sur l'éternité » (51).

II

En signalant ce côté mystique de l'esprit de Carlyle, Montégut croit devoir consacrer quelques pages à la défense du mysticisme, car, dit-il, il règne en France à son sujet « des erreurs si singulières qu'il importe de les combattre si l'on veut assurer aux écrits de Carlyle l'attention qui leur est due » (52). Voici le résumé de cet argument :

Dans cet âge de scepticisme, de négation et de destruction, il faut que la France reconnaisse la fécondité du mysticisme, qui, malgré ce qu'il peut avoir de vague, signifie *croiance*, *amour*, *enthousiasme*. Au lieu d'être un état hors nature, le mysticisme est une chose bien naturelle, qui a sa base dans l'instinct. Le mystique est celui qui, « sans parcourir la longue chaîne des déductions et des raisonnements, va droit à son but par la seule impulsion de l'élan intérieur ». Mais, comme l'instinct est aveugle, cette méthode pourrait aboutir à des conclusions absolument fausses. « Heureusement, chez presque tous les philosophes dignes du nom de mystiques, la faculté de l'observation vient au secours de l'instinct » (53).

(49) *Id.* page 146.

(50) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 292.

(51) *Id.* page 293.

(52) *Id.* page 279.

(53) *Id.* p. 279-280.

C'est l'alliance de ces deux éléments qui constitue le vrai mystique, celui qui sait le mieux « débrouiller les passions humaines... et montrer la signification réelle des choses de ce monde » (54). Par sa constitution même le mysticisme est un état d'esprit inné : « On devient stoïque, déiste, sceptique ; mais, à coup sûr, on naît mystique (55). »

C'est son mysticisme qui a attiré Carlyle vers la métaphysique allemande (56). Mais il l'a étudiée « d'une façon originale... Il se l'est appropriée » sans devenir « ni le disciple... ni le plagiaire des Allemands » (57). De l'avis de Montégut, Carlyle est le premier qui ait bien vu ce que signifient ces doctrines « qui ne sont pas les meilleures choses, mais le commencement de meilleures choses » (58). Embrassant toutes les écoles d'un point de vue supérieur, « il en a tiré l'essence primitive » (59), il a reconnu qu'au lieu d'être, à proprement parler une métaphysique, une explication de l'univers, la philosophie allemande n'est qu'une « *observation scientifique* de notre temps », et que les philosophes allemands ne sont plus des métaphysiciens, mais des *penseurs*. « Ce mot, dit Montégut, est le seul qui convienne... à tous les philosophes de notre temps... Nous n'avons ni foi solide, ni doctrines établies, mais seulement des *vues*, des *pensées*, des *pressentiments* ». Dans la philosophie moderne, qui est une « recherche des lois éternelles que le monde a maintenant oubliées, nullement une explication », ce qu'il faut considérer, c'est son esprit, ce sont ses méthodes.

« Si nous insistons sur ce caractère particulier, continue Montégut, c'est que les théories de Carlyle ont la même signification... (Il) a essayé de faire comprendre à ses contemporains ce que signifient ces convulsions et ces révolutions qui font de notre siècle une énigme indéchiffrable. Pourquoi

(54) *Id.* page 282.

(55) *Id.* page 280.

(56) On se rappellera que Dilmans attribuait ce rôle au *scepticisme* de Carlyle ; cf. la page 93 de cette monographie.

(57) *Id.* page 294. On trouve à peu près la même idée dans l'article de Dilmans ; cf. la page 80 de cette monographie.

(58) *Characteristics* : « Metaphysical speculation, if a necessary evil, is the forerunner of much good ». Cf. *Essais choisis de critique et de morale*, trad. Barthélemy, page 89.

(59) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 295.

l'Europe a-t-elle brisé son vieux moule? Par quelles phases les sociétés passeront-elles avant d'en avoir formé un nouveau?... Toutes ces questions, il les a agitées, résolues d'une manière sinon toujours satisfaisante, au moins par des raisons élevées et dans des aperçus pénétrants, singuliers, émouvants. J'appellerais volontiers Carlyle le véritable penseur du XIX^e siècle... La seule différence qu'il y ait entre lui et les Allemands, c'est qu'il a conscience de ce qu'il fait; il sait qu'il écrit seulement pour son temps, tandis que les Allemands, cherchant à se mettre en rapport direct de filiation avec Platon, Spinoza ou Leibnitz, ne s'apercevaient pas qu'ils étaient loin de la tradition philosophique, brisée, elle aussi, comme toutes les autres traditions » (60).

Mais, en même temps, nous dit Montégut, « Carlyle est très Anglais et très protestant, c'est-à-dire par conséquent très pratique, très réaliste et très iconoclaste »; et il faut tenir compte de ce fond de bon sens pratique pour comprendre le développement de son esprit, et sa façon de penser.

Par sa nature mystique, comme par les influences religieuses de sa jeunesse, Carlyle se sentait toujours attiré vers la foi, il cherchait le divin et l'éternel qui se cachaient derrière les apparences. Le rationalisme, l'utilitarisme, les explications *mécaniques* de l'univers le blessèrent profondément et le plongèrent dans une crise de doute et de désespoir. C'est la période des « douleurs de Teufelsdröckh », que termina son « baptême de feu ». Ce baptême de feu fut préparé par ses études allemandes, où il trouva enfin le moyen de concilier avec l'esprit de la science, ses vagues aspirations à une foi nouvelle. Dans la philosophie de Goethe il retrouva, au lieu d'un « mécanisme arrangé et mis en mouvement par le hasard, la lutte des forces vives de la nature ». Par la philosophie de Kant, il parvint à retrouver l'homme spirituel et à le replonger dans l'infini et dans l'éternité (62).

Nous touchons ici, selon Montégut, à l'originalité de la méthode de Carlyle. « Avec son œil pénétrant et son sens

(60) *Id.* page 296.

(61) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852, page 136.

(62) *Id.* page 144.

pratique anglais, il a admirablement vu tout le parti » qu'il pouvait tirer de la philosophie allemande (63). Sans « prendre au sérieux les échafaudages métaphysiques qu'il avait sous les yeux », il en a accepté, comme nous l'avons déjà vu, l'esprit et le sentiment général. « Quant aux théories, il les a faites siennes par un procédé d'assimilation qui lui est propre, et qui est très pratique et très anglais. Il a transformé chaque syllogisme en fait et l'a justifié par l'histoire contemporaine, de sorte que nous sommes étonnés et ravis en voyant que toutes les entités métaphysiques qui nous paraissent des abstractions, marchent, parlent, sont capables de bien et de mal. Toutes les doctrines de la philosophie allemande se trouvent dans les écrits de Carlyle », mais il faut décomposer ceux-ci pour les y trouver (64).

Comme il voulait « ramener l'idéalisme chez un peuple essentiellement pratique », il a dû faire subir à son mysticisme une modification analogue. « Pensant peu, calculant beaucoup, il a laissé de côté, pour mieux arriver à son but, l'abstraction, la logique, les méthodes et les instruments philosophiques; il a pour ainsi dire rendu l'idéal pratique, afin de le faire voir et toucher plus aisément à ses concitoyens. Son mysticisme n'a jamais perdu terre, il a consenti à marcher, alors qu'il aurait pu planer » (65).

Maintenant, dit Montégut, nous sommes à même de comprendre les procédés de celui qui était « peut-être l'esprit le plus clairvoyant » de son époque. Il voyait et jugeait son temps, « non avec son intelligence, sa finesse, mais au moyen

(63) *Id.* p. 143-144. Dans les *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*, de Philarète Chasles, qui parurent en 1850, nous lisons à la page 446 : « C'est après tout, un magnifique phénomène que ce mélange accompli dans l'intelligence de Carlyle : l'observation positive et la pratique anglaise s'alliant à l'érudition mystique de l'Allemagne moderne ». Il est très probable que Montégut se rappelait cette phrase, quand il écrivait son article de 1852.

(64) *Id.* p. 144-145.

(65) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 279. Mais cf. Dilmans, *op. cit.*, page 151 : « Il est resté sur sa montagne comme s'il eût craint de déroger en s'emprisonnant dans des questions spéciales où sa pensée eût perdu le prestige infini du vague pour devenir mesurable et bornée... Semer son grain sur des sommets si ardu, c'est risquer de ne semer que pour les oiseaux du ciel; M. Carlyle lui-même l'a senti... » et a tâché de se justifier. Cf. *Sartor resartus*, page 17.

d'une force qui lui était particulière » (66). Toutes ses idées étaient « comme autant de pressentiments, comme autant d'instincts », et elles se présentaient « toujours sous leur type universel, dans leur plus grande extension » (67). Au lieu d'analyser, il observait le fait et le désignait du doigt.

« Ceci, continue Montégut, explique ce que j'entends par la forte réalité de ses idées et le vague de l'expression qui les traduit. Quoi de plus réel que l'idée générale? Est-ce qu'elle n'est pas beaucoup plus réelle que sa manifestation extérieure? Il n'y a aucune chose à laquelle on croie aussi fortement, il n'y en a pas dont on se rende compte aussi difficilement. Et cependant j'ai dit que Carlyle avait beaucoup de clairvoyance, qu'il voyait et établissait bien clairement la nature et l'essence des maux de notre siècle et en indiquait les seuls remèdes. Oui, et cela est très réconciliable avec tout ce que nous venons de dire.

Habitué à voir les choses dans leur essence, il dédaigne l'apparence et va droit au fait. C'est là, à notre avis, la suprême habileté pratique (68). »

La pensée de Carlyle, qui procède ainsi sans analyse et sans discussion, a un caractère spontané, et même fatal. « C'est cette *spontanéité fatale*, dit Montégut, qui fait le fonds de l'originalité de Carlyle » ; et il continue par cette image digne de l'écrivain écossais lui-même : « On dirait qu'une idée s'abat sur lui et le tient enlacé, qu'il lutte pour s'en débarrasser et ne le peut. Ses idées le *saisissent* — c'est le seul mot qui puisse rendre notre impression » (69).

C'est pourquoi, d'après notre critique, il « n'a jamais pesé le pour et le contre, dit le mérite de ceci ou le mérite de cela ; mais il a donné ses avertissements avec franchise et non pas avec cette prétendue modération qui n'est qu'une feinte... Il a noté tous les caractères des maux qui nous rongent, poursuit Montégut, il les a nommés science des apparences, mécanique, formules, absence de réalité, d'organisme

(66) *Id.* page 289.

(67) *Id.* page 294.

(68) *Id.* page 290. C'est ici une des convictions les plus fermes de Montégut. Il ajoute : « Il est plus facile de se tromper à force de vouloir analyser et pénétrer qu'en raisonnant d'une manière générale ».

(69) *Id.* page 291.

et de foi ». Et notre critique ajoute: « C'est, dis-je, un homme clairvoyant, les yeux bien ouverts, plein de vigilance, qui sait ce qui manque à notre temps et qui l'a dit, non dans des volumes de statistique, dans des écrits où la réalité a laissé son empreinte. Seulement, si l'homme clairvoyant doit prévoir, disons tout de suite que Carlyle ne prévoit pas du tout; il *pressent* (70) ».

III

Après cette analyse de la pensée de Carlyle, Montégut passe en revue ses idées.

Il donne d'abord le résumé de sa conception de la puissance des symboles: « Toutes les choses de ce monde, les institutions, les lois, le culte, le gouvernement, sont des symboles. Toutes ces choses, selon lui, ne sont pas des réalités; elles sont l'enveloppe, l'habit. Toutes les idées, toutes les affections du cœur de l'homme ont besoin d'être réalisées, de devenir visibles... Tant que l'idée n'est pas revêtue... elle n'est qu'une abstraction sans corps, une chose incapable d'action. Tant que les sociétés vivent au sein d'une grossière réalité, d'une enveloppe sans vie intérieure, elles sont sans âme et sans mouvement » (71). Et Montégut signale la tendance actuelle à ajouter foi aux idées abstraites. « Nous avons, dit-il, une société abstraite et une souveraineté abstraite; nous avons une société fondée sur des chiffres, c'est-à-dire sur l'abstraction des abstractions... Une autre croyance de notre temps, une croyance corrélatrice de celle-là, c'est que non seulement l'idée n'a pas besoin d'être réalisée, grâce à des symboles, à des signes qui la fassent aisément reconnaître, mais encore qu'elle n'a pas besoin d'être représentée, que l'idée est indépendante de l'homme, et pour parler comme les journaux, que le principe est tout et l'homme rien. » Au lieu d'appeler

(70) *Id.* page 289. Cf. l'article de Dilmans, page 135, où nous trouvons à peu près la même idée exprimée sous une forme presque identique : « Nature clairvoyante et généreuse, il *pressent* et réclame quelque chose de mieux que les luttes d'égoïsme qui sont la vie même de nos sociétés. Il croit à l'avenir et il connaît mieux que personne le mal qui nous ronge ».

(71) *Id.* p. 299-300.

cette conviction spiritualisme, dit-il, « appelons-le plutôt, avec Carlyle, un grossier athéisme ». Quant au rôle moderne des masses, Montégut ne l'appellerait pas démocratie, mais *ochlocratie*, « haines des supériorités naturelles et des dons divins ». Comme si tout cela ne montrait pas suffisamment à quel point Montégut était de l'avis de Carlyle, il ajoutait : « Nous adhérons complètement à cette doctrine qui veut que l'idée soit non-seulement réalisée, mais représentée ⁽⁷²⁾. »

« De cette haine de l'abstraction, continue notre critique, naissent, dans Carlyle, les deux idées fondamentales de sa doctrine : l'*idéal réalisé* et le *culte des héros* ⁽⁷³⁾. »

La société abstraite, « qui n'a ni symbole ni héros, Carlyle l'appelle société *mécanique*; la société qui possède l'une et l'autre chose, il l'appelle société *dynamique*. La première ne peut être régie que par des esprits sceptiques et athées et fonder que des institutions sans âme; la seconde, lentement et à travers les siècles, fait de la société un organisme vivant. La société du XIX^e siècle est une société mécanique, et son règne ne cessera que lorsque « de nouveaux symboles se seront formés » ⁽⁷⁴⁾. Ce sont ces symboles que Carlyle appelle l'*idéal réalisé*. « Mais, demande Montégut, comment former les symboles, comment réaliser cet idéal? — C'est un grand malheur, répond Carlyle, que de vivre dans un temps où cet idéal n'est pas réalisé, car il n'existe pas de méthode pour le réaliser... Il n'y a que le temps et le silence ⁽⁷⁵⁾. »

« Cet idéal, poursuit-il, existe au fond de l'âme de tous les hommes », et toutes les institutions ne sont que « la forme extérieure » qui lui répond. Lorsque l'âme de ses institutions s'est évanouie, un peuple n'a qu'à recommencer son existence, à prendre une forme nouvelle, et « comme le phénix », à se brûler sur le bûcher de ses institutions et de son passé ⁽⁷⁶⁾. Dans ces doctrines, dit Montégut, on peut reconnaître « bien des idées et des théories fondues ensemble; la théorie du *corso* et *ricorso* de Vico, la théorie du devenir de Hegel, celle

(72) *Id.* p. 301-302.

(73) *Id.* page 302.

(74) *Id.*, *ibid.* M. 25.

(75) *Id.*, page 303. Cf. la page 142 de cette monographie.

(76) *Id.* page 304.

des cercles telle qu'on la trouve çà et là répandue dans Goethe; les idées palingénésiques, desquelles elle se rapproche beaucoup » (77).

La seule chose qu'il reproche à la théorie de Carlyle, c'est son fatalisme. « M. Philarète Chasles, dit-il, a déjà très bien dit quelque part (78) que la morale fataliste de Carlyle n'avait rien pu satisfaire pleinement (79). » Pourtant il croit qu'en France, cette idée de la fatalité « se prêterait à plus d'une application féconde », si on la dégagait de certaines exagérations. Car, « dans un temps où l'on parle si lestement de révolutions et si hautement des droits de l'homme, il faut que l'homme sache que sur chacun de ses actes pèse une responsabilité fatale » (80).

Dans son *Histoire de la Révolution*, dit Montégut, « Carlyle a fait une belle application de cette théorie ». Fondé « sur de singulières données », ce livre « renverse toutes les idées que nous nous sommes formées de ce terrible phénomène ». L'auteur « se met en dehors des théories et des systèmes, des passions et des réminiscences archaïques, et se demande la signification de l'événement révolutionnaire ». Il n'y trouve « ni *Christ*, ni *Verbe*, ni *progrès* », rien que l'anarchie; et le seul fait, la seule réalité, le phénomène important de cette anarchie, c'est... le *sans-culottisme* » (81).

Après avoir traduit la page où Carlyle exprime cette idée (82), Montégut revient à son affirmation que cette explication est la seule que l'on puisse accepter (83). Elle est « la plus générale et la plus impartiale; elle est la seule qui renferme ces six terribles années qui s'étendent du 4 mai 89 au 13 vendémiaire, la seule qui ne s'arrête pas à telle ou telle

(77) *Id.*, *ibid.*

(78) *R. D. M.* 15 janvier 1846. *Documents nouveaux sur Olivier Cromwell*. Première partie, page 191. « ...Il accepte avec trop d'ardeur la responsabilité du puritanisme et de tous les actes des puritains; sa morale et sa politique, enfermées dans le cercle d'une exaltation enthousiaste dont il fait l'apothéose n'ont rien de satisfaisant, toutes poétiques qu'elles soient ».

(79) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 304.

(80) *Id.*, p. 304-305.

(81) *Id.* page 306.

(82) *Histoire de la Révolution française*, t. I, page 276 et suiv.

(83) Cf. la page 122 de cette monographie.

période, à telle ou telle figure historique » (84). Et notre critique nous demande si nous ne comprenons pas maintenant « que c'est un phénomène transcendantal, comme dit Carlyle, dépassant toute règle et toute expérience. Chaque parti, arrivant au pouvoir, s' imagine qu'avec son avènement les maux vont toucher à leur fin. Laissons là les piètres illusions d'hommes à l'horizon borné, et bien plutôt « acceptons l'explication de Carlyle, disons avec lui que ce fait c'est l'anarchie, c'est le sans-culottisme; que le résultat n'est pas le gouvernement constitutionnel, le triomphe du radicalisme, l'avènement des classes moyennes, ou l'émancipation des classes populaires, mais qu'il est plus que tout cela; que ce résultat nous est inconnu, et se fera attendre longtemps, qu'en voyant la crise terrible dans laquelle l'Europe est entrée nous pouvons appeler ce fait, avec Carlyle, une crise dans l'humanité » (85).

En traçant l'image du monde nouveau que rêve Carlyle, — de cette société dynamique « où l'individu redeviendra puissant, où, sous l'antique forme du héros, la force morale gouvernera de nouveau le monde; où l'admiration et l'enthousiasme lui conquerront les populations; où la chaîne servile de l'esclavage féodal sera remplacée par une chaîne plus morale; où tout homme intelligent sera entraîné dans la sphère d'action des mieux doués et des plus puissants, et enchaîné à eux par des liens sympathiques; où la foi religieuse apparaîtra; où la vie humaine redeviendra fixe et stable »; — Montégut arrive à sa conception des droits de l'homme. « Carlyle n'y croit pas, dit-il; pour lui, il n'y a que deux choses: d'abord le devoir et son importance infinie, et puis à la place des droits les *pouvoirs* » (86).

Voici l'idée qu'il a pu se faire de cette « théorie fort obscure... qui malheureusement est indiquée plutôt qu'expliquée » : En faisant passer à travers la métaphysique allemande « l'ancienne distinction philosophique entre la puis-

(84) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 307. Cf. l'article du 1^{er} juillet 1852, page 146. « Les différentes histoires qui ont été écrites sont déjà dépassées. Seule la théorie de M. Carlyle résiste et selon toute probabilité, triomphera des événements futurs, comme elle a déjà triomphé des événements des dernières années ».

(85) *Id.* page 308.

(86) *Id.* page 309.

sance et l'acte, entre la puissance virtuelle et la puissance effective, qui, à proprement parler, constitue le droit », Carlyle est arrivé à la conclusion suivante : « Il n'y a pas à proprement parler, de droits innés; il y a des puissances innées (*mights*) qui se découvrent peu à peu et se révèlent à l'homme à travers le temps. Ces pouvoirs deviennent des droits lorsqu'ils ont pris forme », et il n'y a que le temps qui puisse accomplir cette transformation (87).

Malgré son obscurité, Montégut croit voir dans cette théorie le germe d'une doctrine féconde. « Si elle était expliquée, développée, dit-il, il y aurait de quoi battre en brèche bien des systèmes » (88).

La critique anglaise reprochait à cette doctrine l'importance du rôle qu'elle assignait à la force et au succès. Dans un autre article, Montégut tâche d'expliquer et de justifier l'attitude de Carlyle. Il n'y voit qu'une « réaction contre tous les artifices logiques, diplomatiques, religieux » de l'époque. Fatigué du spectacle d'hommes qui se taisent « devant une chose qui mérite l'indignation et la flétrissure », dans un temps « où personne n'ose faire le bien qu'avec réserve et le mal qu'avec mesure », il admire ceux « qui ont encore le courage d'être bons et mauvais, et d'accomplir leurs crimes et leurs bonnes actions conformément aux lois éternelles de la nature humaine » (89).

Pour ce qui est du devoir, Montégut retrouve dans la conception de Carlyle « la vieille et forte doctrine stoïque, retrempée par le puritanisme. L'homme, quel qu'il soit, a reçu une mission qu'il doit remplir ». Pendant tout le voyage de la vie « sa libre volonté doit lutter contre les obstacles qui arrêtent ses pieds, et pour ne pas s'égarer dans cette marche hâtentante et fatale, il lui faut deux choses: la foi qui éclaire et le travail qui sanctifie » (90).

On se rappellera que Montégut s'était proposé de montrer que la doctrine du *culte des héros* naissait, comme celle de l'*idéal réalisé*, d'un des principes fondamentaux de Carlyle:

(87) *Id.*, *ibid.*

(88) *Id.*, *Ibid.*

(89) *R. D. M.*, 1^{er} juillet 1852, p. 136-137.

(90) *R. D. M.* 15 avril 1849, p. 309-311.

sa « haine de l'abstraction ». Mais il semble avoir oublié cette intention quand il aborde l'analyse de cette théorie, car sans autre transition, il nous dit tout simplement: « Parmi les idées de Carlyle, il en est deux encore qu'il faut signaler comme spécialement tournées contre les idées de notre temps »; — et l'une de ces idées c'est le culte des héros. Mais nous croyons pouvoir affirmer qu'il voyait dans cette conception la conséquence et le développement des théories des *droits* et du *devoir* (91).

Cette doctrine, dit Montégut, est une protestation contre le joug et le despotisme des multitudes, c'est une revendication des droits de l'individu (92), une approbation formelle de la force individuelle... Le héros est le guide, le conducteur, le chef nécessaire des multitudes, c'est dans le foyer de son âme ardente que se concentrent les rayons épars dans la foule. Il a en lui « un droit divin » (93), et les populations lui doivent non seulement le respect, mais « une loyale obéissance » (94).

Dans son deuxième article, Montégut revient à cette question et compare les conceptions de Carlyle et d'Emerson. Il reconnaît dans la théorie de celui-ci « le grand homme dans le sens antique, l'homme de génie dans le sens moderne », il n'y reconnaît pas le *héros* de Carlyle, celui qui « a reçu sa mission du ciel, qui doit péniblement l'exprimer aux autres et périlleusement la faire triompher » (95).

« Dans les temps modernes, poursuit-il, l'homme n'est plus grand par *état* et par *nature*; il est grand par l'œuvre accomplie, par le labeur incessant, par le devoir. » Il faut remarquer encore que, tandis que le héros de l'antiquité, « quels que soient ses vices, est toujours grand... dans les temps modernes, le plus léger vice, la plus légère faute, prend des proportions colossales » de sorte que le mal paraît prédominer sur le bien (96).

(91) Cf. la page 136 de cette monographie.

(92) Il faut se rappeler le sens spécial de cette expression dans les écrits de Carlyle.

(93) Droit que lui valent ses dons spéciaux.

(94) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 313.

(95) *R. D. M.* 15 août 1850, page 728.

(96) *Id.*, *ibid.*

Montégut nous expose également la conception qu'il s'est faite, lui-même, du rôle et de la sphère d'influence des grands hommes. Le véritable service qu'ils nous rendent, dit-il, « est indirect: c'est par leur intelligence, c'est surtout par la beauté de leur vie et ses silencieux enseignements qu'ils nous sont utiles... L'homme par lui-même ne peut rien, et, aussitôt qu'il veut rendre service à l'homme, tout devient stérile ». Mais on ne veut pas reconnaître ce fait, et c'est l'idée que l'homme « peut rendre directement service à l'homme qui est la véritable origine de toutes les erreurs et de toutes les hérésies »: de la magie, de la sorcellerie, de la divination; « c'est elle qui est la base du contrat social, c'est elle qui perce à chaque instant dans les aberrations du socialisme » (97).

C'est pourquoi Montégut préfère l'opinion de Carlyle, qui place au premier rang l'homme d'action, tandis qu'Emerson semble pencher vers le grand penseur. « Nous sommes arrivés à ne plus savoir ce qu'est l'action, dit-il, elle ne nous apparaît plus que sous un aspect révolutionnaire. Nous ne faisons pas tant des révolutions par besoin de mouvement que par espoir du repos complet et de l'oisiveté perpétuelle (98). »

Quoique « spécialement tournée contre les idées de notre siècle » (99), poursuit Montégut, cette « réhabilitation des héros est, de toutes les idées de Carlyle, celle qui a fait le plus rapidement son chemin... On la rencontre partout en Angleterre — tantôt combattue, tantôt célébrée avec enthousiasme » (100). En France, aussi, elle pénètre « avec une rapidité singulière et se découvre naïvement dans les conversations particulières, dans les discussions », dans les journaux. Mais, ajoute notre critique, en nous donnant un renseignement des plus précieux, les Français ne l'ont pas puisée dans les livres de Carlyle ou d'Emerson, qui « sont peu connus ». C'est la nécessité, et surtout les événements de février qui les ont éclairés sur « la valeur et sur l'importance des grandes individualités ». Cette doctrine est « à l'état d'instinct et de pressentiment dans tous les cerveaux ». En même temps, « elle a grandi

(97) *Id.* p. 731-732.

(98) *Id.* page 735.

(99) Cf. la page 140 de cette monographie.

(100) *R. D. M.* 15 avril 1849, p. 313-314.

dans le monde philosophique grâce au concours que lui ont prêté toutes les écoles et tous les partis ». Ainsi, le *Culte des Héros*, de Carlyle, n'est pas autre chose que le résumé de toutes les doctrines contemporaines sur les grands hommes, résumé entrepris pour démolir ces doctrines et les transformer en les ennoblissant » (101).

Montégut estime qu'il est très probable que la doctrine du culte des héros « détruira à la longue la *philosophie de l'Histoire* », et que « nous en reviendrons à regarder un héros comme un héros et un gredin comme un gredin », au lieu de dire « que le grand homme n'est tel que grâce aux circonstances » (102).

L'autre idée que Montégut voulait signaler, c'est « la notion du silence », dans laquelle il voit « la satire métaphysique des révolutions ». Il cite le passage où Carlyle nous montre « l'efficacité bienfaisante » du silence et de la solitude; et, ici encore, il semble accepter sans hésitation la conclusion de Carlyle. « Rien n'est bon, affirme-t-il, que ce qui est latent, que ce qui naît, grandit et mûrit dans le silence... L'Histoire ne garde que le récit des faits bruyants. Et cependant, laquelle de ces deux choses est préférable, de cette croissance lente, silencieuse, mais vitale et naturelle, ou de ces convulsions et de ces révolutions qui détruisent, mais ne fondent rien? Indubitablement, répond-il, c'est la première (103). »

En matière religieuse, Montégut croit que Carlyle est ce qu'on appelle un *teacher* — mot qui désigne le prophète véritable du protestantisme... l'homme pénétré de religion et qui en connaît et peut en détailler l'excellence, la nécessité et les salutaires effets ». C'est un puritain, ou plutôt un « néo-puritain », et « il l'est beaucoup par colère et par système » (104). « Le culte excessif des intérêts matériels, continue notre critique, l'absence totale de foi religieuse, font de lui un *non-con-*

(101) *R. D. M.* 1850, 15 août, p. 736-737. Ici il faut relever une petite erreur : Quelques lignes plus haut, Montégut dit : « Depuis l'année 1839, où Carlyle publia son livre intitulé *Hero-Worship*, cette doctrine a fait du chemin ». L'on sait que ce livre ne parut qu'en 1841.

(102) *Id.* page 737.

(103) *R. D. M.* 15 avril 1849, page 312. Cf. *Sartor*, page 238.

(104) *Id.* page 293.

formiste dans notre XIX^e siècle. C'est ce spectacle et l'indignation qu'il lui a causée qui explique les singuliers et fulminants commentaires dont il a entremêlé les *Lettres de Cromwell*. » Mais lorsque Carlyle nous dit que le seul remède aux maux de son temps c'est de revenir au puritanisme, Montégut n'y voit que « le caprice d'un esprit éminent qui s'est enthousiasmé pour les dernières études qu'il a faites » (105).

Dans son étude de 1852, Montégut résume les titres de gloire de Carlyle; — et l'on verra par son ton enthousiaste que le Coup d'Etat n'a nullement ébranlé sa foi dans le philosophe anglais.

« Avec une tendresse et une sympathie pour ses semblables plus grandes... que chez aucun autre penseur contemporain » (106), dit Montégut, Carlyle s'est donné la mission « de redresser partout les injustices, de relever les erreurs morales, les idées fausses, d'attaquer l'aveugle philanthropie et le sec égoïsme de ses contemporains » (107). Il a réagi surtout contre le benthamisme, « cette abominable doctrine qui, si elle eût été acceptée, aurait conduit l'Angleterre à sa ruine » (108). C'est « le seul qui, à cette époque, ait osé s'élever contre ces tendances impies et immorales; c'est le seul qui, en dehors du monde officiel et au milieu de cette renaissance du XVIII^e siècle qui a rempli les années de la restauration, ait osé soutenir que la religion était une chose éternelle et sans laquelle la vie humaine n'était pas possible, que l'aristocratie était une institution fondée sur la nature même de l'homme, indestructible dans son essence, passagère et périssable dans ses formes; que la révolution considérée comme fait était un événement à jamais mémorable mais que, considérée comme doctrine, elle n'avait aucune durée; que le peuple devait être aimé, surveillé, instruit, et non pas laissé libre de se pervertir, de tomber dans la misère ou de rechercher l'ignorance selon sa volonté » (109). Il a montré que l'action seule pouvait guérir

(105) *Id.* p. 293-94.

(106) *R. D. M.* 1^{er} juillet 1852, page 135.

(107) *Id.* page 138.

(108) *Id.* page 142.

(109) *Id.*, *ibid.*

« les générations modernes, fatiguées d'écrire, plus fatiguées de lire, accablées depuis tant d'années de romans, de drames et de systèmes philosophiques » (110).

Montégut cite les deux derniers paragraphes du pamphlet intitulé *Eloquence politicienne*, où Carlyle exhorte le « jeune homme anglais » à travailler, à *faire* quelque chose, au lieu d'écrire, ou « de discourir éloquemment sur ce qui a été fait et sur ce qui peut être » (111). Cette allocution, dit notre critique, pourrait « s'adresser aussi avec profit à toutes les jeunes générations de l'Europe » (112). Mais, dit-il, il n'appartient pas à Carlyle d'avoir de tels regrets, « car ses écrits sont de véritables actions, de véritables devoirs accomplis » (113).

L'influence de Carlyle, poursuit notre critique, qui « n'a jamais été officielle... n'en a été que plus grande » (114). Ne se donnant guère la peine de défendre ses livres, qu'on attaquait de tous côtés, il « a laissé ses idées faire leur chemin dans le monde sans grandes préoccupations personnelles ». Par conséquent, son influence « a été toute latente, silencieuse presque, malgré le bruit qui se faisait autour de son nom ». On trouve les traces de sa pensée, qui a été habillée sous toutes les formes — « sous forme aristocratique, sous forme démocratique » — dans « les livres les plus remarquables de la littérature anglaise moderne » (115).

En même temps, Carlyle a « contribué plus que personne... à mettre fin à l'école byronienne (116), et, grâce aux idées qu'il a émises sur la littérature et l'art, à faire triompher tardivement Wordsworth, aujourd'hui autant admiré qu'il fut jadis dédaigné » (117).

(110) *Id.* page 137.

(111) *Pamphlets du dernier jour*, p. 276-277.

(112) *R. D. M.* loc. cit.

(113) *Id.* page 138.

(114) *Id.* page 142.

(115) *Id. ibid.* Montégut cite les noms de Tennysen (« qui sait la part qui revient à Carlyle dans la formation dans ce talent? ») et de Disraëli (« qui sait même ce qui lui revient dans les romans politiques de M. Disraëli? »). Dans la « littérature révolutionnaire ou socialiste » il cite le *Purgatoire des suicides*, de Thomas Cooper, et *Alton Locke*, de Charles Kingsley.

(116) Cf. la page 123 de cette monographie.

(117) *R. D. M., id., ibid.*

Son influence en Amérique a été considérable aussi, et Montégut espère « qu'elle s'accroîtra de jour en jour et qu'elle parviendra à y dompter le benthamisme, qui a grand besoin d'y être muselé » (118). Il croit que les Allemands aussi « s'empareront tôt ou tard de cette philosophie, qui est issue directement de la leur », et qu'elle « leur servira à reprendre leur tradition philosophique, aujourd'hui brisée, et à se débarrasser tout à fait des malheureux qui l'ont déshonorée » (119).

Montégut termine cet article par la confession de sa grande admiration pour Carlyle, et de la dette qu'il a contractée envers lui. « M. Carlyle, dit-il, nous est sympathique à bien des titres... De tous les écrivains, lui seul a pu donner une réponse aux questions que nous nous étions posées. Il nous a enseigné à nous défier de bien des choses, — à en mépriser un certain nombre d'autres, à savoir distinguer une pensée d'une formule, ce que des gens même très illustres ne savent pas faire, à ne compter qu'avec les faits et à ne tenir aucun compte des théories et des axiomes intitulés principes, qui ne sont le plus souvent que des chimères relevant de la volonté perverse ou faussée d'un sectaire, ou de l'imagination et de la subtilité d'un esprit astucieux et trompeur.

« Depuis que nous l'avons lu, continue Montégut, nous savons qu'il existe parmi les politiques, les philosophes, et même ailleurs, deux classes d'hommes: les uns qui poursuivent un but personnel, égoïste et momentané, et dont nous devons nous défier; les autres, qui poursuivent un but humain et éternel, et auxquels nous devons nous soumettre. » Carlyle nous apprend, dit-il, qu'il est des hommes à qui il est impossible d'accorder le respect sans lâcheté, « et qu'il en est d'autres à qui on ne peut le refuser sans crime ».

« Toutes ces pensées, et bien d'autres, poursuit notre critique, nous les avons trouvées, chez lui, exprimées sous une forme singulière, mais vibrante et familière, qui va directement à l'âme et la force de s'étonner. Parmi tous les hommes qui font profession de penser aujourd'hui, c'est celui que nous préférons, et c'est le seul qui nous paraisse réellement sérieux, parce que c'est le seul auquel nous puissions, sans crainte,

(118) *Id.*, page 143.

(119) *Id.*, *ibid.*

sans réticence et sans avoir besoin de recourir à des *distinguo* de tout genre, attribuer une entière bonne foi » (120).

Cette profession de foi nous montre avec quel enthousiasme Montégut acceptait l'enseignement de Carlyle, et se faisait son disciple. Plus que tout autre Français, nous semble-t-il, il a su s'assimiler les doctrines et se pénétrer du maître écossais. Par sa nature même et par les influences de sa jeunesse, il était prédisposé à accepter un tel corps de doctrine.

Dès son enfance, nous dit M. P.-A. Muenier, le petit Emile « manifestait la piété la plus ardente, la plus vive et la plus spontanée », avec « un sens très remarquable du mystère, qui l'élevait au-dessus de tout son entourage » (121). Sous l'influence de Berterau, son maître, ce sentiment s'est développé en une espèce de Christianisme latitudinaire (122). Les douleurs de sa jeunesse aiguisèrent son sens moral, et l'accoutumèrent à se replier sur lui-même et à cultiver sa vie intérieure. Ses premiers essais politiques — écrits quand il n'avait que vingt-quatre ans — révèlent, dit M. Muenier, « une suite d'observations lucides et amères à la fois, animées par une douloureuse ardeur qui en dit long sur les expériences que le jeune homme a dues à la société de son époque » (123). Il semble avoir connu à Limoges de jeunes adeptes de toutes les doctrines matérialistes du temps, et, selon son biographe, « c'est peut-être bien pour avoir été tenté lui-même, dès sa première jeunesse, par leurs aspirations confuses et désordonnées qu'il s'est attaché plus fortement à l'individualisme religieux et moral des Anglo-Saxons » (124). Autre trait significatif — Montégut ne fut pas attiré vers l'étude des sciences positives, et ne comprit jamais leur importance (125). Si l'on ajoute que son père le

(120) *Id.*, page 164. A la page 135 du même article, nous lisons : « Les préoccupations habituelles de l'écrivain, les réserves, les réticences ne sont point son fait : il va droit au but, sans s'inquiéter de considérations d'hommes et de choses ».

(121) P.-A. Muenier, *Émile Montégut : Étude biographique et critique, d'après des documents inédits*. Paris, 1925, 1 volume in-8, p. 329, note 155.

(122) *Id.* page 16.

(123) *Id.* page 16.

(124) *Id.* page 18.

(125) *Id.* p. 18-19.

destinait au sacerdoce, mais dut renoncer à ce projet, on verra à quel point la formation de Montégut ressemble, dans ses grandes lignes, à celle qu'avait reçue Carlyle. Mais il semble avoir été encore plus porté que celui-ci, à chercher la lumière chez les écrivains étrangers. Comme le fait remarquer M. Muenier, « Parmi les influences littéraires qu'il a, dès sa jeunesse, acceptées avec le plus de joie, ce sont des influences étrangères qui ont tout particulièrement dominé l'esprit de Montégut ⁽¹²⁶⁾. » Et il ajoute un peu plus loin : « Ce n'est pas Hugo, Michelet qui vont orienter Montégut au seuil de sa carrière et marquer d'une empreinte décisive tout son être intellectuel et moral, c'est l'Américain Emerson, et, bien plus encore, c'est l'Anglais Carlyle » ⁽¹²⁷⁾.

En tâchant de s'expliquer pourquoi Montégut est arrivé à une compréhension si complète de l'œuvre de Carlyle, il ne faut pas oublier que ce n'est pas là le seul écrivain anglais qu'il ait compris ; il faut se rappeler qu'il avait, comme le dit M. Galland ⁽¹²⁸⁾, une « sympathie profonde pour l'âme anglaise », qui faisait qu'il annonçait « dans ses jugements les conclusions auxquelles arrive la critique anglaise de nos jours ».

M. Galland attribue cette sympathie aux origines limousines de notre critique. « Il y a des affinités naturelles, écrit-il, entre la Grande-Bretagne et le Plateau Central, cette île de granit et de verdure, où les brouillards sont à peine moins fréquents qu'en Angleterre, où certains paysages évoquent la campagne humide et calme des Midlands, où d'autres, plus âpres et presque désolés, font penser aux solitudes du Yorkshire, aux bruyères écossaises » ⁽¹²⁹⁾. Et puis, ajoute M. Galland, les Limousins sont de grands voyageurs. Quelquefois ils

(126) *Id.* page 23.

(127) *Id.* page 24. M. Muenier semble croire que c'est la lecture de Carlyle qui amena Montégut à l'étude de Goethe. Cf. page 319 : « ...pénétré dès son adolescence par les influences du romantisme anglais et du romantisme allemand, imbu de Carlyle et d'Emerson et, à travers Carlyle, puis directement de Goethe ». Mais cf. A. Laborde-Milaà, *Emile Montégut*, Paris, 1922, 1 volume in-8, page 31 : « Il semble avoir eu, à ce moment, pour livres de chevet, d'abord le *Wilhelm Meister* de Goethe..., ensuite Carlyle et Emerson... »

(128) *Revue de Littérature comparée*, 1927, p. 594-599. René Galland, *Compte rendu critique des thèses de M. P.-A. Muenier*.

(129) *Id.* page 596.

sont « poussés à s'expatrier par la pauvreté, quelquefois davantage encore par un besoin de mouvement et d'errance, hérité peut-être des Arabes et des Anglais, dont les vagues ont déferlé jusqu'à leur Plateau, et par une curiosité qui vient de leur imagination. » De l'avis de M. Galland, c'est cette curiosité qui explique « jusqu'à un certain point » l'œuvre « du pionnier Montégut qui, par ses qualités et ses défauts intellectuels, est un Limousin très représentatif » (130). Dans une question aussi délicate, ce jugement d'un critique du pays même d'Emile Montégut, est vraiment précieux.

Quoi qu'il en soit, pour les raisons que nous venons d'énumérer ou pour d'autres, Montégut ressemblait tellement à Carlyle par son genre d'esprit et par sa façon de penser, qu'il ne pouvait que subir à un haut degré l'influence de ce dernier dès que ses œuvres tombèrent sous ses yeux.

Comme nous l'avons déjà vu, il y a lieu de supposer que Montégut connaissait assez bien l'œuvre de Carlyle lorsqu'il écrivit son étude sur Emerson. Mais à ce moment il semblerait que c'était plutôt l'écrivain que le philosophe qui le frappait. On se rappellera qu'il n'estimait pas alors que Carlyle fût un de ceux qui font « faire de grands pas à la société » ; et qu'il croyait même pouvoir définir le rôle de Carlyle en disant qu'il maintenait « les traditions de l'*humour* anglais et de l'esprit protestant » (131).

C'est donc entre la date de la composition de cet article et celle de la publication du premier des *Essais sur les symptômes du temps* (132), que Montégut a dû découvrir chez Carlyle le philosophe social. En examinant les trois premiers de ces *Essais*, nous avons tâché de montrer à quel point Montégut s'était inspiré de l'œuvre de Carlyle en les écrivant (133). Nous pouvons citer à l'appui de notre thèse l'opinion de M. P.-A. Muenier qui affirme que dans tous ces essais apparaît « l'influence directe de la pensée de Carlyle » (134). Nous

(130) *Id.* page 597.

(131) *R. D. M.* 15 août 1847, page 471.

(132) *R. D. M.* 15 avril 1848.

(133) Cf. la page 111 de cette monographie.

(134) Muenier : *Emile Montégut*, page 333, note 46. M. Galland est du même avis. « La flamme qui donne la vie à ces premiers essais, écrit-il, a été allumée au foyer de *Sartor resartus* » ; (*id.* page 598).

avons aussi relevé deux ou trois passages qui montrent que Montégut se laissait même entraîner, de temps à autre, à l'imitation du style de Carlyle. Mais de tels passages sont assez rares et l'on pourrait peut-être trouver un peu exagérée l'opinion de M. Muenier qui, en parlant de ces mêmes essais, écrit : « On voit bien tout ce que cette manière apocalyptique, tout ce que ces images, parfois étranges et toujours saisissantes, doivent à l'influence de Carlyle (135). »

Or, s'il est établi que Montégut a considérablement étendu sa connaissance des œuvres de Carlyle entre les mois d'août 1847 et d'avril 1848, on ne peut guère attribuer ce renouveau d'intérêt à autre chose qu'à la Révolution de 48. Après les journées de juin, et une fois le danger momentanément repoussé, comme nous l'avons vu, il semble s'être plongé dans l'étude de l'auteur chez qui, disait-il, il avait trouvé la réponse à toutes les questions qui le tourmentaient. Parmi ces questions était le grand problème de sa vie, comment concilier le métier d'homme de lettres avec les conditions de la société moderne, — et l'on se souviendra que c'est dans le *Sartor* que Montégut avait trouvé la solution de ce problème (136).

Mais Montégut n'était pas homme à s'enfermer bien longtemps dans un seul sujet d'étude; chez lui, comme le dit si bien M. Galland, « le foisonnement d'idées a pour contrepartie la dispersion » (137). Ainsi, après son article d'avril 1849, il revint à la situation politique et écrivit coup sur coup encore six de ces *Essais* (138). Puis, à propos des *Représentants de l'humanité* d'Emerson, il revint à la littérature pour écrire son article sur Carlyle et Emerson (139). Entraîné sans doute par cette étude, il traduisit en 1851 un volume des essais d'Emerson (140), dans la préface duquel il reproduisit

(135) *Id.* page 37. A la page xvi de son introduction, M. Muenier qualifie la manière de Montégut de « cette manière d'essayist à l'anglaise, de « voyant »... ».

(136) Cf. la page 125 de cette monographie.

(137) Galland, *id.*, page 597.

(138) *R. D. M.* 15 août, 1^{er} et 15 décembre 1849, 1^{er} février, 1^{er} mai et 1^{er} août 1850.

(139) *R. D. M.* 15 août 1850.

(140) *Essais de philosophie américaine*, par Ralph Emerson, traduits et précédés d'une introduction par Emile Montégut, Paris, Charpentier, 1851, in-18.

intégralement la comparaison entre le genre d'esprit de Carlyle et d'Emerson, qu'il avait faite dans son étude de 1847 (141).

Vers la fin de 1851, Montégut écrivit le dernier de ses Essais sur les symptômes du temps (142); car, après le Coup d'Etat il se désintéressa complètement de la situation politique pendant deux ou trois ans. Il semble même, tout en gardant son admiration pour Carlyle, avoir perdu toute envie d'écrire quoi que ce fût sur lui. Car l'article sur la *Vie de Sterling*, paraît-il, fut écrite sur la demande de François Buloz, qui proposa même d'envoyer Montégut à Londres pour se documenter.

Ici, il faut nous arrêter pour répondre à l'objection que l'on va nous faire. Car M^{me} Pailleron (143) (et après elle M. P.-A. Muenier), affirme que Montégut a effectivement rendu visite à Carlyle dans le début de l'année 1852, et elle reproduit une lettre de Carlyle, datée du 11 février, sur laquelle elle base cette affirmation. Mais nous avons trouvé que, dans une lettre du 8 mars, Carlyle dit qu'il ne connaît pas Montégut « le moins du monde en personne » (*not at all in the flesh*), seulement « comme écrivain traitant de choses anglaises » dans la *Revue des Deux Mondes*. Cela prouve incontestablement que Montégut, même s'il était à Londres à ce moment, n'était pas encore allé voir Carlyle. Mais si Montégut était vraiment à Londres en février-mars 1852, nous ne voyons pas pourquoi Carlyle ne l'eût pas reçu, puisque nous savons qu'il l'a bien reçu chez lui l'année suivante. Et puis, nous allons le voir, le ton de la lettre où Montégut parle de cette visite de 1852, semble indiquer qu'il rencontrait alors pour la première fois l'écrivain anglais.

Ainsi, à moins que M^{me} Pailleron ne possède d'autres documents qui prouvent que Montégut a véritablement visité l'Angleterre en 1852, il semblerait que ce prétendu voyage n'a jamais eu lieu.

Voici donc comment, à notre avis, les choses se sont passées: Comme l'exemplaire de la *Vie de Sterling* (144) qu'on

(141) *Id.*, p. XXI-XXII; cf. *R. D. M.* 15 août 1847, page 471 (cité à la page 122 de cette monographie).

(142) *R. D. M.* 15 octobre 1851.

(143) *R. D. M.* 1^{er} août 1922, p. 601-633. Marie-Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis. V. Les Littérateurs de l'Empire*.

(144) On se rappellera que la *Vie de Sterling* parut le 10 octobre 1851.

devait envoyer à la *Revue* n'arrivait toujours pas, François Buloz, en désespoir de cause, écrivit à Carlyle le 7 février, en proposant d'envoyer Montégut à Londres, pour se documenter auprès de l'écrivain lui-même. Mais, comme Carlyle s'était fait une règle de ne jamais donner de renseignements aux journalistes, il écrivit à Buloz la lettre d'excuses que M^{me} Pailleron a publiée, et que nous reproduisons ici : (145).

Chelsea, Londres, 11 février 1852.

« Monsieur,

« Je regrette d'apprendre par votre lettre du 7 que vous n'avez pas encore reçu votre exemplaire de la *Vie de Sterling*, lequel, dûment adressé, devait vous être expédié depuis plusieurs mois déjà. J'espère que vous serez convaincu que la négligence ne vient pas de moi, mais de mes éditeurs, à qui hier je l'ai prouvé et reproché. Enfin depuis hier soir l'exemplaire est entre les mains de MM. B. et Lowell's (146), et vous sera expédié directement.

« En outre, s'ils se sont procuré la gravure que je leur ai recommandée, je pense que votre collaborateur la trouvera suffisante pour ce qu'il désire; en tout cas, dans les circonstances actuelles, c'est la seule ressource que nous possédions.

« Le daguerréotype dont cette gravure est la reproduction a été fait sous la surveillance d'un peintre éminent, et c'est bien le meilleur que j'aie jamais vu; comme trois ou quatre autres essais de daguerréotypie ont été exécutés dans la même maison sans aucun succès, je crois que nous ferons sagement en nous en tenant là (147).

« Il a paru ici l'autre jour un livre, sorte de dictionnaire,

(145) *Id.* p. 620-621.

(146) Correspondants de François Buloz à Londres. (Note de Mme Pailleron).

(147) Il nous semble que le fait d'être entré dans tous ces détails dans une lettre à Buloz montre bien que Carlyle n'envisageait pas la possibilité d'une visite de la part de Montégut. D'ailleurs, si Montégut était effectivement à Londres, est-ce qu'il n'aurait pas été plus simple de le voir que de faire des démarches auprès des correspondants de la *Revue*? — La gravure en question est celle qui figure en tête de l'article de juillet 1852, et qu'a reproduite M. Barthélemy dans son *Thomas Carlyle*. (*Mercure de France*, 1899, in-12).

je crois, intitulé *Les Hommes du temps*, qui pourrait probablement vous être utile dans une de vos enquêtes. Je vais conseiller à MM. B. et Lowell's de vous en procurer un exemplaire ⁽¹⁴⁸⁾. Ce livre contient un petit article me concernant; on m'en envoya les épreuves il y a quelques mois; elle ne me parurent pas exemptes d'inexactitudes ni de copieuses erreurs de détail d'ailleurs peu importantes; je ne pus alors les corriger ni m'en occuper d'aucune manière, et les épreuves de cet article furent jetées au feu. Si les autres articles sont semblables au mien, je suppose que ce livre est un reflet assez exact de la rumeur publique dans nos régions, et comme tel, pourrait être de quelque utilité. »

Le fait de s'être donné tant de peine pour fournir à Montégut le moyen de se renseigner sur lui, tout en tenant parole et en ne donnant pas de détails lui-même, montre combien Carlyle appréciait les efforts que celui-ci avait faits pour le faire connaître en France ⁽¹⁴⁹⁾. Dans le paragraphe suivant, il s'exprime plus nettement à ce sujet:

« La vanité, ou un sentiment meilleur souffrirait sans doute en moi, si M. Montégut, par manque d'information se trouvait dans l'impossibilité de continuer la notice qu'il a commencée sur moi. Certainement, si je pouvais rompre le serment que je me suis fait sur cette matière, cela serait en faveur d'un homme qui a écrit sur moi, et qui est capable de penser de moi et du monde où nous vivons ce qu'il en pense. Mais, hélas! je me suis promis une fois pour toutes de ne pas faire droit à de telles requêtes, et vous pouvez m'en croire, il me serait pénible dans ce cas de me déjuger. Je suis certainement confus de paraître si peu obligeant aux yeux de personnes qui me témoignent tant de sympathie. Mais, pour bien des raisons, je n'y puis rien, telle est la triste vérité. »

C'est surtout sur le paragraphe suivant que nous basons l'affirmation que Montégut n'est pas allé en Angleterre cette année-là.

(148) Cette phrase encore semble indiquer que Montégut n'était pas à Londres, et ne comptait pas y aller à ce moment.

(149) Cf. aussi ce qu'il en dit dans sa lettre à Browning; (citée à la page 153 de cette monographie).

« Avec votre exemplaire de Sterling, continuait Carlyle, vous en trouverez un autre destiné à Mrs Robert Browning qui est actuellement une de vos voisines ⁽¹⁵⁰⁾. C'est une aimable dame et fort remarquable dans notre milieu, la femme d'un poète dont l'œuvre figure parmi les plus hautes (ou celles qui aspirent à le devenir), d'après les meilleurs juges. Je donnerai à M. Montégut une lettre d'introduction pour ce gentleman, qui peut ou non lui être présentée, suivant le désir de M. Montégut, car je n'ai pas écrit à Browning à ce sujet, et ne compte pas le faire, ne correspondant guère que pour affaires avec lui. Il parle couramment le français, est ardent, capable et bien informé. Si les deux hommes se plaisent, M. Browning pourrait être utile à M. Montégut à bien des points de vue concernant l'Angleterre.

« Cela est, je crois, tout ce que j'avais à vous dire; ainsi je suis, Monsieur, bien sincèrement vôtre.

« T. Carlyle. »

M^{me} Pailleron a dû conclure de la phrase : « Je donnerai à M. Montégut une lettre... », que Carlyle avait l'intention de la lui présenter en personne. Mais nous savons qu'il ne l'a pas fait. Car, malgré ce qu'il avait dit à Buloz, il a effectivement écrit à Browning moins d'un mois plus tard, une lettre dont nous reproduisons quelques passages :

A Robert Browning, Paris.

Chelsea, 8 mars 1852.

« Cher Browning, Il y a plus de quinze jours que j'ai reçu votre lettre...

« Vers le moment où votre lettre est arrivée, ou peu auparavant, j'avais remis une carte d'introduction à un certain

(150) Robert Browning aussi était à Paris en ce moment; il y était allé accompagné de sa femme et de Carlyle vers la fin de septembre 1851. Carlyle était retourné à Londres quelques jours après, mais les Browning étaient restés à Paris. (Cf. J.-A. Froude, *Thomas Carlyle. A history of his life in London*, London, 1884, 2 volumes in-8, t. II, p. 83-84; *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning*. Edited by Alexander Carlyle, London, 1923, in-8, p. 287-288).

M. Montégut de la *Revue des Deux Mondes*, document que je lui ai laissé la liberté d'utiliser ou de détruire, et je ne sais ce qu'il en aura fait. S'il s'est décidé pour le premier, je vous prie de considérer que je ne le connais pas le moins du monde en personne ⁽¹⁵¹⁾, que je ne le connais que comme un écrivain traitant des questions anglaises dans cette « *Revue* » ⁽¹⁵²⁾; auteur notamment d'un Essai sur moi, écrit il y a deux ou trois ans, qui semblait indiquer un homme très sincère et plutôt capable et d'esprit aimable. Si, en le voyant, vous ne l'aimez pas, agissez selon vos sentiments, sans vous préoccuper de ce que j'en pense moi, qui véritablement ne le connais pas au delà de ce que je viens de vous dire, ni ne m'occupe de lui plus que d'un homme en général ⁽¹⁵³⁾ (*a general son of Adam*). — Voilà le fait; c'en est assez sur ce point ⁽¹⁵⁴⁾... »

Ce ne serait donc que l'année suivante que Montégut a fait la connaissance de Carlyle, qu'il a même vu assez souvent au cours de son séjour à Londres. Dans une lettre à Buloz, datée du 18 janvier 1853, il dit: « J'ai vu M. Carlyle plusieurs fois et j'ai passé la soirée avec lui mardi dernier, je l'ai trouvé très bienveillant, plus expansif que je ne m'y attendais, et partisan du gouvernement de Louis-Napoléon ⁽¹⁵⁵⁾. »

Si Montégut avait déjà fait la connaissance de Carlyle l'année précédente, aurait-il signalé à Buloz le fait qu'il le trouvait « très bienveillant » ? et au lieu d'ajouter « et plus expansif que je ne m'y attendais », n'aurait-il pas été plus naturel pour lui de faire la comparaison entre l'attitude de Carlyle lors de cette visite et lors de la première visite?

Un peu plus loin nous lisons: « M. Carlyle vous fait remercier aussi des offres que vous lui avez faites à plusieurs reprises d'envoyer quelque chose à la *Revue*, et dit que lors de

(151) « I do not know him in the flesh at all ».

(152) En français dans l'original.

(153) « Nor concerned in him except as a general son of Adam ».

(154) *Letters to J.-S. Mill etc.*, p. 290, 293. Cette lettre fut reproduite dans le *Mercur de France*, 1^{er} décembre 1916 : *Correspondance de Carlyle et de Browning*, trad. par Emile Masson, page 406; (reprod. du *Cornhill Magazine*, mai 1915.)

(155) Pailleron, *id.* page 622. Nous sommes étonnés d'entendre dire que Carlyle approuvait le gouvernement de Louis-Napoléon, car, selon Froude, il n'avait que du mépris pour Napoléon à partir du coup d'Etat. Cf. *Life in London*, t. II, p. 151-152.

son prochain voyage à Paris, il vous priera de lui montrer le portrait de M^{me} Sand (une de ses haines) qui est dans votre salon (156). »

A partir de 1852, Montégut n'a guère rien écrit de plus sur Carlyle (157). Mais les relations subsistaient toujours entre les deux écrivains et ils échangeaient leurs œuvres. M^{me} Pailleron reproduit une lettre datée du 24 septembre 1858, où Carlyle remercie Montégut de l'envoi de deux exemplaires de ses *Essais*, par laquelle nous pouvons voir que celui-là gardait toujours son rôle de maître, celui-ci de disciple.

« Dans mon propre exemplaire (158), écrivait Carlyle, j'ai déjà fait quelques incursions, j'y ai trouvé partout de saines idées, très neuves en France, je crois. Je suis heureux de voir la méthode intellectuelle que vous avez atteinte (en dépit de votre mauvaise santé et de bien d'autres obstacles) depuis que nous avons délibéré ensemble. Je vous en prie, persistez avec un paisible courage à travers la bonne et la mauvaise fortune. Dans cette voie-là, un homme transforme véritablement le misérable métier que vous et moi exerçons (159). »

Carlyle annonce ensuite la prochaine publication du premier volume de son *Frédéric*: « Le livre sur Frédéric dont je m'étais débarrassé depuis juin dernier, va justement paraître ces jours-ci. Je le considère comme un médiocre, insignifiant et pour tout dire mauvais livre, quoique représentant la meilleure réplique sur ce sujet qui soit sorti de mes pauvres mains, mais rien n'est plus évident que le dégoût qu'il a donné, donne et donnera à son infortuné auteur... »

(156) *Id.* page 623.

(157) Dans la *R. D. M.* du 15 septembre 1876, p. 343-344, il consacre quelques mots aux *Early Kings of Norway*, livre qui lui inspire « le regret que ce moyen âge dont Carlyle a dit si souvent qu'il était l'époque où l'Angleterre avait été plus particulièrement fertile en hommes vraiment grands, n'ait pas trouvé en lui son historien et son juge. »

(158) L'autre était destiné à Kingsley. (Note de Mme Pailleron).

(159) *R. D. M.* 1^{er} août 1922, p. 623-624. Mme Pailleron ne donne pas la date de cette lettre dont elle ne publie d'ailleurs que la traduction, mais M. P.-A. Muenier la donne dans un article dans la *Revue de littérature comparée*, 1925. *Lettres inédites de Carlyle et de George Eliot à Emile Montégut*. — M. Muenier conclut de cette lettre que Carlyle et Montégut se sont revus depuis 1853, pour « délibérer ensemble »; or, nous savons que Carlyle n'a jamais revisité Paris depuis 1851. Donc, s'ils se sont rencontrés, ce serait au cours d'un voyage, jusqu'ici inconnu, qu'aurait fait Emile Montégut.

Montégut a dû répondre à cette lettre en demandant à Carlyle un exemplaire de son livre, car celui-ci lui écrivit le 15 octobre pour lui dire que la première édition était déjà épuisée, mais que l'on était en train d'en tirer une deuxième, et qu'il lui enverrait un exemplaire le plus tôt possible (160). Nous ne savons pas si Montégut a jamais reçu ce volume ou les volumes suivants; en tout cas, il n'a jamais consacré d'étude à cet ouvrage.

Les deux écrivains semblent avoir échangé des lettres, à des intervalles bien irréguliers, pendant presque toute la vie de Carlyle; car on a trouvé un fragment de lettre, qui n'a pu être écrit avant 1875 (161), où Carlyle qui envoyait à Montégut une photographie de Wootton Lodge, — maison où Rousseau avait habité pendant son séjour en Angleterre — lui disait: « On se l'est procurée pour vous (la photographie) il y a cinq ou six ans; mais je n'ai jamais pu, jusqu'à présent, m'informer de votre adresse exacte; ainsi je vous l'envoie maintenant. »...

Si Montégut avait donc, pour ainsi dire, déjà cessé de remplir le rôle d'interprète français de l'œuvre de Carlyle, avant même de faire la connaissance de l'auteur anglais, s'il n'a pas même recueilli dans ses œuvres ses études sur Carlyle, il n'en a pas moins gardé au cours de toute sa vie son admiration pour celui qu'il regardait en quelque sorte comme son maître. En feuilletant ses ouvrages, d'ailleurs, on voit bien la part considérable que Carlyle avait eue dans la formation de son esprit. M. René Galland affirme qu'on « ne dira jamais tout ce que » Montégut doit à Carlyle. Et M. Muenier, au cours de sa belle étude, relève à maintes reprises les traces de l'influence de Carlyle dans l'œuvre de Montégut. « Avant comme après l'avènement de Napoléon III, Montégut n'a oublié ni les expériences de sa jeunesse, ni les leçons de 1848, ni les leçons de Carlyle... Il a vu (dans l'Empire) plutôt une

(160) Muenier, *Bibliographie critique*..., page 125. M. Muenier a aussi reproduit cette lettre à la page 503 de l'article de la *Revue de littérature comparée*, que nous avons déjà cité.

(161) *Id.* p. 126-127. Cf. l'article de la *Revue de littérature comparée*, page 501, où M. Muenier, en précisant la date de cette lettre, écrit : « elle ne peut être antérieure à l'année 1875, puisqu'il y est question de Mme Montégut et que le mariage du critique eut lieu en cette année. »

nouvelle étape de la Révolution française, un despotisme tempéré conforme à l'esprit révolutionnaire et qui n'avait que bien peu de chances d'arrêter la marche de cet esprit ⁽¹⁶²⁾. » Et, en dédiant ses *Essais sur la littérature anglaise*, qui parurent en 1883, « A la mémoire de Thomas Carlyle... en souvenir d'une fervente admiration », Montégut témoigne que son affection ne s'était jamais ébranlée ⁽¹⁶³⁾.

(162) Muenier, *Emile Montégut*, page 85. Mais cf. la lettre de Montégut à la page 154 de cette monographie.

(163) Emile Montégut, *Essais sur la littérature anglaise*. Paris, 1883, 1 volume in-16. Nous reproduisons intégralement la dédicace : « A la mémoire de Thomas Carlyle, ces essais sont dédiés en souvenir d'une fervente admiration ».

CHAPITRE III

LES « PAMPHLETS DU DERNIER JOUR » (1850-1851)

Avant de reprendre notre exposé chronologique du point où nous l'avons abandonné, pour examiner dans leur ensemble les relations littéraires et personnelles de Montégut avec Carlyle, nous dirons deux mots sur la part dans laquelle les événements de 1848 ont pu inspirer à Carlyle ses *Pamphlets du dernier jour*.

Dans une lettre à sa mère, datée du 26 février, il écrivait : « Je commence à avoir vraiment pitié de lui (Louis-Philippe), ce vieux gremlin malheureux ; il a passé par bien des chagrins, vicissitudes et tribulations depuis soixante-quatorze ans (1). » Dès le 4 mars, il commence à noter ses impressions sur la Révolution dans son *Journal intime*. Le 5 il y jette, dans ses grandes lignes, le plan d'un livre sur la Démocratie (2). Mais, comme il le disait un peu plus tard à l'historien Thomas Erskine, il saluait la Révolution comme un événement joyeux, puisqu'elle enseignait encore une fois la leçon que c'est toujours la vérité qui triomphe des mensonges. Mais, ajoutait-il, « qu'il est triste... que le monde entier, dans sa protestation contre le faux gouvernement, ne puisse trouver d'autre remède que celui de se jeter dans le non-gouvernement ou l'anarchie (4). »

(1) *New letters of Thomas Carlyle*. Edited and annotated by Alexander Carlyle, London, John Lane, 1904, 2 volumes in-8, t. II, page 57.

(2) *Life in London* ; t. I, page 429. M. Edmond Barthélemy a cité ce plan d'ouvrage dans deux articles parus dans le *Mercur de France*, février 1901, page 390 et 1^{er} janvier 1906, page 35. Il le reproduit aussi dans l'Introduction de sa traduction des *Pamphlets du dernier jour*, p. 7-8.

(3) *Id.* page 450. Cette lettre est datée du 24 mars.

(4) *Id.* page 430.

Il n'était pas non plus sans sympathie pour les révolutionnaires. Il estimait qu'on avait bien fait de chasser « ce vieux gredin » de Louis-Philippe, et Guizot, son ministre, qu'il trouvait « beaucoup plus méprisable » que son maître (5). Et il approuvait chaudement l'action du gouvernement provisoire, qui s'était mis tout de suite à tenter d'organiser le travail. « C'est en vain, disait-il, que je tâche d'expliquer que ce problème de « l'organisation du travail » est précisément le problème des problèmes pour tous les gouvernements quels qu'ils soient; que c'était, pour le pauvre gouvernement provisoire français, de la première nécessité de tâcher de le résoudre; que, par les moyens et les méthodes dont il se sert actuellement, il semble impossible que ce gouvernement puisse réussir; mais que lui, et, qui plus est, tous les gouvernements doivent faire de plus en plus de progrès dans la tentative de résoudre ce problème, ou bien disparaître promptement de la surface de la terre, sans nommer des successeurs » (6).

Carlyle avait d'ailleurs des raisons toutes personnelles pour suivre avec intérêt les événements en France. Ainsi que nous le savons, quelques-uns des chefs révolutionnaires avaient été ses amis pendant qu'ils séjournèrent à Londres. En apprenant les nouvelles des journées de juin, qui, disait-il à sa mère, étaient « un symptôme alarmant de la condition misérable de cette pauvre époque-ci » (7), Carlyle était surtout frappé du rôle qu'avait dû jouer le général Cavaignac — frère de ce Godefroy Cavaignac qu'il avait tant aimé. « Nul homme, peut-être, dans le monde entier, écrivait-il, n'aurait pu voir s'imposer un devoir aussi dur que celui de canonner et de réprimer ces gens malheureux, que, pour ainsi dire son père et son frère et tous ses parents s'étaient dévoués à soulever; mais, ajoutait Carlyle, il voyait que c'était là son *devoir*, et il l'a courageusement rempli » (8).

L'année suivante, Carlyle fit la connaissance de Louis Blanc avec qui il a dû discuter la situation en France; car il nous dit

(5) *New Letters*, lettre citée.

(6) *Life in London*, t. I, page 431.

(7) *Id.* page 439. Lettre datée du 7 juillet.

(8) *Id.*, *ibid.*

que malgré la différence profonde de leurs théories sociales, il ne pouvait s'empêcher d'aimer « cette jolie petite miniature d'homme »... (9).

En même temps, Carlyle était irrité par les événements qui se déroulaient dans l'Europe entière, et par l'agitation anti-esclavagiste. Enfin, son impatience éclata et il publia en décembre 1849, son *Discours de circonstance sur la question nègre* (10), suivi, coup sur coup, entre février et août 1850, des huit *Pamphlets du dernier jour*.

La *Revue britannique* signala le premier des *Pamphlets*, le mois même de sa publication. « Thomas Carlyle », écrivait le correspondant de Londres, à propos de la question de l'esclavage, « laissant là brusquement les noirs... (11) a tout à coup annoncé son projet de publier mensuellement une brochure sur les blancs. Son premier ballon d'essai est tout à fait apocalyptique. On en comprend juste la moitié. Il intitule cela *The present time*, et notre rêveur va sans cesse du passé à l'avenir... Au sein de ces nuages anglo-germaniques, poursuit-il, jaillissent quelques éclairs; mais en général, la plupart des lecteurs sont tout aussi embarrassés que moi. Ils admireraient volontiers M. Carlyle s'ils pouvaient le comprendre ». Et ici se formule une critique qui devient assez à la mode: « Je me suis toujours imaginé que cet homme à part aurait besoin d'être traduit d'abord en anglais avant de l'être en français. Ses meilleurs morceaux, les plus compréhensibles du moins, ont paru dans les *Reviews*, et probablement, avant d'être imprimés, ou sur l'épreuve, les ratures du rédacteur en chef les émondaient et les élucidaient à l'usage du commun des martyrs (12). »

Néanmoins, quelques mois plus tard, Joseph Milsand croyait voir assez clair à travers ces nuages, pour pouvoir consacrer un long article à ceux des *Pamphlets* qui avaient

(9) *Id.* t. I, page 452. (*Journal*, 26 avril 1849.)

(10) Cf. *Miscellanies*, t. VII, p. 79, 110.

(11) Dont il parlait dans son *Discours de circonstance*...

(12) *Rev. brit.* février 1850, page 481. L'on se rappellera qu'on avait déjà fait cette dernière remarque dans la *Revue britannique* en 1841. Cf. la page 77 de cette monographie.

déjà paru (13). « Les deux premiers, disait-il, renferment les idées-mères de toutes les pensées de l'auteur, ils renferment surtout son vrai génie ». Mais dans les autres, quoique « sa haute intelligence ne l'abandonne pas... peut-être y montre-t-elle davantage ses limites, et souvent on a plus de peine à l'y saisir à travers les conclusions excessives auxquelles elle s'est laissé entraîner (14). » Ces deux pamphlets, explique Milsand, s'adressent, l'un aux démocrates, l'autre aux philanthropes. « Au fond de ces deux utopies, ajoute-t-il, il n'est pas difficile de reconnaître la même illusion. Sous deux faces différentes, c'est toujours le fatal esprit de théorie qui marche aveuglément à la suite de l'idéal, qui toujours commence par se demander ce qu'il peut rêver de mieux, et qui borne sa sagesse à choisir tel moyen plutôt que tel autre pour atteindre le but qu'il a d'abord fixé, sans compter avec l'impossible » (15).

Les utopistes de l'époque actuelle, dit Milsand, voient dans la démocratie, dans le culte des masses, la réponse à toutes les questions. Mais, ajoute notre critique, « il y a longtemps déjà que M. Carlyle a pris position devant cette folie du jour. Parmi ses ouvrages, il en est un qui a pour titre: *Le Culte des Héros* », et Milsand ne s'étonnerait pas « si plus tard ce livre faisait date, comme le point de départ d'une nouvelle période intellectuelle, d'une nouvelle manière d'envisager et d'expliquer les faits sociaux » (16).

Il voit dans le titre même de l'ouvrage « toute une théorie nouvelle de l'univers », et il continue: « Le mérite de M. Carlyle, c'est d'avoir senti et révélé le rôle nécessaire des supériorités, des *organes articulateurs*, pour emprunter le langage de l'écrivain anglais. D'autres avaient pu le sentir avant lui; mais ils n'avaient pas été aussi profondément dominés par cette impression. Chez lui, elle a été constante, elle s'est expri-

(13) *R. D. M.*, 15 juin 1850, p. 1083-1111. J. Milsand, *Les Pamphlets de Thomas Carlyle : Latter day-Pamphlets*.

(14) *Id.* page 1084.

(15) *Id.*, *ibid.*

(16) *Id.*, p. 1085. Milsand ajoute: « L'influence qu'il a exercée sur l'Angleterre est immense; par l'Angleterre il a agi sur toute la famille des nations. L'Amérique, l'Allemagne l'ont reproduit sous d'autres formes et nos révolutions lui préparent encore bien plus de prosélytes ». Cf. l'article de Montégut, de 1852 (cité aux pages 141-142 de cette monographie).

mée dans toutes ses pensées; sa nature à lui, si je puis ainsi parler, est de voir dans tous les phénomènes de nos sociétés, dans toutes les idées qui s'y expriment ou s'y réalisent, non plus l'œuvre des masses, qui les répètent ou qui servent à les exécuter, mais l'œuvre du penseur chez qui elles ont pris naissance,... un des premiers il a éloquemment indiqué comment les nations étaient des corps composés d'organes dont quelques-uns seulement étaient faits pour penser, comment en toute chose... le progrès ne s'accomplissait que chez certains êtres d'élite, comment-enfin le monde en bloc ne marchait que parce que les conceptions des sages se faisaient lois, opinions, journaux, etc., pour diriger la foule et l'amener à croire ce qu'elle n'eût jamais pu découvrir, à respecter ce dont elle n'eût jamais pu reconnaître la nécessité et l'utilité, à craindre et à éviter ce dont ses yeux n'auraient jamais su apercevoir les dangers » (17).

Au lieu de n'admirer que l'indépendance, comme tout le monde, Carlyle « a passé sa vie à glorifier l'obéissance et la foi ». Et Milsand voit dans tous ses ouvrages « un hommage rendu à l'invisible protection que l'intelligence des intelligents étend sur les masses, et un plaidoyer pour demander que leur règne arrive. A ses yeux, continue le critique, les lumières répandues dans les sociétés ne peuvent leur profiter qu'à une condition: il faut que chacun fasse son métier, que chacun exerce les aptitudes qu'il possède, et qu'au lieu de décider sur tout, il apprenne à s'en rapporter à ceux qui en savent plus que lui » (18).

Il faut remarquer dans cette analyse la déformation que Milsand fait subir au concept de héros, en assignant à celui-ci ce qu'il appelle « l'intelligence », sans plus de précision, lorsque pour Carlyle, le mot a ici un sens infiniment plus large.

En abordant l'analyse des pamphlets, Milsand nous dit que nous y retrouverons ces mêmes idées, mais qu'ici elles se précisent en s'appliquant au temps présent.

Il résume, à l'aide de quelques longues citations, les quinze premières pages du *Temps présent*, où Carlyle montre que la

(17) *Id.* p. 1085-1086.

(18) *Id.* page 1086.

destruction est partout et que la démocratie « s'est manifestée comme l'inévitable fait des jours où nous sommes » (19); fait dont il faut absolument trouver la signification. « Si nous sommes à même de découvrir son vrai sens, nous avons encore chance de vivre en cédant avec sagesse ou en contenant avec prudence; si nous y trouvons seulement une fausse signification, toute vie nous sera impossible » (20).

Après avoir traduit le passage où Carlyle compare l'Etat démocratique à un vaisseau qui voudrait doubler le Cap Horn par « l'unanimité des votes » (21), Milsand salue cette voix virile qui ose proclamer tout haut la vérité. « Dans ses paroles, dit-il, il peut y avoir du trop et du trop peu. N'importe, elles expriment bien l'intense conviction que le véritable souverain n'est ni le peuple, ni le roi, ni l'aristocratie mais Dieu lui-même, ou, si l'on veut, la nécessité providentielle, l'ensemble des besoins et des forces naturelles qui déterminent le possible et l'impossible » (22).

C'est là, fait remarquer Milsand, une vérité que l'on a tout à fait oubliée, car, demande-t-il, « que faisons-nous... depuis tantôt deux siècles? Nous nous indignons sans répit de ce que le monde ne veut pas se conformer à notre idéal » (23). Personne ne se demande jamais si « avant d'examiner comment les sociétés doivent être pour marcher à notre guise, il ne serait pas mauvais peut-être d'examiner jusqu'à quel point elles peuvent marcher au gré de telles ou telles volontés humaines » (24).

Il est tout à fait indifférent à Milsand que le peuple gouverne, « si le peuple est bien le vrai souverain; mais, » dit-il, « tout pouvoir, que je sache, est quelque chose qui *peut*, et quand bien même le peuple souverain trouverait juste que la paresse et l'imprévoyance portassent les fruits du travail et de la prévoyance, il n'est pas fort certain que les causes cesseraient, pour lui complaire, de produire leurs effets » (25).

(19) *Pamphlets du dernier jour*. Trad. Barthélemy, page 42.

(20) *R. D. M.* 15 juin 1850, page 1088; cf. *Pamphlets du dernier jour*, p 43.

(21) *Pamphlets du dernier jour*, p. 49-50.

(22) *R. D. M.*, 15 juin 1850, page 1089.

(23) *Id.* page 1090.

(24) *Id.*, *ibid.*

(25) *Id.* page 1091.

Milsand cite ensuite le passage où Carlyle, après avoir affirmé que tout ce qu'il faut à un individu ou à un peuple pour prospérer en ce monde, c'est de pouvoir « discerner ce que les vrais règlements de l'Univers sont en ce qui le concerne, lui et son entreprise », demande par quel moyen l'on peut « déchiffrer avec le plus de fidélité possible » ces règlements, et répond qu'assurément ce n'est pas en comptant les têtes et en consultant le Suffrage universel qu'on arrivera à le faire, car, ajoute Carlyle, si c'est là le vrai moyen, « il faut que l'Univers ou les têtes des hommes aient bien changé. Il y a un demi-siècle, et depuis la création jusque-là,... l'Univers ...n'avait point l'habitude de porter ses secrets sur sa face pour qu'ils crevassent les yeux des passants » (26).

Par ce passage, dit Milsand, on voit bien que Carlyle « s'attaque à la fois au suffrage universel et aux bases mêmes de tout gouvernement représentatif ». Mais pour le moment, notre critique ne veut s'occuper que des mots: *le monde ne porte pas ses secrets sur sa face*. « Est-ce vrai, est-ce faux? », demande-t-il avec angoisse. Nous sommes fort intéressés, en France, à le savoir, car nous avons joué notre vie sur l'hypothèse que la vérité est quelque chose que la foule reconnaît forcément à première vue » (27). Car, observe Milsand, il n'y a pas que le suffrage universel qui mette toute cause à la merci du bon sens des masses. « Toutes les opinions... qui n'ont pas vu jour à se faire accepter par le pouvoir en ont appelé au peuple, ont commencé par lui enseigner le mépris de ses gouvernants; toutes se sont appliquées à lui persuader que c'était à lui de décider dans tous les cas, de juger la loi, de juger sa consigne de soldat et, au besoin, de violer la loi et sa consigne pour n'obéir qu'à sa propre sagesse » (28).

En discutant cette question, Milsand fait une analyse intéressante de ce prétendu bon sens des masses, qui l'amène à comprendre le point de vue de Carlyle. « Le bon sens des majorités, dit-il, se prononcera forcément pour l'impossible. Entre plusieurs systèmes, celui qui le passionnera le plus sera toujours le plus séduisant. » C'est précisément parce que

(26) *Id., ibid.*; cf. *Pamphlets*, p. 51-52.

(27) *Id., ibid.*

(28) *Id.* page 1092.

les masses ont du bon sens, explique-t-il, « qu'elles ne peuvent pas renoncer de gaîté de cœur à mille choses charmantes contre lesquelles il n'y a absolument rien à dire, si ce n'est qu'elles sont irréalisables de par certaines lois dont les masses ne soupçonnent pas même l'existence » (29). Par conséquent, Milsand ne voit pas d'autre sort pour les masses que la folie ou la routine aveugle, et il est tout à fait d'accord avec Carlyle quand celui-ci dit qu'il ne croit qu'aucune démocratie ait jamais existé.

La tendance actuelle, poursuit notre critique, est d'imputer tous les maux au pouvoir, et de croire que tout progrès consiste « à le supprimer pièce à pièce parce qu'il peut abuser » (30). En citant l'opinion de Carlyle, que de nos jours l'on se flatte de n'avoir plus besoin de gouvernement (31), Milsand réclame avec lui de l'autorité, « et cela dans l'intérêt de la liberté. La plus funeste de nos erreurs, ajoute-t-il, est d'avoir confondu sa cause avec celle de la démocratie, d'avoir cru que le progrès, le bien-être et le libre jeu des éléments sociaux, étaient en proportion de l'influence politique des masses » (32). Mais, d'après notre critique, il en est tout autrement : « La liberté d'une nation se mesure au nombre des aptitudes qui peuvent s'y exercer à la fois, et la plus grande somme possible de liberté ne saurait être obtenue qu'au moyen de la loi qui sait combiner avec harmonie le plus grand nombre possible d'énergies existantes. » Pour atteindre ce but, il faut donc que la loi devienne plus intelligente, en d'autres termes, que l'autorité échappe de plus en plus au contrôle et aux illusions de l'ignorance » (33).

Si Milsand est du même avis que Carlyle lorsqu'il s'agit de l'impuissance de la démocratie, et si par son commentaire il a peut-être contribué à rendre un peu plus claires les objec-

(29) *Id.* page 1093.

(30) *Id.* page 1095.

(31) *Id.*, *ibid.* Cf. *Sartor*, p. 271-272.

(32) *Id.* page 1096. Milsand ajoute en note : « Si les hautes études ne sont en France ce qu'elles sont en Allemagne et en Angleterre, cela ne tiendrait-il pas à ce que nous avons supprimé nos universités pour les remplacer par des collèges où le professeur est forcé de se mettre à la portée du commun des élèves, c'est-à-dire de subir le règne des masses ».

(33) *Id.*, *ibid.*

tions de l'écrivain anglais, ce n'est nullement pour prêcher le culte des héros qu'il expose les théories carlyliennes. Nous avons déjà vu le contresens qu'il commettait dans l'interprétation de la doctrine des Héros en ne voulant considérer dans le héros que l'intelligence tout court. C'est ainsi qu'il n'accepte nullement la doctrine de l'inspiration divine des héros et qu'il croit que l'intuition dont Carlyle leur fait honneur « est aussi illusoire que le bon sens des masses » (34). Voilà pourquoi, lorsqu'il se demande quelle est la meilleure autorité, il n'est pas du tout d'accord avec Carlyle. Celui-ci, dit-il, « semble s'être laissé duper par les apparences. Pour lui, l'intelligence des *sages* a pris corps dans la personne des *sages*. Ce n'est pas l'ensemble des expériences acquises qu'il veut faire asseoir sur le trône, c'est la phalange des génies, des hommes supérieurs » (35).

« Nous connaissons maintenant, poursuit Milsand, le fond de la pensée de Carlyle. Suivant lui, l'origine et la fatale raison d'être de toutes nos révolutions, c'est que les anciens gouvernants n'ont pas été les *vrais nobles*, c'est que les vieux procédés et les urnes électorales n'ont pas porté en haut lieu les supériorités réelles... « ceux qui sont sacrés par leur aptitude, ceux à qui le ciel a donné l'investiture en leur accordant la faculté de découvrir les divines destinations des choses et les lois souveraines dont l'observation donne le bonheur et la victoire, dont la violation entraînera à jamais la défaite et la souffrance pour tous les enfants d'Adam » (36). Pour compléter son exposé, il cite le passage où « par une de ces boutades qui lui sont familières, M. Carlyle personnifie sous les traits d'un premier ministre le pouvoir qu'il rêve » (37).

Milsand n'accepte ni la prophétie, ni la doctrine. Comme Carlyle qui dit quelque part (38) : « que sous toutes les utopies fraternelles et égalitaires se cache un grain de vérité qui,

(34) *Id.*, page 1102.

(35) *Id.* page 1097. L'on se rappellera que Dilmans avait fait à peu près la même objection à la doctrine des héros. Cf. la page 87 de cette monographie.

(37) *Id.* page 1098. *Pamphlets du dernier jour*, p. 75-85.

(38) *Id.* p. 1098. *Pamphlets du Dernier Jour*, page 91 : « Car en fait il n'y a pas que du non-sens là-dedans (dans la Fraternité) ; il y a une infinitésimale fraction de sens en même temps, mais qu'il est si difficile de dégager, — qu'il faut dégager cependant, et dont il faut s'emparer... »

tant qu'il ne sera pas extrait, nous condamnera à les voir reparaitre périodiquement avec leur cortège de fureurs dévastatrices », Milsand croit que cet idéal aussi « ne renferme qu'un grain de vérité qui demande à être dégagé », et que si on ne le dégageait pas, cette doctrine « nous prédestinerait à un genre d'autorité et à maintes autres choses qui pourraient bien être précisément les principales causes de ces mêmes explosions fraternelles » (39).

Ce grain de vérité, dit notre critique, c'est l'affirmation que « la mesure dans laquelle les hommes peuvent être émancipés ne dépend ni de la logique, ni du pouvoir, mais de leurs propres aptitudes » (40). Mais en s'attaquant à la liberté illusoire des utopistes, de l'avis de Milsand, Carlyle va beaucoup trop loin. « Il s'attaque encore à une liberté d'une tout autre origine... (à) ce mouvement irrésistible qui est le principe même de la vie et qui travaille constamment à faire régner Dieu de plus en plus, en arrachant de plus en plus les activités humaines au contrôle des volontés humaines et à la tyrannie des systèmes humains » (41). Ce beau mouvement, qui, dirait-on, se propose presque les mêmes buts que l'idéal de Carlyle, — c'est « ce laissez-faire particulier qui sans cesse cherche à supprimer la contrainte partout où elle n'est plus nécessaire, et à faire en sorte que les facultés, les forces qui sont en chacun et qui n'ont de puissance que dans leur direction naturelle, puissent chercher elles-mêmes leur direction, quand elles sont capables de la concilier avec les autres lois vitales de la société » (42).

Cette dernière citation nous montre d'une manière frappante combien peu Milsand s'accorde avec Carlyle dans sa conception du rôle du laissez-faire. Carlyle, dit-il, rêve d'une autorité « qui pense et décide (43) pour tous, qui détermine l'emploi que chacun doit faire de son activité. Ce rêve-là, poursuit-il, nous sommes mieux placés que personne pour en

(39) *R. D. M.* 15 juin 1850, page 1099.

(40) *Id.*, *ibid.*

(41) *Id.* page 1100.

(42) *Id.*, *ibid.*

(43) Milsand semble croire que cette décision va être tout arbitraire, au lieu de viser précisément ce choix selon l'aptitude qu'il réclame lui-même.

connaître les dangers ». Car tous les réformateurs réclament pour l'Etat une telle autorité, puisque l'Etat, c'est « le pouvoir dont le propre est de *tout faire au mieux* ». Mais il se repent de ce qu'il vient de dire, et nous explique qu'il « ne songe point à assimiler M. Carlyle à nos grands guérisseurs de tous les maux passés, présents et futurs; et pourtant, ajoute-t-il, je dois le dire, il flatte leurs erreurs et il en partage même plusieurs » (44).

Avec son tempérament celtique, dit Milsand, Carlyle s'emporte facilement et voit volontiers dans tout ce qui le blesse une « anomalie, une sorte de miracle du diable » (45). Aussi croit-il que toutes les idées et tous les actes des deux derniers siècles ne sont que des mensonges. « De telles colères, poursuit notre critique, mènent droit au fanatisme; quand on attribue à une idée fausse le pouvoir d'enlever à Dieu le gouvernement de l'univers, on est forcé d'attribuer à une bonne théorie le don de sauver la création en péril. En philosophie cela s'appelle croire à la vérité absolue. Dans la réalité cela signifie ne savoir supporter que sa propre opinion » (46).

Quand Carlyle parle des *éternels règlements de l'univers*, des *lois immuables de l'univers*, il semble à Milsand qu'il se laisse prendre à des paroles, « lui qui a si souvent et si éloquemment dénoncé la décevante fascination des mots » (47). Il croit que Carlyle a confondu « les lois réelles de l'univers avec la manière dont nous les concevons, avec nos lois naturelles à nous » (48).

Mais ici, nous semble-t-il, Milsand ne se rend pas bien compte de la différence véritable qui existe entre sa conception à lui et celle de Carlyle. C'est qu'ils sont tous les deux sceptiques; mais, tandis que le scepticisme de Carlyle est, pour ainsi dire, optimiste (49), celui de Milsand est pessimiste.

(44) *Id.*, *ibid.*

(45) Il n'est guère nécessaire de faire remarquer que Carlyle n'était pas un Celte.

(46) *Id.* page 1101.

(47) *Id.*, loc. cit. Mais comparez la page 164 de cette monographie où Milsand semble avoir mieux compris la pensée de Carlyle, en écrivant : « le véritable souverain... (c'est) l'ensemble des besoins et des forces naturelles qui déterminent le possible et l'impossible ».

(48) *Id.*, loc. cit.

(49) Comparer la page 82 de cette monographie.

Selon ce dernier, « nos besoins, nos capacités, nos désirs se multiplient et se transforment dans une incessante mobilité... (et) il n'y a d'harmonie possible que dans une combinaison qui n'était pas possible la veille; et cette combinaison, il n'est donné à nul homme de la deviner *a priori* » (50), — pas même au héros, comme nous avons vu un peu plus haut (51). « Ni dans ses génies, dit-il, ni dans ses masses bégayantes, l'humanité n'a la faculté de voir face à face les lois réelles des choses telles qu'elles peuvent être dans leur féconde virtualité » (52). C'est ainsi que, tout en admettant qu'il est possible que les idées fournissent le moyen d'empêcher les éléments existants de s'entrechoquer, Milsand croit que seule l'action incessante de ces éléments peut révéler aux penseurs leurs idées. Par conséquent, il ne croit à nulle théorie sociale qui veut déterminer d'abord « la vérité absolue, la justice absolue et établir ensuite une force publique pour l'imposer à tous, elle et toutes ses conséquences. De cette croyance, poursuit-il, sont sorties les maîtrises, les papautés, les royautés absolues, et toutes ces autorités ont rivalisé d'efforts pour enlever à l'humanité la possibilité de se tromper » (53). Mais de tels procédés ont toujours été gros de révolutions, « car la possibilité de se tromper est en même temps la possibilité d'apprendre et d'instruire les autres par ses propres fautes, c'est-à-dire la loi essentielle de tout progrès (54). En fin de compte, Milsand conclut que les vérités absolues se sont tellement multipliées, « que pour avoir la paix, il ne nous reste plus qu'une ressource: celle de reconnaître enfin que le plus saint des devoirs est de ne pas s'ériger sans cesse en sauveurs des sociétés au nom de n'importe quelles vérités éternelles » (55).

Aussi comprendra-t-on qu'il ne croit pas que Carlyle ait « pénétré l'énigme du sphinx » — au contraire; « l'ère des héros, dit-il, est passée, comme celle des *saints*. Nos sociétés

(50) *R. D. M.* loc. cit.

(51) Comparer la page 167 de cette monographie.

(52) *R. D. M.*, loc. cit. page 1102.

(53) *Id.*, *ibid.*

(54) *Id.*, page 1103.

(55) *Id.*, *ibid.*

(56) *Id.*, *ibid.*

sont trop complexes pour qu'aucun penseur puisse embrasser du regard toutes leurs nécessités » (56).

Cependant, Milsand affirme que l'intelligence a un grand rôle à jouer dans le gouvernement du monde, et il répète que c'est « le titre de gloire de M. Carlyle... d'avoir magnifiquement senti » toute son importance (57). Mais, ajoute-t-il, « son erreur, est de n'avoir pas compris le rôle également nécessaire des masses, des instincts irréflechés, des appétences et des ré pulsions ».

Faire ainsi de Carlyle le champion de l'intelligence contre l'instinct, est un contresens bien curieux auquel Milsand s'est laissé entraîner, en persistant à ne vouloir voir dans la doctrine de Carlyle que la revendication des droits de l'intelligence. Mais il était évidemment difficile à Milsand de comprendre le sens que Carlyle donne à ce mot, sens qui n'a été aperçu que par une critique postérieure (58).

La conclusion de Milsand est donc que le seul moyen de gouvernement possible est un parlement où tous les intérêts, chacun représenté par « un mandataire éclairé », se chargeront eux-mêmes de trouver leur loi d'ordre en réagissant l'un contre l'autre et en se contenant mutuellement. La force des choses, ajoute-t-il, a fait naître le gouvernement représentatif : ce n'est pas lui qui est la cause de nos révolutions, c'est l'usage que nous en avons fait (59).

Dans son second pamphlet (60), Carlyle s'en prend aux erreurs de la philanthropie ; il flétrit le sentimentalisme « humanitaire », un mensonge, un « sham » de plus, aggravant le mal parce qu'« animé » d'un coupable esprit de pitié morbide pour le crime » (61). Il semble à Milsand qu'ici, quoique ses paroles manquent « quelque peu de mesure », Carlyle est « bien plus près, que dans son premier pamphlet d'avoir en-

(57) Cf. ce que nous avons dit à propos de l'intelligence des héros aux pages 163 et 167.

(58) *R. D. M.*, loc. cit. page 1101.

(59) *Id.* page 1103.

(60) *Prisons modèles. Pamphlets du dernier jour*, p. 87-130.

(61) Cf. Cazamian, *Carlyle*, page 224.

treuvé le sens de cette démocratie qu'il s'était proposé d'interroger », et qu'il a bien saisi l'esprit du siècle. « Il est de mode, continue Milsand, de s'apitoyer sur les souffrances, d'où qu'elles viennent », et sans chercher à guérir les populations des folies et des impuissances dont les misères sont les conséquences », de vouloir que les fautes « puissent se commettre sans être punies, que la paresse et l'étourderie prospèrent comme le travail et la prévoyance » (62).

« Au milieu de ces illusions générales, dit Milsand, M. Carlyle a su reconnaître que *tout cela atteint à une loi vitale*. Il y a en lui du voyant, et il y a dans des paroles comme celles-ci par exemple, le cachet d'une inspiration prophétique (63). »

Et il cite le passage où Carlyle s'emporte contre l'injustice d'un âge « qui ne sait plus ce que c'est que le mérite et le démerite humains » (64).

Mais ici encore, Carlyle est allé trop loin pour notre critique. Au lieu de demander que l'on punisse ce qui a été reconnu comme nuisible, il renvoie le législateur « à son sentiment du juste et de l'injuste, à l'oracle qui sait la valeur absolue des choses ». Selon Milsand c'est là une doctrine qui « a déjà fait ses preuves » et « qui a mené droit à toutes les haines et à toutes les guerres ». Il y retrouve « le machiavélisme et l'idée que la fin justifie les moyens, (et) le saint devoir de brûler quiconque n'admet pas nos principes éternels » (65).

Là-dessus, Milsand relève ce qu'il y a de biblique et de moyenâgeux dans la conception de Carlyle, en l'analysant au point de vue de la psychologie moderne. Son erreur, dit-il, c'est de croire que l'époque actuelle a perdu une *faculté-conscience* que possédaient les autres époques », et d'attribuer tous ses maux à cette perte. « Il n'est pas vrai, dit Milsand, que les hommes du passé aient jamais eu plus que nous l'instinct de reconnaître et d'honorer les héros, et c'est un vain rêve que d'attendre notre rénovation d'un réveil de cette merveilleuse tendance » (66). Si nous ne faisons pas jus-

(62) *R. D. M.*, loc. cit. p. 1106-1107.

(63) *Id.* page 1107.

(64) *Pamphlets du dernier jour*, p. 117-123.

(65) *R. D. M.*, loc. cit. page 1108.

(66) *Id.*, *ibid.*

tice, — et cela, de l'avis de Milsand, n'est que trop vrai, — ce n'est nullement par suite de la perte de cette faculté; au contraire, c'est le résultat de notre croyance aveugle à son existence. « Nous nous imaginons que, sans le secours d'aucun châtimement, les hommes possèdent une aspiration vers le bien à laquelle ils doivent tous leurs progrès, toutes leurs vertus ». Tandis qu'en vérité « la conscience n'est pas le maître qui enseigne les individus ou les sociétés, elle est la leçon enseignée; l'unique maître, c'est le châtimement, ou, si l'on veut, l'expérience » (67). C'est pour avoir oublié cela que « tous les pouvoirs ne savent plus à quoi ils servent », et que « leur unique ambition est de se mettre en honneur par des amnisties » (68).

Cette analyse nous montre que Milsand tout en admirant le diagnostic de Carlyle, ne veut pas accepter ses remèdes, et qu'il veut trouver dans ses doctrines un point de vue plutôt qu'un enseignement pratique. Il lui semble que Carlyle a mis le doigt sur les causes véritables des maux de l'époque: d'abord, le culte aveugle des masses, avec ses deux corollaires, le suffrage universel et l'idée de la liberté absolue; et puis, l'incompréhension du rôle capital que joue l'autorité dans toute société. A son avis, Carlyle, en signalant ces deux sources profondes de toutes les erreurs et de tous les troubles du XIX^e siècle, a inauguré une nouvelle période intellectuelle, s'il n'a pas fondé une nouvelle philosophie sociale. Mais, là où Carlyle voudrait substituer au culte des masses le culte des héros, Milsand se borne à proclamer la nécessité d'accorder à l'intelligence une voix prépondérante dans les conseils de la nation. De même, tout en condamnant le suffrage universel et en réclamant un gouvernement fort, il ne croit pas à l'efficacité d'une dictature, et il voit dans un gouvernement vraiment représentatif notre seule chance de salut. « Quoi qu'en dise M. Carlyle, dit Milsand, en terminant son article, l'Angleterre n'apprendra pas à vivre au monde une seconde fois. Les peuples, comme les hommes, ne parcourent qu'une carrière. Si l'Angleterre, la France et l'Allemagne sont entrées dans la voie libérale, ce n'est point par l'effet d'un caprice : leurs institutions sont sorties de leurs besoins, de

(67) *Id.* page 1109.

(68) *Id.* page 1110.

leurs tendances, et le jour où l'une de ces nations n'aurait plus en elle la somme nécessaire de prévoyance ou de patience, les ressources qui peuvent seules parer aux dangers d'un tel genre de gouvernement, ce jour-là, elle irait prendre place à côté de l'Égypte, de la Grèce ou de l'Italie, dans la grande nécropole des peuples qui ont fini leur journée » (69).

Ainsi, Milsand était loin de vouloir se faire le disciple de Carlyle. Positiviste en philosophie, et libéral en politique, attendant le salut de la société du règne de l'intelligence et du laissez-faire, il ne pouvait éprouver de la sympathie pour les doctrines idéalistes et intuitives de Carlyle. Dans une étude sur Ruskin, écrite quelque quatorze ans plus tard, il revenait sur cette différence fondamentale de leurs points de vue et écrivait : « M. Ruskin a emprunté (à Carlyle), ou il a partagé avec lui sa métaphysique écossaise, cette étroite psychologie qui confond sans cesse la vérité morale et la vérité qu'on a perçue hors de lui, et qui ne reconnaît dans le monde que deux grandes classes d'hommes : Les génies qui sont propres à tout, parce que leur seule occupation est de déchiffrer dans les faits les lois éternelles de l'univers, et les logiciens qui ne sont propres à rien, parce que les brumes de leur propre cerveau les empêchent de lire dans les faits ces mêmes lois éternelles (70). »

.....

Comme nous l'avons vu, Montégut n'a pas beaucoup écrit à propos des *Pamphlets du dernier jour*, mais le peu qu'il en a écrit montre bien qu'ici encore il partageait les opinions de Carlyle (71).

On se rappellera aussi que Philarète Chasles, au contraire, trouvait beaucoup trop pessimistes les opinions émises dans ces *Pamphlets* sur la condition de l'Angleterre et blâmait Ledru-Rollin d'avoir ajouté foi aux affirmations de Carlyle (72).

(69) *Id.* page 1111.

(70) J. Milsand, *L'Esthétique anglaise. Étude sur M. John Ruskin*, Paris, Germer Baillière, 1864, in-18, p. 171-172.

(71) Cf. la page 126 de cette monographie.

(72) Cf. la page 69 de cette monographie. Dans son livre, Ledru-Rollin ne cite pas Carlyle, mais un grand nombre des faits qu'il rapporte confirment les affirmations de Carlyle.

Emile de Girardin a l'air d'avoir feuilleté les *Pamphlets* et d'y avoir trouvé des idées selon son goût. Car nous trouvons dans sa *Politique universelle* une épigraphe qu'il attribue à Carlyle. Mais il a dû citer de mémoire, car la phrase, au lieu d'être une citation textuelle, est plutôt l'expression concise d'une des pensées dominantes du livre (73).

Mais, à mesure que les partis de réaction se rendaient, d'étape en étape, maîtres de la France, les théories de Carlyle attiraient de moins en moins l'attention. Ainsi, avant même que Milsand eût publié son article, la loi du 31 mai supprima le suffrage universel, institution contre laquelle l'article était en grande partie dirigé. Dans ces conditions, on comprendra pourquoi, entre la date de la publication du dernier des *Pamphlets* (1^{er} août 1850), et celle de la parution de la *Vie de Sterling*, quelques semaines avant la fin de notre période, nous ne trouvons presque plus de références à l'œuvre de Carlyle. Du moment qu'il n'y avait plus de menace révolutionnaire, ses ouvrages avaient perdu toute leur valeur d'actualité.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur cette période, il faut admettre qu'à sa fin l'œuvre de Carlyle a dû être beaucoup mieux connue en France qu'elle ne l'était à son commencement. En effet, pendant ces trois années, on avait presque autant écrit sur Carlyle que pendant les dix-huit années précédentes. Cependant, malgré la conjonction de tant de circonstances favorables, son œuvre était toujours loin de s'être affirmée en France; on en avait entendu parler, on l'avait même feuilletée, mais on avait fini par la laisser de côté. Car le grand obstacle subsistait; l'absence de traductions, obstacle insurmontable qui fermait l'accès en France à la pensée de Carlyle, sauf auprès du petit nombre de Français qui savaient l'anglais. On hésitait toujours devant la tâche de traduire les œuvres de cet écrivain qu'on en était venu à juger à jamais intraduisible.

(73) Emile de Girardin, *La Politique universelle. Les Décrets de l'avenir*, Bruxelles, Gand et Leipzig, C. Muquardt, 1852; in-8; page 39. *Livre quatrième* : Le Suffrage universel... « Si nous connaissions les meilleurs d'entre nous, l'ère des révolutions serait à jamais fermée, malheureusement, nous n'avons aucune méthode certaine pour les découvrir ». — *Thomas Carlyle*.

Emile Montégut, qui savait si bien l'anglais, ne semble s'être jamais avisé d'entreprendre ce travail. Lui qui s'était pénétré de l'esprit de Carlyle, qui avait compris tout le service que ses doctrines pouvaient rendre à la France et qui avait commencé de les rendre accessibles au public français, en les appliquant à la situation du jour, ce jeune écrivain aurait pu être en France pour Carlyle ce que celui-ci avait été en Angleterre pour Goëthe. Mais Montégut n'avait pas le courage infatigable qu'il aurait fallu pour faire triompher l'évangile carlylien dans une France où la prospérité apparente du Second Empire semblait rendre de plus en plus superflue ses sombres avertissements. D'autre part, le long silence de Carlyle, qui, après la *Vie de Sterling*, ne publia rien pendant près de sept ans ⁽⁷⁴⁾, n'était pas fait pour stimuler à de plus grands efforts la nature plutôt indolente de Montégut. Mais, il nous semble qu'il faut surtout reprocher à Montégut de ne s'être pas même donné la peine de réimprimer dans ses œuvres ses études sur Carlyle, qui restèrent ainsi ensevelies dans la *Revue des Deux Mondes*, d'où elles ne pouvaient grandement contribuer à faire connaître l'auteur anglais aux générations nouvelles.

Si la Révolution de Février marquait le commencement d'une phase nouvelle dans la fortune littéraire de Carlyle en France, la réaction s'est fait sentir trop vite pour que la renommée de l'écrivain eût pu bénéficier d'une manière durable de conjonctures qui lui avaient été un moment favorables. Car avec le Coup d'Etat et la consolidation du pouvoir de Louis-Napoléon, l'intérêt suscité par son œuvre, en tant que corps de doctrines sociales, disparaissait. Après un essor éphémère, cette œuvre rentre de nouveau dans l'obscurité, où il lui faudra attendre encore quelque dix ans. Ainsi la fin de la Deuxième République marque le premier grand échec qu'aient essuyé les ouvrages de Carlyle, auprès du public français.

(74) Pendant tout ce temps, il travaillait à son *Histoire de Frédéric II*.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES DU SECOND EMPIRE

ACCALMIE DANS LA CRITIQUE

L'avènement au pouvoir de Louis-Napoléon privait momentanément les idées carlyliennes du terrain favorable qu'elles avaient eu en France. Point curieux, et à notre avis assez peu signalé, à examiner les choses de près, l'on est amené à penser que précisément la connaissance de ces théories entre très vraisemblablement pour une part dans la conception que ce prince se faisait de la mission divine de la famille Bonaparte. Il faut se rappeler en effet que Louis-Napoléon avait passé en Angleterre une grande partie des années 1837 à 1840 : années durant lesquelles la renommée de Carlyle s'est établie, et où presque tous les gens du monde assistaient à ses conférences publiques.

Nous savons que le comte d'Orsay, l'ami intime du jeune prince pendant son séjour à Londres, avait été tellement frappé par les écrits et les idées de Carlyle, qu'il lui avait rendu visite en avril 1839 pour le féliciter (1). Ainsi, il est très probable que le comte ait amené son ami à la série de conférences sur les *Révolutions de l'Europe moderne* qui fut prononcée le mois suivant, ainsi qu'aux conférences sur les *Héros*, que Carlyle donna au mois de mai 1840, date à laquelle le prince était toujours en Angleterre. Quoi qu'il en soit, si Louis-Napoléon n'a pas assisté aux conférences sur les *Héros*, il n'a

(1) Cf. *New Letters*, t. I, page 158; *Life in London*, t. I, pages 158-160.

guère pu manquer de les lire dans le *Fraser's Magazine*, ou du moins d'en entendre parler par ses amis.

En même temps nous savons que le prince et Carlyle se sont rencontrés au moins une fois; et Froude dit même que Louis-Napoléon avait passé une soirée à Cheyne Row.

« Carlyle avait abondamment exprimé ses idées, comme il le faisait toujours », nous dit Froude, « et le prince s'en était allé en demandant si cet homme-là était fou (2) ». Malheureusement, Froude ne donne pas la date de cette rencontre, et ne dit pas d'où il tient le renseignement. Nous ne trouvons pas de référence à cette visite dans la correspondance de Carlyle, mais dans une lettre à sa mère, écrite en mai 1849, il disait : « ...Louis-Napoléon aussi, je l'ai souvent vu qui conduisait son cabriolet dans ces rues-ci; j'ai dîné une fois dans une maison où il se trouvait, et je lui ai beaucoup parlé... » (3).

Mais l'on ne peut conclure de cette lettre non plus si c'était au cours de son premier ou de son deuxième séjour en Angleterre que le prince a fait la connaissance de Carlyle.

Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Histoire de Jules César* (4) des idées et des passages où il est très difficile de ne pas voir des traces de l'influence de Carlyle. En rendant compte de cet ouvrage en 1866, Charles de Bouzet signalait la déformation de l'idée de Hegel sur la nature des grands hommes, qui s'y trouvait. « Au lieu de cette définition si claire de Hegel : Un grand homme est celui qui a résolu le problème politique de son temps, disait ce critique, l'auteur nous apprend qu'un grand homme est un homme providentiel, qu'il a reçu une mission de la Providence, que la Providence l'a suscité pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre (5) ». Or cette dernière conception est précisément celle qu'avait élaborée Carlyle dans ses *Héros*.

Georges Renard a relevé ce fait quelque vingt ans plus tard, dans un article sur *l'Influence de l'Angleterre sur la*

(2) *Life in London*, t. II, p. 399-400.

(3) *Life in London*, t. I, page 453.

(4) Napoléon III, *Histoire de Jules César*, Paris, Imprimerie impériale, 1865, 2 volumes in-fol.

(5) *Revue germanique*, août 1866, page 315 : Charles de Bouzet, *La Théorie des grands hommes et l'Histoire de Jules César*.

France (6). Il signalait surtout le passage suivant tiré de la préface de l'ouvrage de Napoléon III :

« Lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle, et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles (7). Heureux les peuples qui les comprennent et les suivent! Malheureux ceux qui les méconnaissent et les combattent! (8) ».

Tel est donc le rôle providentiel que Napoléon III se croyait appelé à jouer pendant les dix premières années de son règne (9). On voit bien à quel point cette conception de la mission providentielle des grands hommes ressemble à celle qu'avait formulée Carlyle dans son *Culte des Héros*. Sans affirmer que Napoléon III s'est tout à fait inspiré des doctrines de Carlyle, ce qui serait beaucoup trop dire, il nous semble loisible de voir dans ces doctrines un des facteurs qui ont servi à cristalliser en lui la conviction de la mission divine de la famille Bonaparte. En considérant que l'affaire de Boulogne eut lieu moins de trois mois après que les conférences sur les *Héros* furent prononcées, on est même tenté de se demander si les idées de Carlyle n'avaient pas contribué tant soit peu à décider Louis-Napoléon à faire cette tentative avortée.

En tout cas, il est curieux de penser que, tandis que Carlyle

(6) *La Nouvelle Revue*, août 1885 : Georges Renard, *L'Influence de l'Angleterre sur la France*, p. 712-713.

(7) Cf. les *Héros*, p. 22-23 : « ...nul Temps n'eût été nécessairement voué à la ruine s'il eût pu trouver un homme assez grand, un homme assez sage et assez bon : sagesse pour discerner vraiment ce dont le temps avait besoin, valeur pour l'y conduire par le droit chemin... Le grand homme, avec sa libre force directement issue de la propre main de Dieu, est l'éclair. Sa parole est la sage parole guérissante en laquelle tous peuvent croire... Dans toutes les époques de l'histoire du monde, nous trouverons que le Grand Homme a été l'indispensable sauveur de son époque; — l'éclair sans lequel le bois n'aurait jamais brûlé ».

(8) Cf. les *Héros*, page 313 : « ...il n'y a aucun acte plus moral entre les hommes que celui du gouvernement (*rule*) et de l'obéissance. Malheur à qui réclame l'obéissance lorsqu'elle n'est pas due; malheur à qui la refuse quand elle l'est! »

(9) Quoiqu'elle ne fût publiée qu'en 1865, *l'Histoire de Jules César* fut écrite en 1862.

élaborait sa doctrine du rôle capital des grands hommes et des gouvernements autoritaires, en écrivant son *Histoire de Frédéric II*, Napoléon III s'efforçait de mettre cette même doctrine en œuvre. Selon Froude, Carlyle n'a jamais approuvé les actes par lesquels ce prince s'était rendu maître de la France, et l'a toujours regardé comme « un aventurier méprisable et parjure » (1) et nullement comme un héros. Nous savons qu'à partir de la guerre de Crimée, et surtout au moment de la visite que fit l'Empereur à Londres en 1855, Carlyle n'avait plus que du mépris pour Napoléon III (11). Mais on se rappellera qu'Emile Montégut, en écrivant à Buloz en janvier 1853, disait qu'il avait trouvé Carlyle « partisan du gouvernement de Louis-Napoléon » (12). Ainsi, si Montégut ne se trompait pas sur les sentiments de Carlyle, il se peut que celui-ci ait commencé par espérer que l'avènement au pouvoir d'un homme fort allait faire du bien à la France.

Toutefois, que les idées de Carlyle aient eu leur part dans la responsabilité du coup d'Etat et des événements qui s'ensuivirent, ou non, il est certain que pendant les premières années du règne de Napoléon III, les années où son pouvoir était le plus autoritaire, le public français ne prenait presque plus d'intérêt à l'œuvre de Carlyle. Dans le chapitre précédent, nous avons déjà relevé quelques-unes des causes de cette décroissance d'intérêt.

D'abord, on se rappellera que Carlyle n'avait rien publié entre 1850 et 1858 qui fût d'une nature à intéresser les Français. C'est là, peut-être, la cause la plus importante. Même en d'autres temps, un si long silence de la part d'un auteur qui commençait seulement à être connu, aurait probablement suffi pour le replonger dans l'oubli. De plus, comme l'intérêt qu'on prenait à l'œuvre de Carlyle vers 1850 était presque exclusivement politique, on ne pouvait guère continuer à discuter cette œuvre sous le nouveau régime sans risquer de tomber sous le coup des nouvelles lois sur la presse.

Enfin, la prospérité-matérielle des premières années du

(10) *Life in London*, tome II, page 399; cf. aussi la page 151.

(11) Cf. *Life in London*, tome II, p. 174-175.

(12) Cf. la page 154 de cette monographie.

Second Empire détournait l'attention publique de la politique, en la reportant sur l'industrie et sur le commerce. En même temps, cette prospérité semblait démentir de la façon la plus concluante les sombres avertissements de Carlyle.

On n'aurait presque rien écrit sur Carlyle pendant les premières années du Second Empire, si Lamartine ne s'était avisé d'écrire *l'Histoire de l'humanité par les grands hommes* (13), entreprise dont le titre même semblerait indiquer l'influence de Carlyle. Pour écrire la vie de Cromwell, il s'appuyait sur les *Lettres et discours*. « Le nom de Cromwell », écrivait-il en tête de son étude, « a signifié jusqu'ici ambition, astuce, usurpation, férocité, tyrannie; nous croyons que sa véritable signification est fanatisme (14) ».

Après avoir montré comment tous les partis avaient rivalisé d'efforts pour défigurer l'image de Cromwell, Lamartine poursuivait : « Mais l'erreur n'a qu'un temps, et la vérité a des siècles. Son tour devait venir, un hasard l'avança. Un de ces hommes de recherche qui sont à l'histoire ce que les faiseurs de fouilles sont aux monuments, Thomas Carlyle, écrivain écossais réunissant en lui l'enthousiasme qui exalte à la patience qui s'obstine, mécontent de ces Cromwell de convention et de superficie peints jusqu'à présent par l'histoire, résolut de découvrir et de restituer le véritable Cromwell ». Et Lamartine mettait en relief toute l'importance des recherches de Carlyle dans la réhabilitation de Cromwell. « Guidé par cet instinct de la logique et de la vérité qui est le génie des découvertes dans l'évolution, ajoutait-il, M. Carlyle, esprit sectaire lui-même et qui se complait à marcher seul, entreprit d'exhumer et de compulser toutes les correspondances enfouies au fond des archives privées ou publiques, dans lesquelles... Cromwell, sans songer alors à se peindre, s'est peint en effet pour la postérité. Muni de ces trésors de vérité et de révélation », continue Lamartine qui semble croire que l'ouvrage fut écrit à Craigenputtock, « M. Carlyle s'enferma un certain nombre d'années dans une solitude champêtre et stu-

(13) A. de Lamartine, *Le Civilisateur. Histoire de l'humanité par les grands hommes*. Deuxième année, 1853, p. 465-552.

(14) *Id.*, page 465.

dieuse pour qu'aucune distraction ne vînt détacher un moment ses yeux de son travail ». Enfin, après en avoir fait ressortir, « comme d'une tombe fermée, l'esprit de l'homme et du siècle, il a livré cette correspondance inédite à l'Europe, en disant avec plus de motifs que Jean-Jacques Rousseau : « Prenez et lisez, voilà le vrai Cromwell! »

Et Lamartine ajoute, en terminant sa courte introduction : « C'est sur ces nouveaux et incontestables documents que nous allons nous-même écrire la vie du dictateur ».

Pour composer cet article, Lamartine a consulté les ouvrages de Philarète Chasles ⁽¹⁵⁾, mais il n'hésite pas à ajouter des détails qu'il semble tirer parfois de son imagination — comme par exemple lorsqu'il laisse entendre que le cardinal Wolsey fut mis à mort par l'ordre de Henry VIII ⁽¹⁶⁾. Cependant, il a dû se reporter au texte original, car nous trouvons que sa traduction d'une phrase de journal, reproduite par Carlyle, et assez obscure d'ailleurs, est tout à fait différente de celle de Chasles ⁽¹⁷⁾.

La conclusion de Lamartine est que Cromwell « plus pénétré qu'un autre de ...l'esprit biblique (qui) soufflait en 1600 sur les trois royaumes... ne fut ni un politique, ni un ambitieux, ni un Octave, ni un César; ce fut, dit-il, un JUGE de l'Ancien Testament; sectaire d'autant plus puissant qu'il était plus superstitieux, plus étroit et plus fanatique ⁽¹⁸⁾. « On peut dire, poursuit-il un peu plus loin, qu'en guerres religieuses, la victoire est au plus superstitieux. Quand cet homme est en même temps un soldat... il n'y a plus de bornes à sa fortune... Il est Mahomet s'il a du génie, il est Cromwell s'il n'a que de la politique et du fanatisme ⁽¹⁹⁾ ».

(15) Op. cit., page 499. « ...Pym, dit l'histoire anglaise, si profondément compulsée par M. Chasles, était un ambitieux qui jouait le fanatisme sans l'éprouver ».

(16) *Id.*, page 469. « C'est à lui (Thomas Cromwell) que le cardinal Wolsey... dit en marchant au supplice... ». Cf. Chasles, *Olivier Cromwell*, page XLVI.

(17) *Id.*, page 542. Cf. Chasles, *Olivier Cromwell*, page 136, Carlyle : *Olivier Cromwell*, tome II, page 459.

(18) *Id.*, p. 83-84.

(19) *Id.*, page 85.

Charles de Rémusat répondit à cette conclusion, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1854 ⁽²⁰⁾. En s'appuyant « avec grande raison sur les quatre volumes donnés par M. Carlyle », dit-il, Lamartine « en conclut formellement que *le nom de Cromwell signifie fanatisme...* Il voit en lui, au lieu d'un grand politique, un grand sectaire. Il nous permettra, continue Rémusat, d'appeler de ce jugement, sans prétendre y substituer le nôtre, ni souscrire à celui de M. Carlyle; mais nous mettrons sous les yeux du public la théorie entière de ce curieux écrivain, en y joignant nos propres observations ⁽²¹⁾ ».

Rémusat consacre quelques mots au style de Carlyle, qui « se ressent de son intime commerce » avec les écrivains allemands. Cependant, il ne trouve pas que Carlyle « ait plus qu'un autre et jusqu'à profusion semé ses écrits de ces termes scientifiques, de ces abstractions néologiques dont l'abus donne aux affaires humaines l'apparence d'une scène idéale où, au lieu d'hommes et de choses, ne vivraient que des doctrines ». Ce qui lui est particulier c'est qu'en « imitant le sans-façon de ses modèles, il emploie les mots arbitrairement, il en fabrique à son usage, et une fois qu'il a baptisé à sa guise une idée, il fait d'une capricieuse appellation un terme technique dont il use sans scrupule : il prend son néologisme pour convenu ⁽²²⁾ ».

Par suite de « cette liberté d'expressions », continue Rémusat, « il arrive aisément à une grande liberté de pensées », de sorte qu'on « aurait peine à le classer dans aucune des écoles ». Il se propose « d'atteindre à cette impartialité universelle qui ne condamne rien dans les choses humaines, parce que tout y est nécessaire ⁽²³⁾ ».

C'est dans cette impartialité que Rémusat voit la source

(20) R. D. M., 15 mars 1854, p. 1073-1112. Charles de Rémusat, *De Cromwell selon M. Carlyle et M. de Lamartine*.

(21) *Id.*, page 1073. Rémusat ajoute : « L'heure presse d'ailleurs... car M. Villemain... va compléter son œuvre par deux volumes longtemps attendus ».

(22) Page 1077. On avait déjà signalé ce procédé de Carlyle. Cf. *Revue britannique*, mars 1849, page 232; (article cité à la page 114 de cette monographie.)

(23) En signalant l'impartialité de Carlyle, Rémusat ne faisait que suivre les critiques précédents.

de la théorie des *Mights* et *Rights*. Comme, pour établir cette relation, il déforme cette doctrine d'une façon curieuse, son argument mérite d'être cité :

« Avec cette disposition, on arrive naturellement à ne distinguer dans l'histoire que ce qui est important et ce qui ne l'est pas. La distinction du petit et du grand remplace la stérile et vulgaire distinction du bien et du mal. Il s'agit de juger les événements, les partis, les systèmes, les hommes, surtout par leur puissance, puisque tout a sa place, puisque tout est égal en ce sens que tout est moralement indifférent. Ce qui ne l'est pas, c'est l'effet produit (24). A quoi tend l'humanité? Peu importe, pourvu qu'elle marche. Ce qu'il faut, c'est avancer; ce qui la ralentit ou ce qui l'arrête a toujours tort. La gloire est due à qui la pousse ou l'entraîne (25) ».

On aura remarqué que dans son exposé, Rémusat ne fait même pas mention de la question du *fait*, de la *réalité* et des *lois de l'univers*, qui est à la base de cette doctrine. On a toujours eu de la peine à saisir cette conception de Carlyle. Il ne disait point que le succès était le signe du droit, que tout ce qui réussissait était nécessairement juste. Au contraire, ce qu'il croyait, c'est qu'à la longue il n'y a que le droit qui puisse réussir. Comme il le disait : « Un homme est droit et invincible, vertueux et sur la route qui mène à la sûre conquête, précisément tant qu'il se joint lui-même à la grande et profonde Loi du Monde, en dépit de toutes lois superficielles, apparences temporaires, calculs par profits et pertes; il est victorieux tant qu'il coopère avec cette grande Loi centrale, non victorieux autrement (26) ». On peut objecter à cette doctrine, qu'il est impossible de connaître ces Lois de l'Univers. Mais Carlyle était profondément convaincu que ces Lois existaient, et qu'il était non seulement possible, mais indispensable, de les connaître. Par conséquent, c'est se tromper tout à fait sur ses idées, que de dire que pour lui « tout est moralement indifférent »; que peu lui importe pourvu que l'humanité marche. Il n'y a guère eu de moraliste qui se soit donné

(24) Cf. Milsand, cité à la page 172 de cette monographie : « Ce qu'il (l'évangile de Carlyle) a apporté... c'est l'idée que la fin justifie les moyens ».

(25) *Id.*, p. 1077-1078.

(26) Cf. les *Héros*, page 91; cf. aussi la page 98.

autant de peine que Carlyle pour aiguiller l'humanité sur la bonne voie, et pour lui signaler toutes les erreurs dans lesquelles elle risquait de tomber (27).

Pour montrer à quel point Carlyle, « malgré ses généreuses pensées », s'est laissé fasciner par « le génie et la force réunis », Rémusat fait un court résumé des *Héros*, et relève tout spécialement les jugements qu'il y portait sur Cromwell et sur Napoléon. Selon lui, dit Rémusat, « Napoléon... n'est pas un aussi grand homme que Cromwell. Ses énormes victoires l'exhaussent mais ne le grandissent pas. Inférieur à Cromwell en sincérité, c'est de lui, non de Cromwell, qu'il faut dire, avec Hume, qu'il passa du fanatisme à l'hypocrisie (28) ».

« Telles sont les théories plus que hasardées de M. Carlyle, dit notre critique après cet exposé, nous sommes loin d'y adhérer, mais il faut les connaître pour lire ses ouvrages historiques (29) ».

Quant aux *Lettres et discours* mêmes, Rémusat trouve qu'« à la première vue, cet ouvrage n'est qu'une compilation. Mais, ajoute-t-il, quoiqu'il rappelle et explique tout « avec un détail un peu capricieux », Carlyle y met tant de curiosité et d'exactitude qu'il finit par « transporter le lecteur au milieu même du temps où vivait Cromwell (30) ».

Pour peindre cette époque, qu'il considérait comme le dernier des temps héroïques, continue notre critique, Carlyle n'estimait pas que la méthode d'un Dryasdust suffirait. Et pourtant, dit Rémusat, c'est bien là la méthode dont il paraît se servir. « Il vous met dans la confiance de ses travaux et il ne semble qu'un érudit qui scrute les monuments (31) ». Mais, « loin de s'oublier lui-même, il fait un continuel retour sur ses opinions personnelles, sur ses thèses favorites. Il plaide une cause et développe partiellement un système, quand il ne semble se proposer que de fixer des dates, de constater des faits, de mettre en scène un personnage, et cependant il

(27) Cf. l'opinion de Montégut, citée à la page 123 de cette monographie.

(28) *Id.* page 1082. L'on se serait attendu à ce que Rémusat eût tâché de faire cadrer ce jugement avec ce qu'il venait de dire à propos de la gloire et du succès. Mais il ne revient pas à ce sujet.

(29) *Id.*, page 1082.

(30) *Id.*, page 1083.

(31) *Id.*, *ibid.*

frappe, il attache, il vous émeut dans le sens de ses idées plutôt qu'il ne vous persuade, et ses rêveries même finissent par réaliser aux yeux des lecteurs les illusions qui paraissent à son esprit ⁽³²⁾ ».

Tout de même, Carlyle tâche de se placer « en imagination au cœur des circonstances où vivaient ses personnages. Il recherche les détails comme un romancier qui fait de la couleur locale ⁽³³⁾ ». Et Rémusat trouve que « c'est dans ce contraste entre une préoccupation très vive de ses opinions personnelles et une reproduction minutieuse des faits et des idées du passé que résident l'originalité et la puissance d'effet de ses compositions ⁽³⁴⁾ ».

Notre critique doit se défendre de se laisser entraîner dans une trop longue analyse de l'ouvrage; comme il le dit : « On suivrait très volontiers M. Carlyle, et l'on aimerait à passer avec lui par tous les sentiers où il cherche les traces de son héros ». Pour caractériser le charme des ouvrages de Carlyle, Rémusat répétait une comparaison qu'on avait déjà fait à plusieurs reprises : « Il y a quelque chose de M. Michelet, écrivait-il, dans ce talent fantasque et passionné, dans ce laisser-aller de style et de pensée, dans cette personnalité qui s'abandonne et qui applique la diction et les procédés de Sterne à la peinture des plus sérieux, des plus solennels tableaux d'histoire ⁽³⁵⁾ ».

Néanmoins, Rémusat ne veut pas accepter les conclusions de Carlyle. Son système, dit-il, est le « jeu d'un esprit puissant, et dans les détails seulement l'auteur atteint la vérité, et plutôt encore la vérité dramatique que la vérité philosophique ⁽³⁶⁾ ». Au commencement de son article, Rémusat s'était demandé si Lamartine avait raison quand il concluait que le sectaire dominait tout le reste dans le caractère de Cromwell, et il répond maintenant que Carlyle, « sans le juger d'une manière aussi étroite, a concouru à suggérer un tel jugement ». — « L'héroïsme qu'il attribue au xviii^e siècle

(32) *Id.* page 1076.

(33) *Id.*, page 1083.

(34) *Id.*, *ibid.*

(35) *Id.*, p. 1083-1084.

(36) *Id.*, *ibid.*

en Europe, poursuit-il, c'est la sincérité de l'enthousiasme réformateur sous les dehors bibliques du puritanisme, et il en voit dans Cromwell la plus haute représentation ⁽³⁷⁾ ».

Mais Rémusat se demande si c'est là l'explication de la grandeur de Cromwell, comment il a su dominer tous ses contemporains, chez plusieurs desquels « le même enthousiasme et la même sincérité se sont rencontrés au même degré? » C'est, répond notre critique, parce que « l'homme était en lui au-dessus du sectaire », et qu'il avait « ce don particulier... qui fait les dominateurs du monde ⁽³⁸⁾ ». Cette « explication » qui nous dit que Cromwell n'était pas grand parce qu'il était un héros, mais simplement parce qu'il avait « ce don particulier... qui fait les dominateurs », nous semble un exemple achevé de cette façon d'« expliquer » les grands hommes que Carlyle raille si âprement dans ses conférences ⁽³⁹⁾.

Mais Rémusat, avec ses opinions à la fois libérales et constitutionnelles, ne veut aucunement admettre la conception de Carlyle, selon laquelle il faut remplacer coûte que coûte les autorités corrompues et périmées par de véritables gouvernements, dont le droit réside en le fait qu'ils ont vraiment la puissance d'organiser la société. C'est ainsi qu'il reproche à Carlyle d'admirer dans l'action des régicides anglais « une atteinte décisive, un coup de grâce porté aux fictions du passé dans la plus puissante de toutes ⁽⁴⁰⁾ ».

A entendre Carlyle parler ainsi, dit Rémusat, on croirait qu'il « ne s'agissait que de la réforme de quelque puéril préjugé.. dont le temps suffit pour dévoiler la vanité. On pourrait aisément répondre, poursuit notre critique, tant au nom de la morale que de la politique. Il suffirait d'exposer la vraie théorie de la royauté ⁽⁴¹⁾; mais, ajoute Rémusat, nous avons affaire, sous la forme de l'*humour* d'un écrivain original, à la philosophie de l'histoire, pour laquelle il n'y a... comme principes que les faits, et nous aimons mieux lui

(37) Op. cit., page 1084.

(38) *Id.*, p. 1084-1085.

(39) Cf. les *Héros*, page 21.

(40) *Id.*, page 1097.

(41) On sait que Rémusat était l'ami intime de Thiers, et qu'il partageait avec lui sa foi dans un « empire libéral ».

dire : ...en l'an de grâce 1854 qui donc domine, des iconoclastes ou de l'idole? Qui a le plus rapproché les hommes du règne de la vérité?... Ceux qui ont su discerner dans le passé le bien du mal, et transformer les institutions sans les détruire, ou ceux qui, frappant à coups aveugles et redoublés, ont prétendu tout briser pour tout refaire, et qui n'ont souvent élevé sur les ruines du passé et jusque sur les pavois démocratiques, qu'une réaction vigoureuse? (42) »

Ce dernier passage montre combien peu Rémusat comprend la pensée intime de Carlyle qui n'a jamais réclamé, comme Rémusat semble le croire, la destruction aveugle de la société, dans l'espoir que des institutions meilleures surgiraient des flammes. Il a passé sa vie à exhorter les gouvernants à réformer les institutions puisqu'elles pouvaient l'être encore. Il leur montrait l'exemple de la Révolution française pour leur faire comprendre que s'ils ne voulaient pas agir à temps, les forces de la Nature (ou de la Providence) se chargeraient elles-mêmes de détruire des institutions qui n'étaient plus que des fictions. A proprement parler, c'est une tâche telle que celle que loue Rémusat que Carlyle assigne à l'homme d'Etat. Il savait sans doute mieux que personne, « discerner dans le passé le bien du mal » — mais il comprenait qu'il est tout à fait inutile de tâcher de ressusciter des institutions qui n'ont plus d'âme, et que la société et la religion de l'avenir, tout en reproduisant dans leurs grands traits celles des civilisations passées, ne peuvent être basées que sur une foi nouvelle conforme à notre mentalité et à nos connaissances modernes.

En terminant son article, Rémusat revient à la charge, pour attaquer les tendances absolutistes qui se dégagent de l'admiration qu'éprouve Carlyle pour Cromwell. La tyrannie de Cromwell, affirme-t-il, « ne devint inévitable qu'en raison de sa supériorité même. Jamais la nation ne la chercha, ne l'appela, et ne s'enorgueillit d'avoir trouvé un maître... aucun des résultats de la révolution d'Angleterre n'avait besoin de lui; elle ne lui dut rien qu'un intervalle assez éclatant... » Mais, ajoute Rémusat, « c'est le faible des historiens que de

(42) *Id.*, p. 1097-1098.

vouloir toujours chercher dans les grands hommes un de ceux-là dont Dieu a dit : « Je t'appellerai Cyrus ».

Et il lance un dernier trait à la doctrine des Héros : « Tout est permis, tout est voulu par la Providence; mais nul ne la représente et il faut se résigner à croire que la valeur des individus est, comme on dit, un hasard de la naissance, c'est-à-dire, que l'ordre politique, à la différence de l'ordre des cieux, est l'empire de la liberté humaine ⁽⁴⁶⁾ ».

Deux ans plus tard, dans son *Angleterre au XVIII^e siècle*, Rémusat revient sur cette question de la grandeur du Protecteur. « La domination de Cromwell, écrit-il, doit être regardée comme un épisode; c'est un fait plus éclatant qu'il n'a été fécond. Elle imposa par la grandeur de l'esprit et du courage, mais elle contraria le développement de la vraie tradition nationale; elle interrompit l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre et tendit à détourner de sa voie le génie de ce peuple, par l'admiration de la supériorité personnelle dans le pouvoir absolu. Ce prestige séduit encore d'éminents esprits, et un auteur d'une originalité saisissante, M. Carlyle, a fait d'ingénieux efforts pour changer en autel le piédestal de Cromwell, et le placer dans le temple que sa pieuse idolâtrie consacre au culte des héros! ⁽⁴⁷⁾ ».

Ce passage montre combien Rémusat tenait à réfuter l'opinion de Carlyle. C'était vraisemblablement toujours dans le même but, qu'en réimprimant quelques ans plus tard un volume de mélanges littéraires et historiques il y recueillit son article sur le *Cromwell* ⁽⁴⁸⁾.

Le mois même où paraissait l'article de Rémusat, la *Revue britannique* signalait le nouveau livre de Guizot ⁽⁴³⁾. Elle attribuait à la Révolution française l'intérêt nouveau qu'on

(46) *Id.*, page 1112.

(47) Ch. de Rémusat, *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris, Didier 1856, in-8, p. 18-19.

(48) *Critiques et études littéraires ou Passé et Présent*, par Charles de Rémusat. Nouvelle édition. Paris, Didier, 1859; 2 volumes in-8, tome II, pages 453-522. — La première édition de cet ouvrage était intitulée : *Passé et Présent. Mélanges*. (Paris, Didier, 1847, 2 volumes in-12). On se demande si ce titre n'était pas inspiré par le *Past and Present* de Carlyle qui parut en 1843.

(43) La suite de son *Histoire de la Révolution d'Angleterre*.

prenait à celle de l'Angleterre. « Les documents posthumes, ajoutait-elle, se sont d'ailleurs multipliés depuis cinquante ans, au point de fournir à M. Carlyle la matière d'une bizarre autobiographie en quatre volumes, dans lesquels Cromwell parle en son propre nom par ses lettres et ses discours classés chronologiquement et liés par un commentaire tour à tour épique, lyrique, mystique, dramatique et bouffon... où l'intraduisible commentateur, plus Allemand qu'Anglais, interrompt son héros à la tribune avec des hymnes ou des bons mots, comme eût pu faire dans le temps un enthousiaste sectaire ou un loustic démagogue (44) ».

En faisant mention de l'étude de Lamartine, la *Revue* ne lui reprochait « que d'avoir cru en commençant, qu'il allait retrouver le vrai Cromwell, c'est-à-dire Cromwell sectaire, dans l'ouvrage de Carlyle, appelé *un esprit sectaire lui-même et qui se complait à marcher seul.* » (45) ». Une telle notice montre bien toute la peine qu'on avait, même à cette date, à reconnaître la valeur et l'originalité du *Cromwell*.

Dans un article de 1855 (49), sur le livre de Guizot, L. Vulliemin faisait quelques allusions aux *Lettres et discours*. « Sur le continent, dit-il, M. Philarète Chasles a résumé, plus ou moins fidèlement, la pensée de Carlyle pour le public de langue française, et M. Merle d'Aubigné a plaidé d'une voix éloquente la cause de Cromwell, sinon comme celle d'un chrétien sans tache, du moins comme celle d'un des plus vertueux qui aient laissé leur nom à l'Eglise (50) ». En marquant l'influence de Carlyle dans la réhabilitation de Cromwell, Vulliemin reproduit dans ses grandes lignes le jugement de ces deux écrivains.

Notre critique se demande si, dans son dernier ouvrage, Guizot « conçoit Cromwell autrement qu'il ne l'avait conçu

(44) *Revue britannique*, mars 1854, *Chronique littéraire*, page 244.

(45) *Id.*, page 249. Nous retrouvons la même note de méfiance à l'égard des idées de Carlyle dans le numéro de septembre (*Chronique*, page 247) : « Si nous ne considérons l'Ecosais Carlyle comme plus paradoxal que ses adeptes anglo-germaniques n'en conviennent, nous citerions ici le portrait du prophète arabe dans son livre du *Culte des Héros* ».

(49) *Revue chrétienne*, février 1855, p. 65-96. L. Vulliemin, *Cromwell, Histoire de la République d'Angleterre*, par M. Guizot.

(50) *Id.*, page 69.

lorsqu'il le montrait s'avancant sur la scène de l'histoire (51) » ; et il répond sans hésitation qu'aucune différence ne l'a frappé (52).

Un peu plus loin il rapproche les interprétations proposées par les différents historiens, des motifs qui avaient amené Cromwell à vouloir la mort du roi. Carlyle croit que « Cromwell l'a voulue, parce qu'il la jugeait nécessaire ». Selon Guizot, il jugea nécessaire « pour fonder un régime que repoussait la nation, de prouver sa force, et d'affirmer son droit par un coup terrible et sans recours (53) ». Tandis que Macaulay ne croit pas qu'il l'ait voulue, « non qu'il ne la crût juste, mais parce qu'elle était impolitique (54) ».

La critique d'alors ne s'occupe guère que du *Cromwell*. En dehors des articles inspirés par ce livre, nous noterons encore cependant l'appréciation d'ensemble qu'émet sur Carlyle un certain Albert Hédouin, dans un *Tableau de la littérature anglaise* (55). Publié par la *Revue de Paris* en 1854, on pourrait voir dans cet article un indice précieux du degré de compréhension qu'avaient rencontré les quelques études qu'on avait consacrées à Carlyle.

Selon ce critique, c'est « l'idée démocratique et sociale qui entraîne... dans son cours la littérature anglaise » pendant les années 1830 à 1850. Et quand il se met à étudier les écrivains de cette période, c'est Carlyle qui arrête le premier son attention. Comme il le dit : « Il existe en Angleterre un publiciste, à la fois historien, romancier, philosophe, économiste, quelques-uns assurent même prophète, qui par la nature de son esprit et de ses œuvres échappe à toute tentative de classification. Je suis loin de partager l'admiration exclusive que lui ont vouée en Angleterre et en France, certains esprits. J'ai peine à m'expliquer l'influence attribuée à un auteur, dont M. Philarète Chasles a pu dire très justement, « ses lecteurs

(51) *Id.*, page 83. Il s'agit ici de la première partie de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre, le Règne de Charles 1^{er}*, qui parut en 1826-27.

(52) Guizot ne fait que citer deux ou trois fois l'ouvrage de Carlyle en note.

(53) *Id.*, page 88.

(54) *Id.*, page 89.

(55) *Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1854, pages 679-705, Albert Hédouin, *Esquisse d'un tableau de la littérature anglaise (1830-1854)*.

l'admireraient s'ils pouvaient le comprendre », à un écrivain dont la valeur principale consiste dans un chaos d'idées contraires et dans un style hétéroclite, à un philosophe dont les théories vieilles et usées déguisent à grand'peine leur nihilisme sous une véritable logomachie. Mais, ajoute Hédouin, quoi qu'il en soit de mon opinion personnelle sur lui, cet homme qui s'appelle Thomas Carlyle, occupe à l'heure qu'il est dans la littérature anglaise une position qui, bien qu'usurpée à mes yeux, ne me permet pas de le passer sous silence. C'est d'ailleurs, j'en conviens, un esprit à part, étrange, bizarre, absurde même, et qu'à ces différents titres je me vois forcé d'appeler le premier à ma barre (56) ».

Ce passage résume bien le point de vue français à l'égard de Carlyle pendant les premières années de l'Empire. On savait qu'en Angleterre il passait pour un génie, mais, on avait de la peine à concevoir comment il avait acquis cette renommée, que ne semblait justifier ni ses dons de penseur, ni ses dons d'écrivain.

Hédouin donna ensuite l'analyse des ouvrages principaux de Carlyle, pris dans leur ordre chronologique. Il releva l'importance des *Signs of the Times*, écrit dans lequel « M. Carlyle afficha pour la première fois ses prétentions à la profondeur, à la sagacité, à la prophétie », et où « il prédisait l'insurrection certaine des classes laborieuses ». Tel est le ton de tout l'exposé. Après avoir dégagé du *Sartor* la théorie des vêtements, Hédouin poursuit : « Tous les ouvrages de M. Carlyle, à part une *Histoire de la Révolution française*, les *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* et une *Biographie de M. G. (sic) Sterling...*, sont des paraphrases des *Signes caractéristiques du temps* et du *Sartor resartus* (57) ».

Si Hédouin ne trouve guère de mérite chez Carlyle philosophe, il n'est pas moins sévère envers l'historien, qui, dit-il, est « bizarre, confus, obscur, inexorable, impie, sans nulle perception de l'avenir, sans nulle compréhension du passé (58) ».

Pour caractériser le genre d'esprit de Carlyle, Hédouin

(56) *Id.*, page 683.

(57) *Id.*, page 684.

(58) *Id.* page 686.

affirme que c'est « un calviniste égaré au milieu du dix-neuvième siècle. Je vais plus loin, ajoute-t-il, et je prétends qu'il n'est en réalité qu'un plagiaire de Calvin. Le rôle que ce dernier a joué vis-à-vis du protestantisme, M. Carlyle se l'est attribué vis-à-vis de la démocratie, dont il a la prétention de diriger et de contenir les flots ⁽⁵⁹⁾ ».

Après des rapprochements de textes qui tendent à « prouver que ses théories et ses principes sont pris, *in extenso*, dans les œuvres de réformateur genevois », Hédouin ramène l'originalité de Carlyle à la seule idée « que la société est fondée sur la notion du vêtement », idée, ajoute-t-il, qui « rentre si je ne me trompe, dans la catégorie des théories de M. Shandy sur l'influence des noms, etc.. ⁽⁶⁰⁾ ».

Ce passage, où l'originalité de Carlyle se trouve ainsi réduite à zéro, montre bien, nous semble-t-il, combien peu on était prêt à cette époque à partager l'enthousiasme qu'avait exprimé un Montégut si peu de temps auparavant.

Cette même année, nous trouvons la première mention de Carlyle dans un ouvrage de référence. L'article que lui consacra la *Biographie Générale* ⁽⁶¹⁾, cite quelques-unes des études de Chasles et de Montégut, et celles de Marrast et de Lamartine. Entre autres jugements, nous retrouvons celui de Chasles, selon lequel Carlyle aurait « compris que souvent le plus sûr moyen de se faire connaître, c'est de se singulariser ». Cependant, malgré « le germanisme calculé de la pensée et de la construction », l'auteur de l'article trouve qu'en répandant dans le *Sartor resartus* ses impressions personnelles, Carlyle l'a souvent fait « avec grâce et fraîcheur ».

Pendant les deux ou trois années qui suivent la critique française ne s'occupe guère de l'œuvre de Carlyle. Mais au bout de ce temps deux causes différentes : la parution des premiers volumes de l'*Histoire de Frédéric II*, en 1858, et les publications de Taine, qui parurent à partir de 1860, ramenèrent à lui l'intérêt général.

(59) *Id.* page 688.

(60) *Id.* page 689. — Il est piquant de voir Hédouin se donner tant de peine pour prouver que Carlyle est puritain !

(61) *Nouvelle Biographie Générale*, publiée par MM. Firmin-Didot frères. Tome VIII. Paris, 1855, in-8, p. 761-763.

CHAPITRE II

L'« HISTOIRE DE FRÉDÉRIC II »

En avril 1858, la *Revue britannique* annonça la parution prochaine de l'*Histoire de Frédéric le Grand* (1). Dans le numéro d'octobre, le correspondant de Londres en signala les deux premiers volumes. « L'auteur, disait-il, a eu à sa disposition bien des documents inédits. Il en a fait, comme d'ordinaire, le plus singulier salmigondis ». Tout de même, poursuivait notre critique, son style, « comme celui de M. Michelet, en France, vous ravit de temps en temps par des pages imprévues très originales (2) ». Au mois de décembre le correspondant revient sur ce sujet, pour noter le succès de ces deux volumes, qui malgré « les singularités de style et d'idées qui sont le cachet de tous les ouvrages de l'auteur, malgré le prix élevé de 40 shillings (3) », étaient déjà parvenus à leur seconde édition. « M. Carlyle n'aura pas terminé son histoire à moins de dix tomes, dit-il, s'il la continue sur le plan des deux premiers (4) ». Mais notre critique doutait que « traduite en français, cette histoire n'impatientât pas » les lecteurs de la *Revue*; pourtant, il croyait qu'elle « aurait tort de ne pas en donner des extraits (5) ».

L'*Histoire de Frédéric* ne tarda pas à susciter une longue étude intitulée *Carlyle historien* (6). L'auteur, Louis Etienne,

(1) *Revue britannique*, avril 1858. Page 574. Les deux premiers volumes parurent au mois de septembre, le dernier au mois de mars 1865.

(2) *Revue britannique*, octobre 1858, page 491.

(3) *Revue britannique*, décembre 1858, page 498.

(4) Deux mois auparavant, il estimait qu'il y en aurait « au moins quatre ».

(5) *Id.*, *ibid.*

(6) *Revue européenne*, 1^{er} juillet 1859, pages 465-500. L. Etienne, *Carlyle historien*.

affirmait qu'il aimait et admirait Carlyle, et qu'il croyait qu'il resterait de lui « deux choses considérables et rares, le souvenir d'un talent original, et la trace d'une influence exercée sur l'esprit de sa nation (7) ». Mais il trouvait qu'en France, Carlyle avait été « plus raconté que jugé, plus analysé que raconté ». Et il poursuivait : « Nous connaissons assez bien ses maximes et, en quelque sorte, ses résultats; mais assez mal sa manière, sa méthode, sa personne. Des plumes distinguées, les unes sympathiques avec finesse, les autres presque enthousiastes, en ont assez dit sur Carlyle pour la curiosité du public, pas assez peut-être pour en faire une appréciation. Il ne reste plus qu'un moyen pour ne pas répéter ce qui est déjà connu, c'est de tâcher de le juger (8) ».

S'il parvenait à préciser « la gaieté spéciale » de Carlyle, Etienne croyait qu'il aurait assez fait pour exprimer sa physionomie. Cette « gaieté constante, inépuisable », disait-il, a beaucoup contribué à son succès : « gaieté d'érudit et de philosophe, poursuivait-il, qui s'exerce aux dépens des adversaires d'école et des systèmes de métaphysique; gaieté d'étudiant allemand dont le bon bourgeois est le plastron indispensable et ordinaire », elle a su résister à l'influence triste de Coleridge (9) et à la philosophie de Kant.

Etienne relève dans la plaisanterie de Carlyle une veine sensible de mépris : « mépris, ajoute-t-il, qui provient non pas tant de croire en soi que de ne pas croire facilement dans les autres. Mépris sceptique plutôt qu'orgueilleux ». En tâchant de préciser le genre de cet humour spécial qui se trouve dans l'œuvre de Carlyle, Etienne nous dit que ce n'est pas celui d'un Voltaire, ni d'un Swift, ni d'un Sterne. Il n'y a que les Allemands, poursuit-il, qui trouvent naturel « de s'amuser et de rire pour se plaire à soi-même »; — et notre critique n'est pas sûr « que Carlyle ait écrit l'histoire pour le public et non pour s'égayer tout seul, ou en société de quelques amis (10) ».

(7) *Id.*, page 466.

(8) *Id.*, *ibid.*

(9) Qu'il avait visité plusieurs fois à Highgate. Cf. *Life of Sterling*, page 46 et suiv.

(10) *Id.*, page 469.

Etienne signale les trois « collaborateurs » que Carlyle s'est donnés — Dryasdust, Smelfungus, Sauerteig — qui représentent en quelque sorte les trois aspects de sa méthode : analyse, scepticisme et satire. « Si vous voulez prendre ces trois maîtres pour professeurs d'histoire, dit-il, ne doutez pas qu'ils ne vous divertissent. Il leur arrivera bien de mettre ça et là un peu de trouble à la place du bon ordre, et, au lieu d'une opinion bien arrêtée, quelque brillante incertitude; mais soyez sûr d'y trouver des traits de lumière, de la verve, surtout de la bonne humeur, et, par-dessus le marché, quelquefois du bon sens ⁽¹¹⁾ ».

Après quelques mots sur la pédanterie de Carlyle, qui se révèle surtout quand il juge les autres historiens, et sur sa haine de l'hypocrisie (*sham*) et de tous les *ismes*, Etienne relève un autre aspect de son esprit. Il trouve en lui « du philologue et du grammairien ». Car « il chérit le jargon de l'école; il compte les fautes politiques pour autant de contresens, et relève les solécismes en histoire, comme s'il corrigeait un thème. Louis XVI est appelé un Solécisme royal; les Girondins sont autant de Solécismes républicains ⁽¹²⁾ ».

Aux yeux de notre critique, il ne s'agit pas ici d'une simple bizarrerie de style, mais d'un trait fondamental de l'esprit de Carlyle. Car, nous dit Etienne, « un parfait grammairien, Johnson », est son héros par excellence. « Il le compare imperturbablement à Napoléon, à Frédéric. Les batailles de Rosbach, de Wagram et d'Austerlitz valent presque le commentaire de Johnson sur Shakespeare. Le brave critique labourant son papier sous une mansarde, assis sur une chaise à trois pieds.. paraît à Carlyle égal en majesté les deux monarques vainqueurs assis sur leur trône. Pédanterie tant qu'on voudra, s'écrie Etienne, mais cette fois elle touche au sublime ⁽¹³⁾ ». C'est là encore, ajoute-t-il, un trait tout germanique. On ne trouve qu'en Allemagne « cette infatuation littéraire », cette « disposition à croire que rois, généraux et ministres soient créés pour amuser les hommes de lettres ⁽¹⁴⁾ ».

(11) *Id.*, page 470.

(12) *Id.*, page 473.

(13) *Id.*, *ibid.*

(14) *Id.*, *ibid.*

Quoique le système de Carlyle soit difficile à analyser, Etienne trouve qu'on ne saurait nier qu'il n'en ait un, et il en relève un des traits les plus frappants. « Un grand et beau mot passe à chaque instant devant les yeux éblouis : C'est celui de la Vérité... Malheureusement, continue notre critique, cette Vérité ne se laisse pas saisir et toucher ». Carlyle, qui en a le secret, « prononce des arrêts en son nom, au lieu de l'annoncer et de la dévoiler ⁽¹⁵⁾ ».

« Comment se fait-il, demande Etienne après cette analyse, qu'un écrivain de la Grande-Bretagne ait si peu le caractère positif de sa nation, et ressemble si fort à un lettré de l'Allemagne? ⁽¹⁶⁾ » Il y voit tout d'abord l'influence de la race. Dans la nature de Carlyle, dit-il, il y a « quelque chose de profondément germanique, et, quand il serait né à l'autre bout de la terre, une secrète attraction l'eût entraîné vers Goethe et Jean-Paul ⁽¹⁷⁾ ». Ce n'est pas un contre-sens, que d'attribuer le germanisme à un Ecossais, explique Etienne, car l'Ecosse des basses terres est beaucoup moins éloignée du continent que ne l'est l'Angleterre. Elle « confine avec l'Allemagne par la religion, par l'esprit, par les mœurs, par la langue elle-même. Une nationalité moins étroite et moins jalouse, une correspondance continue avec les universités du continent, le goût du raisonnement, le culte du syllogisme, l'absence des grandes fortunes, un certain mépris philosophique pour la puissance de l'argent, tout cela sépare l'Ecosse de sa sœur aînée, et il se trouve que ce qui l'empêche d'être tout à fait anglaise, est précisément ce qui la rend un peu allemande ⁽¹⁸⁾ ».

Tout cela expliquerait pourquoi les Ecossais ont « une large et libre compréhension des idées et des faits du dehors, une sorte de cosmopolitisme intellectuel... dont les Anglais paraissent incapables ». Car, demande Etienne, « quel Anglais eût jamais daigné traiter à fond l'histoire de la Révolution française? ⁽¹⁹⁾ » Mais, en même temps, notre critique s'em-

(15) *Id.*, p. 473-474.

(16) *Id.* page 474.

(17) *Id.*, *ibid.*

(18) *Id.*, page 475.

(19) *Id.*, page 476.

presse de nous expliquer qu'il ne faut pas conclure du fait que Carlyle a écrit une *Histoire de la Révolution française*, qu'il « porte une affection bien particulière » à la France. Car, ajoute-t-il, « nous verrons tout à l'heure que si l'historien commet quelque erreur, ce n'est pas sa grande amitié pour nous qui l'aveugle ». Toutefois, frappé comme tous les autres critiques par le grand effort d'impartialité que l'historien a fait dans cet ouvrage, Etienne estime que si Carlyle « ne voit pas les hommes d'un œil prévenu par la tendresse, du moins il voit les choses sans parti pris de les amoindrir. Il voit et il constate l'initiative que nous avons prise par la Révolution, observe le critique, quand même ce serait l'initiative d'un bien mêlé d'une notable partie de mal (20) ».

Jetant un coup d'œil en arrière sur le portrait qu'il vient de tracer, notre critique fait remarquer que « les circonstances ont encore exagéré les traits saillants de cette physionomie ». Né dans la Grande-Bretagne, où les lettres « font leur chemin comme des denrées », dit-il, « ...il est très probable que Carlyle a « écouté sa fantaisie plus qu'il n'aurait fait, si elle s'était rendue moins nécessaire dans le succès (21) ».

Avant d'aborder les ouvrages historiques de Carlyle, Etienne annonce qu'il n'a pas l'intention d'examiner les *Lettres et discours d'Olivier Cromwell*, qu'il faut « ranger dans le bagage du publiciste ». Ce livre, dit-il, « ainsi que les opuscules politiques et les pamphlets, appartiennent à un mouvement d'idées déjà étudiée en partie... et qui ne doit pas, d'ailleurs, être amoindri aux proportions d'un épisode (22) ». Malheureusement Etienne se borne à cette simple affirmation, et ne nous donne aucun aperçu, même sommaire, des raisons qui l'ont amené à passer un jugement si extraordinaire sur un ouvrage dont tout le monde avait reconnu du moins la valeur documentaire, et que Taine devait considérer comme un des chefs-d'œuvre de la nouvelle méthode historique.

De l'avis d'Etienne, l'*Histoire de la Révolution française* et l'*Histoire de Frédéric le Grand* sont comme deux pendants,

(20) *Id.*, *ibid.* C'est surtout dans le *Frédéric* qu'Etienne relève les traces de ce manque d'affection pour la France.

(21) *Id.*, p. 477-478.

(22) *Id.* page 478.

dont « l'un est nécessaire pour expliquer l'autre », car, « ce que l'auteur pense de la Révolution, importe pour savoir ce qu'il pense de la royauté ⁽²³⁾ ».

Il y a encore une autre raison, dit-il, pour revenir sur *l'Histoire de la Révolution* : en Angleterre, l'ouvrage a vingt ans, « en France, il n'en a réellement que dix ». Car, explique notre critique, « par suite de l'état des esprits, avant, pendant et après 1848, on n'a jamais jugé *l'Histoire de la Révolution* comme on le fait aujourd'hui... Depuis 1848, ajoute-t-il, ce livre ayant cessé d'être de circonstance, les lecteurs intelligents l'ont jugé plus froidement : on s'est aperçu que la satire n'était pas l'histoire ⁽²⁴⁾ ».

Comme preuve du fait que l'on n'avait pas sérieusement apprécié cet ouvrage, Etienne cite le fait qu'on l'avait généralement considéré comme un livre conservateur. Conclusion absolument insoutenable, puisque « Carlyle est manifestement révolutionnaire... Il doute de tout, poursuit notre critique, excepté de la nécessité du cataclysme. A ses yeux, les hommes et les partis n'ont été dans le vrai que lorsqu'ils détruisaient : ce qu'ils ont tâché de bâtir tour à tour n'est qu'erreur, vanité, pauvreté ⁽²⁵⁾ ». Et notre critique continue : « Ne lui parlez ni d'aristocratie, ni de démocratie, ni de chartes, ni d'institutions, ni de gouvernement fort, ni de parlement, ni de légitimité ».

Cette appréciation montre d'une façon très intéressante combien les opinions pouvaient être différentes quand il s'agissait de juger les œuvres de Carlyle. Mais il nous semble qu'en faisant abstraction des ouvrages de doctrine politique et sociale, pour ne considérer que les œuvres historiques de Carlyle, Etienne s'est trompé sur la signification véritable de *l'Histoire de la Révolution*. Il nous est même arrivé de nous demander si ce critique s'est donné la peine de s'informer du contenu de ce « bagage du publiciste », où il rangeait les *Lettres et discours*, vraisemblablement parce qu'il croyait que

(23) *Id.*, *ibid.*

(24) *Id.*, page 479. Cf. la page 114 de cette monographie.

(25) *Id.*, *ibid.* Ce jugement n'est pas aussi nouveau qu'Etienne le pense, car, dès 1846, Dilmans avait cru voir en Carlyle un socialiste. Cf. la page 79 de cette monographie.

l'auteur n'y faisait que plaider une thèse sociale et politique en racontant l'histoire de la Révolution d'Angleterre. Car, à notre avis, si Etienne avait mieux connu les théories sociales de Carlyle, il aurait su distinguer dans l'*Histoire de la Révolution* les germes de ces théories mêmes — théories d'ailleurs que l'auteur avait déjà ébauchées avant d'écrire cet ouvrage. Et lorsque nous le voyons comprendre dans une même phrase l'aristocratie et la démocratie, le besoin d'un gouvernement fort et le parlementarisme, pour nous dire que Carlyle les condamnait tous indistinctement, nous ne pouvons nous empêcher de croire que l'esprit même de ses doctrines a échappé à Etienne, que celui-ci n'a pas du tout compris la distinction fondamentale qu'établissait Carlyle entre les sociétés dynamiques et les sociétés mécaniques, entre les vrais pouvoirs et les pouvoirs faux (*shams*). Si Carlyle a l'air de terminer l'*Histoire de la Révolution* sur une note de scepticisme, parce qu'il ne croyait pas qu'on eût trouvé dans la démocratie et la doctrine des droits de l'homme la formule dont devait sortir la « nouvelle société organique », il n'a jamais cessé de proclamer que le salut du monde ne pouvait provenir que de l'avènement au pouvoir d'un *vrai* gouvernement, auquel on devrait une obéissance absolue.

En rappelant le fait qu'on lisait l'*Histoire* de Carlyle en 48 en raison des idées conservatrices qu'on y trouvait, Etienne nous dit : « Jamais lecture favorite n'a mieux réussi contre les convenances, même de la délicatesse et des sentiments ». Les critiques de l'*Histoire de la Révolution*, qu'il ajoute, sont tout aussi nouvelles que celles qu'il vient d'adresser à Carlyle. Il trouve que « la sympathie en est complètement absente », que les événements tragiques de la révolution sont racontés « avec le sang-froid d'une démonstration d'anatomie sur un corps indifférent ». Selon lui « les larmes, les vœux, les espérances, les douleurs d'un peuple » ne sont pour Carlyle « qu'un spectacle, qu'il interrompt quelquefois par les éclats de rire les plus intempestifs (26) ».

(26) *Id.* page 480. On se rappellera qu'en 1849, la *Revue britannique* avait trouvé dans le récit de Carlyle une « sincère sympathie ».

Etienne s'explique cette indifférence par le fait que ce livre fut écrit « pour les Anglais, c'est-à-dire pour un peuple d'une curiosité implacable. Tandis que la superstition révolutionnaire et une recrudescence de recherches républicaines amassaient chez nous les monuments les plus bizarres, les scènes les plus dramatiques, ajoute-t-il,... il s'est trouvé un artiste pour en faire le résumé vif et amusant au profit de la curiosité de nos voisins. Sans les collections de discours, de scènes, de journaux et de caricatures qui virent le jour de 1830 à 1837, Carlyle n'aurait jamais songé à écrire son ouvrage le plus connu. Là il trouva le pittoresque, sans lequel l'histoire est pour lui comme si elle n'existait pas. Là était cette histoire *organique* qu'il déclare ne pas trouver dans M. Thiers ni dans M. Mignet (27) ».

Notre critique en arrive maintenant à la conclusion qu'il veut établir. « Il suffit peut-être d'un mot, dit-il, pour mettre toutes choses à leur place. Est-ce bien une histoire que Carlyle a prétendu composer? Ne serait-ce pas un *essay*, c'est-à-dire un article de journal en plusieurs volumes? ». On aura remarqué qu'Etienne se sert du mot anglais : il s'attache maintenant à en préciser le sens. « L'*essay*, explique-t-il, a pris naissance dans les feuilles volantes qui naissaient au jour le jour. Un peu d'instruction, une dose d'esprit et beaucoup d'enjouement, voilà ce qui le composait. Fruit spontané du génie et de la vie anglaise, il a fait rire et penser toutes les générations britanniques depuis Steele et Addison ». Et le critique français ajoute, avec une pointe d'ironie : « Addison qui était sans doute timide d'esprit et pauvre d'imagination, faisait des *essays* de quatre pages; Carlyle en fait de quatre volumes ». Mais, sous cette réserve, Etienne estime que « l'*essay* de Carlyle sur la Révolution sera toujours fort amusant à lire pour tout le monde », et qu'il « sera même utile pour les vrais historiens (28) ».

Avant d'en finir avec l'*Histoire de la Révolution*, Etienne dit quelques mots au sujet du scepticisme de Carlyle. Celui-ci, dit-il, quoique sceptique, « a le sentiment de la réalité; il abuse

(27) *Id.* page 483.

(28) *Id.*, page 484.

de la dérision..., du mépris, de la négation sous toutes les formes; mais qu'une vérité pratique se trouve sur son chemin, qu'il rencontre un homme vraiment supérieur, le doute cesse, le persiflage s'évanouit, le bon sens est le plus fort, et le philosophe se sauve d'une grosse erreur par une bonne contradiction qui ne lui coûte rien ».

Ici, nous semble-t-il, Etienne se trompe sur le véritable sentiment de Carlyle, qui est toujours beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air, et qui prend volontiers le ton railleur pour donner plus de relief à ses arguments. Comme nous l'avons déjà remarqué, notre critique s'exagère à tout propos le scepticisme de Carlyle. Dans le passage suivant, en parlant de ces « inconséquences » par lesquelles « l'auteur échappe au scepticisme absolu », Etienne semble l'accuser, sinon de cynisme, du moins d'un manque de bonne foi et de sincérité. « En fait de contradictions, écrit-il, Carlyle a la main heureuse; il est inconséquent avec habileté. Ce n'est pas lui qui se choisit ses héros; il les reçoit des mains de la popularité. Mirabeau et Napoléon, l'alpha et l'oméga de la Révolution française, réconcilient son ouvrage avec les esprits sérieux et positifs; Danton et Desmoulins le recommandent aux imaginations plus ardentes ».

Plusieurs critiques, comme nous l'avons vu, voyaient dans le style et le maniérisme de Carlyle une certaine affectation voulue; mais personne n'avait encore insinué que dans tout son œuvre, le choix des sujets et la façon de les traiter n'étaient dictés que par le désir de s'attirer l'attention.

Revenant encore une fois sur le scepticisme de Carlyle, Etienne trouve qu'il a une certaine utilité. Si l'auteur « n'a pas de théorie sur la Révolution, dit-il, il prémunit contre les théories des autres », s'il « ne dit pas ce qu'il faut croire, il empêche du moins de croire mille mensonges (29) ».

Etienne passe ensuite à l'examen du *Frédéric II*; mais ici encore, c'est par des considérations sur le scepticisme de Carlyle qu'il commence son analyse.

Dans l'*Histoire de la Révolution*, dit notre critique, « le

(29) *Id.*, p. 484-485. Nous avons déjà discuté cette affirmation que Carlyle n'avait pas de théorie de la Révolution. Cf. les pages 200-201.

scepticisme de Carlyle avait beau jeu; ...tant de mécomptes successifs étaient une riche matière à douter, à plaisanter et à rire ». Mais, explique-t-il, comprenant à la fin, qu'il fallait conclure sous peine d'être raillé lui-même, Carlyle a élaboré peu à peu « un idéal de gouvernement dont il cherche l'exemple dans le passé. Cromwell, » poursuit Etienne, « l'a converti à la monarchie, mais Cromwell est bien vieux. Napoléon se présentait à lui; après l'avoir admis dans ses héros, il n'avait qu'un pas à faire. Mais Napoléon est Français, et il n'a pas un demi-siècle ». Voilà pourquoi « faute de mieux, il se rabat sur la Prusse et arrête son choix sur Frédéric le Grand ». C'est là « l'origine de cette hisoire nouvelle (30) ».

Comme « gage de son impartialité » Etienne traduit l'esquisse de Frédéric (31), par laquelle Carlyle commence son histoire. « Charmant portrait, dit-il, malgré quelque raffinement et qui promet pour la suite du livre (32) ».

Quoique les volumes déjà publiés « ne contiennent pas encore le vrai Frédéric, Frédéric sur le trône, » Etienne trouve qu'ils nous donnent la pensée, « et même la pensée tout entière de l'auteur (33) ». Pour exprimer sa conception de la « royauté réelle, Carlyle trace l'histoire du roi prussien, qui « commence avec des traits confus dès le temps de la barbarie et du paganisme », qui « se dégage peu à peu à travers les ombres du moyen âge », et qui a enfin « trouvé son incarnation presque définitive dans Frédéric-Guillaume (34) ».

Selon notre critique, « la qualité principale du roi prussien, celle qui renferme toutes les autres, c'est qu'il est vrai (35) ». Ainsi, Frédéric-Guillaume est « un vrai sauvage, mais bien intéressant si vous aimez la vérité, et si vous savez lire dans le mérite silencieux et dans l'éloquence des actions ». C'est « un sous-officier instructeur » qui « a livré à son fils une Prusse dressée comme une phalange de soldats qui emboîtaient le pas (36) ». Econome, simple, laborieux, toujours

(30) *Id.* page 486.

(31) Cf. *History of Friedrich II.*, tome I, page 1 et suiv.

(32) *Id.* page 489.

(33) *Id.*, p. 489-490.

(34) *Id.* page 490.

(35) *Id.*, *ibid.*

(36) *Id.* page 491.

par amour du *vrai*, ce roi idéal de Carlyle est un véritable Spartiate, et l'on conçoit bien, observe Etienne, pourquoi l'historien le cherche « plutôt dans la parcimonie allemande que dans la somptuosité française (37) ».

Mais notre critique se demande si la complication d'un gouvernement moderne et l'étendue d'une puissance de premier ordre « peuvent se contenter d'un monarque formé sur les lois de Lycurgue » ; et s'il ne serait pas « à propos de lui donner quelque teinture de cette science, politesse internationale des couronnes, qui s'élève aussi quelquefois jusqu'aux noms magnifiques de justice et d'humanité ». Le fait est que l'historien « n'a songé qu'aux qualités extérieures et visibles de son monarque : à force de le vouloir réel et humain, il n'a décrit en lui que l'homme » ; de sorte « qu'il y a de tout » dans son roi, « excepté le roi (38) ».

Ainsi, Etienne semble croire que, si le grand défaut de l'*Histoire de la Révolution* est que l'auteur reste indifférent et sceptique, et refuse de tirer une conclusion des événements qu'il raconte, le *Frédéric II* est gâté par la tendance opposée : l'auteur n'y fait que tâcher de prouver une thèse.

Carlyle « dit quelque part (39), observe Etienne, que le modèle qu'il a trouvé dans l'histoire est une étude précieuse pour les hommes de notre temps ». Et notre critique trouve dans ce passage la clé de la pensée de l'auteur. Carlyle n'a pas trouvé son modèle dans l'histoire, affirme Etienne, mais, pour peindre ce portrait, il s'est mis tout simplement à « chercher et au besoin à créer dans l'histoire le contraire de ce qui existe actuellement dans la Grande-Bretagne (40) ».

C'est ainsi que l'analyse de cet ouvrage amène Etienne à la conclusion qu'il avait formulée à propos de l'*Histoire de*

(37) *Id.* page 494.

(38) *Id.*, p. 495-496.

(39) Cf. *History of Friedrich II*, tome I, page 13 : « How this man officially a King withal, comported himself in the eighteenth Century, and managed *not* to be a Liar and Charlatan, as his Century was, deserves to be seen a little by men and kings, and may silently have didactic meanings in it ».

(40) *Id.* page 496. A l'appui de cette affirmation, Etienne cite quelques exemples de l'injustice et de l'extravagance de Frédéric-Guillaume, que Carlyle avait passés sous silence.

la Révolution : Carlyle n'est pas un historien. Seulement, en citant le mot de Voltaire : « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux », notre critique convient qu'il faut « faire une place aux œuvres historiques de Carlyle, puisque le mérite qu'on peut le moins leur contester est celui d'amuser ⁽⁴¹⁾ ».

Cette étude, très intéressante d'ailleurs, est trop systématique, et elle est gâtée surtout par l'amour du paradoxe. Dans la première partie, Etienne ne veut voir en Carlyle que le sceptique; dans la seconde partie, par une espèce de miracle, nous trouvons un écrivain tellement épris de sa thèse, qu'il est prêt à tout sacrifier à sa démonstration.

En même temps, l'article contient des jugements que nous ne pouvons que qualifier de bizarres. La conclusion du critique, c'est que Carlyle n'a jamais écrit un livre d'histoire : cependant, ce même critique fait la distinction entre les œuvres historiques de l'auteur et le « bagage du publiciste », et range avec ce dernier un ouvrage que d'autres regardent comme l'un des chefs-d'œuvre de l'histoire moderne.

L'étude de l'influence de la race dans le développement de l'esprit de Carlyle est très intéressante, surtout en ce qu'elle considère Carlyle, non comme un Anglais (comme le fait un Taine) mais comme un Ecossais des basses terres, ce qui n'est nullement la même chose.

Mais, comme nous l'avons vu, tout en s'attachant tout spécialement à étudier ce qu'il appelle la « gaieté » de Carlyle, Etienne n'est pas parvenu à une compréhension complète du rôle que joue l'humour dans son œuvre. Et, nous semble-t-il, c'est par suite de cette incompréhension, qu'il en est arrivé à trop voir en Carlyle le sceptique.

On aura remarqué aussi que tout en accentuant trop le scepticisme de Carlyle, il a relevé l'importance de sa préoccupation pour le Réel. Nous pourrions, peut-être, voir ici encore une conséquence de l'amour du paradoxe.

Dans son numéro de février 1861 ⁽⁴²⁾, la *Revue britannique* signala le succès du *Frédéric II* en Allemagne, où le portrait

(41) *Id.* page 499.

(42) *Rev. brit.* février 1861, page 462. *Correspondance d'Allemagne.*

de Frédéric-Guillaume ne paraissait pas « trop sévère aux Prussiens eux-mêmes ».

L'année suivante, la *Bibliothèque universelle* consacra une page au troisième volume du *Frédéric II* qui venait de paraître (43). Nous retrouvons ici la critique qu'Étienne avait adressée à Carlyle. « Notre grand historien mérite-t-il son titre? demande le correspondant, ou n'est-il pas plutôt un grand pamphlétaire égaré dans les domaines de l'histoire? » Malgré ses qualités éminentes, qu'on ne peut pas refuser à Carlyle, notre critique estime que « son histoire n'est pas vraiment de l'histoire. Elle ne vous transporte pas au milieu des événements, dit-il, mais en face de M. Carlyle, qui tire d'une boîte des paysages de fond de scène, d'une autre boîte des personnages auxquels il se met à faire jouer un drame historique, les interpellant, les flattant, les injuriant tour à tour, vous interpellant vous-même, entremêlant la représentation de morceaux lyriques pareils aux chœurs de la tragédie antique ». Mais « cette étrange mêlée », laisse notre critique froid, le fatigue, et l'irrite, « car, dit-il, il est triste de voir un grand talent boîteux et infirme ». Alors que « Carlyle a comme historien, des qualités essentielles qui manquaient à la plupart de ses prédécesseurs... il lui en manque dont l'absence rend ses œuvres presque difformes ». Si, au bout de trente ans on le déclare un historien illisible, affirme l'auteur de cet article, « il le devra surtout aux vices de son style; il le devra aussi à la réelle illibéralité de plusieurs de ses doctrines, qu'on nomme aujourd'hui libérales ».

A partir de ce moment, la critique semble se désintéresser presque entièrement de l'*Histoire de Frédéric II*. En mars 1863, le correspondant de la *Revue germanique* (44) signala la parution à Londres d'un livre intitulé : les *Matinées royales ou l'Art de régner*, par Frédéric le Grand, lequel, disait-il, embarrassait beaucoup Carlyle, car « le Frédéric qui se peint dans l'*Art de régner* ne ressemble pas beaucoup à celui que M. Carlyle avait rêvé ». Le correspondant ajoutait qu'il ne savait pas si l'ouvrage était authentique.

(43) *Bibl. univ.*, juillet 1862, p. 559-560. *Correspondance d'Angleterre*.

(44) *Revue germanique*, mars 1863, page 176.

Trois ans plus tard, la *Revue britannique* reproduit un épisode tiré du *Frédéric II* : la visite du Candidatus Linsenbarth au Grand Frédéric (45).

(45) *Revue britannique*, novembre 1866, p. 73-86 : *Le Grand Frédéric et le Candidatus Linsenbarth*. Cf. *History of Friedrich II*, tome VI, page 174 et suiv.

CHAPITRE III

TAINÉ

En retraçant le sort qu'avait eu l'*Histoire de Frédéric II*, nous avons laissé de côté les autres circonstances qui, pendant un certain temps, reportèrent l'attention sur l'œuvre de Carlyle. Il nous faut maintenant remonter à 1860 pour examiner l'étude brillante de Taine qui parut dans le *Journal des Débats* vers la fin de cette année (1).

Dès son paragraphe préliminaire, où il montre l'importance de Carlyle et caractérise son genre d'esprit, Taine marque bien sa propre réaction devant cette nature qui était en tous points l'opposée de la sienne. « Lorsqu'on demande aux Anglais, dit-il, surtout à ceux qui n'ont pas quarante ans, quels sont chez eux les hommes qui pensent, ils nomment d'abord Carlyle; mais en même temps, ils vous conseillent de ne pas le lire, en vous avertissant que vous n'y entendrez rien du tout ». Et, poursuit Taine, quand, piqué par cette remarque, « on se hâte de prendre les vingt volumes de Carlyle... on les lit avec des émotions fort étranges, et en démentant chaque matin son jugement de la veille. On découvre enfin qu'on est devant un animal extraordinaire, débris d'une race perdue, sorte de mastodonte égaré dans un monde qui n'est point fait pour lui. On se réjouit de cette bonne fortune

(1) *Débats*, 30 octobre 1860. *Variétés. Carlyle*. (Premier article) : Son style et son esprit; 31 octobre; (Deuxième article) : Son style et son esprit. (Suite); 6 novembre. (Troisième article) : De l'introduction des idées allemandes en Europe et en Angleterre; 7 novembre. (Quatrième article) : Le philosophe; 8 novembre. (Dernier article) : L'Historien. Cette étude, recueillie dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, en forme, à partir de la troisième édition, le chapitre IV du tome V. Dans le cours de notre exposé nous la citons d'après la quinzième édition (celle qui est actuellement en librairie.)

zoologique, et on le dissèque avec une curiosité minutieuse, en se disant qu'on n'en retrouvera peut-être pas un second (2) ».

On voit bien que Taine est loin de partager l'enthousiasme d'un Montégut, qui avait vu en Carlyle l'esprit le plus clairvoyant de son époque. En effet, les natures de Taine et de Carlyle différaient si profondément qu'il ne devait jamais y avoir beaucoup de sympathie entre eux. Dans une lettre que Taine écrivit vers la fin de sa vie, nous trouvons la phrase suivante, qui montre que sa première impression a toujours subsisté : « Je lis la *Correspondance de Carlyle et Emerson* (3) : Emerson très sympathique; Carlyle, comme toujours, assez peu, mais digne de pitié pour sa dyspepsie habituelle et ses douze ans de pauvreté extrême (4) ».

Il sera donc très intéressant de voir le portrait que Taine peindra de Carlyle, et les moyens par lesquels il cherchera à expliquer l'existence en plein xix^e siècle de ce « mastodonte ».

La formule ne lui est pas difficile à trouver. De race anglo-saxonne (ou plutôt germanique, car Taine le trouve « profondément germain, plus voisin de la souche primitive qu'aucun de ses contemporains » (5), élevé dans le puritanisme et travaillé par les nouvelles idées allemandes : voilà, selon Taine, l'histoire naturelle de l'esprit de Carlyle. Voyons maintenant si cette formule va suffire pour expliquer et définir l'œuvre de notre auteur.

I.

Taine examine d'abord le style et l'esprit de Carlyle. Avec son goût classique, il est beaucoup plus choqué par la bizarrerie de l'écrivain écossais que ne l'avaient été un Philarète Chasles ou un Emile Montégut. « Tout est nouveau ici, s'écrit notre critique, le style, le ton, la coupe des phrases et jusqu'au

(2) H. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, quinz. édition, s. d., petit in-8; tome V, p. 207-208.

(3) Cette *Correspondance* fut publiée en 1883.

(4) H. Taine, *sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette. In-16, tome IV, page 284; A Mme H. Taine, Champel; août 1889.

(5) *Littérature anglaise*, tome V, page 218.

dictionnaire. Il prend tout à contrepied, il violente tout... Chez lui, les paradoxes sont posés en principe, le bon sens prend la forme de l'absurde (6) ». Mais à la fin, après avoir lu les titres de chapitres d'un ouvrage comme l'*Histoire de la Révolution*, et s'être demandé « quelles liaisons il peut y avoir entre ces charades et les événements si nets que nous connaissons tous », Taine s'aperçoit que Carlyle « parle toujours en énigmes (7) ». « Il ne peut pas s'en tenir à l'expression simple, continue notre critique; il entre à chaque pas dans les figures; il donne un corps à toutes ses idées; il a besoin de toucher des formes... il ne peut pas raisonner, il faut qu'il peigne (8) ». Et Taine traduit comme exemple la page imagée de la *Vie de Sterling* où l'auteur exprime « l'embarras d'un jeune homme obligé de choisir une carrière parmi les convoitises et les doutes de l'âge où nous vivons (9) ».

Après cette citation, Taine poursuit : « Figurez-vous un volume, vingt volumes, composés de tableaux pareils, reliés par des exclamations et des apostrophes; l'histoire même, son *Histoire de la Révolution française*, ressemble à un délire. Carlyle est un *voyant* puritain qui voit passer devant lui les échafauds, les orgies, les massacres, les batailles, et qui, assiégé de fantômes furieux ou sanglants, prophétise, encourage ou maudit. Si vous ne jetez pas le livre de colère et de fatigue, ajoute le pauvre Taine, vous perdez le jugement : vos idées s'en vont, le cauchemar vous prend (10) ».

Mais, continue Taine, « ces violentes saillies vous paraîtront encore plus violentes si vous remarquez l'étendue du champ qu'elles parcourent. Du sublime à l'ignoble, du pathétique au grotesque, il n'y a qu'un pas pour Carlyle »; pour lui, comme pour Teufelsdröckh, dit notre critique, « l'univers est aussi bien un oracle et un temple qu'une cuisine et une écurie (11) ».

Pour montrer à quelle sublimité le talent de Carlyle pou-

(6) *Id.*, page 209.

(7) *Id.*, *ibid.*

(8) *Id.*, page 210.

(9) *Id.*, p. 210-211. Cf. *Life of Sterling*, page 34.

(10) *Id.*, page 211.

(11) *Id.*, page 212, cf. *Sartor*, page 86.

vait atteindre, Taine cite la description d'un coucher de soleil au cap Nord, qui se trouve dans le *Sartor*. « Voilà, dit-il, les magnificences qu'il rencontre toutes les fois qu'il est face à face avec la nature ⁽¹²⁾ ». Ensuite, en reproduisant de l'*Histoire de la Révolution*, la description de la petite église de montagne à minuit, il nous dit : « Rembrandt seul a rencontré ces sombres visions noyées d'ombre, traversées de rayons mystiques; voilà l'Eglise qu'il a peinte ⁽¹³⁾; voilà la mystérieuse apparition flottante qu'il a posée au plus haut du ciel, au-dessus de la nuit orageuse et de la terreur qui secoue les êtres mortels ⁽¹⁴⁾ ».

La ressemblance entre ces deux artistes est à l'avis de Taine encore plus profonde. « Les deux imaginations, observe-t-il, ont la même grandeur douloureuse, les mêmes rayonnements et les mêmes angoisses. Et toutes les deux s'abattent aussi facilement dans la trivialité et la crudité ». Ainsi, continue notre critique un peu plus loin, « nulle fange n'est assez repoussante pour dégoûter Carlyle. A l'occasion il comparera la politique qui cherche la popularité « au chien noyé de l'été dernier qui monte et remonte la Tamise selon le courant et la marée.. ⁽¹⁵⁾ ». « Il finit un dithyrambe par une caricature. Il éclabousse les magnificences avec des polissonneries baroques. Il accouple la poésie au calembour ».

Comme dernier exemple de ce procédé, Taine reproduit le passage où Carlyle, en terminant les *Lettres et discours*, compare l'Angleterre moderne à « une autruche vorace tout occupée de sa pâture... qui présente son autre extrémité au soleil, sa tête d'autruche enfoncée dans le premier buisson venu... ⁽¹⁶⁾ ».

— « C'est par cette bouffonnerie, dit Taine, qu'il conclut son meilleur livre, sans quitter l'accent sérieux, douloureux, au milieu des anathèmes et des prophéties. Il a besoin de ces grandes secousses. Il ne sait pas se tenir en place, n'occuper à la fois qu'une province littéraire. Il bondit par saccades

(12) *Id.*, p. 212-213. Cf. *Sartor*, p. 198-199.

(13) Dans l'*Adoration des Bergers*. (Note de Taine).

(14) *Id.*, page 214. Cf. *Histoire de la Révolution*, tome I, page 11.

(15) *Id.*, page 215; *ibid.* : Cf. *Pamphlets du dernier jour*, page 263.

(16) *Id.*, page 216.

effrénées d'un bout à l'autre du champ des idées; il confond tous les styles, il entremêle toutes les formes (17) ».

Ayant ainsi dépeint le style, et partant, jusqu'à un certain point, le genre d'esprit de Carlyle, Taine se met à le définir et à l'expliquer. Une telle disposition d'esprit, dit-il, « produit l'*humour*, mot intraduisible, car la chose nous manque ». Il est curieux de trouver ce jugement chez Taine, en qui l'on a vu l'un des écrivains français qui ont le mieux compris et même, ainsi qu'on le verra plus loin, fait sien tout ce qui rentre dans l'*humour* anglais (18).

Dans l'*humour*, qui, dit-il, « est le genre de talent qui peut amuser des Germains, des hommes du Nord », Taine distingue quatre éléments. Le premier, c'est « le goût des contrastes », qui fait que les humoristes « aiment les travestissements, mettent une robe solennelle aux idées comiques, une casaque d'arlequin aux idées graves ». Puis, il y a « l'oubli du public » de la part de l'auteur, qui « nous déclare qu'il ne se soucie pas de nous, qu'il n'a pas besoin d'être compris ni approuvé, qu'il pense et s'amuse tout seul (19) ». Le troisième trait que relève Taine « est l'irruption d'une jovialité violente, enfouie sous un monceau de tristesse. L'indécence saugrenue apparaît brusquement. La nature physique, cachée et opprimée sous des habitudes de réflexion mélancolique, se met à nu pour un instant. Vous voyez une grimace, un geste de polisson, puis tout rentre dans la solennité habituelle ». Enfin, dit notre critique, il y a « les éclats d'imagination imprévus. L'humoriste renferme un poète; tout d'un coup, dans la brume monotone de la prose, au bout d'un raisonnement, un paysage étincelle : beau ou laid, il n'importe; il suffit qu'il frappe (20) ».

(17) *Id.* page 216.

(18) Cf. F. C. Roe, *Taine et l'Angleterre*, Paris, Champion, 1923, in-8, page 65. L. Cazamian, *Études de Psychologie littéraire*, Paris, Payot, 1913, in-12, page 157, n.

(19) Depuis l'étude de Dilmans, l'on ne cessait de relever cet aspect de l'*humour* de Carlyle. L'on se rappellera qu'Etienne y voyait un des éléments les plus essentiellement allemands de son esprit. Nous pourrions peut-être voir dans ce phénomène cet effacement de la part de l'auteur, corollaire nécessaire de la transposition de sentiments qui semble être à la base de toute manifestation d'*humour*, et qui, d'après M. Cazamian, constitue la grande différence entre l'esprit et l'*humour*.

(20) *Id.*, page 216.

C'est là une analyse très fine de l'humour tel qu'il se manifeste chez Carlyle. Mais Taine ne visait-il pas à un but plus général, à la définition de l'humour tout simplement? Les deux premiers éléments qu'il relève, sont des éléments généraux qui se retrouvent chez beaucoup d'humoristes; les deux derniers sont plutôt des traits spécifiques de l'humour carlylien. Pour faire bien ressortir l'insuffisance de la définition proposée par Taine, et à laquelle il a donné sa forme définitive dans un ouvrage postérieur (21), il nous faudra faire une petite digression.

M. Cazamian, en s'inspirant de la conception du comique qu'a formulée M. Bergson (22), et de la définition de l'humour que donnait M. Baldensperger dans son *Gottfried Keller* (23), est arrivé à la conclusion que le mécanisme de l'humour se réduit à un procédé qui peut se définir ainsi : « psychologiquement, il consiste dans un arrêt volontaire de nos réactions normales, rehaussé par une perception attentive. Esthétiquement, c'est une transposition de nos idées, et de nos sentiments, accompagnée d'une vision concrète des choses, c'est-à-dire telle que son paradoxe interne ressorte le plus fortement possible (24) ».

Cet arrêt de nos réactions normales, dit M. Cazamian, peut se produire dans une variété de cas différents; mais il distingue quatre classes principales de jugements sur lesquels cette transposition humoristique peut s'exercer. L'arrêt volontaire de notre jugement du comique, poursuit M. Cazamian, « produit la variété d'humour la plus fréquente, la plus typique peut-être; celle qui consiste dans la présentation sérieuse d'effets par eux-mêmes comiques ». C'est là le genre d'humour que visait Taine dans sa définition. Mais, comme nous venons de le dire, M. Cazamian distingue trois autres

(21) H. Taine, *Notes sur l'Angleterre*, Paris, Hachette, 1872, in-12, page 344 : « en général, c'est la plaisanterie d'un homme qui, en plaisantant, garde une mine grave ».

(22) H. Bergson, *Le Rire. Essai sur la signification du comique*. Paris, F. Alcan, 1900, page 125.

(23) F. Baldensperger, *Gottfried Keller*, Paris, Hachette, in-8, 1899, page 447.

(24) *Etudes de psychologie littéraire*, Paris, Payot, 1913, in-12, p. 150-151.

espèces d'humour. Il y a l'humour qui provient d'un arrêt du jugement affectif, et « qui se caractérise par l'insensibilité volontaire », — comme par exemple lorsque Swift, au lieu de s'irriter, propose avec sang-froid « de résoudre la question irlandaise en utilisant pour la boucherie la chair des enfants irlandais ». — Ce genre d'esprit, d'ailleurs, se rencontre souvent chez Carlyle (25). Il y a ensuite le genre d'humour qui résulte de l'arrêt du jugement moral, et qui est caractérisé par une « indifférence apparente à la valeur éthique des choses ». Enfin, il y a celui qui provient de l'arrêt du jugement philosophique, de l'abdication de la faculté généralisatrice (26).

On comprendra maintenant pourquoi nous disons que dans l'analyse de Taine, seul l'humour qui appartient à Carlyle se trouve compris, à l'exclusion des autres genres d'humour. Et, si l'on se rappelle que cette étude sur Carlyle est l'un des premiers en date des chapitres de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, qu'il ait écrits (27), il apparaîtra que cette définition assez restrictive risquait peut-être d'amener le critique à ne pas apprécier suffisamment tel ou tel écrivain possédant l'un des autres genres d'humour que nous venons d'indiquer (28).

Cette analyse faite, Taine fait remarquer que ces mêmes inégalités qui constituent l'humour de Carlyle, « peignant bien le Germain solitaire, énergique, imaginaire, amateur de contrastes violents, fondé sur la réflexion personnelle et triste, avec des retours imprévus de l'instinct physique, si différents des races latines et classiques, races d'orateurs ou d'artistes, où l'on n'écrit qu'en vue du public, où l'on ne goûte que des

(25) Cf. *Sartor*, page 250 : « Avec nos procédés perfectionnés de chasse, après l'invention des armes à feu... Dans les pays les plus peuplés, trois jours par an suffiraient bien pour fusiller tous les Pauvres bien portants qui se seraient accumulés durant l'année ».

(26) Cazamian, œuvre citée, p. 115-125, *passim*.

(27) Cf. Victor Giraud, *Taine*, Paris, A. Picard, 1902, in-8. (Bibliothèque de bibliographies critiques, publiée par la Société des études historiques. Fasc. 17.)

(28) Cf. Roe *Taine et l'Angleterre*, page 63. Taine a toujours voulu voir dans Carlyle l'humoriste typique. Cf. *Notes sur l'Angleterre*, page 344 : « On en trouve aussi beaucoup, de la qualité la plus indigène et la plus âpre, dans Carlyle ».

idées suivies, où l'on n'est heureux que par le spectacle des forces harmonieuses, où l'imagination est réglée, où la volupté semble naturelle (29) ».

Pour bien montrer le germanisme et le côté humoristique de l'esprit de Carlyle, Taine passe en revue la philosophie des vêtements, avec tous ses écarts et ses paradoxes; et puis il cite deux longs morceaux : le passage sur les Dandies et les porteguenilles (30), et la fameuse philosophie des cochons, qu'il traduit presque en entier (31). Ce dernier passage, où Carlyle flétrit la vie moderne, nous dit Taine, donne « la note dominante de cet esprit étrange; c'est cette tension forcenée qui fait son talent; c'est elle qui produit et explique ses images et ses disparates, son rire et ses fureurs (32) ».

II.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu en Carlyle que le Germain primitif et indiscipliné. Maintenant, Taine va nous montrer l'apport du milieu anglo-saxon et puritain où il a été élevé.

Avec un naturel tel que nous lui avons vu, observe Taine, Carlyle n'aurait fait que « divaguer » et « s'user en hallucinations pleines de douleur et de danger », si « deux barrières tout anglaises » ne l'avaient contenu et dirigé : « le sentiment du réel, qui est l'esprit positif, et le sentiment du sublime, qui fait l'esprit religieux; l'un l'a appliqué aux choses réelles, l'autre lui a fourni l'interprétation des choses réelles; au lieu d'être malade et visionnaire, il s'est trouvé philosophe et historien (33) ».

Taine montre d'abord l'importance du rôle que joue le premier de ces sentiments dans l'œuvre de Carlyle. « Il faut lire son histoire de Cromwell, dit-il, pour comprendre jusqu'à quel degré ce sentiment du réel le pénètre, de quelles lumières ce sentiment du réel le munit; comme il rectifie les dates et

(29) *Litt. angl.*, tome V, page 218.

(30) *Id.*, p. 219-223. Cf. *Sartor*, page 297 et suiv.

(31) *Id.*, p. 224-226. Cf. *Pamphlets du dernier jour*, page 394 et suiv.

(32) *Id.*, page 227.

(33) *Id.*, page 228.

les textes; comme il vérifie les traditions et les généalogies, comme il visite les lieux, examine les arbres, regarde les ruisseaux, sait les cultures, les prix, toute l'économie domestique et rurale, toutes les circonstances politiques et littéraires; avec quelle minutie, quelle précision et quelle véhémence il reconstruit devant ses yeux et devant nos yeux le tableau extérieur des objets et des affaires, le tableau intérieur des idées et des émotions (34) ».

Taine ne voit pas dans cette recherche des faits l'effet de la conscience ou de la prudence de l'auteur. Pour Carlyle, dit-il, cette recherche est un besoin, une passion. « Sur ce grand vide obscur du passé, ses yeux s'attachent aux rares points lumineux comme à un trésor ». Et, pour « montrer l'effet qu'un fait prouvé produit » sur un tel esprit, Taine cite le passage du *Passé et présent* où Carlyle tâche d'évoquer l'âme de l'Angleterre de l'an 1200 (35).

Telle est toujours la préoccupation de Carlyle, dit Taine, il tâche toujours de faire revivre l'âme de l'époque qu'il décrit. « C'est là, poursuit notre critique, son trait propre, le trait propre de tout historien qui a le sentiment du réel, de comprendre que les parchemins, les murailles, les habits, les corps eux-mêmes ne sont que des enveloppes et des documents; que le fait véritable est le sentiment intérieur des hommes, que le seul fait important est l'état et la structure de leur âme, qu'il s'agit avant tout et uniquement d'arriver à lui, que de lui dépend le reste ». Et Taine ajoute : « Il faut se dire et se répéter ce mot : l'histoire n'est que l'histoire du cœur; nous avons à chercher les sentiments des générations passées, et nous n'avons à chercher rien autre chose (36) ».

Dans ce passage Taine ne faisait que poser les principes qu'il allait développer dans son étude sur l'*Histoire, son présent et son avenir* (37). Il avait trouvé dans le *Cromwell* l'exemple achevé de la méthode qu'il voulait appliquer lui-même à l'histoire. Et c'est par suite de cette identité de point de vue qu'il était parvenu à apprécier le mérite réel de cet ouvrage,

(34) *Id.*, p. 228-229.

(35) *Id.*, p. 230-231. Cf. *Cathédrales d'autrefois*, livre II, ch. I.

(36) *Id.*, page 231.

(37) Cf. la page 241 de cette monographie.

qu'à presque personne avant lui n'avait pu goûter. On avait reconnu sa valeur comme ouvrage de documentation, mais on estimait que l'auteur l'avait gâté par ses commentaires (38).

Mais l'importance de ce « sentiment du fait » dans l'œuvre de Carlyle n'est pas bornée à cela. Ce sentiment est non seulement à la base de la méthode historique de Carlyle, dit Taine, mais « il y appuie toute sa philosophie de l'histoire. A son avis, les grands hommes, rois, écrivains, prophètes et poètes, ne sont grands que par là (39) ». Le grand homme est celui qui découvre quelque fait, auquel il croit « avec une foi absolue et indomptable », il le proclame, « on l'écoute, on le suit, et voilà toute l'histoire (40) ».

En attribuant à tous les grands hommes les procédés qui font l'originalité de son propre esprit, observe Taine, Carlyle n'a nullement tort, « car il n'y en a pas de plus puissant ». En effet, poursuit notre critique, partout où Carlyle « entre avec cette lampe, il porte une lumière inconnue. Il perce les montagnes de l'érudition paperassière et pénètre dans le cœur des hommes. Il dépasse partout l'histoire politique et officielle. Il devine les caractères, il comprend l'esprit des âges éteints, il sent mieux qu'aucun Anglais, mieux que Macaulay lui-même, les grandes révolutions de l'âme (41) ».

Personne n'a jamais loué avec plus d'enthousiasme les dons d'évocation historique de Carlyle. Mais Taine pousse son éloge encore plus loin, et affirme que Carlyle « est presque Allemand par sa force d'imagination, par sa perspicacité d'antiquaire, par ses larges vues générales ».

Seulement, ici encore, c'est l'apport de la race anglo-saxonne et du milieu puritain qui l'empêche de se laisser entraîner dans les conjectures extravagantes des philosophes germaniques. Comme le dit Taine : « Le bon sens national et l'énergique besoin de croyance profonde le retiennent au bord des suppositions; quand il en fait, il les donne pour ce

(38) Merle d'Aubigné avait été le seul à ne pas protester contre la forme et le style du *Cromwell*. Cf. la page 92 de cette monographie.

(39) Taine, *id.*, p. 232.

(40) *Id.*, *ibid.*

(41) Pour apprécier à sa juste valeur l'éloge de Taine, il faut se rappeler que Macaulay était son auteur favori, celui qu'il avait pris pour modèle. Cf. Roe, *Taine et l'Angleterre*, page 96.

qu'elles sont... Il veut tirer de l'histoire une loi positive et active pour lui-même et pour nous ». Par conséquent, poursuit Taine, « il en chasse et en arrache toutes les additions incertaines et agréables que la curiosité scientifique et l'imagination romanesque y accumulent », et, une fois la vérité trouvée, « il l'illumine par des contrastes si brutaux d'images extraordinaires, que la contagion nous gagne et que nous atteignons en dépit de nous-mêmes l'intensité de sa croyance et de sa vision ⁽⁴²⁾ ».

Mais nous allons voir maintenant que le sentiment du réel est subordonné, chez Carlyle, au sentiment du sublime, que sa perception merveilleuse des faits ne lui sert que pour mieux saisir le sens intérieur et éternel des choses. Taine nous montre dans une belle page, comment, chez un esprit tel que celui de Carlyle, tout conduit inévitablement au mysticisme. « Les faits saisis par cette imagination véhémence, dit-il, s'y fondent comme dans une flamme. Sous cette furie de la conception, tout vacille. Les idées, changées en hallucinations, perdent leur solidité; les êtres semblent des rêves; le monde apparaissant dans un cauchemar ne semble plus qu'un cauchemar; l'attestation des sens corporels perd son autorité devant des visions intérieures aussi lucides qu'elle-même. L'homme ne trouve plus de différence entre ses songes et ses perceptions. Le mysticisme entre comme une fumée dans les parois surchauffées de l'intelligence qui craque. C'est ainsi, fait remarquer Taine, qu'il a pénétré autrefois dans les philosophies de nos deux premiers siècles ». Partout, ajoute-t-il, chez un Shakespeare, chez les puritains, « le même état de l'imagination a produit la même doctrine ⁽⁴³⁾ ».

L'attitude ordinaire de Carlyle, poursuit Taine, c'est donc la stupeur ⁽⁴⁴⁾. « Au delà et au-dessous des choses, il aperçoit comme un abîme, et s'interrompt par des tressaillements... Il

(42) Taine, *id.*, p. 232-233. Charles de Rémusat avait déjà signalé cette espèce de contagion des exposés de Carlyle. Cf. *R. D. M.*, 15 mars 1854, page 1083 : Comme il écrit « avec un cœur ému et une imagination séduite, il espère émouvoir et captiver à son tour, et il y réussit ».

(43) *Id.*, p. 233-234.

(44) C'est ainsi que Taine traduit le mot *wonder*, que les premiers critiques traduisaient par le mot *émerveillement*.

songe anxieusement à ce foyer de l'Etre, dont nous ne sommes que les reflets. Il marche plein d'alarmes parmi ce peuple d'ombres, et il se dit qu'il en est une... Il s'écrie et frémit à l'idée de ce monde immobile, dont le nôtre n'est que l'image changeante. Il y devine je ne sais quoi d'auguste et de terrible. Car il le façonne et façonne le nôtre à l'image de son propre esprit; il le définit par les émotions qu'il en tire et le figure par les impressions qu'il en reçoit. Un chaos mouvant de visions splendides, de perspectives infinies s'émeut et bouillonne en lui au moindre événement qu'il touche...; sa pensée est une tempête : et ce sont les magnificences, les obscurités et les terreurs d'une tempête qu'il attribue à l'univers ».

« Une telle conception, observe Taine en terminant, est la source véritable du sentiment religieux et moral. L'homme qui en est pénétré passe sa vie comme les puritains à vénérer et à craindre. Carlyle passe sa vie à exprimer et à imprimer la vénération et la crainte, et tous ses livres sont des prédications (45) ».

Après cette peinture merveilleuse de l'esprit de Carlyle, Taine se met à lui chercher sa place et à « expliquer par quelles raisons et dans quelle mesure il doit manquer ou atteindre la beauté ou la vérité (46) ».

Tout d'abord, il pose en principe que tout emploi de la pensée n'est que la reproduction d'un groupe. « Selon qu'il peut reproduire des groupes complets ou seulement certaines de leurs parties, ajoute-t-il, il est complet ou partiel ». Mais, poursuit Taine, « qu'est-ce donc que reproduire un groupe? C'est d'abord en séparer toutes les parties, puis les ranger en files selon leurs ressemblances, ensuite former ces files en familles, enfin réunir le tout sous quelque caractère général et dominateur; bref, imiter les classifications hiérarchiques des sciences ». Seulement, Taine fait remarquer que la tâche n'est pas encore accomplie, à moins que cette hiérarchie ne soit, non pas « un arrangement artificiel et extérieur, mais une nécessité naturelle et intérieure ». Car, explique-t-il, « il

(45) *Id.*, p. 235-236.

(46) *Id.*, page 236.

y a une force qui produit et organise ce groupe, qui rattache les détails de l'ensemble, qui répète le type dans toutes ses parties ».

C'est donc cette force qu'il faut trouver et reproduire d'une façon ou d'une autre. Selon Taine, pour la trouver, l'esprit doit la « reproduire en lui-même avec tous ses effets; il faut qu'il la sente par contre-coup et par sympathie, qu'elle engendre en lui le groupe entier, qu'elle se développe en lui comme elle s'est développée hors de lui, que la série des idées intérieures imite la série des choses extérieures, que l'émotion s'ajoute à la conception, que la vision achève l'analyse, que l'esprit devienne créateur comme la nature ».

Mais les deux parties de cette opération demandent des qualités tellement différentes qu'il semble à Taine que, jusqu'à présent, personne n'ait su passer par toutes ces étapes et arriver ainsi à la connaissance complète des choses. Selon lui, « tous les esprits entrent dans l'une ou l'autre de ces deux voies. Elles les divisent en deux grandes classes, et correspondent à des tempéraments opposés ». Dans la première classe, Taine range « les simples savants, les vulgarisateurs, les orateurs, les écrivains, en général les siècles classiques et les races latines »; et il nous dit que « parmi les contemporains de Carlyle, Macaulay est le modèle le plus achevé de ce genre d'esprit (47) ».

A la seconde classe, dit Taine, appartiennent « les poètes, les prophètes, ordinairement les inventeurs, en général les siècles romantiques et les races germaniques ». Ceux-ci, explique Taine, après avoir fouillé violemment et confusément dans les détails du groupe, s'élancent d'un saut brusque dans l'idée mère. Ils le voient alors tout entier; ils le reproduisent par divination; ils le peignent en raccourci par les mots les plus expressifs et les plus étranges; ils ne sont pas capables de le décomposer en séries régulières, ils aperçoivent toujours en bloc ». « M. Michelet chez nous, ajoute Taine, est le meilleur exemple de cette forme d'intelligence, et Carlyle est un Michelet anglais (48) ».

Carlyle sait qu'il appartient à cette classe d'esprits, « et

(47) *Id.*, p. 237-238.

(48) *Id.*, page 238.

prétend fort bien que le génie est une intuition, une vue du dedans (insight) ⁽⁴⁹⁾ », dit Taine en citant le passage du *Sartor*, où l'auteur affirme que la méthode de Teufelsdröckh, tout en n'étant jamais celle de la vulgaire logique des écoles, n'est toujours pas « dépourvue de plan » ⁽⁵⁰⁾. Cela est vrai, dit Taine, « mais, les inconvénients n'y manquent pas non plus, et en premier lieu, l'obscurité et la barbarie ». Et puis, il trouve que « ce procédé de visionnaire est hasardeux; quand on veut sauter du premier coup dans l'idée intime et génératrice, poursuit-il, on court risque de tomber à côté; la démarche progressive est plus lente, mais plus sûre; les méthodiques tant raillés par Carlyle, ont au moins sur lui l'avantage de pouvoir vérifier tous leurs pas ⁽⁵¹⁾ », tandis que ses affirmations à lui « sont fort souvent dépourvues de preuves ».

Taine ajoute ensuite quelques critiques d'ordre plutôt littéraire. Il trouve que « l'affectation entre infailliblement dans ce style ⁽⁵²⁾ ». Car, explique-t-il, « la prophétie est un état violent qui ne se soutient pas. Quand elle manque on la remplace par de grands gestes ». C'est là ce qui arrive à Carlyle. Il « se démène »; et Taine estime que « cette épilepsie voulue, perpétuelle, est le spectacle le plus choquant », car, dit-il, « on ne peut souffrir un homme qui divague, se répète, revient sur les bizarreries et les exagérations qu'il a déjà osées, s'en fait un jargon, déclame, s'exclame, et prend à tâche, comme un mauvais comédien ampoulé, de nous faire mal aux nerfs ».

« Enfin, poursuit notre critique, quand ce genre d'esprit rencontre dans une âme orgueilleuse des habitudes de précheur triste, il produit les mauvaises manières. Bien des gens trouveront Carlyle outrecuidant, grossier, ils soupçonneront, d'après ses théories et aussi d'après sa façon de parler, qu'il se considère comme un grand homme méconnu, de l'espèce des héros ⁽⁵³⁾ ».

(49) *Id.*, *ibid.*

(50) *Sartor*, page 68.

(51) *Id.* page 239. Il est curieux de rapprocher de cette conclusion celle de Montégut qui en est juste l'opposé. Cf. la page 134 n. de cette monographie.

(52) « Il faut bien qu'elle soit inévitable, ajoute-t-il, puisqu'un homme comme Shakespeare en est rempli ».

(53) *Id.* page 240. Cette dernière phrase exprime probablement la propre opinion de Taine; cf. la lettre que nous avons citée à la page 210.

Mais il ne faut pas s'y méprendre. Quoiqu'il relève tant de défauts qui en découlent, Taine est loin de mépriser l'esprit et les procédés de Carlyle, et il affirme que « tout cela est racheté et au delà par des avantages rares ».

Carlyle « dit vrai, poursuit-il, les esprits comme le sien sont les plus féconds. Ils sont presque les seuls qui fassent les découvertes. Les purs classificateurs n'inventent pas, ils sont trop secs ».

En terminant cette partie de son étude, Taine affirme que ce procédé, « qui est l'imitation de la nature, est le seul par lequel nous puissions pénétrer dans la nature; Shakespeare l'avait pour instinct, poursuit-il, et Goethe pour méthode. Il n'y en a point de si puissant ni de si délicat, de si accommodé à la complexité des choses et à la structure de notre esprit. Il n'y en a point qui soit plus propre à renouveler nos idées, à nous retirer des formules, à nous délivrer des préjugés dont l'éducation nous recouvre, à renverser les barrières dont notre entourage nous enclôt (54) ».

L'enthousiasme de Taine dans ce dernier passage, s'explique par le fait que ce qu'il vient de louer chez ces grands hommes constitue précisément le but auquel il s'efforçait d'atteindre dans tous ses travaux historiques et littéraires. Seulement, comme on s'en sera douté en lisant son analyse de la pensée, il se proposait de combiner dans sa propre méthode les deux procédés, l'analytique et l'intuitif. Dans une de ses *Notes personnelles*, datée du 18 février 1862, il écrivait : « mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de prime assaut, mais par une grande route unie, carrossable. Remplacer l'intuition (insight), l'abstraction subite (Geist Vernunft), par l'analyse oratoire. Mais cette route est dure à creuser. Depuis dix ans, poursuit-il, tout le courant de ma réflexion et de mon éducation a tendu à transformer l'idée abstraite, sèche, en idée développée et vivante. C'est le passage de la formule à la vie; il y avait un squelette qui a pris de la chair (55) ».

(54) *Id.*, p. 241-242.

(55) *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, tome II, page 259.

III

Taine passe de l'étude de l'esprit de Carlyle à la considération de son rôle. Ayant étudié en Allemagne (56), dit le critique, « il en connaît parfaitement la littérature et la langue (57) » et il a été « le plus accrédité et le plus original des interprètes qui ont introduit l'esprit allemand en Angleterre ». Et Taine ajoute : « Ce n'est pas là une petite œuvre, car c'est à une œuvre semblable que tout le monde pensant travaille aujourd'hui (58) ».

Cet esprit allemand, nous dit-il, est l'esprit le plus original, le plus universel, le plus fécond en conséquences de toute portée et de toute sorte qui se soit montré depuis trois siècles (59). Le propre de cet esprit c'est « la puissance de découvrir les idées générales, » puissance que « nulle nation et nul âge n'a possédée à un si haut degré que ces Allemands (60) ». Mais, continue Taine, pour arriver à ces généralisations, « il faut avoir recours à l'hypothèse ou à l'abstraction, inventer des explications arbitraires ou se perdre dans les explications vagues ». Et, avec son esprit positif, Taine va droit aux « deux vices qui ont corrompu la pensée allemande » ; la conjecture et la formule (61). Voilà ce qui explique sa stérilité actuelle. « Telles que les voilà », dit-il, en comparant les conclusions de la philosophie allemande aux « coulées inertes » d'un haut fourneau, « elles ne peuvent servir ; et cependant, telles que les voilà, elles sont la matière de tout outil et l'instrument de toute œuvre ; c'est à nous de les refondre. Il faut que chaque esprit les reporte à sa forge, les épure, les assouplisse, les reforme et retire du bloc grossier le pur métal (62) ».

« Mais, nous dit Taine, chaque esprit les reforge selon

(56) Ici Taine ne fait que répéter une erreur qui était très répandue en France même à l'époque de la mort de Carlyle.

(57) La critique moderne trouverait cette affirmation exagérée. Cf. Norwood Young : *Carlyle, his rise and fall*, pages 64, 100, 350.

(58) *Litt. angl.*, tome V, page 243.

(59) *Id.* p. 244-5.

(60) *Id.*, page 245.

(61) *Id.*, page 249.

(62) *Id.*, page 250.

la structure de son propre foyer ». Ainsi, en France, c'est par le positivisme que l'on parviendra « à corriger et à comprendre les vues de Hegel et de Goethe, et, ajoute-t-il, si l'on regarde autour de soi les idées qui percent, on découvre que nous y arrivons déjà ⁽⁶³⁾ ».

En Angleterre, Taine estime que la « percée est plus difficile », car, dit-il, « l'aptitude aux idées générales y est moindre et la défiance contre ces idées générales y est plus grande; on y rejette de prime abord tout ce qui de près ou de loin semble capable de nuire à la morale pratique ou au dogme établi ⁽⁶⁴⁾ ». Tout de même, ces idées y pénètrent, et ici, comme en France, c'est en partie grâce à l'esprit positif. Les théologiens « ont appliqué l'art de Macaulay à l'exégèse, et, dit Taine, si l'érudition allemande pouvait tout entière repasser par ce creuset, sa solidité serait double et aussi son prix ⁽⁶⁵⁾ ».

D'un autre côté, poursuit-il, il y a « une voie toute germanique par laquelle les idées allemandes peuvent devenir anglaises. C'est celle que Carlyle a prise ». C'est par elle que la religion et la poésie dans les deux pays se correspondent; c'est par elle que les deux nations sont sœurs ». Taine veut parler de ce « sentiment des choses intérieures (*insight*) », qui, dit-il, « est dans la race », et qui est « une sorte de divination philosophique ». Et il nous montre comment, chez l'homme inspiré le cœur peut tenir lieu de cerveau.

Celui-ci, dit-il, « aperçoit les causes par la secousse qu'il en ressent; il embrasse les ensembles par la lucidité et la vélocité de son imagination créatrice; il découvre l'unité d'un groupe par l'unité de l'émotion qu'il en reçoit. Car, observe Taine, en revenant sur sa thèse favorite, sitôt que vous créez, vous sentez en vous-même la force qui agit dans les objets que vous pensez; votre sympathie vous révèle leur sens et leur lien ⁽⁶⁶⁾ ».

Voilà donc le procédé dont Carlyle s'est servi « pour repenser à sa façon les découvertes germaniques ». Par ce

(63) *Id.*, page 251.

(64) *Id.*, page 252.

(65) *Id.*, page 253.

(66) *Id.*, page 254.

moyen, nous dit Taine, il est arrivé à traduire « en style poétique et religieux la philosophie allemande ».

Le critique cite le passage où Teufelsdröckh affirme que son livre ne contient pas « une métaphysique... ayant son origine dans la tête seule, mais une philosophie de la vie, ayant son origine dans le cœur et parlant au cœur ». Cela est si vrai, dit Taine, que nous pouvons voir dans le *Sartor* « toute la suite des émotions » qui y ont conduit; et, ajoute-t-il, « ce sont celles d'un puritain moderne, ce sont les doutes, les désespoirs, les combats intérieurs, les exaltations et les déchirements par lesquels les anciens puritains arrivaient à la foi : c'est leur foi sous d'autres formes ».

Toute la philosophie de Carlyle, dit Taine, provient de son mysticisme. Il voit en toute chose deux sens : l'un grossier, ouvert à tous, bon pour la vie usuelle; l'autre sublime, ouvert à quelques-uns, propre à la vie supérieure. Et le critique cite ensuite de nombreux passages tirés de ses différentes œuvres, où Carlyle affirme que toutes les choses visibles ne sont que des emblèmes, et où il exprime sa théorie des Symboles. Après avoir reproduit d'autres passages, où Carlyle prêche la nécessité de la vénération, Taine déclare que toute cette « véhémentement poésie religieuse » n'est après tout qu'une « *transcription* anglaise des idées allemandes » (67).

« Il y a une règle fixe, affirme-t-il dans une page célèbre, pour *transposer*, c'est-à-dire pour convertir les unes dans les autres les idées d'un positiviste, d'un panthéiste, d'un spiritualiste, d'un mystique, d'un poète, d'une tête à images et d'une tête à formules ». Et il se met à « marquer tous les pas qui conduisent la simple conception philosophique à l'état extrême et violent ». « Par cette échelle de transformations, dit Taine à la fin de son exposé, l'idée générale devient un être poétique, puis un être philosophique, puis un être mystique, et la métaphysique allemande, concentrée et échauffée, se trouve changée en puritanisme anglais (68) ».

Edmond Barthélemy, en commentant ce passage, admet la justesse de cette conception de la transposition des idées, mais il fait remarquer que Taine aurait mieux fait de partir

(67) *Id.*, p. 256-262.

(68) *Id.*, p. 262-263.

de l'état violent, qui est habituel chez Carlyle, pour aboutir à la conception philosophique qui représente « l'acquisition scientifique de sa pensée ». Comme il le dit : « Si vous lisez Carlyle selon cette méthode de Taine, qui a trop vu chez lui le puritain, vous finissez par trouver un extatique privé de tous les moyens de définir l'être que sa vision conçoit », et vous risquez de perdre de vue le côté positif de son esprit (69) ».

En effet, le passage de Taine pourrait prêter à une telle interprétation. Mais il nous semble que, tout en se servant de l'image d'une « échelle de transformations », Taine voulait marquer, pour ainsi dire, la hiérarchie des états d'esprit auxquels l'observation des mêmes phénomènes pouvait conduire chez des penseurs différents — et nullement un enchaînement d'états d'esprit successifs. La « règle » que décrit Taine peut être prise comme type de ces fréquentes synthèses auxquelles il se complaisait : dans le cas qui nous occupe, elle ne l'amène pas à perdre de vue le côté positif de l'esprit de Carlyle, car, on l'a vu, les deux traits principaux qu'il reconnaît à Carlyle sont précisément, avec le sentiment du sublime, le sentiment du réel !

Mais, objectera-t-on, si par ses fameuses études allemandes Carlyle n'a fait qu'aboutir au mysticisme, état d'esprit qui existe depuis toujours, quelle est donc son originalité, en quoi sa philosophie est-elle digne d'arrêter notre attention ? — Ce qui distingue ce mysticisme puritain des autres, répond Taine, c'est qu'il est pratique. « Le puritain, poursuit-il, s'inquiète non seulement de ce qu'il doit croire, mais encore de ce qu'il doit faire ; il veut une réponse à ses doutes, mais surtout une règle à sa conduite ;... il cherche Dieu, mais en même temps le devoir. A ses yeux, les deux n'en font qu'un ; le sens moral est le promoteur et le guide de la philosophie ». Ainsi, explique-t-il, le mysticisme d'un Carlyle aboutit au culte de la dou-

(69) *Revue des Idées*, année 1906, Edmond Barthélemy, *La Méthode de Thomas Carlyle*, p. 186. Barthélemy ajoutait un peu plus loin : « Le fait est toujours là ; sous toutes les appellations mystiques et théologiques dont Carlyle est prodigue... il est l'imperturbable « convenance des choses », ce qu'il y a d'irréductible et de concret dans la vie... »

leur, et par le renoncement atteint « cette sphère intérieure des choses », où le héros vit « dans le vrai, dans le divin, dans l'éternel qui existe toujours, invisible à la foule, sous le temporaire et le trivial (70) ».

Ces deux éléments qui constituent le mysticisme de Carlyle, la faculté d'apercevoir le sens intérieur des choses et la disposition à chercher en tout le sens moral, sont en même temps, affirme Taine, la source de toutes ses doctrines. Entre ces doctrines, le critique ne considère que le christianisme de Carlyle, et sa conception de la religion en général.

Comme il « prend la religion à l'allemande, d'une façon symbolique », nous dit Taine, le christianisme de Carlyle est très libre : il le considère « comme un mythe dont l'essence est l'adoration de la douleur », et dont le temple, maintenant en ruines, n'abrite que dans une crypte basse oubliée de tous, « l'autel et la lampe sacrée qui brûle éternellement (71) ».

En même temps qu'il réduit le christianisme au sentiment de l'abnégation, explique Taine, Carlyle retrouve la dignité et l'importance des autres religions, en se rendant compte qu'elles ne sont que d'autres formes de la religion universelle (72). Avec sa profonde conviction de la nécessité des symboles, il ne peut pas comprendre l'accusation d'idolâtrie qu'on porte contre bien des religions. « Qu'est-ce qu'une idole, demande-t-il, sinon un symbole, une chose vue ou imaginée qui représente le divin (73) ». Et la seule idolâtrie qu'il trouve détestable, nous dit Taine, « est celle d'où le sentiment s'est retiré, qui ne consiste qu'en cérémonies apprises, en répétition machinale de prières, en profession décente de formules qu'on n'entend pas ». La forme du culte ne lui importe pas, et il trouve que c'est le sentiment qui communique à une religion toute sa vertu. « Et ce sentiment est le sentiment moral », dit Taine, qui cite deux passages où Carlyle affirme non seulement que « la seule fin, la seule essence, le seul usage de toute religion est de garder vivante et ardente notre cons-

(70) *Id.*, p. 263-265. Cf. les *Héros*, page 245.

(71) *Id.*, page 266. Cf. *Sartor*, page 212.

(72) *Id.*, page 268.

(73) *Id.*, page 269. *Les Héros*, page 193.

cience morale », mais aussi que « toute religion qui n'aboutit pas à l'action, au travail, peut s'en aller et habiter partout où elle voudra », parce qu'elle ne trouvera pas de place chez lui (74).

Mais Taine n'accepte pas cette limitation, et il y voit « le trait anglais et étroit de cette conception allemande et si large. Il y a beaucoup de religions, dit-il, qui ne sont point morales, il y en a beaucoup plus encore qui ne sont point pratiques ». En voulant « réduire le cœur de l'homme au sentiment anglais du devoir, et l'imagination de l'homme au sentiment anglais du respect », il semble à Taine que Carlyle laisse échapper à ses prises, « la moitié de la poésie humaine ». Car, dit-il, « si une portion de nous-mêmes nous soulève jusqu'à l'abnégation et à la vertu, une autre portion nous emmène vers la jouissance et le plaisir (75) ».

Dans la critique littéraire de Carlyle, Taine trouve les mêmes qualités et les mêmes défauts qu'il vient de relever dans sa critique religieuse. Ici encore, les « grandes idées de Hegel et de Goethe » se retrouvent « resserrées sous la discipline étroite du sentiment puritain ».

Ainsi, dit Taine, Carlyle a emprunté aux Allemands cette idée qu'on peut extraire de l'œuvre de l'artiste, « une théorie de l'homme et de la nature, en même temps qu'une peinture de sa race et de son temps » — découverte, d'ailleurs, qui, aux yeux de Taine, « a renouvelé la critique », — et c'est à elle qu'il doit « ses plus belles vues, ses leçons sur Shakespeare et sur Dante, ses études sur Goethe, sur Johson, sur Burns et sur Rousseau (76) ».

Entraîné par son enthousiasme, poursuit Taine, Carlyle est devenu le héraut de la littérature allemande et l'apôtre de Goethe. Mais il semble à notre critique qu'en ce qui concerne celui-ci, sa ferveur de néophyte ait poussé Carlyle à un manque d'adresse et de clairvoyance : « Il l'appelle héros, il présente sa vie comme un exemple à tous les gens de notre siè-

(74) *Id.*, p. 269-270. Cf. *Cathédrales d'autrefois*, p. 357-358, 314.

(75) *Id.*, page 270.

(76) *Id.*, page 271.

cle; il ne veut point voir son paganisme, si visible, mais si contrariant pour un puritain ».

D'un autre côté, en se tenant rigoureusement au principe que « dans une œuvre d'esprit la forme est peu de chose, le fond seul est important », que « sitôt qu'un homme a un sentiment profond, une conviction forte, son livre est beau », Carlyle est arrivé à des conclusions que Taine ne veut guère accepter. « Il a fait de Jean-Paul, le bouffon affecté, l'humoriste extravagant, « un géant », une sorte de prophète; il a comblé d'éloges Novalis et les rêveurs mystiques; il a mis le démocrate Burns au-dessus de Byron; il a exalté Johnson, ce brave pédant, le plus grotesque des taureaux littéraires (77) ».

Ici, comme dans les matières religieuses, il semble à Taine que la préoccupation morale « bouche les yeux » de Carlyle sur « la moitié des choses ». C'est grâce à elle qu'il « parle avec une indifférence méprisante du dilettantisme moderne », qu'il « semble mépriser les peintres », et qu'il « n'admet pas la beauté sensible ». De là, poursuit notre critique, « vient encore qu'il n'a point de goût pour la littérature française. Cet ordre exact, ces belles proportions, ce perpétuel souci de l'agréable et du convenable, cette architecture harmonieuse d'idées claires et suivies, cette peinture délicate de la société, cette perfection du style, rien de ce qui nous touche n'a de prise sur lui. Sa façon d'entendre la vie est trop éloignée de la nôtre ». Et Taine nous cite comme exemple de cette incompréhension son appréciation de Voltaire, auteur qu'il « a beau essayer de comprendre », car « il n'arrive qu'à le diffamer (78) ».

IV.

Taine examine ensuite les œuvres historiques de Carlyle. Comme nous l'avons vu, il pensait que la philosophie que celui-ci tirait de l'histoire, se résumait dans sa doctrine de l'héroïsme. Après avoir fait l'exposé de cette conception, selon laquelle « l'histoire universelle est au fond l'histoire des

(77) *Id.*, page 272. On se rappellera qu'Etienne avait exprimé à peu près la même opinion.

(78) *Id.*, p. 273-275.

grands hommes qui ont travaillé ici-bas (79) », Taine se met à l'expliquer.

C'est là, dit-il, « une théorie allemande, mais transformée, précisée et épaissie à la manière anglaise ». A la place de l'idée — qui selon les Allemands, est le trait principal de toute nation, de toute période et de toute civilisation, et de laquelle « la philosophie, la religion, les arts et les mœurs, toutes les parties de la pensée et de l'action peuvent être déduites », — à la place de cette idée, Carlyle met un sentiment héroïque. Car, observe Taine, « cela est plus palpable et plus moral ». Et, ajoute le critique, « pour achever de sortir du vague, il considère ce sentiment dans un héros. Il a besoin de donner aux abstractions un corps et une âme; il est mal à son aise dans les conceptions pures et veut toucher un être réel (80) ». Mais, poursuit Taine, cet être, tel qu'il le conçoit, « est un abrégé du reste... il contient et représente la civilisation où il est compris; il a découvert, proclamé ou pratiqué une conception originale, et son siècle l'y a suivi ». C'est ainsi que Carlyle « a rassemblé sous un héroïsme les fragments épars qu'Hegel réunissait par une loi », qu'il « a dérivé d'un sentiment commun les événements que les Allemands déduisaient d'une définition commune (81) ».

Cette façon de concevoir l'histoire, observe Taine, conduit à une nouvelle façon de l'écrire. « Puisque le sentiment héroïque est la cause du reste, c'est à lui que l'historien doit s'attacher. Puisqu'il est la source de la civilisation, le maître et le régénérateur de la vie humaine, c'est en lui qu'il faut observer la civilisation, les révolutions et la vie humaine ». « Cette idée est, à mon avis, une vive lumière, s'écrie Taine, en abandonnant le ton froid de l'exposé pour prendre celui du plaidoyer. Car les hommes n'ont pas fait de grandes choses sans de grandes émotions, poursuit-il. Le premier et souverain moteur d'une révolution extraordinaire est un sentiment extraordinaire... Laissez de côté les formules métaphysiques

(79) *Id.*, page 277. Cf. les *Héros*, page 3.

(80) *Id.*, p. 279-280. Montégut avait déjà signalé chez Carlyle cette faculté de rendre concrètes les abstractions allemandes.

(81) *Id.*, page 280.

et les considérations politiques, et regardez l'état intérieur de chaque esprit; quittez le récit nu, oubliez les explications abstraites, et observez les âmes passionnées. Une révolution n'est que la naissance d'un grand sentiment. Quel est ce sentiment, comment il se lie aux autres, quel est son degré, sa source, son effet, comment il transforme l'imagination, l'entendement, les inclinations ordinaires, quelles passions l'alimentent, quelle proportion de folie et de raison il renferme, ce sont les questions capitales ⁽⁸²⁾ ».

Par conséquent, dit Taine, pour expliquer une révolution, il faut faire œuvre de psychologue. Si nous voulions que l'explication fût « précise et profonde, ajoute-t-il, il faudrait la demander à ceux qui, par métier ou par génie, sont connaisseurs de l'âme, à Shakespeare, à Saint-Simon, à Balzac, à Stendhal ». Et Taine ajoute : « Voilà pourquoi on peut la demander quelquefois à Carlyle ». Mais comme si, en associant son nom avec ceux de ces analystes subtils, il n'avait pas encore assez honoré le talent psychologique de Carlyle, Taine continue : « Il y a telle histoire qu'on peut lui demander mieux qu'à tout autre, celle de la Révolution qui eut pour source la conscience, qui mit Dieu dans les conseils d'Etat, qui imposa le devoir strict, qui provoqua l'héroïsme austère. Le meilleur historien du puritanisme est un puritain ⁽⁸³⁾ ».

En effet, Taine parle des *Lettres et discours*, qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de Carlyle, avec le plus grand enthousiasme. Quoique cette histoire ne soit « qu'une réunion de lettres et discours commentés et joints par un récit continu, écrit-il, l'impression qu'elle laisse est extraordinaire. Les graves histoires constitutionnelles languissent auprès de cette compilation ». Il trouve que le récit de Carlyle « ressemble à celui d'un témoin oculaire ». Comme il le dit : « Un covenantaire qui aurait réuni des lettres, des morceaux de journal, et qui jour par jour y aurait ajouté des réflexions, des interprétations, des notes et des anecdotes, n'aurait point écrit un autre livre ». Dans cette peinture minutieuse qui nous met enfin face à face avec Cromwell, dit notre critique, « la

(82) *Id.*, p. 282-283.

(83) *Id.*, page 283.

sincérité est aussi grande que la sympathie; le biographe avoue ses ignorances, le manque de documents, l'incertitude, il est parfaitement loyal, quoique poète et sectaire. Avec lui nous restreignons et nous poussons tout à la fois nos conjectures, et nous sentons à chaque pas, à travers nos affirmations et nos réserves, que nous posons solidement le pied sur la vérité ⁽⁸⁴⁾ ».

Voilà une nouvelle façon d'envisager cet ouvrage! Ouvrage qui, de l'avis de Philarète Chasles, avait « complètement manqué son but ⁽⁸⁵⁾ », et n'était « nullement une histoire ⁽⁸⁶⁾ »; ouvrage où, d'après Emile Montégut, les théories originales et les idées neuves étaient « émietées et perdues au milieu d'un véritable chaos d'invectives, d'apostrophes, de colères et de plaisanteries ⁽⁸⁷⁾ ». Le fait est que Taine voyait dans ce livre le modèle achevé de la nouvelle méthode historique. Ainsi il continuait : « Je voudrais que toute histoire fût, comme celle-ci, un choix de textes munis d'un commentaire; je donnerais pour une histoire pareille tous les raisonnements réguliers, toutes les belles narrations décolorées de Robertson et de Hume ⁽⁸⁸⁾ ». Et il n'a jamais changé d'opinion à l'égard de cet ouvrage, qu'il cite dans une lettre écrite en 1883 comme le « meilleur exemple » de ce genre d'études ⁽⁸⁹⁾.

Selon Taine, le grand avantage, et la grande originalité de cette histoire, c'est son objectivité. En la lisant, dit-il, « je puis vérifier... le jugement de l'auteur; je ne pense plus d'après lui mais par moi-même : l'historien ne se place pas entre moi et les choses; je vois un fait et non le récit d'un fait; l'enveloppe oratoire et personnelle dont le récit recouvre la vérité a disparu; je puis toucher la vérité elle-même ⁽⁹⁰⁾ ». Ici en-

(84) *Id.* page 284.

(85) Cf. la page 66 de cette monographie.

(86) Cf. la page 66 de cette monographie.

(87) Cf. la page 126 de cette monographie.

sat; « dans les détails seulement, l'auteur atteint la vérité »; (citée à la page 186 de cette monographie) et d'Etienne, qui trouve qu'il faut ranger cet ouvrage « dans le bagage du publiciste ». (Cf. la page 199 de cette monographie.) Le seul critique qui ait loué sans réserve cet ouvrage, c'est Merle. Cf. la page 92 de cette monographie.

(88) *Litt. angl.*, tome V, pages 284-5.

(89) *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, tome IV, page 168.

(90) *Litt. angl.*, tome V.

core, il est curieux de comparer ce jugement à celui de Charles de Rémusat qui voyait dans ce commentaire un plaidoyer continu par lequel l'auteur finissait par émouvoir le lecteur dans le sens de ses idées ⁽⁹¹⁾, et à celui de Philarète Chasles, qui trouvait que « l'ivresse inique du jugement personnel » conduisait Carlyle « à de mauvais résultats » et lui faisait perdre « le coup d'œil d'ensemble ⁽⁹²⁾ ».

Quelle est donc cette vérité que les *Lettres et discours* ont révélée à Taine? C'est, dit-il, que les puritains n'étaient ni des fous, ni des fanatiques, qu'il y avait chez eux « autre chose qu'une maladie noire ». Et, après l'exposé que Taine vient de faire de la nouvelle méthode historique, on devine que cette « autre chose », c'est « un grand sentiment ». Les puritains, poursuit Taine, « ont été frappés de l'idée du devoir... ils ont englouti dans cette pensée absorbante toutes les préoccupations mondaines et toutes les inclinations sensibles ». — « C'est ce sentiment du devoir, continue notre critique un peu plus loin, qui les réunit, les inspira et les soutint, qui fit leur discipline, leur courage et leur audace, qui souleva jusqu'à l'héroïsme antique Hutchinson, Milton et Cromwell ⁽⁹³⁾ ». Car, ajoute Taine, « ces hommes sont les véritables héros de l'Angleterre; ils manifestent en haut relief les caractères originaux et les plus nobles traits de l'Angleterre, la piété pratique, le gouvernement de la conscience, la volonté virile, l'énergie indomptable. Ils ont fondé l'Angleterre à travers la corruption des Stuart et l'amollissement des mœurs modernes... ils ont fondé l'Ecosse, ils ont fondé les Etats-Unis; ils fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie, et colonisent le monde ⁽⁹⁴⁾ ». Et, dit Taine, en terminant cette section de son étude, « Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou admire leurs excès », qu'il « nous les impose pour modèles et ne juge le passé ou le présent que d'après eux ».

Voilà, de l'avis de Taine, pourquoi Carlyle « n'a vu que le mal dans la Révolution française », qu'il juge « aussi injus-

(91) Cf. la page 186 de cette monographie.

(92) Cf. la page 66 de cette monographie.

(93) *Litt. angl.*, tome V, 285-287.

(94) *Id.*, p. 287-8.

tement qu'il juge Voltaire, et pour les mêmes raisons. Il n'entend pas mieux notre manière d'agir, poursuit Taine, que notre manière de penser. Il y cherche le sentiment puritain, et comme il ne l'y trouve pas, il nous condamne ⁽⁹⁵⁾ ». Selon lui, poursuit notre critique, « la philosophie qui a produit et conduit la révolution était simplement destructive, proclamant pour tout Evangile « que les mensonges sociaux doivent tomber, et que dans les matières spirituelles suprasensibles, il n'y a rien de croyable ⁽⁹⁶⁾ ». La théorie des droits de l'homme, empruntée à Rousseau, n'était « qu'un jeu logique, une pédanterie, à peu près, aussi opportune qu'une théorie des verbes irréguliers ⁽⁹⁷⁾ ». Les mœurs en vogue étaient l'épicurisme de Faublas. La morale en vogue était la promesse du bonheur universel ⁽⁹⁸⁾ ». Ainsi, nous dit Taine, aux yeux de Carlyle, les seuls ressorts de la Révolution sont l'incrédulité, le bavardage creux et la sensualité; elle avait déchaîné les instincts, renversé les barrières, et remplacé l'autorité corrompue par l'anarchie effrénée. Et cette conclusion inspire au critique français une éloquente page de protestation :

« ...La générosité et l'enthousiasme ont abondé ici comme chez vous; reconnaissez-les sous une forme qui n'est point la vôtre. Ils sont dévoués à la vérité abstraite comme vos puritains à la vérité divine; ils ont suivi la philosophie comme vos puritains la religion; ils ont eu pour but le salut universel comme vos puritains le salut personnel. Ils ont combattu le mal dans la société comme vos puritains dans l'âme. Ils ont été généreux comme vos puritains vertueux. Ils ont eu comme eux un héroïsme, mais sympathique, sociable, prompt à la propagande, et qui a réformé l'Europe pendant que le vôtre ne servait qu'à vous ⁽⁹⁹⁾ ».

Il est certain que du puritanisme, fruit d'une mystique spécifiquement anglaise, ne se dégage pas cet appel à l'homme en général qui émane des idées qui sont à la base de la Révolution française. Cela s'explique sans doute par l'idée même

(95) *Id.*, page 288.

(96) Cf. *Histoire de la Révolution*, t. I, page 19.

(97) *Id.* page 280.

(98) *Litt. angl.*, tome V, page 289.

(99) *Id.*, page 290.

qu'avaient les puritains de la rigueur de leur morale, à laquelle ils pensaient que pouvait seule accéder l'élite — qu'ils croyaient être. C'est de ce que l'on discerne dans cette conviction d'outrecuidant et de dédaigneux que Taine dut être choqué. Les puritains se trouvaient mis par là aux prises avec une tâche difficile. Convaincus qu'il n'y avait de salut que si leur morale était pleinement vivante, ils voyaient que sa stricte observance ne pourrait être réalisée que dans une société issue de cette morale même, dont celle-ci serait la Loi. Aussi, loin de convier l'univers à édifier avec eux cette société selon leur foi, n'avaient-ils plutôt pour but, notamment par leurs établissements lointains, que de se séparer d'un monde qu'ils jugeaient leur être inaccessible ou hostile. En ce sens évidemment leur héroïsme « n'a servi qu'à eux ». Vue à travers cette prétention des Puritains, la Révolution d'Angleterre a pu paraître à Taine avoir quelque chose d'étroit dans ses causes, sans que cela d'ailleurs l'ait empêché d'en mesurer les effets dans leur grandiose ampleur.

Cependant Carlyle mérite-t-il le reproche de n'avoir vu que le mal dans la Révolution française? Ici, nous pouvons opposer à l'opinion de Taine, celle d'Alphonse Aulard, qui trouve que sur cette question « nul historien ne fut plus soucieux d'être impartial, nul peut-être n'y a mieux réussi ⁽¹⁰⁰⁾ ». Et si le jugement porté par Carlyle était réellement injuste, comment Taine lui-même a-t-il, dans ses « Origines », adopté un point de vue qui est presque identique à celui de Carlyle? ⁽¹⁰¹⁾

Le fait est, qu'en 1860 Taine n'avait pas encore des idées assez précises sur la Révolution française pour émettre un jugement définitif sur l'*Histoire* de Carlyle. Par conséquent il était plus porté à juger cet ouvrage d'une façon qui semblait cadrer avec ses autres idées sur Carlyle.

Taine s'est rendu compte lui-même de son injustice envers Carlyle à ce sujet, car dans une lettre écrite en 1881, où il

(100) Voir l'avertissement à la nouvelle édition de *l'Histoire de la Révolution française* (de Carlyle), tome I, p. vi.

(101) Cf. *La Nouvelle Revue*, août 1885, Georges Renard, *L'Influence de l'Angleterre sur la France*, p. 711-712; Alphonse Aulard, loc. cit.; F. G. Roe . *Taine et l'Angleterre*, p. 78-79.

s'agit de ce passage même, nous lisons : « Toute la question est de savoir en quoi consistent les principes de 89. Je ne les avais pas étudiés lorsque j'ai écrit les phrases que vous citez de moi sur Carlyle; je m'en tenais à l'opinion courante, à l'impression superficielle (102)... Les principes de 1789, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, se réduisent à un seul, le dogme de la souveraineté du peuple, entendu à la façon du Contrat Social. Les hommes de ce temps ont construit leur notion de l'Etat non seulement *a priori*, mais avec un point de départ particulier et une méthode particulière; le produit a été une théorie essentiellement anarchique, essentiellement despotique et socialiste ». — Ce dernier passage nous montre combien sa conclusion ressemble à celle de Carlyle.

Mais Taine ne semble avoir jamais aperçu la ressemblance entre ses propres vues et celles de Carlyle; et dans une lettre écrite en 1882, il précise sa critique du point de vue adopté par celui-ci dans *l'Histoire de la Révolution*. En discutant le jugement de Carlyle, qui trouvait que Mallet du Pan avait été l'un des premiers à comprendre la Révolution, il disait : « J'irais même plus loin, je crois que Mallet du Pan a vu plus avant que Carlyle, et, selon moi, la raison est que Mallet du Pan avait en politique un jugement plus sûr, des principes meilleurs que Carlyle, étant simplement un libéral pratique et sensé, tandis que Carlyle est conduit par sa doctrine du *hero-worship*, par son inclination vers le despotisme de l'État, par ses réminiscences de Cromwell et de la dictature puritaine (103) ».

Passant de l'histoire à la philosophie sociale, Taine affirme que le même « puritanisme outré qui a révolté Carlyle contre la Révolution française, le révolte contre l'Angleterre moderne (104) ». Et il traduit plusieurs passages où Carlyle exprime sa conviction que « nous approchons de la débâcle finale, qui sera l'anarchie » où la démocratie s'agitiera « parmi les ruines, jusqu'à ce que le sentiment du divin et du devoir

(102) *Taine, sa vie et sa correspondance*, tome IV, p. 122-123 : A. M. G. Monod, 6 juillet 1881.

(103) *Id.*, pages 157-158. A. M. Bernard Mallet, 9 sept. 1882.

(104) *Id.*, page 291.

l'ait ralliée autour du culte de l'héroïsme, jusqu'à ce qu'elle ait fondé son gouvernement et son Eglise, jusqu'à ce qu'elle ait découvert le moyen d'appeler au pouvoir les plus vertueux et les plus capables (105) ».

Taine avoue qu'à l'heure actuelle « dans tout le monde civilisé, la démocratie enfle et déborde... Mais, dit-il, c'est une offre étrange que de lui présenter pour issue le fanatisme et la tyrannie des puritains. La société et l'esprit que Carlyle propose en modèles à la nature humaine n'ont duré qu'une heure, et ne pouvaient pas durer plus longtemps (106) ».

Ici encore, nous semble-t-il, aveuglé par ses préoccupations systématiques, Taine se laisse entraîner dans des contradictions. Demandons-nous d'abord si Carlyle a vraiment voulu rétablir la société puritaine purement et simplement. On ne peut pas dire que ce soit là le modèle dont il s'inspirait dans le *Frédéric II*, son dernier ouvrage, et celui qui complète sa pensée.

Considérons ensuite l'affirmation que l'esprit que propose Carlyle en modèle à la nature humaine n'a « duré qu'une heure ». Admettons que cet esprit, c'est l'esprit puritain « sous d'autres formes », et demandons-nous comment Taine, après tout ce qu'il a dit sur la fécondité de l'œuvre des puritains (107), peut affirmer maintenant que cet esprit ne pouvait durer.

Si les âges héroïques et enthousiastes sont, à l'avis de Taine, stériles et éphémères, il ne goûte guère davantage l'enthousiasme dans la littérature. « Il y a peut-être moins de génie dans Macaulay que dans Carlyle, dit-il en terminant son étude; mais, quand on s'est nourri pendant quelque temps de ce style exagéré et démoniaque, de cette philosophie extraordinaire et malade, de cette histoire grimaçante et prophétique, de cette politique sinistre et forcenée, on revient volontiers à l'éloquence continue, à la raison vigoureuse, aux prévisions modérées, aux théories prouvées du généreux et so-

(105) *Id.*, page 295.

(106) *Id.*, *ibid.*

(107) *Id.*, p. 287-288.

lide esprit que l'Europe vient de perdre, qui honorait l'Angleterre, et que personne ne remplacera ⁽¹⁰⁸⁾ ».

C'est là la seule étude que Taine a consacrée à Carlyle, et il faut lui savoir gré du grand effort qu'il a fait pour comprendre cet auteur qu'il trouvait tellement étrange, et dont la seule lecture lui coûtait une peine infinie. Dans son analyse, Taine embrasse presque toutes les idées et toutes les doctrines de Carlyle, mais pour certaines, il se contente de les noter sans les discuter; pour d'autres son esprit systématique lui fait émettre un jugement trop sévère, sinon tout à fait injuste. En fin de compte, il reconnaît en Carlyle l'un des écrivains les plus marquants de son époque, et dont l'œuvre a été la plus féconde; un écrivain qui a non seulement repensé à sa façon les découvertes allemandes et donné une théorie originale de l'univers, mais qui est aussi grand artiste et psychologue consommé, et qui a écrit l'un des chefs-d'œuvre de l'histoire moderne.

A notre avis c'est dans la première partie de son étude, où il examine l'esprit et les méthodes de Carlyle, que la critique de Taine est la plus heureuse. C'est là qu'il lui est le plus sympathique, car il y trouve le plus de points de contact entre son propre esprit et celui de l'auteur qu'il commente.

Il fait une analyse des plus fines du caractère de Carlyle et en dégage les deux grands sentiments fondamentaux : le sentiment du sublime et le sentiment du réel. Mais on se demande pourquoi le critique n'a pas cherché la source de ce dernier sentiment dans le fait que Carlyle est Ecossais — car tout le monde sait que l'Ecossais est beaucoup plus pratique que son cousin anglais ⁽¹⁰⁹⁾. Il met bien en relief l'importance de ce côté pratique de la nature de Carlyle, de ce sentiment du Fait, et y rattache la théorie des Héros.

C'est dans cette théorie, selon Taine, que Carlyle a résumé sa philosophie de l'Histoire; et le critique trouve qu'il a bien

(108) *Id.* page 296. Macaulay est mort en 1859. — Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler le jugement de Montégut qui était juste le contraire. Celui-ci voyait dans l'enthousiasme de Carlyle la force qui suppléait chez lui au génie. Cf. la page 124 de cette monographie.

(109) Cf. F. C. Roe, *Taine et l'Angleterre*, page 40.

fait, et qu'on ne peut pas appliquer à l'étude de l'histoire une méthode plus féconde que celle dont Carlyle s'est servi.

Mais Taine trouve que la préoccupation morale a beaucoup nui à la largeur des vues de Carlyle, et qu'elle a « bouché ses yeux » sur la moitié des choses de ce monde. Cette critique est juste, jusqu'à un certain point. Mais il nous semble que Taine tend à exagérer le puritanisme de Carlyle ⁽¹¹⁰⁾, qui a quand même su voir le bien dans un Robert Burns — et, quoi qu'en dise Taine, dans la Révolution française. Et si Carlyle n'admire pas Voltaire, c'est beaucoup trop dire que d'affirmer qu'il « n'arrive qu'à le diffamer ».

Ce qu'il y a d'injuste dans la seconde partie de l'étude de Taine provient vraisemblablement, d'une part, de l'effort involontaire que faisait le critique pour justifier sa formule ⁽¹¹¹⁾; d'autre part, du fait que Taine était choqué quand il voyait attaquer tout ce qu'il admirait, philosophisme, positivisme, l'Encyclopédie.

Enfin, il faut y signaler quelques omissions commises par Taine. Tout d'abord, on aura remarqué que Taine ne discute pas les doctrines politiques et sociales : pour les caractériser, il se borne à reproduire les morceaux sur les Dandies et sur la philosophie des cochons. — Cette omission s'explique sans doute par les lois sur la presse.

Pour ce qui est de Carlyle écrivain, Taine n'examine pas la question de la genèse de son style, ou de son influence sur la langue. Il n'étudie pas non plus le rôle de l'humour dans l'œuvre de Carlyle; il donne des exemples, analyse l'état d'esprit dont il émane, mais c'est tout.

En exposant la philosophie de Carlyle, le critique donne une analyse intéressante de son Symbolisme, mais il ne montre pas le lien entre cette conception et la théorie des Héros, (théorie, d'ailleurs, qu'il n'examine qu'au point de vue de l'histoire), et il ne fait même pas mention de la doctrine des *Mights* et *Rights*.

(110) Cf. *Revue des Idées*, année 1906, Edmond Barthélemy, *La Méthode de Thomas Carlyle*, page 186.

(111) Race: germanique; milieu: puritanisme; moment: philosophie allemande.

V.

Trois ans après la publication de ces articles dans les *Débats*, Taine inséra dans la *Revue germanique* un article intitulé : *l'Histoire, son présent et son avenir* ⁽¹¹²⁾, — article qui allait servir d'introduction à *l'Histoire de la littérature anglaise*. Il y posa le principe que l'objet propre de l'historien, c'est l'homme invisible caché sous les faits et les événements. « Cette divination précise et prouvée des sentiments évanouis, écrivait-il, a, de nos jours, renouvelé l'histoire ». Comme exemples de la nouvelle méthode historique, il choisit le *Cromwell* de Carlyle, et le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, qui, disait-il, montraient « avec quelle justesse, quelle sûreté, quelle profondeur, on peut découvrir une âme sous ses actions et sous ses œuvres ⁽¹¹³⁾ ».

L'année suivante parut *l'Histoire de la littérature anglaise* ⁽¹¹⁴⁾, dont l'étude sur Carlyle forma l'un des chapitres ⁽¹¹⁵⁾. En même temps, Taine publia cette étude séparément dans un volume intitulé : *l'Idéalisme anglais : étude sur Carlyle* ⁽¹¹⁶⁾.

La publication de ces deux livres marque la date la plus importante de la fortune littéraire de Carlyle en France pendant la période que nous étudions. *L'idéalisme anglais* est le premier livre sur Carlyle qui ait été publié en langue française. Mais allait-on se préoccuper d'un ouvrage même écrit par un Taine, dont le sujet était un auteur que l'on ne connaissait pas? — L'ouvrage n'a atteint sa deuxième édition qu'en 1878.

Mais il en est autrement de *l'Histoire de la littérature anglaise*, ouvrage que tout le monde a lu. Le chapitre sur Carlyle a dû être pour beaucoup de Français une initiation à son œuvre. Et même de nos jours c'est probablement dans les

(112) *Revue germanique*, 1^{er} décembre, 1863, page 625 et suiv.

(113) *Id.*, page 630.

(114) H. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*; Paris, 1864, 4 vol. in-8.

(115) *Id.*, tome IV, p. 235-337.

(116) H. Taine, *L'idéalisme anglais, Étude sur Carlyle*, Paris, Germer Baillière, 1864, in-12.

pages de Taine que la grande majorité du public français a puisé ce qu'elle sait de notre auteur.

Parmi les comptes rendus de l'ouvrage de Taine nous trouvons quelques références à Carlyle. Au mois de juin, la *Revue de l'instruction publique* reproduisait, de l'Introduction, la comparaison du *Cromwell* avec le *Port-Royal* (117). Dans la même revue, au mois de septembre, un certain L. Dérôme consacra quelques pages à l'*Idéalisme anglais* (118).

Ce critique faisait remarquer tout d'abord combien les Français savaient peu de chose sur Carlyle à cette époque. « Carlyle est aussi connu en Angleterre, écrivait-il, qu'il l'est peu en France. » Dérôme marquait ensuite la différence profonde entre le genre d'esprit de Taine et de son modèle. Celui-ci, disait-il, « est un disciple fougueux de l'idéal qu'il professe avec une brutalité d'expression ignorée chez nous », tandis que Taine est « un néophyte ardent de la science ». Tout en louant la patience et l'impartialité de Taine, Dérôme trouve que c'est beaucoup exagérer l'étrangeté de l'écrivain anglais que de dire qu'on ne pourrait peut-être pas trouver un autre esprit de ce genre. C'est, dit notre critique, que Taine « n'en cherchera pas. Pascal et Bossuet étaient faits du même bois, et n'en différaient que par la forme. S'il veut absolument retrouver la forme et le fond de Carlyle, poursuit notre critique, il n'a qu'à prendre Shakespeare et Luther... Je sais bien, ajoute Dérôme, que quand on est positiviste, il est désagréable de savoir qu'il y a une tradition idéaliste, et que les grands hommes de tous les siècles lui appartiennent ».

En disant cela, le critique est injuste à l'égard de Taine, que nous pouvons accuser, tout au plus, d'une légère contradiction. Il divise en effet les esprits en deux grandes classes, dont les uns suivent une méthode qui ressemble à celle des positivistes, et dont les autres sont plutôt idéalistes? Et il ajoute même que les esprits de la dernière classe sont les plus féconds.

(117) *Revue de l'instruction publique*, 8 juin 1864; compte rendu. *Histoire de la littérature anglaise*, par H. Taine (par Ch. Gidel).

(118) *Id.*, 15 septembre 1864, compte rendu. *L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle*, par H. Taine.

Lorsque Taine « se plaint que Carlyle veuille réduire l'homme au sentiment anglais du devoir et l'imagination de l'homme au sentiment anglais du respect », Dérôme se demande si le positivisme est moins étroit et s'il entend faire de l'homme « autre chose qu'un païen, c'est-à-dire un être qui mange, boit, dort et s'amuse de son mieux ».

Les autres critiques de Dérôme ne sont pas d'une très grande valeur. Il ne veut pas admettre que ce sont les Allemands qui ont fait de Carlyle un idéaliste, — mais où Taine le dit-il? Il trouve tout naturel que Carlyle ait lu les philosophes allemands, puisqu'ils « emplissaient le monde à l'époque où Carlyle a dû faire son éducation philosophique »! — Il trouve que « si Carlyle est le disciple d'une école, il est certes un disciple de l'école puritaine », car « il a vécu plusieurs années au milieu des têtes rondes du dix-septième siècle ». Mais, comme on le sait, les recherches historiques de Carlyle ont été commencées une quinzaine d'années après ses études allemandes, et Taine a bien fait d'attribuer l'influence puritaine qu'a subie l'esprit de Carlyle au milieu tout simplement. — Il y a toutefois une autre remarque intéressante, à propos du jugement de Carlyle sur Voltaire, que nous relèverons. Si ce jugement scandalise Taine, dit notre critique, Carlyle n'y fait que répéter « une leçon qu'il n'est pas difficile de trouver écrite en français par des plumes autorisées ».

On aura remarqué que les reproches que Dérôme adressait à Taine semblent tous être inspirés plutôt par le désir d'attaquer et de gêner le critique positiviste, que par celui de mieux connaître l'auteur anglais.

En rendant compte du quatrième tome de la *Littérature anglaise* dans la *Revue germanique*, L. de Ronchaud reproduit dans ses grandes lignes le chapitre sur Carlyle. Il donne une explication curieuse de la phrase où Taine dit que ce sont surtout « ceux qui n'ont pas quarante ans » qui voient dans Carlyle le plus grand penseur de l'époque : comme la véritable philosophie nationale de l'Angleterre est, aux yeux de Taine, le positivisme, ce ne seraient que ceux dont l'esprit est incomplètement formé qui voient en Carlyle un penseur profond. — Mais, quand Taine dit que c'étaient ceux de moins

de quarante ans qui admiraient Carlyle, ne voulait-il pas dire tout simplement que c'étaient ceux-là qui avaient pu lire Carlyle dans leur adolescence qui avaient été le plus frappés par ses idées? La conclusion de Ronchaud, c'est que « malgré la vigueur incontestable de son analyse critique et scientifique », Taine ne l'avait réussie qu'« imparfaitement » — mais il ne nous dit pas en quoi il trouve l'analyse de Taine imparfaite.

Dans toutes ces critiques, on acceptait, ou on passait sous silence, le jugement sévère que Taine avait formulé sur l'*Histoire de la Révolution*, ce qui semblerait montrer qu'en général, on avait oublié les éloges enthousiastes qu'on en avait fait autrefois.

VI

Nous ignorons à quel moment Taine a commencé l'étude de Carlyle, mais nous savons qu'il le connaissait déjà à la fin de 1859, lorsqu'il écrit la préface de la deuxième édition des *Philosophes français* (119). Dans une lettre où il s'agit de cette préface, nous lisons : « Pour le mot *intuition* (insight), je commentais, je crois, une idée de Carlyle... (120) ».

A partir de 1860 nous trouvons dans la correspondance et les notes de Taine, en même temps que dans ses écrits, des références à Carlyle qui sont quelquefois très intéressantes.

Ainsi, dans une de ses *Notes personnelles*, écrite en août 1863, où il tâchait de définir le genre d'esprit de Renan, il écrivait : « (II) est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précise à une autre. Il tâte, il palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout... En métaphysique, il est tout à fait flottant; de preuve, d'analyse, aucune. En gros, c'est un Kant poète et sans formule, tout à fait comme Carlyle (121). »

Dans les *Notes sur l'Angleterre*, en faisant remarquer que

(119) La deuxième édition de cet ouvrage est signalée par le *Journal de la Librairie* en janvier 1860.

(120) H. Taine, *sa vie et sa correspondance*, tome II, p. 256-7. A Edouard de Suckau, Paris, 24 juillet 1862.

(121) *Id.*, p. 242-243.

les Anglais ont le besoin d'être approvisionnés « de faits plutôt que de théories », il compare la littérature anglaise, et surtout les romans « si détaillés, si minutieux, copiés de si près sur le vif », aux tableaux des Hollandais — et il cite en note, entre plusieurs livres à lire « pour comprendre cet esprit », les *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* ⁽¹²²⁾.

Un peu plus loin, à propos de l'esprit anglais, nous lisons : « A ne prendre que les modernes, on pourrait dire que dans chaque Anglais, il y a quelque chose de Byron, de Wordsworth et de Carlyle, trois esprits bien différents et pourtant semblables en un point qui est une force et une faiblesse, et que, faute d'autres termes, je me risque à nommer l'hypertrophie du moi ⁽¹²³⁾ ».

En répondant, dans les *Débats*, à un critique qui lui reprochait son déterminisme, Taine écrivait : « On peut être déterministe avec Leibnitz, et admettre néanmoins avec Leibnitz que l'homme est responsable, c'est-à-dire que le malhonnête homme est digne de blâme, de mépris et de punition; que l'honnête homme est digne de louange, de respect et de récompense... Déterminisme parfait et responsabilité complète : cette vieille doctrine des stoïciens est aujourd'hui celle des deux penseurs les plus profonds et les plus opposés de l'Angleterre, Stuart Mill et Carlyle; j'y ai souscrit pour mon compte, et je ne crois point que je fasse une action « abominable » en continuant à l'accepter ⁽¹²⁴⁾ ».

Une des dernières références à Carlyle que nous trouvons dans la correspondance de Taine est une allusion dans une lettre à Frédéric Nietzsche, écrite en 1888. En remerciant l'écrivain allemand pour l'envoi de sa *Götzen-Dämmerung*, Taine disait : « J'y ai lu ces boutades, ces résumés humoris-

(122) H. Taine, *Notes sur l'Angleterre*, Paris, 1872, in-12, p. 331-332. — Aux pages 326-327, à l'appui d'une affirmation semblable, Taine cite, de la *Vie de Sterling*, une lettre où Sterling décrivait à sa mère une tornade aux Antilles, — lettre qui l'a « toujours frappé ». Cf. *Life of Sterling*, pages 68-74.

(123) *Id.*, p. 360-361.

(124) *Journal des Débats*, 19 décembre 1872. — Dans cette discussion il s'agit de la fameuse affirmation que « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ». (*Litt. angl.*, deuxième édition, tome premier, Introduction, page xv.)

tiques à la Carlyle, ces définitions spirituelles et à portée profonde que vous donnez des écrivains modernes ⁽¹²⁵⁾ ». — Enfin, on se rappellera qu'en 1889, Taine s'est mis à la lecture de la *Correspondance de Carlyle et d'Emerson* ⁽¹²⁶⁾.

Ces quelques exemples, avec les extraits de sa correspondance que nous avons donnés au cours de notre analyse, montrent bien que les ouvrages de Carlyle étaient toujours présents à l'esprit de Taine : ce qui nous amène à nous demander si l'on ne peut trouver aucune influence de l'auteur anglais dans l'œuvre de son critique.

Nous avons déjà vu que dans ses propres études, Taine est arrivé à la fin à une conception de la Révolution française très semblable à celle de Carlyle. Ce serait trop dire que d'attribuer ce changement d'opinion à l'influence de l'historien anglais. Mais, on pourrait peut-être voir dans sa façon d'écrire des reflets de sa lecture de Carlyle.

Ainsi, Georges Renard affirme que Taine a emprunté à Carlyle « avec plus de discrétion... son habitude de faire « grimacer l'histoire », son style violent, plein d'images, de contrastes heurtés, de rapprochements forcés. Quand, par exemple, il transforme en crocodiles les chefs jacobins ou bien établit une comparaison entre Danton et Mandrin, poursuit ce critique, comment ne pas reconnaître là de brutales excentricités comme M. Taine en reprochait jadis à un écrivain qu'il admirait avec excès, sans prévoir qu'il l'imiterait de même? ⁽¹²⁷⁾ »

Taine lui-même se rendait compte que dans la célèbre image du crocodile ⁽¹²⁸⁾, l'âpreté de son style venait de son commerce avec les humoristes anglais, car il écrivait à un ami, à propos de ce morceau : « Quand on est arrivé au bout de l'indignation, il ne reste plus que l'ironie froide : je croyais que tel était le ton de cette préface. Probablement, j'ai été trop anglaisé par le commerce de Swift, Sydney Smith, Thac-

⁽¹²⁵⁾ Taine, *sa vie et sa correspondance*, tome IV, page 276. A. F. Nietzsche, Paris, 14 décembre 1888.

⁽¹²⁶⁾ Cf. la page 210 de cette monographie.

⁽¹²⁷⁾ *La Nouvelle Revue*, août 1885 : Georges Renard, *L'influence de l'Angleterre sur la France*, page 713.

⁽¹²⁸⁾ Cf. *La Révolution*, tome III, Introduction.

keray, ce qui est un tort quand on s'adresse à des Français. Des Anglais, des Américains, sur qui j'en ai fait l'expérience, ont trouvé que ce morceau était le plus triste et le plus amer du volume (129) ».

Comme Taine jugeait que l'humour de Carlyle était « de la qualité la plus indigène et la plus âpre (130) », on s'étonne qu'il n'ait pas cité son nom dans cette lettre. Mais, si les humoristes anglais ont influé à ce point sur l'esprit de Taine, il faudrait bien attribuer à Carlyle une part dans cette influence, et ne pas attacher une trop grande importance au fait que Taine ne cite que ces trois écrivains; — car, il ne les a peut-être nommés qu'au hasard.

D'ailleurs, on peut citer d'autres passages où il est plus difficile de ne pas voir l'influence directe de Carlyle. Taine semble avoir été frappé par le morceau sur la philosophie des cochons, et on en trouve la trace dans maint passage de ses ouvrages satiriques. Ne pourrait-on même lui attribuer l'état de M. Graindorge qui a fait fortune dans le commerce du porc salé, et qui trouve que les cochons « ont le même goût que les nègres, mais plus d'esprit (131) ».

M. Paul Bourget a fait un rapprochement très intéressant à propos de ce même livre. « Dans les conseils que (Taine) donne aux jeunes gens sous le masque... de Thomas Graindorge, écrit-il, quelle félicité suprême leur recommande-t-il de rechercher? La « contemplation » (132). Entendez par là cette Philosophie que Carlyle appelle si profondément dans son *Sartor resartus* : « *a spiritual picture of nature*... une peinture spirituelle du monde (133) ». Et quand M. Bourget se demande quels sont les auteurs que Taine « comprend le plus vivement, et quels styles il goûte avec la plus grande sympathie », il répond que les écrivains anglais qu'il admire entre tous sont « Shakespeare, le douloureux Swift et Carlyle, — tous écrivains dont la qualité maîtresse est d'être *significa-*

(129) *Taine, sa vie et sa correspondance*, tome IV, page 187. A M. Emile Templier, 8 novembre 1884.

(130) *Notes sur l'Angleterre*, page 334.

(131) *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, 22^e édition, Paris, Hachette, s. d., petit in-8, page 17.

(132) *Id.* page 269.

(133) Paul Bourget, *Études et Portraits*, Paris, 1889, in-6, p. 195-196.

tifs au plus haut point. Chez eux du moins l'attache qui unit l'auteur à son œuvre est toute visible et leurs livres sont réellement de la « psychologie vivante » (134). Mais nous ne pouvons accepter cette dernière affirmation que sous réserves : s'il y a des parties de l'œuvre de Carlyle que Taine admire profondément, il y en a d'autres qui lui donnent mal à la tête et le rendent malade (135).

Nous retrouvons encore l'idée de la philosophie des cochons dans un chapitre du *Voyage aux Pyrénées* (136), qui pourrait bien n'être que la transposition du morceau de Carlyle. Au lieu de cochons et relavures, se trouve un chat, pour qui le monde n'est qu'un grand œuf brouillé (137).

Enfin, si l'on trouvait que les preuves d'influence que nous alléguons, ne sont pas concluantes, nous pourrions encore citer l'opinion de Joseph Texte, qui estime que l'influence de Carlyle sur Taine « a été éclatante ». Selon ce critique, « depuis l'étude sur *l'Idéalisme anglais* », Taine n'a cessé d'emprunter à Carlyle « l'amertume de son ironie, l'énormité de ses boutades — témoin M. Graindorge « marchand d'huile et de porc salé », et quelques-unes de ses violences de jugement ou de ses visions apocalyptiques, — témoin l'histoire de la Révolution (138) ».

A côté des articles inspirés par le *Frédéric II* et par les écrits de Taine, nous signalerons encore quelques autres indices tendant à montrer qu'à partir de 1859 l'attention se portait sur l'œuvre de Carlyle plus que ce n'avait été le cas depuis le coup d'Etat.

Dans la jeune *Revue germanique*, même avant l'article que Taine y inséra en 1863 (139), nous trouvons quelques courtes références à Carlyle. Ainsi, dans le bulletin critique

(134) *Id.* page 225.

(135) *Litt. anglaise*, tome V, page 211.

(136) H. Taine : *Voyage aux Pyrénées*, troisième édition, Paris, Hachette, 1860; in-8; pages 481-498.

(137) *Id.*, page 497.

(138) Dans Petit de Julleville, *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises...* Tome VII, Paris, 1899. Grand in-8, page 675. Art. *Les influences étrangères en France depuis 1848* par Texte.

(139) Cf. la page 241 de cette monographie.

du mois de juin 1860, Nefftzer écrivait : « Des écrivains anglais contemporains, Carlyle est celui qui intéresse le plus Varnhagen. Ses paradoxes le déconcertent parfois, mais son originalité le séduit et le subjugué toujours ⁽¹⁴⁰⁾ ». En mars 1862, parlant des descriptions de la France à la veille de la Révolution, qui se trouvent dans le *Conte de deux villes*, de Dickens, Th. Karcher disait : « ...ici, M. Dickens n'avait qu'à s'inspirer d'Arthur Young, de Carlyle et de Tocqueville ⁽¹⁴¹⁾ ».

En septembre 1861, dans la *Revue européenne*, revue où Louis Etienne avait inséré son article sur Carlyle deux ans auparavant, W. L. Hughes donna la traduction de la première conférence sur les *Héros*, sous le titre de : *Odin et le paganisme scandinave* ⁽¹⁴²⁾.

Au début de 1863, Sainte-Beuve écrivit une lettre à Matthew Arnold par laquelle nous pouvons constater qu'il connaissait l'œuvre de Carlyle et l'admirait profondément. Le critique français remerciait Arnold de l'envoi d'un de ses ouvrages, où se trouvait l'éloge de ses propres travaux historiques. Nous reproduisons une partie de la lettre :

« Ce 25 janvier 1863.

« Cher Monsieur et Ami,

« Non, ce mois-ci ne se passera pas sans que je m'acquitte d'un devoir qui est un plaisir... Je vous ai lu avec tous les genres d'intérêt : il est un mot que néanmoins j'aurais voulu modifier et adoucir : à une époque où vivaient Carlyle, Villemain, Gervinus, Renan et d'autres, je ne peux ambitionner qu'un honneur, c'est d'être compté *parmi les critiques* qui ont leur coin d'originalité et qui savent leur métier : plus est trop et votre amitié ici va au delà de ce qui peut être accordé par des indifférents... ⁽¹⁴³⁾ »

(140) *Revue germanique*, juin 1860, page 711.

(141) *Id.*, 15 mars 1862, p. 271-272. — On se rappellera qu'en mars 1863, la *Revue* parlait du *Frédéric II* à propos de la publication des *Matinées royales*. Cf. la page 207 de cette monographie.

(142) *Revue européenne*, septembre 1861, p. 98-137 : *Odin et le paganisme scandinave*, par Th. Carlyle (traduction de W. L. Hughes).

(143) *The French Quarterly*, septembre 1921 : *Sainte-Beuve and Matthew Arnold*. — *An unpublished letter*, page 154.

Cette même année, Taine attira l'attention de Renan sur l'œuvre de Carlyle. Nous avons déjà vu qu'il trouvait beaucoup de points de ressemblance entre l'esprit de son ami et celui de Carlyle (144). En notant ses impressions, de quelques soirées qu'il venait de passer avec Renan, au mois d'août, Taine écrivait : « J'ai bien vu Renan chez lui à Chalifer et chez moi toute une soirée...; je lui ai lu des morceaux du *Sartor resartus*, il les a trouvés admirables (145) ». Cependant, malgré des ressemblances, non seulement de nature, mais aussi d'idées, on ne trouve guère trace, chez Renan, de la lecture des œuvres de Carlyle. Comme le dit M. Tronchon, dans son étude sur *Renan et l'Angleterre*, « Carlyle... semble n'avoir rien à dire à cette âme si prochaine (146) ».

Mais, comme nous l'avons déjà dit, l'événement capital de cette phase du sort connu en France par l'œuvre de Carlyle, est la publication en 1864 des deux livres de Taine; son *Idéalisme anglais*, et surtout le tome quatrième et complémentaire de son *Histoire de la littérature anglaise*. Encouragé par l'intérêt que ces livres reportaient sur l'œuvre de Carlyle, la maison Germer Baillère, qui avait édité les ouvrages de Taine, jugea le moment venu où le public français se trouvait préparé à la lecture de Carlyle. Tout naturellement, elle décida de faire traduire d'abord son *Histoire de la Révolution*, celle des œuvres de Carlyle qui promettait le plus d'intérêt aux lecteurs français. Le premier volume parut en février 1865, et les deux autres suivirent en juin 1866 et en novembre 1867 (147).

(144) Cf. la page 244 de cette monographie.

(145) H. Taine, *sa vie et sa correspondance*, tome II, p. 242-243.

(146) *Revue de littérature comparée*, t. VII, année 1927, Henri Tronchon, *Renan et l'Angleterre*, page 708.

(147) *Histoire de la Révolution française*, par Th. Carlyle. Traduit de l'anglais par MM. Elias Regnault et Odysse Barot. Tome premier, Paris, Germer Baillère, 1865; in-18. (18 février 1865); tome II. Traduit par MM. Elias Regnault et Jules Roche (16 juin 1866); tome III. Traduit par M. Jules Roche (2 novembre 1867. Cf. *Journal de la librairie*.)

CONCLUSION

Nous voici donc arrivés au terme de l'étude que nous nous sommes proposée. Après avoir entendu parler de Carlyle pendant plus de trente ans, le public français se trouvait enfin à même d'aborder la lecture de ses ouvrages. Cette date de 1865 marque aussi, par un hasard assez curieux, une étape importante dans la vie de Carlyle lui-même. Car, avec la publication des derniers volumes de l'*Histoire de Frédéric II* cette année même, on peut dire que sa carrière active était finie.

Dans cette période d'initiation, par suite des études et des analyses qu'on en avait faites, le public cultivé avait eu la possibilité de se faire une idée de toutes les œuvres de Carlyle, au fur et à mesure de leur publication. En même temps, les idées principales de Carlyle avaient été dégagées de ses ouvrages. Son explication de la Révolution française, sa théorie de l'Héroïsme, son interprétation du caractère d'Olivier Cromwell, avaient toutes trouvé, tôt ou tard, des défenseurs chaleureux.

Mais il y avait une conception fondamentale qu'on n'arrivait toujours pas à comprendre : la notion des *Mights* et *Rights*. Emile Montégut avait bien senti tout ce que cette conception pouvait renfermer de précieux ; mais il trouvait que la façon dont Carlyle l'exposait était beaucoup trop vague. Les autres critiques, un Taine par exemple, passaient cette conception sous silence, ou n'y voyaient que l'apologie du succès.

Cette conception, selon laquelle les *droits* n'existent pas primitivement, mais varient chez l'individu dans la proportion de ses propres *puissances* ou *capacités* (*mights*), de sorte que le plus doué a plus de droits, et partant plus de devoirs,

que le moins doué, — cette conception était tellement opposée à la conviction française que tout reposait sur le *Droit*, que l'on comprend bien que les critiques français, même les plus pénétrants, se soient trouvés dans l'impossibilité de la saisir.

Cependant, cette conception est vraiment à la base de toutes les doctrines sociales et politiques de Carlyle. La question de savoir si elle a été bien comprise, constitue la véritable pierre de touche de toute critique de ses théories. A ce titre, nous pouvons donc dire, qu'en 1865 personne en France n'avait encore pleinement compris la pensée de notre auteur.

En traçant la courbe décrite par l'opinion française par rapport à l'œuvre de Carlyle pendant la période que nous étudions, nous avons pu distinguer deux sommets. Après les premiers tâtonnements, par lesquels quelques-unes des idées de Carlyle pénétraient sous le voile de l'anonymat, déchiré un moment par la polémique à propos du *Vengeur*, cette courbe procède par une ascension très douce jusqu'à février 1848. A ce moment, elle s'infléchit soudainement, et les années 1848-1851 marquent brusquement un sommet, où l'intérêt qu'on prend à l'œuvre de Carlyle est d'un ordre tout à fait nouveau. Au lieu de l'écrivain original et excentrique, capable d'intéresser les curieux et les savants, on découvre dans Carlyle un penseur, et on cherche dans ses œuvres des enseignements et des arguments susceptibles d'être appliqués à la situation politique.

Mais cette première poussée d'intérêt, qui va jusqu'à l'enthousiasme, chez un Montégut par exemple, ne laisse pas de traces profondes. Elle ne produit ni une étude d'ensemble ni une traduction, et les articles pénétrants de Montégut ne sont jamais recueillis, même dans ses *Mélanges*.

Avec le coup d'Etat, la courbe redescend à peu près à sa ligne de 1840. Pendant quatre ans on ne s'occupe guère que de l'historien d'Olivier Cromwell. Et puis, pendant quatre ans encore, on semble oublier Carlyle presque entièrement.

La publication des premiers volumes de l'*Histoire de Frédéric II*, provoque une nouvelle ascension, que vient renforcer encore les études de Taine. Ce mouvement atteint son

point culminant en 1864-1865; au contraire de celui de 1848-1851, ce sommet est marqué par deux ouvrages importants : l'étude magistrale de Taine, et la traduction de l'*Histoire de la Révolution*.

Un tel résumé de la fortune littéraire de Carlyle montre bien qu'en France, son sort a été intimement lié avec la situation politique de ce pays. Avant la Révolution de février, on ne prenait pas beaucoup d'intérêt à son œuvre. Mais sous la Deuxième République, on s'emparait de ses écrits pour tâcher d'y trouver l'explication des maladies de la société. Pendant les premières années de l'Empire, au contraire, la partie politique de l'œuvre de Carlyle n'inspirait guère plus d'intérêt. Pour ce qui est de Taine, naturellement, ce ne sont pas les théories politiques de Carlyle qui ont attiré son attention sur lui; et il ne s'est occupé de lui qu'en tant qu'écrivain anglais marquant. Par contre, les traducteurs de l'*Histoire de la Révolution*, qui étaient tous des hommes à idées libérales, semblent avoir entrepris leur tâche ingrate, surtout à cause des enseignements politiques qu'ils croyaient trouver dans l'ouvrage (1).

Dans une prochaine étude, où nous espérons pouvoir suivre la destinée littéraire de Carlyle en France jusqu'à nos jours, nous tâcherons de montrer comment l'intérêt tombe pour une seconde fois. Absorbés par les troubles intérieurs et extérieurs qui marquaient les dernières années de l'Empire, les Français n'avaient guère le temps de lire la traduction qu'on leur offrait, particulièrement le dernier volume de celle-ci.

Mais l'œuvre de Carlyle ne tombera plus dans l'oubli. Au bout de vingt ans, période durant laquelle il en est assez sou-

(1) L'ainé des traducteurs, Elias Regnault, vieux républicain, avait été chef du cabinet du ministre de l'Intérieur sous le gouvernement provisoire. Barot, rédacteur à la *Presse*, était un grand admirateur d'Emile de Girardin, qu'il suivit à la *Liberté*. Et, comme on le sait, Girardin s'est associé avec le parti d'Emile Ollivier, qui voyait dans un empire libéral la meilleure forme de gouvernement. L'idée dominante que les traducteurs dégageaient de l'*Histoire de la Révolution*, en écrivant leur *Notice sur Carlyle*, cadrait tout à fait avec cette théorie. (Cf. *Histoire de la Révolution française*, nouvelle édition, p. xxvii). Quant au jeune Jules Roche, il avait des opinions plus radicales que celles de ses collègues, car il devait finir par être député de gauche.

vent question, elle connaît un renouveau d'intérêt, qu'inaugure la traduction des *Héros*, en 1887 (2). Ce mouvement continue jusqu'en 1914, date à laquelle on avait déjà fait paraître plusieurs études d'ensemble, traduit une partie de la Correspondance et toutes les grandes œuvres de Carlyle, sauf le *Frédéric II* et le dernier volume du *Cromwell*, qui était sous presse quand la guerre éclata.

Après 1918, en raison sans doute des nombreuses analogies qu'offre notre époque et celle où Carlyle écrivit ses ouvrages à tendances politiques pratiques, le thème des idées de Carlyle semble être familier à tous les bons esprits.

(2) On aura remarqué que ce renouveau d'intérêt s'est produit au moment où s'affermissait la réaction idéaliste, qui s'est incarnée notamment dans le domaine de la poésie, sous la forme du Symbolisme.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

Vu : le 15 Juin 1929.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*

H. DELACROIX.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I. — ŒUVRES DE CARLYLE TRADUITES EN FRANÇAIS.

Histoire de la Révolution française, traduite par Elias Regnault, Odysse Barot et Jules Roche. Paris, Germer Baillère, 1865-1867, 3 vol. in-18.

— Nouvelle édition précédée d'un avertissement de M. A. Aulard. Paris, F. Alcan, 1912, 3 vol. in-12.

— Nouvelle édition, 1919.

Les Héros, le Culte des Héros et l'Héroïque dans l'Histoire, traduction et introduction par J.-B.-J. Izoulet-Loubatières. Paris, Armand Colin, 1887, in-12.

Sartor Resartus, traduit par Edmond Barthélemy. Paris, *Mercur de France*, 1899, in-12.

— Edition définitive, 1904.

Cathédrales d'autrefois et usines d'aujourd'hui. Passé et Présent. Traduction de Camille Bos. Introduction de Jean Izoulet sur l'impérialisme anglais. Paris, *Revue blanche*, 1901, in-8.

Pamphlets du dernier jour, traduits de l'anglais avec une introduction et des notes, par Edmond Barthélemy. Paris, *Mercur de France*, 1906, in-12.

Lettres de Thomas Carlyle à sa mère, traduites par Emile Masson. Paris, *Mercur de France*, 1906, in-12.

Essais choisis de critique et de morale, traduits avec une introduction par Edmond Barthélemy. Paris, *Mercur de France*, 1907, in-12.

Nouveaux essais choisis de critique et de morale, traduction France, 1909, in-12.

Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, traduites par Elsie et Emile Masson. Paris, *Mercur de France*, 1910, 2 vol. in-12.

Olivier Cromwell ; sa correspondance, ses discours, traduit par Edmond Barthélemy. Paris, *Mercur de France*, t. I., 1910!

t. II, 1911 ; t. III, 1914, in-12 (Le tome IV n'a pas encore paru).

Correspondance de Carlyle et Emerson (1834-1872), traduite par E.-L. Lepointe, Paris, Armand Colin, 1912, in-12.

Jane Welsch Carlyle, « *Reminiscences* » (*Carlyle intime*). Traduit du texte de Charles Eliot Norton, par Elsie et Emile Masson. Paris, *Mercure de France* 1913, in-12.

Correspondance échangée entre Carlyle et Goethe, publiée par Charles Eliot Norton, traduite par G. Khnopff. Paris, Librairie française 1921, in-8.

II. — PRINCIPALES ETUDES EN FRANÇAIS SUR CARLYLE.

H. TAINÉ. — *L'Idéalisme anglais; étude sur Carlyle*. Paris, Germer Baillière, 1864, in-12. (Reproduit dans *l'Histoire de la littérature anglaise*, t. V, ch. IV.)

Edmond BARTHÉLEMY. — *Thomas Carlyle. Essai biographique et critique*. Paris, *Mercure de France* (1899), in-12.

Jacques GAZEAU. — *L'Impérialisme anglais; son évolution. — Carlyle - Seeley - Chamberlain*. Paris, A. Rousseau, 1903, in-12.

Pages choisies des grands écrivains. Carlyle, traduction et introduction des notes, par L. Cazamian. Paris, Hachette, 1925, in-16.

Emile MASSON. — *Thomas Carlyle*. Paris, 1911, gr. in-8 (*Portraits d'hier*, n° 49).

Xavier MOISANT. — *L'Optimisme au dix-neuvième siècle. Carlyle, Browning, Tennyson*. Paris, Beauchesne, 1911, in-16.

Louis CAMAZIAN. — *Carlyle*. Paris, Bloud, 1913, in-16.

Jean-Marie CARRÉ. — *Goethe en Angleterre*. Paris, Plon, 1920 in-8.

Heroes and Hero-Worship. — Extraits avec une introduction et des notes, par L. Cazamian. Paris, Hachette, 1925, in-16.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

Les chiffres gras désignent les références principales

- | | |
|--|--|
| <p> Alembert (d'), 13.
 Andler (Ch.), 51 n.
 Arnold (Matthew), 249.
 Ashburton (lord et lady), 24, 26.
 Aulard (Alphonse), 103-107, 236,
 236 n.
 Baldensperger (F.), 11, 214.
 Balzac, 90, 232.
 Barbey d'Aureville (J.), 100-101,
 102.
 Bardoux (J.), 5 n.
 Barot (Odysse), 250 n., 253 n.
 Barrère, 36, 37, 38, 39, 40, 44.
 Barthélemy (Edmond), 67 n., 151
 n., 159 n., 226-227, 240 n.
 Bentham (Jeremy), 1.
 Béranger, 26.
 Bergson (H.), 214.
 Blanc (Louis), 23-24, 86, 114, 160.
 Böhme (Jacob), 65.
 Bossuet, 242.
 Bourdeau (J.), 57 n.
 Bourget (Paul), 247-248.
 Bouzet (Charles de), 178.
 Browning (Robert), 26, 152 n.,
 153.
 Buchez et Roux, 100, 105, 114. </p> | <p> Buloz (François), 26, 150, 155,
 180.
 Bulwer (Edward Lytton), 59.
 Cabanis, 31.
 Burns (Robert), 229, 230, 240.
 Byron, 3, 9, 77, 230, 245.
 Calvin, 193.
 Carlyle (Alexander), 19 n., 159 n.
 Carlyle (Jane Welsh), 14, 15, 23,
 34.
 Carré (J.-M.), 29 n., 107 n.
 Carrel (Armand), 18.
 Cavaignac (Godefroy), 18, 20, 22.
 Cavaignac (le général L.-E.), 24,
 160.
 Cazamian (L.), 2n., 3-5, 13, 124 n.,
 171 n., 213 n., 214-215.
 Champion (G.-H.), 121 n.
 Chaptal (J.-A.), 15.
 Charles X, 15.
 Chasles (Philarète), 35, 46, 51-73,
 74, 79, 79 n., 80 n., 90, 93, 94,
 95, 101, 127 n., 129, 133 n.,
 137, 174, 182, 190, 191, 193,
 210, 233, 234.
 Chateaubriand, 14, 100.
 Coleridge (S.-T.), 3, 113 n., 196. </p> |
|--|--|

Combarieu (C.), 35 n.
 Cooper (Thomas), 144 n.
 Cousin (Victor), 16-17.
 Cromwell, 4, 8, 26, 64-69, 80, 92-93, 110, 181-183, 185-191, 204, 216, 232, 237, 252.
 Cuvier, 16.
 Dante, 22-23, 229.
 Dérôme (L.), 242-243.
 Desnoiresterres (G.), 9 n.
 Dickens, 249.
 Diderot, 17.
 Dilmans (Antoine), 34 n., 79-92, 93, 116, 118, 123, 128 n., 131 n., 133 n., 135 n., 167 n., 200 n., 213 n.
 Disraëli, 144 n.
 Dupin (Charles), 15.
 Duveyrier (Charles), 17, 34.
 Eichthal (baron d'), 17.
 Eichthal (Eugène d'), 18 n., 32 n., 34.
 Eichthal (Gustave d'), 17, 18, 32, 33, 34.
 Emerson, 18, 60, 77 n., 113 n., 122, 140, 141, 147, 148, 149, 210, 246.
 Enfantin (le père), 35.
 Etienne (Louis), 114, 195-206, 230 n., 233 n., 249.
 Fichte, 125.
 Forgues, 78.
 Frédéric II, 9, 155, 197, 204, 207.
 Froude (J.-A.), 16 n., 19 n., 25, 153 n., 154 n., 178, 180.
 Fuller (Margaret), 70.
 Galland (René), 147, 148, 149, 156.
 Garnier (—), 19.
 Gazeau (J.), 5 n.
 Gidel (Ch.), 242 n.
 Girardin (Emile de), 175, 253 n.
 Giraud (Victor), 215 n.
 Goethe, 7, 22, 25, 29, 33, 34, 48, 61, 62, 127, 132, 137, 147 n., 176, 198, 223, 225, 229.

Griffiths (le contre-amiral), 36, 37, 39, 40, 42, 43, 44.
 Guizot, 6, 93, 100, 160, 189-191.
 Hédouin (Albert), 191-193.
 Hegel, 136, 178, 225, 229, 283.
 Heine (Henri), 98, 122.
 Hoffmann, 65, 78.
 Hogarth (William), 22.
 Hughes (W.-L.), 249.
 Hugo (Victor), 8 n., 98, 127, 147.
 Irving (Edward), 35.
 Jal (A.), 43-45, 46 n.
 Jeffrey (Francis), 16, 29 n., 77 n.
 Johnson (Samuel), 197, 229, 230.
 Kant, 132, 196, 244.
 Karcher (Th.), 249.
 Keats (J.), 9.
 Kingsley (Charles), 126 n., 144 n., 155.
 Kipling (R.), 5.
 Laborde-Milaà (A.), 147 n.
 Labruyère, 55.
 Lacroix (S.-F.), 15.
 Lamartine, 17, 78, 114, 181-182, 183, 186, 190, 193.
 Laplace, 15.
 La Rochefoucauld, 13.
 Ledru-Rollin (A.-A.), 69, 174.
 Legendre, 14, 15.
 Leibnitz, 132, 245.
 Leroux (Pierre), 86.
 Loir (Maurice), 52 n.
 Louis XVI, 115, 197.
 Louis XVIII, 15.
 Louis-Napoléon, 21, 26, 110, 154, 156, 176, 177-181.
 Louis-Philippe, 159, 160.
 Ludre (le comte de), 101-102.
 Luther, 64, 107, 242.
 Macaulay (T.-B.), 10, 21, 59, 191, 218, 221, 225, 238, 239 n.
 Majendie, 15.
 Mallet du Pan (J.), 237.
 Marrast (Armand), 19, 20, 46-49, 71, 90, 114, 193.
 Masson (Emile), 154 n.

- Mazzini, 19, 22, 70.
 MÉRIMÉE (Prosper), 24-25.
 Merle d'Aubigné (J.-H.), 92-93, 190, 218 n., 233 n.
 Michelet, 6, 7, 27, 77, 78, 95-108, 114, 147, 186, 195, 221.
 Mignet, 202.
 Mill (J.-S.), 17, 18, 19, 34, 245.
 Milsand (Joseph), 161-174, 184 n., 218.
 Mirabeau, 49, 62, 203.
 Monod (Gabriel), 95 n., 103, 104, 105, 106 n., 237 n.
 Montaigne, 13, 14.
 Montégut (Emile), 11, 26, 70 n., 98, 99, 111-113, 115, 116, 118, 119, 121-157, 159, 162 n., 174, 176, 180, 185 n., 193, 210, 222 n., 231 n., 233, 239 n., 251, 252.
 Montesquieu, 14.
 Montlosier (le comte de), 116-119.
 Muenier (P.-A.), 122 n., 124 n., 125 n., 146, 147, 148, 149, 150, 155 n., 156, 157 n.
 Napoléon, 8, 110, 179, 185, 197, 203, 204.
 Necker, 14.
 Nefftzer (A.), 249.
 Nietzsche (Frédéric), 245.
 Norton (Charles-Eliot), 18 n., 33 n., 34.
 Novalis, 113 n., 230.
 Ollivier (Emile), 313 n.
 Orsay (le comte d'), 20, 177.
 Pailleron (Marie-Louise), 150-155.
 Pascal, 13, 14, 242, 299.
 Pellier (H.), 8 n.
 Pichot (Amédée), 45 n., 98.
 Poisson (S.-D.), 15.
 Quinet (Edgar), 7.
 Rabelais, 101.
 Regnault (Elias), 114, 250 n., 253 n.
 Rembrandt, 212.
 Rémusat (Charles de), 98, 183-189, 219 n., 233 n., 234.
 Renan, 244, 249, 250.
 Renard (Georges), 178-179, 246.
 Richter (Jean-Paul), 49, 62, 113 n., 115, 127, 198, 230.
 Rio (A.-F.), 21-23.
 Roche (Jules), 250 n., 253 n.
 Roe (F.-C.), 213 n., 215 n., 218 n., 239 n.
 Roget (F.), 116-119.
 Ronchaud (L. de), 243-244.
 Rousseau (J.-J.), 2, 13, 61, 156, 182, 229, 235.
 Ruskin (J.), 5, 174.
 Sainte-Beuve, 241, 249-250.
 Saint-Simon, 55, 232.
 Saint-Simoniens (les), 17, 29-36, 87, 107.
 Sand (George), 155.
 Schiller, 61, 113 n.
 Schleiermacher, 113 n.
 Scott (Walter), 36, 77.
 SÉNANCOUR (E.-P. de), 89.
 Shakespeare, 55, 102, 197, 219, 222 n., 223, 232, 242, 247.
 Shelley (P.-B.), 3, 9.
 Sismondi, 14.
 Smith (Sydney), 29, 30, 246.
 Staël (Mme de), 7, 13, 14, 17, 61.
 Stendhal, 232.
 Sterling (John), 127, 245 n.
 Sterne (Laurence), 62, 65, 98, 186, 196.
 Stewart (Dugald), 16.
 Swift, 196, 215, 246, 247.
 Tacite, 54, 55.
 Taine, 6, 8, 10, 11, 55 n., 78, 97 n., 99, 193, 199, 206, 209-248, 250, 251, 252, 253.
 Talma, 16.
 Tennyson, 144 n.
 Texte (Joseph), 248.
 Thackeray (W.-M.), 26, 246.
 Thénard (L.-J.), 15.

Thiers, 24, 25, 26, 100, 102, 187 n.,
202.
Thomas (Clément), 20, 114.
Thycydide, 54, 107.
Tocqueville (A. de), 76, 249.
Tronchon (Henri), 250.
Vapereau (G.), 99-100, 102, 121,
122.
Vauquelin (N.-L.), 15.
Vico, 136.

Vigny (Alfred de), 20.
Villemain, 17, 93, 183 n., 249.
Voltaire, 9, 14, 17, 77, 196, 230,
235, 240, 243.
Vulliemin (L.), 190-191.
Wordsworth (W.), 3, 113 n., 144,
245.
Young (Arthur), 249.
Young (Norwood), 59 n., 224 n.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	v
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE	
CHAPITRE I. — Carlyle et la France. — Relations personnelles. — Croquis et impressions ..	13
CHAPITRE II. — Les Débuts (1825-1840).....	29
CHAPITRE III. — Philarète Chasles (1839-1848).....	51
CHAPITRE IV. — Les Contemporains de Chasles (1840-1848).....	75
CHAPITRE V. — Michelet.....	95
DEUXIÈME PARTIE	
CHAPITRE I. — La Révolution de Février. — L'œuvre de Carlyle est à l'ordre du jour.....	109
CHAPITRE II. — Emile Montégut.....	121
CHAPITRE III. — Les « Pamphlets du dernier jour »	159
TROISIÈME PARTIE	
CHAPITRE I. — Premières années du Second Empire. — Accalmie dans la critique	177
CHAPITRE II. — L' « Histoire de Frédéric II »	195
CHAPITRE III. — Taine	209
CONCLUSION.....	251
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE	255
INDEX	257

IMPRIMERIE "LES PRESSES MODERNES"

45, Rue de Maubeuge

== PARIS ==

